

HENRI BÉHAR

À LA RECHERCHE DU TEMPS PERDU

de Marcel Proust

Analyse de l'œuvre

Nous reproduisons ici l'analyse complète de *La Recherche du temps perdu*, telle qu'Henri Béhar l'a élaborée pour les éditions Pocket.

Vous trouverez quelques différences avec la version publiée dans « Les guides Pocket classiques » (collection dirigée par Claude Aziza) en 2006, notamment la partie « Parcours et prolongements » qui ne figure pas dans l'édition papier.

© Henri Béhar, éditions Mélusine, 2012

SOMMAIRE

Table des sigles

I. Conception, situation et histoire d'*À la recherche du temps perdu*

II. Résumé et chronologie interne d'*À la recherche du temps perdu*

III. Dictionnaire d'*À la recherche du temps perdu*

IV. Mots-clés, thèmes et situations

V. Parcours et prolongements

VI. Réception de l'œuvre

VII. Bibliographie sélective et filmographie

TABLE DES SIGLES

A. Sw	: Un amour de Swann.
CG.	: Le Côté de Guermantes.
CS.	: Du côté de chez Swann.
CSB.	: Contre Sainte-Beuve.
F. /AD	: La Fugitive ou Albertine disparue.
JF.	: À l'ombre des jeunes filles en fleurs.
JS.	: Jean Santeuil.
P.	: La Prisonnière.
PJ.	: Les Plaisirs et les jours.
RTP.	: À la recherche du temps perdu.
SG.	: Sodome et Gomorrhe.
TR.	: Le Temps retrouvé.

I. Conception, situation et histoire

d'À la recherche du temps perdu

A. Le projet proustien

Dans *Le Temps retrouvé*, le Narrateur (celui qui dit « je » et qui raconte), ici fort proche de l'auteur et semblable à Proust lui-même, résume à plusieurs reprises son projet esthétique et l'ambition qu'il assigne à son œuvre. En voici deux moments essentiels :

Extrait n° 1

« Par l'art seulement nous pouvons sortir de nous, savoir ce que voit un autre de cet univers qui n'est pas le même que le nôtre, et dont les paysages nous seraient restés aussi inconnus que ceux qu'il peut y avoir dans la lune. Grâce à l'art, au lieu de voir un seul monde, le nôtre, nous le voyons se multiplier, et, autant qu'il y a d'artistes originaux, autant nous avons de mondes à notre disposition, plus différents les uns des autres que ceux qui roulent dans l'infini et, bien des siècles après qu'elle éteint le foyer dont il émanait, qu'il s'appelât Rembrandt ou Ver Meer, nous envoient encore leur rayon spécial. » (TR II, 49)

« Mais, pour en revenir à moi-même, je pensais plus modestement à mon livre, et ce serait même inexact que de dire en pensant à ceux qui le liraient, à mes lecteurs. Car ils ne seraient pas, selon moi, mes lecteurs, mais les propres lecteurs d'eux-mêmes, mon livre n'étant qu'une sorte de ces verres grossissants comme ceux que tendait à un acheteur l'opticien de Combray ; mon livre n'étant qu'une sorte de verre grossissant, grâce auquel je leur fournirais le moyen de lire en eux-mêmes. » (TR II, 240)

Ce projet, formulé à la fin de la RTP par le personnage que nous dénommons le Narrateur, est aussi celui de l'auteur. Mais, comme pour tout projet, il y a toujours un écart entre l'intention et la réalisation, en ce sens que l'auteur se fixe un programme que les événements, les obstacles de l'existence risquent de démentir. En tout état de cause, c'est ici le moment où le Narrateur prend conscience de l'objet de sa recherche, la découverte de sa vocation : « Ainsi toute ma vie jusqu'à ce jour aurait pu et n'aurait pas pu être résumée sous ce titre : Une vocation. Elle ne l'aurait pas pu en ce sens que la littérature n'avait joué aucun rôle dans ma vie. Elle l'aurait pu en ce que cette vie, les souvenirs de ses tristesses, de ses joies, formaient une réserve pareille à cet albumen qui est logé dans l'ovule des plantes et dans lequel celui-ci puise sa nourriture pour se transformer en graine, en ce temps où on ignore encore que l'embryon d'une plante se développe, lequel est pourtant le lieu de phénomènes chimiques et respiratoires secrets mais très actifs. » (TR II, 54).

D'ailleurs, cet appel, le Narrateur et le lecteur auraient pu l'entendre dès le deuxième tome : « J'éprouvais à les percevoir un enthousiasme qui aurait pu être fécond si j'étais resté seul et m'aurait évité ainsi le détour de bien des années inutiles par lesquelles j'allais encore passer avant que se déclarât la vocation invisible dont cet ouvrage est l'histoire. » (CG II, 82) car, comme toujours dans son roman, Proust sème d'abord des indices qu'il éclaircit à la fin.

Cette vocation se double d'une découverte essentielle : à trois moments au moins (devant un buisson d'aubépines, les clochers de Martinville, une phrase musicale) le Narrateur a éprouvé la sensation de vivre une réalité supérieure, a ressenti « un appel vers une joie supraterrrestre » (P. II, 79). La résurrection fortuite de ces instants

privilegiés le convainc que, par son art, il parviendra à l'essence du temps, à saisir « un peu de temps à l'état pur. » (TR II, 15)

Tel est donc le double projet du Narrateur dont Proust a retardé la révélation jusqu'à la fin de son œuvre. Car, ce que le Narrateur croit découvrir à la fin de son existence mondaine, l'auteur le sait depuis le début, dès qu'il a décidé d'écrire ce roman. Nous savons, de son propre aveu (voir : *Matinée chez la princesse de Guermantes*, Gallimard, 1982), qu'il avait écrit ces pages dès l'origine, de telle sorte que la fin renvoie au commencement, bouclant la boucle, comme, dira-t-il, une rosace de cathédrale.

Cependant, ce projet ne concerne que le Narrateur en sa qualité de délégué de l'auteur. Il assure l'unité du roman, par la permanence du sujet, depuis son enfance jusqu'à sa maturité avancée, en passant par l'adolescence et les trois sortes d'amour. Il est aussi, exemplairement, celui qui apprend à déchiffrer les signes extérieurs, et surtout à connaître l'être réel qui se cache derrière le mondain, le social. Mais les individus qu'il rencontre, les aventures relatées pourraient être de nature très diverse. À tel point qu'on a pu dire, à juste titre, que la RTP était le carrefour de tous les genres : roman d'aventures, roman comique, roman érotique, roman poétique, roman onirique et même roman social. À ce niveau, ce n'est plus le roman des romans, c'est la confusion des genres, la destruction de l'un par l'autre.

B. Le texte

Tel qu'il nous apparaît aujourd'hui, *À la recherche du temps perdu* forme un très gros livre de près de 3 000 pages. Plus précisément de six millions de caractères (car ce nombre ne peut varier d'une édition à l'autre alors que les pages dépendent de la force du caractère choisi), de 1 500 000 occurrences, soit 40 000 formes ou vocables différents, dont 15 800 hapax (forme n'apparaissant qu'une seule fois, mais cela peut être chaque temps et chaque personne d'un verbe, le pluriel ou le singulier d'un nom). Cela donne une idée de l'étendue du vocabulaire proustien, quand on sait qu'un auteur moyen use d'une dizaine de milliers de mots au cours de son existence. Mais il ne faudrait pas s'exagérer la difficulté à lire ce texte. Certes, le vocabulaire est riche, certes, il y a des phrases très longues, cependant le tiers de la RTP est fait de phrases brèves, et la moyenne globale est de 30 mots par phrase. Lorsqu'on se lamente sur ces longues phrases, on oublie de dire qu'elles sont fortement charpentées et rythmées, soutenues par une tension dynamique qui les rend tout à fait actives, lisibles et même dicibles (voir la bibliographie). Il est vrai qu'elles rompent avec la tradition scolaire. Qui a dit que le grand écrivain devait se plier à la discipline des pédagogues ? À ceux qui lui reprochaient ses hardiesses stylistiques, Proust répondait par avance : « Les seules personnes qui défendent la langue française (comme l'Armée pendant l'affaire Dreyfus) ce sont celles qui "l'attaquent". Cette idée qu'il y a une langue française, existant en dehors des écrivains est inouïe. » Cor. VI, 276.

Or, il faut toujours le rappeler, en dépit des apparences (la clôture du récit sur lui-même), la RTP est une œuvre à jamais inachevée, en ce sens que l'auteur n'a pu y porter la dernière main, l'ultime révision que l'imprimeur attend de lui lorsqu'il lui demande son « bon à tirer » (voir plus bas la Chronologie de la RTP).

Convenons-en : le texte que nous lisons aujourd'hui, certes amélioré par rapport à l'édition originale, n'est pas dénué de lacunes ni de défauts, dans la mesure où Proust avait surveillé, de son vivant, l'édition de cinq tomes seulement sur huit, exactement les deux tiers des caractères finalement imprimés. Encore était-il un mauvais correcteur, de ceux que redoutent les éditeurs puisqu'il ne corrigeait pas mais ajoutait constamment par des becquets, les fameuses paperoles dont le Narrateur entretient Françoise.

À sa mort, son frère, le docteur Robert Proust, et Jacques Rivière, directeur de la *Nouvelle Revue française*, s'emploieront à éditer *La Prisonnière*, *Albertine disparue* (autrement nommée *La Fugitive*), *Le Temps retrouvé*. C'est dire que les lecteurs du Prix Goncourt n'ont pu apprécier et juger l'œuvre complète qu'au bout de huit ans !

Voici un tableau récapitulant les grands traits de cette publication :

Tome	Titre	Caractères	Date
Tome I	Le Côté de chez Swann I	421 777	1919
	Le Côté de chez Swann II	404 532	
Tome II	À l'ombre des jeunes filles en fleurs I	535 265	1919
	À l'ombre des jeunes filles en fleurs II	488 726	
Tome III	Le Côté de Guermantes I	587 411	1920
Tome IV	Le Côté de Guermantes II	539 364	1921
	Sodome et Gomorrhe I	62 180	
Tome V	Sodome et Gomorrhe II, 1	312 635	1922
	Sodome et Gomorrhe II, 2	325 346	
	Sodome et Gomorrhe II, 3	327 902	
Tome VI	La Prisonnière I	382 746	1923
	La Prisonnière II	403 899	
Tome VII	Albertine disparue I	271 261	1925
	Albertine disparue II	403 899	
Tome VIII	Le Temps retrouvé I	326 010	1927
	Le Temps retrouvé II	251 654	

Pour tenir compte de la réception initiale de l'œuvre (aussi imparfaite soit-elle), nous nous référons, au cours du présent ouvrage, à cette édition *princeps* (comme nous l'avons fait dans l'édition d'*Un amour de Swann*, Pocket classiques n° 6101). Toutefois les intertitres, pour faciliter le repérage dans l'œuvre, serrant le texte au plus près, sont de notre fait.

Par la suite, André Ferré et Pierre Clarac ont procuré un texte plus rationnel (ponctué selon la logique courante par leurs soins), établi sur les manuscrits alors accessibles, pour la collection de la Pléiade, en 1954, en trois volumes. À la tête d'une équipe nombreuse de chercheurs, Jean-Yves Tadié en a donné une nouvelle version pour la même collection, en quatre volumes, s'appuyant sur l'ensemble des manuscrits connus, texte repris ensuite dans la collection Quarto.

C. Chronologie de la publication d'À la recherche du temps perdu en volumes

1913	<i>Du côté de chez Swann</i> , Grasset. [Cette édition ne comporte pas les chapitres « Autour de Mme Swann » et « Noms de pays, le pays ».]
1918	<i>À l'ombre des jeunes filles en fleurs</i> , 1 vol., Gallimard.
1919	reprise de <i>Du Côté de chez Swann</i> (2 vol.) et <i>À l'ombre des jeunes filles en fleurs</i> (3 vol.), chez Gallimard. Prix Goncourt.
1920	<i>Le Côté de Guermantes I</i> , 1 vol., Gallimard.
1921	<i>Le Côté de Guermantes II</i> , <i>Sodome et Gomorrhe I</i> , Gallimard.
1922	<i>Sodome et Gomorrhe II</i> , 1 vol., Gallimard.
1923	<i>Sodome et Gomorrhe III</i> , <i>La Prisonnière</i> , 2 vol., Gallimard.
1925	<i>Albertine disparue [la fugitive]</i> , 2 vol., Gallimard.
1927	<i>Le Temps retrouvé</i> , 2 vol., Gallimard.

Marcel Proust n'a donc vu que les deux tiers de la RTP publiés de son vivant. L'édition complète de la RTP comporte donc huit tomes, soit seize volumes, mais le nombre de volumes varie d'une édition à l'autre. Seule la collection Quarto donne à lire la totalité du texte en un seul volume, depuis 1999.

D. Genèse

Même s'il a publié des nouvelles, des chroniques, des pastiches, des traductions, et s'il a laissé une importante correspondance, Proust restera dans l'histoire de notre littérature comme l'auteur d'un seul et unique roman, *À la recherche du temps perdu*, tous les autres textes étant des écrits préparatoires, ou des arguments en faveur de l'œuvre majeure.

A. UN PROJET ABANDONNÉ : JEAN SANTEUIL

De 1895 à 1899, Proust écrit, par à coups, un roman sous la forme de fragments discontinus, sans en indiquer la construction ni le plan détaillé. C'est l'histoire d'un certain Jean Santeuil, titre éponyme des éditions qu'on en a donné par la suite. Le millier de pages manuscrites a été publié dans l'ordre chronologique d'une existence et selon les thèmes abordés. Il appartient à la catégorie du roman de formation, sous la forme d'une autobiographie à la troisième personne : enfance et adolescence ; à Illiers [futur Combray] ; Beg-Meil [futur Balbec] ; les Réveillon [Guermantes] ; villes de garnison [Doncières] ; le scandale Marie ; autour de « l'Affaire » ; la vie mondaine de Jean ; figures mondaines ; de l'amour ; la vieillesse des parents de Jean. L'essentiel d'*Un amour de Swann* s'y trouve déjà composé, rapporté à Jean Santeuil. On peut y lire une première esquisse du salon des Verdurin et de très fins portraits des figures mondaines, ainsi que des réflexions approfondies sur l'art et sur l'amour. Mais chacun de ces passages essentiels, qui structureront le futur roman, est concentré en une seule coulée, soutenue par une pensée philosophique très dense. Les pages manuscrites de cet essai romanesque sont loin d'être négligeables pour la formation du grand œuvre. En somme, on y voit en germe l'élaboration d'une nouvelle théorie-pratique romanesque. Dans ces conditions, on peut se demander pourquoi Proust a renoncé à l'achever (mais il y a puisé abondamment pour la RTP). Il en a donné une raison déterminante : il aurait été insatisfait de la qualité de la phrase. Plusieurs éléments le laissaient insatisfait : comment articuler tous ces fragments autrement que dans un montage linéaire ? comment fondre en une même coulée les réflexions d'ordre social et les passages proprement poétiques ? Si le principe de la mémoire involontaire et l'action du temps sur les individus y figuraient déjà, il n'avait pas encore déterminé le procédé qui soudain allait mettre sur le même plan le présent et le passé. En quelque sorte, il n'avait pas encore trouvé le moyen, comme il l'écrira dans la RTP, de prendre deux objets différents, de poser leurs rapports et de les enfermer « dans les anneaux nécessaires d'un beau style » (TR II, 40). En voici quelques extraits, pour la plupart des avant-textes de la RTP. On les comparera (voir le chapitre VI) avec les passages correspondants du roman.

Extrait n° 2 : Le 14^e convive

[...] « Allons, Julien, dit-elle en se tournant vers son fils, as-tu présenté ton ami à ces messieurs ? » Traduction : « Car ne croyez pas que ce soit de mes relations, c'est un camarade de classe de mon fils. On ne choisit pas. Et vous voyez, je suis aussi polie avec lui qu'avec les autres, je veux qu'on le présente. Vous voyez que je connais tous les trucs de votre faubourg Saint-Germain, si je n'en suis pas. » Enfin elle ajouta : « Votre père est si bon de recommander Julien chaque fois qu'il se présente à un examen au ministère des Affaires étrangères. » Traduction : « Ce n'est pas si bête de

l'inviter, puisqu'il est utile à Julien et le sera encore. C'est encore très faubourg Saint-Germain. — N'est-ce pas, votre père est quelque chose au ministère des Affaires étrangères, je ne sais pas au juste ? » Traduction : « Des gens qui se respectent ne savent rien de ce qui touche au gouvernement. » Et Mme Marmet agitant son éventail et tournant d'un geste coquet sa taille pleine dans son corsage de satin rosé, allait se diriger vers d'autres convives pensant qu'elle avait assez fait pour le quatorzième, quand prise d'une de ces inspirations du moment qui dans l'art du snobisme comme dans l'art d'écrire [font gagner] des années de travail, elle s'écria en fixant sur un monsieur d'une quarantaine d'années ses yeux vifs : « Ah ! mais, marquis, vous qui avez un grand fils qui se prépare aux ambassades, je vais vous présenter M. Jean Santeuil dont le père sera trop heureux de vous donner des recommandations pour votre Aymar. — Mais, madame, c'est un bon ami dont vous allez me faire faire la connaissance, je connais beaucoup le père de monsieur et je crois le connaître lui-même, répondit en tendant la main à Jean le marquis de Ribeaumont. C'est un homme remarquable à côté de qui j'ai souvent l'honneur d'être assis dans les commissions. Comment, mais je vous croyais si sauvage et souffrant, m'avait dit votre père au moment où vous finissiez votre philosophie il y a six mois ? Je vois heureusement qu'il n'en est rien », dit M. de Ribeaumont à Jean pendant que Mme Marmet heureuse de cette reconnaissance, de la conversation qui allait s'ensuivre entre Jean et le marquis, du ton animé que prenait sa soirée, alla échauffer de son esprit, de sa beauté, entre les autres groupes, ceux qui lui paraissaient encore engourdis [...].

Extrait n° 3 : Contre Stendhal

C'est justement à Stendhal que nous citons tout à l'heure que Jean pensait toujours, en pensant au profil pur et décoiffé qui mettait depuis un mois un charme nouveau dans sa vie. Il ne pouvait pas dire qu'il fût très amoureux de Mme S., mais justement, peut-être à cause de cela, il jouissait du plaisir qu'il avait à sentir qu'il était amoureux, qu'au lieu d'aller tous les soirs dans le monde il allait voir Mme S. chez elle, qu'il y restait fort tard, et en revenant dans la nuit avait devant les yeux ce profil pur et souriant, toujours à une même distance, de même qu'il avait à une même distance de sa voiture découverte, par les belles nuits brillantes, la face pure de la lune. Et il était heureux de se sentir envahi, chez elle, en revenant de chez elle, chez lui en restant à penser à elle, par ce plaisir qui nous détache des autres et nous en fait connaître de nouveaux, dont il avait vu la vivacité chez Julien Sorel, chez Fabrice Del Dongo, dans le livre *De l'Amour*, sans l'avoir éprouvé depuis. Il s'était bientôt rendu compte qu'il ne pourrait coucher avec cette jeune veuve imprudente (elle le recevait tous les soirs de dix heures à deux heures du matin ; il ne la désirait d'ailleurs que très peu) mais honnête, qu'il ne pourrait même pas l'embrasser. Cette quasi-certitude venue de déclarations très catégoriques aurait dû suffire à tuer l'amour, puisqu'il semble résider dans une sorte d'attente de la façon encore inconnue dont se réalisera notre prise de possession de la personne aimée, et qu'on a raison de dire qu'il vit d'espérance. Mais certaines paroles, certaines lettres, une sorte d'assurance d'être pour elle ce qu'elle est pour nous, cette façon de le recevoir tous les soirs et de ne s'en point cacher vis-à-vis de plusieurs personnes, de s'en cacher vis-à-vis de quelques autres, suffisaient pour quelque temps encore à entretenir en lui cet amour dénué en quelque sorte de l'objet de l'amour qui régnait en lui, comme bien des passions que nous n'éprouvons plus qu'en idée en quelque sorte, par la connaissance que nous avons prise de l'impossibilité de leur réalisation, de même que nous gardons en nous des organes de l'homme sauvage bien qu'ils ne trouvent plus à s'exercer dans notre civilisation, comme bien des passions

dont nous sommes obligés de ne goûter que d'une façon bien réduite, comme on joue au piano une partition par l'impossibilité d'avoir un orchestre. [...]

Extrait n° 4 : Les mensonges de l'amour

[...] Et en effet certains soirs où, de profil, les cheveux défaits, très gaie, elle lui avait dit des choses plus tendres, il s'était senti la réaimer davantage et le lui faisait savoir pour l'exciter à recommencer. Il ne cherchait pas à se demander ce qu'elle avait été avant lui, ce qu'elle serait après, le temps ressemblant pour lui à l'espace et toute la partie qui ne tombait pas immédiatement sous son rayon visuel étant cachée derrière cet horizon vague que l'œil, en arrière ni en avant, ne cherche pas à pénétrer et après lequel il semble qu'il n'y ait plus rien. Et tout cela, la gentillesse pour lui, la gaieté qui semble effacer toute chose qui ne se rapporterait pas à nous, tout souci, les cheveux défaits sur le profil parce que c'est ainsi qu'elle était elle, c'est-à-dire cette tête mystérieuse interposée entre lui et le bonheur dont les rayons ne pouvaient venir que d'elle (une femme, quand nous y pensons, n'étant pas toute elle-même, mais cet aspect d'elle-même que nous associons à tant de rêveries), tout cela c'était pour qu'elle fût plus à lui : ce qu'il cherchait de toute manière, en lui faisant plaisir, en lui rendant service, en cherchant à lui paraître doué de tous les prestiges, en tâchant qu'elle dît ouvertement qu'il venait tous les soirs, en ne la quittant pas, ce qui prouvait bien alors, si elle le disait, que ce n'était pas seulement pour lui faire plaisir, mais en réalité comme un fait qu'elle reconnaissait susceptible d'être connu de tous, qu'elle lui faisait cette situation privilégiée. [...]

Extrait n° 5 : Les intermittences du cœur

La mémoire se met quelquefois tellement contre nous dans l'amour qu'alors que nous pouvons nous représenter toutes les personnes insignifiantes, nous ne pouvons nous représenter celle que nous aimons, ce qui arrive du reste aussi pour les morts que nous aimons par-dessus tout. Alors si l'absence se prolonge, l'amour semble tout à fait fini, nous regrettons de ne plus être en rapport avec cette force singulière de la nature qui pouvait nous faire souffrir, mais du moins donnait ouverture à notre vie sur un courant si réel, si curieux, si impossible à nous donner. Et si alors un nom lu par hasard nous donne un sentiment de jalousie, nous sommes contents de penser que nous aimons encore, comme un dernier moustique ou de grosses chaleurs qui nous mettent en eau nous donnent le plaisir de nous sentir encore en été. Mais il est triste de penser que notre mémoire, notre cœur, notre imagination fonctionnent si mal qu'ils ne nous représentent pas plus fidèlement à nous-mêmes la personne que nous aimons, que, dans ces billets où nous travestissons à plaisir nos sentiments pour prolonger les siens, nous ne les lui représentons. Impossible de voir son image, impossible de plus sentir la douceur de l'amour. Nous ne le sentons qu'aux actes, il se trahit pour ainsi dire devant nous, comme nous nous trahissions devant elle. [...]

Extrait n° 6 : La petite phrase de la sonate de Saint-Saëns

[...] Alors, comme ils savaient jouer ensemble avec elle, la tristesse était légère à leur amour. Elle était si lourde maintenant que Jean s'appuyait contre le fauteuil pour ne pas tomber et tendait les nerfs de ses joues comme des bras forts pour ne pas laisser tomber les larmes suspendues, dans le vertige infini des sanglots. Cependant à la phrase désolée qui disait que tout passe, la tristesse paraissait rester aussi légère. Son cours rapide et pur ne s'était pas un instant ralenti. Et si jadis il semblait que c'était dans le pli d'un regret qu'elle faisait passer devant eux la douceur de leur amour, maintenant le désenchantement dernier, le désespoir irrémédiable, le néant final où

elle l'entraînait, il lui semblait que c'était avec la grâce d'un sourire. Ainsi tout avait changé, tout ce qui faisait sa vie était mort et lui-même sans doute mourrait bientôt ou vivrait une vie pire que la mort mais la petite phrase délicieuse continuerait à [se] répandre d'un cours aussi rapide, [aussi] pur, pour enivrer l'amour de ceux qui commencent à aimer, pour empoisonner le chagrin de ceux qui n'aiment plus. Tout avait changé autour d'elle, mais elle n'avait pas changé. Elle avait duré plus longtemps que leur amour, elle durerait plus longtemps qu'eux. [...]

Extrait n° 7 : Le retour du refoulé

Souvent ses rêves semblaient flotter au-dessus de sa propre vie, réaliser les destinées qui ne viendraient à lui que plus tard ou qui ne viendraient jamais à lui. Comme une nuit obscure mais momentanément éclairée, ils étaient pleins de signes et de présages. La chaîne des circonstances, suite des temps, ne pesant pas sur eux comme sur la vie de la veille, ils convenaient sans doute à cette dernière entrevue, à ce dernier rendez-vous avec un passé déjà trop lointain pour être ressaisi dans la vie. Ce fut donc sous le porche plein d'ombre d'un rêve que Françoise revint une dernière fois à lui et qu'il sentit une dernière fois, au moment où il l'avait déjà perdue pour jamais, la douceur inexprimable et cruelle d'un sentiment qui l'avait conduit pendant tant d'années, le flattant de la main ou le poussant de l'aiguillon. Ils étaient en promenade, Mme Lavour, Mlle Lavour, M. de Guiches, M. de Los, Françoise et Jean. C'était une après-midi, mais à tout moment il semblait que la lumière qui était la clarté de ce jour-là, et la lumière aussi qu'était ce regard de Mme Lavour, le sourire de M. de Guiches, l'existence de M. de Los, la réalité de Françoise, hésitait et allait s'éteindre et que tous, le paysage et la journée elle-même ne seraient plus, seraient retournés au néant d'où ils ne seraient en réalité jamais sortis. Mais après quelques indécisions la lumière s'accrut, se fixa et les Lavour, M. de Guiches, M. de Los, Françoise étaient bien réels, comme dans la vie. Tout d'un coup, Françoise disait qu'elle s'en allait, prenait congé de tout le monde et de Jean comme des autres, sans le prendre à part, lui dire où ils se reverraient, quand ils se reverraient. Jean n'osait pas le lui demander, mais souffrait horriblement, aurait voulu partir avec elle et malgré cela était obligé d'avoir l'air content, de continuer à parler aux autres. Il se sentait une si grande tendresse pour Françoise, il pensait à ses beaux yeux, à ses belles joues, puis la regardant partir ainsi il se sentait pris de haine pour elle, pour ses beaux yeux, pour ses belles joues. Et elle s'éloignait. [...]

B. LES ÉBAUCHES MANUSCRITES : DE *CONTRE SAINTE-BEUVE* À LA RTP

À la fin de 1908, Proust qui semble, depuis six ans, s'être détourné de son projet romanesque pour se consacrer à la traduction de Ruskin, à des pastiches et à des articles de caractère mondain, revient à l'idée d'une œuvre de grande ampleur, où il associerait l'essai au roman. C'est ce que l'on a dénommé son *Contre Sainte-Beuve*. Il part de l'idée que le célèbre critique du XIXe siècle s'est doublement trompé sur les écrivains de son époque : d'une part en confondant l'homme et l'œuvre, le moi social et le moi écrivain, d'autre part en donnant plus d'importance aux artistes secondaires qu'aux figures de premier plan comme Nerval, Baudelaire et Balzac. Cette démonstration serait intégrée à une trame narrative, au moyen d'une conversation entre le personnage de l'auteur et sa mère, à partir d'une évocation des sommeils, des chambres, d'un article dont il espère la publication dans *Le Figaro*...

Au fil de l'écriture, Proust s'éloigne de plus en plus de l'essai au profit du roman, en faveur duquel il tranche au cours de 1909. Tous les manuscrits antérieurs sont alors ré-

utilisés, dans le sens de ce qui deviendra la RTP que nous lisons aujourd'hui (voir la II^e partie). Mais nous ne sommes pas encore au bout du compte, puisque, toujours insatisfait, mécontent de lui-même, Proust réécrira sans cesse, déplacera des passages entiers, transformera leur valeur dans le montage.

Extrait n° 8 : Les débuts d'une liaison

Ce fut à cette époque, que Swann, quelques années après qu'il eut rencontré par hasard celle qui devait un jour être sa femme, et l'ayant alors trouvée fort insignifiante, se retrouva à côté d'elle au théâtre où il était avec mon cousin qui la connaissait un peu, et peu de temps après, ayant appris par mon cousin qu'elle aimerait le revoir, et sentant lui-même qu'elle ne lui déplaisait pas, accepta d'être présenté dans le salon qui était certes le plus éloigné, le plus inférieur à son « milieu », le salon Verdurin. Ce n'est pas qu'au début de sa vie mondaine Swann n'eût été snob à sa manière. Pour que d'une remarquable intelligence (bien que nous ne nous le fussions jamais formulés « quel type ! ») et avec des dons peu communs d'amateur d'art, il se fût borné à mener la vie du monde, à se faire consacrer comme le spirituel causeur et le conseiller en fait de matière d'art du faubourg St-Germain, il fallait que cette vie de salon où au fond il ne pouvait pas avoir de vrai plaisir et sentait son intelligence dépérir, que la vanité, la frivolité l'aient entraîné d'abord. Mais depuis longtemps, cet attrait du monde, précisément parce qu'il y avait eu toutes les satisfactions possibles, était dissipé, après avoir eu pour centres attracteurs telles ou tels, personnalités séduisantes, ou le tourbillon qu'ils font tous, il était devenu à son tour centre, se dérangeant peu, bougeant peu, curieux seulement de femmes et toujours dans l'orbite de celle qu'il aimait pour le moment. (Cahier 69)

Extrait n° 9 : Premier baiser

[...] Elle fut un moment à se remettre pendant que la voiture les entraînait, et avait une espèce de légère suffocation de frayeur. À ce moment, le cheval effrayé par un tramway se dressa, ils furent déplacés, elle poussa un nouveau cri, il la maintint de son bras et lui dit : « Ce n'est rien, il n'y a rien eu. » Puis : « Surtout ne parlez pas, ne me dites rien, ne me répondez que par signe pour ne pas vous essouffler, cela ne vous gêne pas que je laisse mon bras contre vous pour vous maintenir si le cheval avait peur. » Et il serrait sa main contre le cou de son amie. Elle qui n'était pas habituée à ces façons dit : « Mais non cela ne me gêne pas. — Oh ! surtout ne parlez pas, vous allez recommencer à suffoquer, faites-moi signe, comme cela ma main ne vous gênerait pas ? » et il la posait sur son cou, passait ses doigts avec délicatesse comme sur des pétales le long de sa figure qui était comme une grosse fleur trop rosé, de l'autre main il caressait ses genoux et il lui dit : « Je ne vous gêne toujours pas ? » Elle haussa légèrement les épaules comme pour dire « Vous êtes fou », et sur son petit cou, dans sa petite tête parfumée et maussade de grosse fleur rose, ses yeux clairs brillaient comme deux larmes. Il hésita un instant, la tête penchée, les yeux fixés sur elle, il la regarda une dernière fois comme il ne devait jamais la revoir, et de lui-même le petit cou s'inclina, et la petite tête, comme si, trop grosse, elle était tombée d'elle-même, s'inclina, lentement sur ses lèvres, attirée par la force qui était en lui.

Extrait n° 10 : L'aveuglement amoureux

Comme tout ce qui était autour d'Odette et n'était en quelque sorte que le mode selon lequel il pouvait la voir, être en contact avec elle, il aimait le salon Verdurin. Comme tous les divertissements, repas, jeu, musique, parties de campagne y contenaient cette réalité profonde, vivante, sa présence dont on lui faisait le don inestimable dans toutes

les fêtes où on l'invitait, « quel milieu agréable, se disait-il, comme c'est la vraie vie qu'on mène là, comme au fond on y est plus intelligent, plus artiste que dans le monde. Chez Mme Verdurin, malgré de petites exagérations nullement déplaisantes, quel amour sincère de la peinture, de la musique, comme elle s'intéresse aux œuvres, cherche à faire plaisir aux artistes. Comme on est libre, comme on fait ce qu'on veut, comme on se sent où cela vous plaît, sans cérémonie ; comme au fond il s'y dépense de bonne humeur. Que Mme Verdurin est drôle avec son rire larmoyant. Je ne veux plus aller que dans ce genre de milieu », se disait-il pour donner par là dans sa pensée une sorte de durée éternelle à son amour. Et dans sa reconnaissance pour les Verdurin qui lui donnaient les seuls bonheurs qu'il pût alors connaître, qui au moment où il se sentait anxieux au moment d'un retour forçaient Françoise à revenir avec lui, et allaient lui faire passer l'été avec elle chez eux, il leur donnait, quand il parlait d'eux à mon cousin la place qu'ils avaient effectivement dans son cœur mais en n'en voyant pas les raisons. De quelques gens éminents ou exquis dont mon cousin venait de parler, « Je préfère cent fois les Verdurin », lui répondit-il avec une solennité et même une emphase qui étaient nouvelles chez lui. [...]

Extrait n° 11 : Retour de lucidité

La « vraie vie » qu'on menait dans le salon Verdurin lui était apparue le pire des milieux, que le monde a bien raison de ne pas vouloir connaître. Et dans le silence de la nuit tout en faisant tourner sa canne dans le bois, il se grisait lui-même du mensonge de sa voix disant : « C'est qu'on ne peut pas comparer cela avec le monde. Les gens du monde eux ce sont des gens qu'on peut critiquer, qui ont leurs défauts mais enfin ce sont des gens avec qui certaines choses sont impossibles, il y a tout de même là une irréductible délicatesse, les procédés de loyauté, de pureté qu'on sait qui ne failliront jamais. Tout de même telle maîtresse de maison pouvait avoir des défauts mais elle était tout de même séparée par un abîme de cette maquerelle, elle agissait avec noblesse et était incapable de certaines infamies contre lesquelles il n'y a pas de mots. Mais comme la « magnanimité » qu'il croyait hier encore aux Verdurin eût été impuissante, s'ils l'avaient eue, à déchaîner son ivresse, un comportement violent ne pouvant lui venir qu'à propos d'Odette, leur ignominie eût été impuissante à expliquer son indignation s'ils ne l'avaient pas invitée sans lui et avec Forcheville. [...]

Extrait n° 12 : Les monocles

Quoiqu'il y eût peu de monde l'ouverture des portes s'était remplie de ces hommes debout qui ont l'air, comme la chaleur plus grande de la pièce, d'un produit de la durée de la soirée. C'étaient des hommes de club dont beaucoup portaient des monocles. Mais tous ne se ressemblaient pas. Resté dans l'œil où il était venu se loger comme un éclat d'obus, le monocle dont s'enorgueillissait le général d'Hocquincourt avait quelque chose d'accidentel, d'impudique et de glorieux. Resté dans l'œil où il semblait être venu se loger comme un éclat d'obus, le monocle dont s'enorgueillissait à sa surface la figure vulgaire, triomphale et balafrée du général d'Hocquincourt avait quelque chose de pénible à regarder pour les personnes impressionnables et contrastait avec le monocle reluisant du vicomte de Tournette qui ne prenant la place des lunettes ou du lorgnon que dans les grandes soirées était sur son aspect bonasse un signe de festivité comme l'habit et la cravate blanche et à l'envers duquel était toujours attaché, comme une préparation d'histoire naturelle derrière un microscope le regard examinant les dimensions des salons, la beauté de la fête et l'entrée des invités. Le baron des Touches nageait avec lenteur au milieu des fêtes. Le baron des Touches déplaçant avec lenteur ses yeux ronds et son museau pointu comme un gros poisson semblait avec le monocle

que son œil poussait devant lui porter un petit morceau figurant l'aquarium derrière lequel on le voyait évoluant. Semblable à un gros brochet, se déplaçant avec lenteur au milieu des fêtes le baron des Touches ondulait et semblait chercher son orientation à la fois avec ses yeux ronds et ses mandibules qu'il desserrait par instants et son museau pointu, le monocle que son œil rond poussait devant lui [plusieurs mots illisibles] seulement avec soi un petit morceau du verre de l'aquarium derrière lequel on l'imaginait, évoluant comme les débris feuillus du branchage qui encadrait le Roi injuste de Giotto s'efforcent à représenter les forêts où il a établi son repaire. Incrusté dans son œil comme quelque cartilage superflu, rare et douloureux, le monocle du capitaine de Transes, l'obligeant à un frémissement perpétuel de sourcil et à une crispation douloureuse chaque fois qu'il vous regardait, lui tenait lieu de douceur et de mélancolie et excitait à sa vue la sympathie due aux natures délicates et souffrantes. [...]

Extrait n° 13 : La petite phrase de Saint-Saëns

[...] Et à ce moment Swann sentant ce qui allait venir sans le savoir encore sentit un choc ; avant même de s'être dit : « Mais c'est la petite phrase de Saint-Saëns » aussitôt qu'il reconnut cette note qui la précède, sans se rappeler encore ce que c'était, il sentit en un déchirement affreux son cœur s'ouvrir et se dédoubler, il était face à face avec lui, avec le malheureux indifférent à Odette qu'il était. En face de lui, son malheur d'aujourd'hui, son bonheur d'il y a quelques mois, son bonheur dont il n'avait jamais osé approcher sa pensée, était devant lui, non pas au sens vague qu'il mettait sous le mot bonheur, non l'impression même d'être aimé d'Odette qu'il ressentait alors, quand elle lui jouait, sans s'interrompre de l'embrasser, la petite phrase qui déjà commençait, qu'il ressentait alors, qu'il ressentait en ce moment comme si elle durait encore, en sachant seulement qu'elle n'était plus vraie. Il sentait tout ce qu'il n'avait jamais voulu revoir dans sa pensée, cette impression d'être aimé qui résultait de son air ardent, triste, implorant avec lui, de la liberté perpétuelle de son temps, de ses lettres incessantes, des mots qu'elle lui disait alors, il voyait son regard au moment où elle lui avait tendu cette rosé de la boîte de qui il se détournait dans sa chambre, et que la petite phrase lui tendait à respirer, avec sa couleur de rosé et son parfum. Il se disait : « C'était ainsi ». Il était jaloux de cet autre lui-même qui lui avait inspiré alors ce que jamais plus elle ne ressentirait pour lui, il était jaloux de cette chaleur qu'elle était capable d'avoir, qui lui faisait souhaiter s'unir à quelqu'un dans la vie et dans la mort, et au lieu de se dire comme jusqu'ici : « Elle aime peut-être quelqu'un » il se disait qu'il y a peut-être quelqu'un pour qui elle éprouvait tout ce que la petite phrase que le violon commençait à dérouler, lui faisant revoir l'inquiétude des yeux pour voir s'il ne venait pas, cette chaleur qui lui faisait écrire : « La main me tremble en vous écrivant », qui faisait qu'à toutes minutes on lui apportait une lettre d'elle. Alors en sentant la détresse où il était aujourd'hui, soudain en lui une sorte de témoin le considéra, dit : comme il est malheureux. Et alors comme nous souffrons de nos malheurs mais n'en avons jamais pitié et qu'il faut pour que nous ayons pitié que nous nous considérions comme un autre, que nous nous disions : « pauvre homme », il sentit qu'il commençait à pleurer. [...]

Extrait n° 14 : La jalousie

[...] Chaque fois qu'il avait voulu lui demander la vérité elle l'avait arrêté avec l'air de tant souffrir de ses soupçons qu'il n'avait pas osé insister et d'ailleurs lui dirait-elle la vérité ? Mais pourtant de la sentir restée si bonne, regrettant la peine qu'elle lui faisait, lui faisait bien juger d'elle. Il n'osait pas lui redemander, se rappelant qu'elle lui avait dit qu'elle le prendrait en haine s'il l'inquisitionnait, mais quand il se rappelait tel :

« Mais es-tu fou, quelle idée, jamais » qu'elle lui avait dit, il en corroborait l'impression qu'elle devait être vertueuse jusqu'à ce que le souvenir de tel mensonge découvert, de telle conduite inexplicable le reportât à l'autre idée. Il savait bien qu'il n'y avait plus d'espérance à avoir pour son amour et pourtant il cherchait à se tromper encore, aimant à dire aux autres : « Elle est pourtant très gentille pour moi, hier j'étais malade, elle est venue me soigner, il faut que j'aïlle chez elle, elle ne serait pas contente », ou « Non je ne vais pas chez telle personne, elle n'aime pas que j'aïlle là », comme ces personnes qui veillent un être cher qu'ils savent condamné et pourtant disent : « Il a dormi comme un enfant, il s'est rappelé que c'était le jour de congé de son neveu et a fait atteler pour qu'on aïlle le chercher à la gare ». [...]

Extrait n ° 15 : Un faux début

Deuxième Partie

UN AMOUR DE SWANN

Il en était de M. et Mme Verdurin comme de certaines placés de Venise, inconnues et spacieuses, que le voyageur découvre un soir au hasard d'une promenade, et dont aucun guide ne lui a jamais parlé. Il s'est engagé dans un réseau de petites ruelles qui fendillent en tous sens de leurs rainures le morceau de Venise qu'il a devant lui, comprimé entre des canaux et la lagune, quand tout d'un coup, au bout d'une de ces « calli », comme si la matière vénitienne au moment de cristalliser avait subi là une distorsion imprévue, il se trouve devant un vaste campo à qui il n'aurait pu certes supposer cette importance, ni même trouver de la place, entouré de charmants palais sur la pâle façade desquels s'attache la méditation du clair de lune. Cet ensemble architectural vers lequel dans une autre ville la rue principale nous eût conduit tout d'abord, ici ce sont les plus petites qui le cachent comme un de ces palais des contes de l'Orient où on mène pour une nuit par un chemin qu'il ne faut pas qu'il puisse retrouver au jour un personnage qui finit par se persuader qu'il n'y est allé qu'en rêve.

Et en effet si le lendemain vous voulez retourner à ce campo, vous suivrez des ruelles qui se ressemblent toutes et ne vous donneront aucun renseignement. Parfois un indice vous fera croire que vous allez retrouver et voir apparaître dans la clausturation de sa solitude et de son silence la belle place exilée, mais à ce moment quelque mauvais génie sous la forme d'une calle nouvelle, vous fait brusquement rebrousser chemin et vous ramène au grand canal.

Le lecteur obscur d'un journal mondain y retrouve chaque jour et s'y est familiarisé avec les noms d'une quantité de personnes qu'il ne connaîtra jamais et qu'ont mises en relief une fortune souvent peu élevée, un titre ou un talent même douteux ; et jamais il n'y a lu le nom de Verdurin. Mais u » jour cherchant une habitation au bord de la mer il voit plusieurs villas plus vastes que les autres et s'informe. Elles ont été louées pour Mme Verdurin, pour elle et ses amis. À Versailles l'Hôtel est plein, seul le plus bel appartement, rempli de meubles anciens, semble inhabité ; mais il n'est pas libre, il est loué à l'année par Mmc Verdurin. À cause de Mme Verdurin qui les a retenus d'avance pour elle et ses amis on ne peut avoir la loge ou la table qu'on voulait à un grand concert ou dans un restaurant des environs de Paris. Et dans ces plans du Paris social que les courriéristes dressent avec un si minutieux détail et à une si grande échelle que souvent cent mille francs de rentes suffisent à y valoir une position pour celui qui les possède, on s'aperçoit que l'espace forcément assez vaste occupé par les Verdurin qui dépensent de sept à huit cent mille francs chaque année n'est nulle part mentionné ni prévu... (2^e épreuves de l'édition Grasset, 1913)

C. ÉTUDES GÉNÉTIQUES

L'ensemble des carnets de notes préparatoires, des cahiers de brouillons, des dactylographies de la RTP se trouve désormais à la Bibliothèque nationale de France. Cet ensemble, extrêmement précieux pour connaître la manière de travailler d'un écrivain, a permis aussitôt d'ouvrir plusieurs chantiers d'étude. On se reportera aux remarquables études de genèse menées depuis une vingtaine d'années par les groupes de recherches proustiennes, qui se traduisent par des publications dans des revues savantes et de nouvelles éditions tant dans les collections érudites (Pléiade) que dans de plus modestes collections au format de poche (GF, Folio...), et se poursuivront sans fin, tant la matière est abondante. Un exemple très parlant en est donné virtuellement sur le site Gallica de la BNF avec les manuscrits du *Temps retrouvé*.

E. Repères biographiques

1871 10 juillet : naissance de Marcel Proust à Auteuil, fils du docteur Adrien Proust (1834-1903), chef de clinique à l'hôpital de la Charité, originaire de la petite bourgeoisie catholique d'Illiers (Eure-et-Loir), et de Jeanne Weil (1849-1905), fille d'un riche agent de change juif.

1873 24 mai : naissance de son frère Robert, futur chirurgien et professeur à la faculté de médecine. La famille s'installe 9, boulevard Malesherbes, à Paris.

1881: au printemps, première crise d'asthme, dont il souffrira toute sa vie. Fréquente le cours Pape-Carpentier où il se lie avec Jacques Bizet, fils du compositeur.

1882-1889 : études secondaires au Lycée Condorcet à Paris. Souvent absent et malade, il redouble sa seconde et se présente au Concours général. En classe de rhétorique, il obtient le prix d'honneur de composition française. Attiré très tôt par la littérature il collabore, avec ses condisciples Daniel Halévy et Robert Dreyfus, à la *Revue verte* puis à la *Revue Lilas*, composées sur des cahiers d'écolier. Il admire son professeur de philosophie, un spiritualiste laïc, Alphonse Darlu. Obtient son baccalauréat le 15 juillet et le prix d'honneur de composition françaises. Premières expériences mondaines ; premières confidences sur son homosexualité.

1889-1890 : volontariat d'un an au 76^e régiment d'infanterie à Orléans. Mort de sa grand-mère maternelle.

1890 : s'inscrit à l'École des sciences politiques et à la faculté de droit de Paris dont il suivra suffisamment les cours pour être licencié en 1893. Fréquente le salon de Mme Straus.

1892 : avec ses camarades de lycée fonde la revue symboliste *Le Banquet*, où il publie plusieurs nouvelles. Il est présenté à la princesse Mathilde.

1893 : fréquente les samedis du poète parnassien José-Maria de Hérédia dont la fille aînée, Marie, anime « l'Académie canaque » qui regroupe Pierre Louÿs, Paul Valéry, Fernand Gregh, Léon Blum, Henri de Régnier, et dont Marcel Proust est le secrétaire perpétuel. Celui-ci collabore à *La Revue blanche*. Fait la connaissance de Robert de Montesquiou et de Madeleine Lemaire, dont il fréquente le salon. L'année suivante, il y rencontre, le musicien Reynaldo Hahn qui devient son intime, avec qui il passe l'été au château de Réveillon.

1895 : obtient sa licence de philosophie à la Sorbonne, où il s'est inscrit l'année précédente. Sur concours, il entre comme attaché non rétribué à la Bibliothèque Mazarine. Pendant cinq ans, il renouvelle un congé au terme duquel il est considéré

comme démissionnaire. En septembre, séjourne avec Reynaldo Hahn à Beig-Meil. Il y entreprend un roman en partie autobiographique, rédigé à la troisième personne, auquel il travaillera jusqu'en 1902. Bernard de Fallois le publie sous le titre *Jean Santeuil* en 1952.

1896 : Publication des *Plaisirs et les Jours*, recueil de nouvelles parues pour la plupart dans *Le Banquet* et *La Revue blanche*, préfacé par Anatole France, illustré par Madeleine Lemaire, avec des compositions de Reynaldo Hahn. Se lie avec Lucien, fils d'Alphonse Daudet.

1897 : duel avec Jean Lorrain, à la suite d'insinuations malveillantes sur ses relations avec Lucien Daudet.

1898 : ardent dreyfusard, Proust obtient la signature d'Anatole France en faveur du colonel Picquart.

1899 : il entreprend la traduction et les commentaires de *La Bible d'Amiens*, de Ruskin, avec l'aide de sa mère, et de Marie Nordlinger.

1900 : en mai, voyage à Venise avec sa mère, puis seul en octobre. Ses parents se logent 45, rue de Courcelles.

1901 : voyage aux Pays-Bas. A La Haye, il admire la *Vue de Delft* de Vermeer.

1903 : décès de son père.

1904 : publication de la traduction annotée de *La Bible d'Amiens* ; commence à traduire *Sésame et les lys* du même Ruskin.

1905 : rédige une préface et un article sur *Sésame et les lys*, qui annoncent *Contre Sainte-Beuve* et *Du côté de chez Swann*. Mort de sa mère. Très affecté, Proust entre en maison de repos.

1906 : il publie sa traduction de *Sésame et les Lys*. S'installe provisoirement à l'Hôtel des Réservoirs, à Versailles, avant de louer l'appartement de son oncle, 102, boulevard Haussmann, dont il fait tapisser les murs de liège en 1910, pour se protéger de tout bruit extérieur.

1907 : à la demande de Gaston Calmette, directeur du *Figaro*, publie le 1er février un important article : « Sentiments filiaux d'un parricide », puis « Journées de lecture » qui figurera dans *La Recherche*. Donne son premier grand dîner au Ritz. Excursions à Cabourg, Trouville et la côte normande, avec son chauffeur, Alfred Agostinelli.

1908 : publie dans *Le Figaro* une série de pastiches littéraires à propos d'une affaire d'escroquerie aux faux diamants, « l'Affaire Lemoine ». Il s'attelle à un projet d'ouvrage mêlant la critique à la fiction, qui sera publié en 1954 sous le titre *Contre Sainte-Beuve*, d'où émergera *À la recherche du temps perdu*.

1909-1912 : il travaille sans répit à son roman qui comprendra deux parties : « Le Temps perdu » et « Le Temps retrouvé », qu'il propose, en vain, au Mercure de France, au *Figaro*, à Fasquelle, à la NRF. Il en fait paraître des extraits dans *Le Figaro* et au *Gil Blas*. Sa santé ne s'améliore pas. Il perd de l'argent en bourse.

1913 : le 11 mars il signe avec Grasset un contrat pour l'édition à compte d'auteur de son roman, *À la recherche du temps perdu*, dont la première partie, *Du côté de chez Swann*, est mise en vente le 14 novembre. Il a repris à son service, comme secrétaire-dactylographe, son ancien chauffeur Agostinelli, avec lequel il traverse une crise passionnelle.

1914 : Gide lui fait savoir que la N.R.F. est prête à publier la suite de son roman. Agostinelli meurt dans un accident d'avion. La guerre interrompt tout projet d'édition, mais Proust n'en poursuit pas moins son travail.

1914-1918 : réformé militaire en raison de sa maladie, il développe considérablement *A la recherche du temps perdu* dont les deux arches ont été conçues simultanément. En 1917, Grasset ayant renoncé à son contrat, la N.R.F. commence à imprimer *A l'ombre des jeunes filles en fleurs*.

1919 : publie simultanément *Pastiches et Mélanges* et la réédition de *Du côté de chez Swann* à la NRF. En juin, mise en vente par la même N.R.F. du deuxième tome du roman, intitulé *A l'ombre des jeunes filles en fleurs* (achevé d'imprimer le 30 novembre 1918). Il reçoit le Prix Goncourt en novembre. Entre temps, il a dû déménager au 44, rue Hamelin, où il résidera jusqu'à sa mort.

1920 : publication de *Le Côté de Guermantes I*.

1921: *Le Côté de Guermantes II*, *Sodome et Gomorrhe I* paraissent en un seul volume. En mai, lors d'une visite au Musée du Jeu de Paume où il contemple la *Vue de Delft* de Vermeer, il est pris d'un violent malaise.

1922 : *Sodome et Gomorrhe II*. Proust déclare avoir mis le mot « fin » à son manuscrit. Il achève *La Prisonnière*, mais il n'a le temps de revoir que le début des dactylographies. Il meurt, le 18 novembre, d'une pneumonie.

1923 : *La Prisonnière*, publiée par Robert Proust et Jacques Rivière.

1925 : *Albertine disparue*, ou *La Fugitive*.

1927 : *Le Temps retrouvé*, dernier tome de la *Recherche. Chroniques*, recueil d'articles publié par Robert Proust.

1930-1936 : Robert Proust publie, avec Paul Brach, la *Correspondance générale* chez Plon.

1954 : la Bibliothèque de la Pléiade publie *A la recherche du temps perdu*, en trois volumes par P. Clarac et A. Ferré. Nouvelle édition, en quatre volumes, sous la direction de Jean-Yves Tadié en 1987.

1962 : la Bibliothèque nationale acquiert le fonds manuscrit conservé par les héritiers de Proust. En 1985 s'y adjoindront les 13 Cahiers de la Collection Jacques Guérin.

1970 : Philippe Kolb entreprend la publication de la *Correspondance* chez Plon (21 volumes publiés, comprenant des lettres de 1880 à 1922).

1971 : centenaire marqué par de nombreuses manifestations et publications, dont *Jean Santeuil* et *Contre Sainte-Beuve* dans la collection de la Pléiade.

F. Repères chronologiques

I. LES CONTEMPORAINS DE MARCEL PROUST

(Écrivains ayant publié des ouvrages ou en mesure d'écrire durant tout ou partie de la période 1896-1922, classés selon leur date de naissance) :

Ghil (René)	1862-1925	
Maeterlinck (Maurice)	1862-1949	
Leblanc (Maurice)	1864-1942	
Régnier (Henri de)	1864-1936	
Renard (Jules)	1864-1910	
Margueritte (Victor)	1866-1942	
Rolland (Romain)	1866-1944	
Schwob (Marcel)	1867-1905	
Claudé (Paul)	1868-1955	
Leroux (Gaston)	1868-1927	
Rostand (Edmond)	1868-1918	
Gide (André)	1869-1951	
Louÿs (Pierre)	1870-1925	
Proust (Marcel)	1871-1922	
Valéry (Paul)	1871-1945	
Fort (Paul)		1872-1960
Barbusse (Henri)	1873-1935	
Colette (Gabrielle)	1873-1954	
Jarry (Alfred)	1873-1907	
Péguy (Charles)	1873-1914	
Philippe (Charles-Louis)	1874-1909	
Jacob (Max)	1876-1944	
Milosz (O. V. de L.)	1877-1939	
Roussel (Raymond)	1877-1933	
Ségalen (Victor)	1878-1919	
Apollinaire (Guillaume)	1880-1918	
Hellens (Franz)	1881-1972	
Larbaud (Valéry)	1881-1957	
Martin du Gard (Roger)	1881-1958	
Vildrac (Charles)	1882-1971	
Duhamel (Georges)	1884-1966	
Supervielle (Jules)	1884-1960	
Crommelynck (Fernand)	1885-1970	
Guitry (Sacha)	1885-1957	
Mauriac (François)	1885-1970	
Maurois (André)	1885-1967	
Romains (Jules)	1885-1972	
Alain-Fournier (Henri)	1886-1914	
Cendrars (Blaise)	1887-1961	
Saint-John Perse	1887-1975	
Reverdy (Pierre)	1889-1960	
Delteil (Joseph)	1894-1978	
Breton (André)	1896-1966	

Tzara (Tristan)	1896-1963
Aragon (Louis)	1897-1982
Soupault (Philippe)	1897-1990
Radiguet (Raymond)	1903-1923

II. LES ÉVÉNEMENTS HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES ENTRE 1871 ET 1922 :

1871 18 mars-28 mai : Commune de Paris. Eugène Pottier compose « L'Internationale ». Thiers élu Président de la République. *Le Parnasse contemporain*, deuxième livraison. *La revue politique et littéraire* (1871-1939).

1872 Littré : *Dictionnaire de la langue française*. Jules Vallès, réfugié à Bruxelles, est condamné à mort par contumace.

1874 Adolphe Dennery : *Les Deux Orphelines* (mélodrame).

1875 *Le Parnasse contemporain* (troisième série). Victor Hugo préside le congrès sur la propriété littéraire.

1875 Loi sur l'enseignement supérieur. Pasteur découvre la vaccination de la rage.

1879 Flaubert reçoit une pension du Ministère de l'Instruction publique.

1880 « Mardis » de Mallarmé – Zola : *Le Roman expérimental*. Les soirées de Médan (Zola, Maupassant, Alexis, Céard, Huysmans) : formation du groupe Naturaliste.

1880 Loi Camille Sée : enseignement secondaire pour les jeunes filles.

1881 E. Goudeau et R. Salis ouvrent le cabaret « Le chat noir ». Jules Vallès : retour d'exil.

1881-1882 Lois de Jules Ferry : enseignement primaire gratuit, laïque et obligatoire.

1881 Zola : « Le Naturalisme au théâtre » ; 29 juillet : liberté de la presse.

1883 Fondation de la revue *Les Annales politiques et littéraires* (qui cessera de paraître en 1907).

1884 Félix Fénéon fonde *La Revue indépendante* qui dure jusqu'en 1895.

1885 22 mai : funérailles nationales de Victor Hugo

9 sept. : Union internationale pour la protection des oeuvres littéraires et artistiques.

18 sept. : Jean Moréas : « Manifeste du symbolisme » dans *Le Figaro*.

1886 Convention de Berne sur le droit d'auteur.

Anatole Baju fonde la revue *Le Décadent* (1886-88)

24 décembre : conversion de Claudel.

1887-1897 Théâtre Libre d'Antoine.

1887 « Manifeste des cinq » (Maupassant, Rosny, Guiches, Bonnetain, P. Marguerite) contre *La Terre* de Zola.

1889 Création de *La Revue blanche* (jusqu'en 1903) à laquelle Proust collabore.

1890 Création de la revue *Le Mercure de France* (jusqu'en 1965), et de *L'Ermitage* (jusqu'en 1906).

1890-1892 Paul Fort anime Le Théâtre d'Art.

1890-1900 Hatzfeld, Darmesteter et Thomas publient le *Dictionnaire général de la langue française*.

1891 Enquête de Jules Huret sur l'évolution littéraire. Début de l'École Romane (Jean Moréas).

1892 Scandale du Panama. Plusieurs députés compromis.

1893 Lugne-Poë fonde le Théâtre de l'Œuvre.

1894 Condamnation du capitaine Dreyfus.

Verlaine, élu « Prince des poètes » reçoit une pension (500 F) du Ministère de l'Instruction Publique.

1895 Maurice Pottecher fonde le Théâtre du Peuple.

28 décembre : première projection cinématographique à Paris.

1896 Mallarmé élu « Prince des poètes ». Fondation de l'Académie Goncourt et du Prix Nobel.

1897 Une nouvelle école littéraire apparaît : le Naturisme de Saint-Georges Bouhélier.

1898 13 janvier : Zola : « J'accuse » dans *L'Aurore*, défense du capitaine Dreyfus, qui lui vaut une condamnation à un an de prison. Le lendemain, manifeste des intellectuels en faveur de Dreyfus.

1900 Péguy fonde *Les Cahiers de la quinzaine* qui paraîtront jusqu'en 1914 (que Proust aide sans les apprécier).

1901 Le premier Prix Nobel de littérature est attribué au français Sully Prudhomme.

1903 Attribution du premier prix Goncourt à John-Antoine Nau pour *Force ennemie*.

1904 Création du Prix Fémina-Vie Heureuse. Le Prix Nobel est attribué conjointement à Frédéric Mistral et José Echegaray.

1905 Maurice Leblanc crée le personnage d'Arsène Lupin. Paul Fort fonde la revue *Vers et prose* (jusqu'en 1914). Le Prix Nobel est attribué à Henryk Sienkiewicz.

1906 Réhabilitation de Dreyfus (12 juillet). Fondation du Groupe de l'Abbaye (Vildrac, Arcos).

1908 4 juin : les restes de Zola sont transférés au Panthéon.

1909 20 février : Marinetti, « Manifeste du Futurisme » dans *Le Figaro*. Fondation de *La Nouvelle Revue française* (Copeau, Gide, Schlumberger).

1910 Création de la revue *L'Effort libre* (jusqu'en 1919).

1913 Jacques Copeau : création du Théâtre du Vieux Colombier. Fondation de la revue *Les Cahiers du Sud* (d'abord dénommée *Fortunio*).

1914-1918 2 août-11 novembre : première guerre mondiale.

1916 Fondation, à Zurich, du Mouvement Dada.

1919 Création de la revue *Littérature* (Breton, Aragon, Soupault).

1920 23 janvier : premier vendredi de « Littérature ».

1921 Charles Dullin fonde le Théâtre de l'Atelier.

1922 Échec du congrès pour la détermination des directives et la défense de l'esprit moderne, dit Congrès de Paris, voulu par André Breton.

III. LES PUBLICATIONS CONTEMPORAINES (1896-1922)

1. Au théâtre :

1896 Jarry : *Ubu roi*.

1897 Péguy : Jeanne d'Arc. Renard : Le Plaisir de rompre. Rostand : Cyrano de Bergerac.

1899 Saint-Pol Roux : La Dame à la faux. Feydeau : La Dame de chez Maxim.

1900 Rostand : L'Aiglon. Courteline : Le Commissaire est bon enfant.

1902 Rolland : *Le 14 juillet*.

1903 Mirbeau : Les Affaires sont les affaires.

1904 Guitry : *Maman colibri*.

1906 Claudel : *Le Partage de midi*. Sardou : *Thermidor*.

1907 Feydeau : La Puce à l'oreille. Sardou : Madame Sans-Gêne.

1909 Maeterlinck : *L'Oiseau bleu*.

1910 Rostand : *Chantecler*.

1911 Claudel : *L'Otage*.

1911 Feydeau : Occupe-toi d'Amélie.

1912 Claudel : L'Annonce faite à Marie.
1912 Milosz : *Miguel Mañara*.
1913 Mauriac : *Asmodée*.
1918 Guitry : *Debureau*.
1918 Apollinaire : Les Mamelles de Tiresias.
1919 Vildrac : Le Paquebot Tenacity.
1920 Martin du Gard : Le Testament du Père Leleu.
1920 Guitry : Mon Père avait raison.
1921 Maeterlinck : Ariane et Barbe-Bleue. Crommelynck : Le Cocu magnifique.
1922 Fort : Louis XI, curieux homme.

2. DANS LES GENRES NARRATIFS :

1896 Louys : *Aphrodite*.
 1896 Schwob : *La Croisade des enfants*. **Proust : Les Plaisirs et les jours**.
1897 Bloy : La Femme pauvre. Barrès : Les Déracinés. Gide : Les Nourritures terrestres.
1898 Louys : *La Femme et le pantin*. Darien : *Le Voleur*. Marguerite : *Une Époque* (1898-1904).
1899 Mirbeau : Le Jardin des supplices. Verne : Le Testament d'un excentrique.
1900 Colette : Claudine à l'école. Mirbeau : Le Journal d'une femme de chambre.
1901 France : L'Affaire Crainquebille. Jarry : Messaline. Roman de l'ancienne Rome. Louys : Les Aventures du roi Pausole. Ch.-L. Philippe : Bubu de Montparnasse. Stendhal : Lucien Leuwen.
1902 Jarry : *Le Surmâle*. Bourget : *L'Étape*. Gide : *L'Immoraliste*.
1903 Marguerite : *Zette*. Rolland : *Jean-Christophe* (1903-1912)
 1904 G. Leroux : La Double vie de Théophraste Longuet.
1907 M. Leblanc : Arsène Lupin, gentleman cambrioleur. G. Leroux : Le Mystère de la chambre jaune. Zévaco : Les Pardaillan (1907-1942).
1909 Colette : *L'Ingénue libertine*. Zévaco : *Le Pont des soupirs* ; Nostradamus.
1910 Apollinaire : L'Hérésiarque et Cie. Delly : Esclave... ou Reine ? Roussel : Impressions d'Afrique. Milosz : L'Amoureuse initiation.
1911 Larbaud : Fermina Marquez. Jarry : Gestes et opinions du docteur Faustroll, pataphysicien.
1912 France : Les Dieux ont soif.
1913 Alain-Fournier : *Le Grand Meaulnes* ; Barrès : *La Colline inspirée* ; Allais : *Le Captain Cap*. Romains : *Les Copains*. **Proust : A La Recherche du temps perdu** (1913-1927). Martin du Gard : *Jean Barois* (1913-1915)
1914 Leroux : Chéri Bibi ; Carco : Jésus-la-Caille ; France : La Révolte des anges ; Bourget : Le Démon de midi ; Gide : Les Caves du Vatican.
1916 Barbusse : Le Feu, journal d'une escouade
1917 Benoit : *Koenigsmark*
1918 Duhamel : Civilisation ; Maurois : Les Silences du colonel Bramble ; Leroux : Rouletabille chez Krupp.
1919 **Proust : A l'ombre des jeunes filles en fleurs**. Benoit : *L'Atlantide* ; Jacob : *La Défense de Tartuffe* ; Gide : *La Symphonie pastorale* ; Renard : *Les Cloportes*.
1920 Colette : Chéri ; Rolland : Colas Breugnon ; Leblanc : L'Île aux trente cercueils ; Hellens : Mélusine ou la robe de saphir ; Duhamel : Vie et aventures de Salavin (1920-1932).
1922 Carco : L'Homme traqué ; France : L'Île des pingouins ; Marguerite : La Garçonne ; Mauriac : Le Baiser au lépreux ; Morand : Ouvert la nuit ; Delteil : Sur Le

Fleuve Amour ; Barrès : Un Jardin sur l'Oronte ; Ségalen : René Leys ; France : L'Histoire contemporaine (1922-1924) ; Martin du Gard : Les Thibault (1922-1940).

3. EN POÉSIE :

- 1894 Verhaeren : Les Villes tentaculaires.
1895 Barbusse : *Pleureuses*.
1896 Verhaeren : *Les Heures claires*.
1897 Mallarmé : Divagations ; Un Coup de dés jamais n'abolira le hasard ; Fort : Les Ballades françaises ; Bruant : Sur La Route.
1902 Ghil : Pantoum des pantoums.
1904 Verhaeren : *Toute la Flandre* (1904-1911).
1905 Moréas : *Les Stances*.
1908 Romains : La Vie unanime ; Cros : Le Collier de griffes.
1909 Mauriac : Les Mains jointes.
1910 Claudel : Cinq Grandes Odes.
1911 Jacob : *Saint-Matorel*.
1912 Saint-John Perse : *Éloges* ; Carco : *La Bohème et mon cœur*.
1913 Larbaud : A. O. *Barnabooth* ; Apollinaire : *Alcools* ; Cendrars : *La Prose du Transsibérien* ; Péguy : *Les Tapisseries* ; Ève ; Geraldly : *Toi et moi*.
1916 Reverdy : *La Lucarne ovale* ; Jacob : *Le Cornet à dés* (1916-1945).
1917 Valéry : *La Jeune Parque* ; Soupault : *Aquarium*.
1918 Apollinaire : *Calligrammes* ; Tzara : *Vingt-cinq Poèmes*.
1919 Jacob : La Défense de Tartuffe.
1920 Breton et Soupault : *Les Champs magnétiques* ; Aragon : *Feu de joie* ; Valéry : *Le Cimetière marin* ; Radiguet : *Les Joues en feu*.
1921 Jacob : Le Laboratoire central.
1922 Valéry : *Charmes* ; Supervielle : *Débarcadères* ; Milosz : *La Confession de Lemuel* ; Segalen : *Stèles* ; Nouveau : *Valentines et autres vers*.

4. EN TRADUCTION

(d'après la date de publication en français ; la langue et la date de publication originales sont entre parenthèses, à la suite) :

- 1879 Tolstoï : *Guerre et paix* (russe, 1869).
1884 Dostoïevski : *Crime et châtiment* (russe, 1866). Mark Twain : *Les Aventures de Tom Sawyer* (américain, 1876).
1885 R.-L. Stevenson : *L'île au trésor* (anglais, 1883).
1887 F. Dostoïevski : *L'Idiot* (russe, 1869). P.-B. Shelley : *Œuvres poétiques complètes* (anglais, 1829).
1888 F. Dostoïevski : *Les Frères Karamazov* (russe, 1880).
1892 Les sœurs Bronte : *Les Hauts de Hurlevent* (anglais, 1847).
1893 G. D'Annunzio : *L'intrus* (italien, 1892).
1895 O. Wilde : *Le Portrait de Dorian Gray* (anglais, 1891).
1898 F. Nietzsche : Ainsi parlait Zarathoustra (allemand, 1885) ; Au delà du bien et du mal (1886).
1900 W. Blake : *Le Mariage du ciel et de l'enfer* (anglais, 1793) ; H. Sienkiewicz : *Quo vadis* (polonais, 1894).
1904 J. Ruskin : *La Bible d'Amiens* (anglais, 1885).
1907 M. Gorki : *La Mère* (russe, 1907).
1909 W. Whitman : *Feuilles d'herbe* (américain, 1892).

1920 H. Kleist : *Le Prince de Hombourg* (allemand, 1810) ; C. Marlow : *La Tragique histoire du Docteur Faust* (anglais, 1601).
1922 J. Conrad : *Lord Jim* (anglais, 1900).

II. Résumé et chronologie interne d'*À la recherche du temps perdu*

À la recherche du temps perdu est plus qu'un roman, la somme de tous les romans, un monde à soi-même. Bien qu'il s'y passe beaucoup de choses, on ne résume pas la RTP comme un roman de cape et d'épée ! L'intrigue, on l'a vu, y est des plus sommaire, ce sont les épisodes, les tableaux, les portraits, les dialogues, les réflexions, la puissance de vie qui en font tout l'intérêt et le charme. Néanmoins, nous nous sommes risqué, à des fins pédagogiques, à donner une idée du contenu de chaque volume, en suivant le texte au plus près, en reprenant le plus souvent son propre vocabulaire.

Dans le même ordre d'idées, Proust ne semble pas s'être préoccupé de construire son récit sur une temporalité continue et précise. L'évocation, l'atmosphère d'une époque lui suffisaient. Toutefois, une chronologie interne permettra de saisir les grandes articulations de l'œuvre, la succession dans le temps, les analogies aux yeux du Narrateur entre les quatre générations de personnages qu'il a pu fréquenter, de Mme de Villeparisis et sa grand-mère à la toute jeune Mlle de Saint-Loup, fille de Gilberte et de son ami Saint-Loup. Ces générations, actives sur une quarantaine d'années, entre 1880 et 1920, ont traversé l'histoire sociale de la France, s'y sont insérées, l'ont parfois marquée par leur propre action, ce pourquoi nous indiquons quelques repères.

A. Résumé de l'œuvre

Même s'il n'a pas laissé de plan général de l'œuvre, si les frontières de certains volumes se sont déplacées d'une édition à l'autre, et s'il a passé son temps à remanier des chapitres entiers en changeant leur disposition, Proust avait, dès le départ, une idée fort arrêtée de la construction de la RTP, comme on l'a vu dans la première partie. En résumant chacun des volumes qui la composent, nous voudrions montrer comment les épisodes sont *préparés* d'un point à l'autre du récit et comment ils se font écho dans une structure de symétrie, dans cette fameuse rosace de cathédrale, ou plutôt ce bâti d'une robe à laquelle le Narrateur compare l'œuvre à laquelle il compte s'attaquer, à la fin du *Temps retrouvé*, c'est-à-dire au moment même où nous achevons notre lecture :

Extrait n° 16 l'œuvre bâtie

« Et changeant à chaque instant de comparaison, selon que je me représentais mieux, et plus matériellement la besogne à laquelle je me livrerais, je pensais que sur ma grande table de bois blanc, je travaillerais à mon œuvre, regardé par Françoise. Comme tous les êtres sans prétention qui vivent à côté de nous ont une certaine intuition de nos tâches et comme j'avais assez oublié Albertine pour avoir pardonné à Françoise ce qu'elle avait pu faire contre elle, je travaillerais auprès d'elle, et presque comme elle (du moins comme elle faisait autrefois : si vieille maintenant elle n'y voyait plus goutte) car épinglant de ci de là un feuillet supplémentaire, je bâtirais mon livre, je n'ose pas dire ambitieusement comme une cathédrale, mais tout simplement comme une robe. » (TR II, 240-241)

Encore faut-il garder à l'esprit qu'ici comme partout dans la RTP, le Narrateur n'est pas Proust, bien qu'il lui ressemble par de nombreux traits.

NB 1 : L'ensemble de la RTP est composé de 6 millions de caractères. Pour chaque partie ou sous-partie, nous indiquons le nombre de caractères entre parenthèses, ce qui donnera une idée objective de la proportion du texte. Ainsi *Du côté de chez Swann*

comprend 826 300 caractères, dont 377 000 consacrés à *Un amour de Swann*, soit plus de 45 % de cette partie telle qu'elle a été publiée par Proust lui-même, mais ce premier livre ne représente que 13,8% de la RTP.

NB 2 : Les intertitres en italiques ci-dessous reproduisent les sommaires et indications de l'auteur dans ses diverses éditions.

TOME I. DU CÔTÉ DE CHEZ SWANN (826 300 CARACTÈRES)

PREMIÈRE PARTIE : COMBRAY (361 450 caractères)

I. Réveils

Le Narrateur, qui longtemps s'est couché de bonne heure, évoque ses réveils nocturnes dans différentes chambres, à Combray, Tansonville, Balbec.

Le coucher du soir à Combray.

Le drame du coucher. À Combray, sa mère venait lui donner le baiser du soir, sauf lorsque survenaient des visiteurs tels que Swann, un voisin dont ses parents ignorent la vie mondaine.

Les principes éducatifs de sa grand-mère, ses cadeaux, et de sa mère, conduite arbitraire du père. Lecture des romans champêtres de George Sand.

Résurrection de Combray par la mémoire involontaire.

Fortuitement, une petite madeleine trempée dans une tasse de thé provoque la résurrection involontaire du passé.

II. Combray

C'est toute l'existence à Combray qui se présente soudain à la mémoire, les phrases et les tics de Tante Léonie, de Françoise sa bonne, l'église, M. Legrandin le beau parleur, les déjeuners du dimanche, le jardin. Le cabinet de l'oncle Adolphe, amateur d'actrices, brouillé avec la famille par la faute du Narrateur qui a rencontré chez lui « la dame en rose » (la future Odette de Crécy). Première apparition de son camarade Bloch. Il lit Bergotte, que Swann, et surtout sa fille Gilberte connaissent, ce qui suscite son admiration. Conversations de tante Léonie avec Françoise, en attendant la visite du curé et d'Eulalie. Coutumes du samedi, les rapports sadiques de Françoise avec la fille de cuisine qui ressemble à la Charité de Giotto. Snobisme de Legrandin. Les deux côtés du village.

III. Du côté de chez Swann

Vue de plaine, les lilas de Tansonville, le chemin d'aubépines. Première apparition de Gilberte avec sa mère (Mme Swann) et Charlus. L'amour qu'elle inspire au Narrateur. Le Vinteuil de Montjouvain qui souffre par sa fille est-il le compositeur ? Le porche de l'église. Mort de la tante, douleur de Françoise. L'expérience montre que tout le monde n'éprouve pas les mêmes émotions en même temps. La masturbation dans le petit cabinet sentant l'iris. Le Narrateur surprend une scène de saphisme à Montjouvain (Mlle Vinteuil et son amie).

IV Du côté de Guermantes

À l'opposé du côté de chez Swann, et plus difficile à atteindre, le côté de Guermantes compose un paysage de rivière : la Vivonne, les nénufars (c'est ainsi que Proust

orthographe ce mot). Le duc et la duchesse de Guermantes, seigneurs de Combray ; leur lignage : ils descendent de Geneviève de Brabant. Apparition de la duchesse à l'église, déception et enthousiasme du Narrateur. Une vocation ? Un premier essai de création littéraire, sur les clochers de Martinville, provoque un sentiment alterné de joie et de tristesse.

Fermeture : les *réveils*.

DEUXIÈME PARTIE : **UN AMOUR DE SWANN (377 000 caractères)**

I. Le « petit noyau » des Verdurin

La règle du jeu : « les camarades » et « les ennuyeux ».

1. Swann

Un mondain, un homme à femmes, sans scrupules lorsqu'il veut se faire présenter l'une d'elles. Il rencontre Odette, qui n'est pas son type, mais il finit par s'attacher à ses manières.

2. Premier dîner de Swann chez les Verdurin

Les habitués : les locutions du docteur Cottard ; le pianiste ; le peintre. Swann fait bonne impression. Saniette. La tante du pianiste. Le rire de Mme Verdurin ; les émotions fortes et simulées que lui procure la musique. Son exagération artistique.

3. La sonate

Swann reconnaît dans la sonate que joue le pianiste une phrase musicale qu'il a déjà entendue l'année précédente dans une soirée, sans avoir pu l'identifier. Il s'agit d'une partition de Vinteuil, compositeur qu'il se refuse à identifier au vieux professeur de musique de Combray.

4. Le fidèle .

Swann a plu aux Verdurin. Il les rencontre chaque soir, mais ses relations mondaines sont suspectes. Une petite ouvrière est sa compagne jusqu'au moment où il rejoint Odette. La phrase de la sonate devient l'hymne national de leur amour.

II. La Dame aux catleyas

Swann reconduit régulièrement Odette en voiture chez elle. Deux fois il accepte d'y prendre le thé dans l'après-midi.

1. La saveur du thé.

L'hôtel d'Odette décoré à la mode japonaise. Les orchidées et les catleyas. Il oublie son étui à cigarettes : « Que n'y avez-vous oublié aussi votre cœur, je ne vous aurais pas laissé le reprendre » lui écrit-elle aussitôt.

2. Le goût florentin.

La seconde fois, Swann lui trouve une ressemblance avec la Zéphora de Botticelli. Amateur d'art, cette ressemblance nourrit son amour. Rôle du clan à leur égard.

3. Eurydice retrouvée.

Arrivant trop tard chez les Verdurin, Swann manque Odette. Tard dans la nuit, il part à sa recherche dans les cafés et dans les restaurants élégants des boulevards. Son angoisse

atteste son amour. Il la retrouve enfin et la fait monter dans sa voiture. Un écart du cheval la fait tomber dans ses bras. Il prétend arranger les fleurs de catleyas qu'elle porte à son corsage et il la possède pour la première fois ce soir-là. Ainsi commence un rituel de la possession, « où d'ailleurs on ne possède rien ».

4. *L'aveuglement amoureux.*

Swann observe bien les goûts vulgaires d'Odette, son manque d'intelligence, sa capacité de dissimulation, mais, par une sorte de paresse d'esprit congénitale, il veut ignorer ses défauts. Davantage, il adopte ses goûts et souscrit presque à sa définition du « chic » et des antiquités. En ville, il porte le monocle. Il se complaît dans la société des Verdurin, qu'il juge « magnanimes ».

5. *Forcheville dîne chez les Verdurin.*

Un nouvel ami d'Odette est invité chez les Verdurin. Il est immédiatement adopté, puisqu'il juge le professeur Brichot et le peintre Biche de première force. Mme Cottard parle théâtre : la salade japonaise de *Francillon*. Les La Trémoille. Saniette invente une anecdote absurde. Swann se dérobe. Forcheville exprime brutalement son opinion sur Odette. Mme Verdurin organise un déjeuner pour tous deux, en écartant Swann. Nouveau signe de la sonate à l'amant. Swann perd tout crédit aux yeux des Verdurin.

6. *Une flamme entretenue.*

Tout occupé d'Odette, Swann lui offre des bijoux, paie ses dettes et l'entretient pour conserver son admiration. Il poursuit néanmoins sa vie mondaine, fréquente les princesses de Parme et des Laumes en pensant qu'elles rendront service à Odette. Celle-ci reconnaît en public l'ascendant que Swann a sur elle.

7. *Les tourments de la jalousie.*

Un soir, Odette le renvoie de bonne heure. Inquiet, il revient dans sa rue et se trompe de fenêtre. Analyse de son mal. Comment Forcheville a fait évincer son beau-frère, Saniette, de chez les Verdurin. Contrairement à son habitude, Swann se rend chez Odette l'après-midi. Elle ne répond pas, il y retourne, elle lui ouvre, donne des explications mensongères et le retient au lit. Puis elle lui confie du courrier à poster. Il lit à travers l'enveloppe une lettre destinée à Forcheville. Tourments de la jalousie, illusions.

8. *Disgrâce définitive de Swann.*

Il n'est pas invité au dîner organisé à Chatou et Mme Verdurin fait rentrer Odette en voiture avec Forcheville. Swann éliminé juge les Verdurin : le dernier cercle de l'Enfer.

III. *L'ère du soupçon. [« Chercher à la capter »]*

1. *Les oscillations de l'amour.*

Les Verdurin sont désormais un obstacle pour les amants : l'Opéra-comique, les excursions de plusieurs jours en région parisienne. Pierrefonds . L'amour s'accroît avec la jalousie, le soupçon l'alimente . Odette montre à Forcheville l'ascendant de Swann sur elle . Il en est touché, rêve d'un bonheur conjugal. Mais les crises et brûlures de la jalousie reviennent . Swann se rebelle, il refuse de lui payer un voyage à Bayreuth où il ne serait pas. Aussitôt il regrette son geste, revoit « l'autre Odette », tendre pour lui. C'est bien la preuve qu'il l'aime . Le chimisme de son mal : la jalousie et la tendresse. Vaines résolutions. Son amour n'est plus opérable. Il retourne dans le monde avec détachement, satisfait à la pensée d'avoir conservé l'amitié de certains nobles. Charlus

lui sert d'intermédiaire et d'homme de confiance. Incident avec l'oncle du Narrateur que Swann est allé solliciter. Odette fait en sorte qu'ils se brouillent. Swann devient névropathe à vouloir sonder le passé d'Odette. Elle prétexte de nouvelles amitiés, de nouvelles obligations. Les visites nocturnes se raréfient. Pour se rassurer, Swann contraint Charlus à sortir avec elle et se fait conter leur soirée par le menu ; incapable de reconstituer l'emploi du temps de sa maîtresse, au bord de la dépression, il songe au suicide. Sa blessure s'approfondit chaque jour.

2. Une soirée chez la marquise de Saint-Euverte.

Un soir, Swann laisse Charlus chez Odette et se rend chez Mme de Saint-Euverte. La vie mondaine comme un tableau de la Renaissance. Les domestiques ; les monocles des invités. Portraits de femmes : Mmes de Cambremer, Franquetot et de Gallardon. Entrée de la princesse des Laumes (Oriane de Guermantes). L'esprit des Guermantes, vives réparties, mépris envers la noblesse d'Empire. Avec elle, Swann retrouve tout son talent quand il lui adresse un compliment. Il présente Froberville à Mme de Cambremer.

3. Réapparition inattendue de la sonate de Vinteuil.

La mémoire involontaire : à l'audition de cette sonate, surgissent brusquement tous les souvenirs heureux en la compagnie d'Odette. Swann pleure sur l'autre qu'il était. Il analyse sa double nature. Il médite sur Vinteuil. La musique évoque tous les matins du monde. Pour lui, Odette est à jamais perdue.

4. Le temps des révélations. [Tout le passé ébranlé pierre à pierre]

Swann se remet à son étude sur Vermeer. Ses projets de voyage. Un premier rêve lui révèle son désir antinomique. Ambivalence de ses sentiments : comme le *Mahomet* peint par Bellini, il voudrait pouvoir tuer Odette pour préserver l'idée de l'amour. Elle voyage en Égypte avec Forcheville. Swann reçoit une lettre anonyme qui lui donne des révélations sur le passé d'Odette à Nice. Quel est l'intime qui a pu s'abaisser à un tel procédé ? Swann soupçonne tout le monde. Le titre d'une pièce, *Les Filles de marbre* lui suggère des rapports homosexuels entre Odette et Mme Verdurin. L'interrogatoire auquel il se livre sur Odette accroît ses souffrances au fur et à mesure des révélations inattendues. Il ne pensait pas les turpitudes d'Odette contemporaines de sa liaison. Il lui faut donc tout revoir sous un nouveau jour. Il enquête dans les maisons closes où il a, avec les pensionnaires, des conversations charmantes et spirituelles.

Les Verdurin organisent une croisière qui dure un an. Un jour, dans un omnibus, Swann rencontre Mme Cottard. Elle le soulage en lui révélant qu'Odette ne parle que de lui, qu'elle l'adore.

Deuxième rêve de Swann. Il guérit définitivement de son amour, retourne à Combray où Mme de Cambremer (la jeune Mlle Legrandin) doit passer quelques jours. En songeant à la première Odette qu'il avait rencontrée au théâtre, sa muflerie reprend le dessus : « Dire que j'ai gâché des années de ma vie, que j'ai voulu mourir, que j'ai eu mon plus grand amour, pour une femme qui ne me plaisait pas, qui n'était pas mon genre ! »

TROISIÈME PARTIE :

« NOMS DE PAYS : LE NOM » (87 500 caractères)

I. Rêves sur les noms de pays.

Suite des réveils : après la chambre de Combray, celle du Grand Hôtel à Balbec. Les deux Balbec (rêvé/réel). Rêverie sur le train, sur Florence, les noms normands. Le projet de voyage à Venise et Florence annulé par l'excitation excessive du Narrateur,

condamné à garder la chambre. Il ne peut voir jouer la Berma, mais est autorisé à sortir aux Champs-Élysées.

II. Le vert paradis des amours enfantines [Aux Champs-Élysées]

Jeux d'enfants aux Champs-Élysées. La lectrice des *Débats*. Réapparition de Gilberte. Son amitié pour le Narrateur, ses petits cadeaux ne lui apportent pas le bonheur. Un nouveau Swann : le père de Gilberte. Amour non partagé du Narrateur (reproduisant ainsi le comportement passé de Swann, son modèle). Swann rencontre sa mère et lui parle du petit.

III. Promenades au Bois (Le Bois, jardin des Femmes)

Les jours où il ne doit pas voir Gilberte, le Narrateur tente de percevoir sa mère dans les allées du bois de Boulogne. Les élégantes. Beauté pérenne de Mme Swann. Essences végétales. La mémoire et le réel.

TOME II. À L'OMBRE DES JEUNES FILLES EN FLEURS (1 023 500 CARACTÈRES)

PREMIÈRE PARTIE : « AUTOUR DE MME SWANN¹ » (414 000 CARACTÈRES)

Coup de barre et changement de direction dans les caractères.

Un nouveau Swann : le mari d'Odette, suivi d'un nouveau Cottard, le Professeur de médecine.

Le marquis de Norpois.

Norpois dîne chez les parents du Narrateur le jour où celui-ci a entendu la Berma dans *Phèdre*. Le vieux diplomate parle de la carrière littéraire, de Berma, des événements politiques, des Swann, de Bergotte.

Comment je cesse momentanément de voir Gilberte, première et légère esquisse du chagrin que cause une séparation et des progrès irréguliers de l'oubli.

Gilberte ne vient plus aux Champs-Élysées, l'amour du Narrateur n'en fait que croître. Il écrit à son père, Swann, sans effet. Charme et poésie du pavillon de nécessité [écho du cabinet sentant l'iris de Combray], langage de la gardienne. Gilberte lui rend la lettre qu'il reprend sur elle en un jeu érotique qu'elle aimerait prolonger. Souffrant quelque temps, il est invité chez les Swann, et déjeune chez eux avec Bergotte (portrait, style, sa double nature).

L'initiation

Bloch conduit le narrateur dans une maison de passe où il voit Rachel. Évocation de l'initiation amoureuse par une cousine sur le canapé de la tante Léonie à Combray. Réflexions sur sa paresse, sa procrastination.

Les intermittences de l'amour

Froideur de Gilberte, souffrance du Narrateur qui s'éloigne volontairement d'elle, mais rend visite à Mme Swann dans son jardin d'hiver. Conversation de ses amies.

1. Nous donnons en italiques le sommaire placé en tête de l'édition Gallimard de 1918.

Comportement contradictoire du Narrateur. Il entrevoit Gilberte avec un jeune homme. Rêve, réflexion désabusée sur le bonheur et l'amour.

DEUXIÈME PARTIE : « NOMS DE PAYS, LE PAYS » (608 500 CARACTÈRES)

(Premier séjour à Balbec, jeunes filles au bord de la mer).

Deux ans après. Le Narrateur se sépare de sa mère et part pour Balbec avec sa grand-mère. Le voyage en train. Arrivée au Grand Hôtel. Les habitués. La grand-mère retrouve une amie d'enfance, Mme de Villeparisis, qui leur présente la princesse de Luxembourg. La belle pêcheuse. Promenades en voiture. Les trois arbres d'Hudimesnil, suscitent le même bonheur que devant le clocher de Martinville. La conversation de Mme de Villeparisis.

Premiers crayons de Charlus et de Robert de Saint-Loup.

Par Mme de Villeparisis (qui est aussi une Guermantes), le Narrateur fait la connaissance de son neveu, Saint-Loup, lequel devient son ami, et connaît déjà Bloch, l'ami juif du Narrateur.

Étrange conduite de Charlus, autre Guermantes (apparu à Tansonville), alternativement insolent et aimable. Il se rend dans la chambre du Narrateur.

Dîner chez Bloch.

Le Narrateur dîne chez Bloch avec Saint-Loup. La famille Bloch. La maîtresse de Saint-Loup. Première vue de la petite bande des jeunes filles en fleurs, sur lesquelles le Narrateur se renseigne.

Les dîners à Rivebelle.

Avec Saint-Loup, le Narrateur va dîner à Rivebelle. Il rencontre le peintre Elstir. Visite à son atelier, examen de ses tableaux. Le Narrateur aperçoit Albertine Simonet, l'une des jeunes filles. Il regarde un portrait de Miss Sacripant [Odette] qu'Elstir cache à l'arrivée de sa femme. Promenade avec Elstir, qui connaît les jeunes filles, mais ne leur présente pas le Narrateur.

Albertine paraît

Par l'intermédiaire du peintre (qu'il a identifié comme le Biche des Verdurin), le Narrateur fait la connaissance d'Albertine et devient un ami inséparable de la petite bande (erreur sur son appartenance sociale). Il joue avec les jeunes filles, hésite entre Andrée et Albertine. Son choix se fixe sur cette dernière au cours d'une partie de furet. Elle passe une nuit dans son hôtel, mais refuse de se laisser embrasser. L'hôtel va fermer. La saison s'achève. Retour au présent.

**TOME III. LE CÔTÉ DE GUERMANTES
(1 127 000 CARACTÈRES)**

**LE CÔTÉ DE GUERMANTES I
(587 411 caractères)**

Noms de personnes : la duchesse de Guermantes.

À Paris.

La famille du Narrateur emménage dans un appartement de l'hôtel des Guermantes. Le nom de Guermantes, la duchesse. Mœurs de Françoise et des domestiques ; leur déjeuner ; l'hôtel ; le giletier Jupien et sa nièce. L'imagination du Narrateur se reporte sur le Faubourg Saint-Germain.

Une soirée d'abonnement de la princesse de Parme à l'Opéra.

La Berma donne un acte de *Phèdre*. Bénéficiant d'une place donnée à son père, le Narrateur y voit la duchesse de Guermantes dans la baignoire de la princesse (sa cousine), parmi les déesses et tritons barbus. La diction de la Berma. Le Narrateur sort tous les matins dans l'espoir de rencontrer la duchesse au cours de sa promenade. Décide de passer quelques jours auprès de Saint-Loup en garnison à Doncières.

Saint-Loup à Doncières.

Le quartier de la cavalerie. Le capitaine-prince de Borodino. La chambre de Saint-Loup, le Narrateur dîne avec ses camarades, conversations sur l'art militaire, l'affaire Dreyfus. Brouille de Saint-Loup avec sa maîtresse. Le Narrateur téléphone à sa grand-mère, dont la voix transformée l'incite à rentrer.

Retour à Paris.

Il retrouve une grand-mère très changée par la maladie, reprend ses sorties matinales. Dîne avec Saint-Loup et sa maîtresse, qui n'est autre que la Rachel de la maison de passe. Disputes des amants. Rachel au théâtre.

Une matinée chez Mme de Villeparisis

Le Narrateur se rend à une matinée chez la marquise de Villeparisis. Sa situation dans le monde, Norpois son vieil amant. Kaléidoscope des individus. Leur position respective sur l'affaire Dreyfus. L'archiviste anti-dreyfusard ; Legrandin le snob honteux ; Bloch devenu auteur dramatique mène l'enquête ; le duc de Guermantes ; Mme de Marsantes, la mère de Saint-Loup ; Mme Swann ; Charlus demande au Narrateur de partir avec lui ; Mme de Villeparisis essaye de l'écarter. Charlus lui offre sa protection, puis saute brusquement dans un fiacre dont le cocher lui plaît.

L'état de la grand-mère du Narrateur s'aggrave. On consulte Cottard et Du Boulbon. Elle a une attaque aux Champs-Élysées. Conversation piquante de la « marquise » du petit pavillon [écho des sorties d'autrefois].

TOME IV. LE CÔTÉ DE GUERMANTES II **(539 364 caractères)**

Chapitre premier

Maladie de ma grand-mère.

Le Narrateur ramène sa grand-mère en fiacre et consulte le professeur E. qui diagnostique une crise fatale d'urémie. Les soins de Françoise et de la mère du Narrateur. Le spécialiste du nez. Diverses marques de sympathie.

Maladie de Bergotte.

Visite de Bergotte malade.

Le duc et le médecin.

L'état de la grand-mère s'aggrave. Visite du duc de Guermantes. Dieulafoy.

Déclin de ma grand-mère. Sa mort.

Le religieux. Agonie. La mort.

Chapitre II

Visite d'Albertine

Un jour gris d'automne, le Narrateur revit. Sur le conseil de Saint-Loup, en poste au Maroc et séparé de Rachel par sa famille, il écrit à Mme de Stermaria, divorcée de passage à Paris, dont il attend certaines complaisances. Il reçoit la visite d'Albertine. Son nouveau langage. Cette fois, elle se laisse embrasser, mais ils sont interrompus par Françoise.

Soirée chez Mme de Villeparisis, où la duchesse de Guermantes, qu'il n'aime plus, invite le Narrateur à dîner. Au dernier moment, Mme de Stermaria se décommande.

Perspective d'un riche mariage pour quelques amis de Saint-Loup.

Saint-Loup emmène le Narrateur dîner. Son élégance, ses attentions, c'est « le soir de l'amitié ». Réflexions sur l'amitié. La « chasse au gros sac » chez les nobles. Saint-Loup, pur français ; sa haute voltige. Charlus souhaite que le Narrateur n'aille pas chez les Guermantes.

L'esprit des Guermantes devant la princesse de Parme.

Dîner chez les Guermantes. Amabilité du duc qui laisse le Narrateur contempler les Elstir, le présente à la princesse de Parme, à d'autres « filles fleurs » et aux autres invités. « L'esprit des Guermantes ». Particularités physiques et intellectuelles des Guermantes comparés aux Courvoisier. Arrivée tardive de Grouchy et méchanceté de la princesse. À table, conversation littéraire et mondaine où la duchesse brille par son esprit : « Taquin le superbe » [contraste avec le dîner Verdurin]. Le charme des généalogies. Départ de la princesse et du Narrateur qui s'en va rendre visite à Charlus.

Étrange visite à M. de Charlus. Je comprends de moins en moins son caractère.

Après l'avoir fait attendre longtemps dans son antichambre, Charlus fait une scène invraisemblable au Narrateur, où alternent la violence et la tendresse ; il le reconduit en voiture.

Les souliers rouges de la duchesse.

Deux mois après, le Narrateur reçoit une invitation de la princesse de Guermantes. Il va voir les Guermantes, chez qui il retrouve Swann très changé par la maladie. Il annonce sa mort prochaine, tandis que le duc exige de sa femme qu'elle remonte mettre des souliers assortis à sa robe.

SODOME ET GOMORRHE (1 028 000 CARACTÈRES)

Expansion de *Du côté de Guermantes*, ce roman a été publié en deux parties inégales. La première, en un seul chapitre, ne comporte que 62 000 caractères ; la seconde, quinze fois plus importante (966 000 caractères) en quatre chapitres, eux-mêmes d'une longueur variant de un à dix. C'est dire que le parti pris pour l'édition s'accorde mal avec la structure logique du récit qui, en somme, s'attarde sur les différents aspects de l'homosexualité.

Sodome et Gomorrhe I

Première apparition des hommes-femmes, descendants de ceux des habitants de Sodome qui furent épargnés par le feu du ciel.

Découverte concernant M. de Charlus que j'ai différé de rapporter.

Le Narrateur assiste à la conjonction de Charlus et de Jupien dans la cour de l'hôtel de Guermantes. Le vol du bourdon. Le vice caché de Charlus.

La race des hommes-femmes.

Exposé sur les variétés d'hommes-femmes : leur malédiction ; leurs groupements ; explication de la scène que lui a faite Charlus. Celui-ci devient le protecteur de Jupien. Attendrissement (bien mal placé) de Françoise. Postérité des sodomistes honteux.

TOME V. SODOME ET GOMORRHE II

Chapitre premier

M. de Charlus dans le monde. Un médecin. Face caractéristique de Mme de Vaugoubert. Mme d'Arpajon, le jet d'eau d'Hubert Robert et la gaieté du Grand Duc Wladimir. Mme d'Amoncourt, Mme de Citri, Mme de Saint-Euverte etc. Curieuse conversation entre Swann et le prince de Guermantes. Albertine au téléphone. Visites en attendant mon deuxième et dernier séjour à Balbec. Arrivée à Balbec. Les intermittences du cœur.

Soirée chez la princesse de Guermantes.

Me faire présenter

Le Narrateur se rend à cette soirée, incertain d'y être invité. Il entre avec le duc de Chatellerauld et va saluer la Princesse.

Dans le jardin

Il cherche quelqu'un susceptible de le présenter au Prince. Charlus parle haut. Le professeur E. (qui a guéri le Prince) s'accroche à lui. Diverses personnalités s'arrangent pour ne pas le présenter.

Galerie des invités. Dans l'hôtel. Curieuse conversation entre Swann et le prince de Guermantes.

Enfin M. de Bréauté accède à sa demande. Bon accueil du Prince, qui parle avec Swann. Celui-ci lui révèle que le prince est dreyfusard.

Départ et retour

Le Narrateur quitte l'hôtel et rentre en voiture avec le duc et la duchesse de Guermantes qui se rendent à une redoute.

Après la soirée. Visite d'Albertine.

Il ne trouve pas Albertine chez lui, comme prévu. Lui téléphone. Attitude de Françoise. Albertine arrive, l'embrasse et repart. Il écrit à Gilberte. Le duc de Guermantes converti au dreyfusisme par de belles curistes.

Visites en attendant mon deuxième séjour à Balbec

Visite de différents salons. La gloire de Bergotte fait accéder celui de Mme Swann au premier rang. Plaisir des salons. Celui de Mme de Montmorency.

Les intermittences du cœur. Deuxième séjour à Balbec

Le Narrateur se rend à Balbec avec sa mère. Souvenir involontaire de sa grand-mère perdue pour toujours ; chagrin de sa mère. Il renonce à voir Albertine et les Cambremer pour se consacrer à sa peine. Ses rêves.

Chapitre II

Les mystères d'Albertine. Les jeunes filles qu'elle voit dans la glace. La dame inconnue. Le liftier. Mme de Cambremer. Les plaisirs de M. Nissim Bernard. Première esquisse du caractère étrange de Morel. M de Charlus dîne chez les Verdurin.

Dans ce chapitre plus long qu'*Un amour de Swann* (382 200 caractères), dont Proust a établi le sommaire ci-dessus, le Narrateur commence à oublier ses remords à l'égard de sa grand-mère. Albertine lui inspire un désir de bonheur. Il commence à s'en méfier, quoiqu'il ne l'aime pas encore. Le liftier. Une remarque de Cottard quand Albertine danse avec Andrée le trouble. Il s'interroge sur sa vie secrète. Elle regarde les jeunes filles (la sœur de Bloch) dans la glace du casino. Son caractère est construit sur le modèle d'Odette.

Visite au Narrateur de Mme de Cambremer et sa belle-fille, née Legrandin, cultivée mais snob. Puis Albertine monte avec lui dans sa chambre. Il lui avoue, faussement, qu'il aime Andrée, et l'interroge sur ses rapports avec elle. Réconciliation et caresses. Promenades.

Grand scandale (étouffé par Nissim Bernard) : la sœur de Bloch s'affiche avec une actrice. Les plaisirs de M. Nissim Bernard à la recherche de jeunes lévites. Soupçons du Narrateur touchant les mœurs d'Albertine.

En compagnie d'Albertine, il prend le petit train local pour aller voir Saint-Loup à Doncières. À la gare, rencontre Charlus faisant connaissance avec le musicien Morel.

Soirée chez les Verdurin

Les Verdurin sont installés pour l'été à la Raspelière. Les convives habituels. Les étymologies de Brichot. Entrée de Charlus et de Morel. Fâcheuse impression sur Morel. Arrivée des Cambremer (propriétaires de la Raspelière). À table : sourires de Cottard, conversation, le philosophe norvégien, M. Verdurin persécute Saniette. Sur Elstir.

Après le dîner, le Narrateur lit une lettre de Mme de Cambremer. Prétentions de Charlus qui accompagne Morel au piano. Il le regarde jouer aux cartes. Mme Verdurin invite le Narrateur le mercredi suivant avec sa « cousine » Albertine.

Chapitre III

Tristesses de M. de Charlus. Son duel fictif. Les stations du « Transatlantique ». Fatigué d'Albertine, je veux rompre avec elle

Retour à l'hôtel. Réflexions sur le sommeil. Charlus dîne avec un valet de pied. Promenade en auto avec Albertine. Visite à Mme Verdurin. Autres promenades. Le chauffeur les quitte pour entrer au service de Mme Verdurin, par suite d'une manœuvre de Morel. Caractère de ce dernier.

La fin de l'été. Charlus, devenu un « habitué », dans le train avec les fidèles de Mme Verdurin. Conversations sur Balzac et Chateaubriand. Duel imaginé par Charlus pour faire revenir Morel.

Les stations du « Transatlantique ». Souvenirs qu'elles me rappellent

Les stations évoquent au Narrateur des figures de l'histoire. Charlus tente de surprendre le prince de Guermantes et Morel dans une maison de passe. Un pique-assiette. Raisons de la brouille des Cambremer avec la Patronne. Retours de nuit. Nouvelles étymologies de Brichot. Bloch plaît à Charlus. Les noms des stations perdent de leur poésie.

Chapitre IV

Brusque revirement vers Albertine. Désolation au lever du soleil. Je pars immédiatement avec Albertine pour Paris

Dans ce bref chapitre (36 500 caractères seulement), le Narrateur est décidé à rompre avec Albertine, qui s'ouvre un chemin dans son cœur en lui parlant de Mlle Vinteuil, ce qui recrée des doutes sur ses mœurs. Nuit de larmes à l'hôtel. Il annonce qu'il rentre à Paris avec elle. La vérité de l'amour est en nous.

TOME VI. LA PRISONNIÈRE (786 700 CARACTÈRES)

Conçue comme la troisième partie de *Sodome et Gomorrhe*, *La Prisonnière* a été publiée après la mort de Proust en deux volumes formant trois chapitres, qui traitent de la vie avec Albertine, articulés autour d'un dîner chez les Verdurin.

Chapitre premier

Vie en commun avec Albertine

En l'absence de ses parents, le Narrateur vit avec Albertine sous le même toit que lui, à Paris. Bien qu'il dise ne plus l'aimer, elle excite ses soupçons. La jalousie survit à l'amour. Il la fait surveiller par Andrée. En fin d'après-midi, il descend chez Mme de Guermantes la questionner sur des détails de toilette, croise Charlus et Morel allant prendre le thé chez Jupien. Le sommeil d'Albertine ; son baiser calme le Narrateur comme jadis celui de sa mère.

Suite des mensonges d'Albertine, « être de fuite ». Téléphonage.

Les cris de Paris au réveil. Un dimanche, le Narrateur fait monter une petite crémière, sous prétexte de lui confier une commission. La lecture du journal lui apprend que Léa est au Trocadéro, où il a envoyé Albertine, qu'il fait chercher par Françoise. En attendant son retour, il joue la sonate de Vinteuil. Mort de Bergotte. Nouveaux mensonges d'Albertine, qui ne peut en avouer un sans en faire un autre.

Chapitre II

Les Verdurin se brouillent avec M. de Charlus

Le Narrateur s'en va seul chez les Verdurin. Il y rencontre Morel, Brichot avec qui il parle de Swann, et Charlus. Le baron est changé. Mme Verdurin décide de le brouiller avec Morel parce qu'elle est fâchée de l'attitude des invités de Charlus et de ses exclusives. On joue le septuor inédit de Vinteuil. Réflexion sur la création artistique.

Les invités partent en remerciant le seul Charlus. Discussion de Charlus avec Brichot sur la quantité d'invertis dans la société. Morel repousse Charlus qui, secoué, part soutenu par la reine de Naples. Aspect insoupçonné des Verdurin : ils viennent en aide à Saniette ruiné.

Chapitre III

Disparition d'Albertine

Scène du Narrateur avec Albertine qui lui reproche d'être allé sans elle chez les Verdurin. Elle se sent prisonnière, traquée, et laisse parfois échapper la vérité malgré elle [et malgré Proust lui-même à travers une expression homosexuelle masculine comme « casser le pot »]. Il feint de lui proposer la séparation nécessaire pour amener une réconciliation.

Le lendemain matin, il réfléchit sur cette scène, sur la conduite d'Albertine, ses goûts artistiques, ce qu'elle lui apporte. Il la comble de cadeaux. Partant de la petite phrase de la sonate de Vinteuil, il lui parle des « phrases types » des grands écrivains. L'invitant à la recherche du passé, la jeune fille lui apparaît comme « une grande déesse du Temps ». Retour du printemps, des soupçons et du désir de rompre. Le caractère d'Albertine se précise : elle ne peut résister à aucune tentation et, comme en diplomatie, pratique le « système des fins multiples » pour une même action (elle joue sur les deux tableaux). Un froid bonsoir lui fait craindre son départ.

Promenade à Versailles avec Albertine ; son attitude avec la pâtissière. Le lendemain, le printemps éveille chez le Narrateur le désir de voyager à Venise. Il décide de quitter Albertine immédiatement quand Françoise lui apprend qu'elle est partie.

TOME VII. ALBERTINE DISPARUE [LA FUGITIVE] (523 000 CARACTÈRES)

Publiée en deux volumes par Gallimard après la mort de Proust sous le titre *Albertine disparue* (pour éviter la confusion avec un livre de Tagore), cette dernière section de *Sodome et Gomorrhe* devait s'intituler *La Fugitive*, par symétrie avec *La Prisonnière*. Elle relate le chagrin du Narrateur au départ d'Albertine, la mort de la jeune fille, puis le retour du Narrateur à l'indifférence.

Chapitre premier

Le chagrin et l'oubli

Chagrin des différents « moi » du solitaire. Pour faire revenir Albertine et calmer sa propre souffrance, le Narrateur fait appel à Saint-Loup qui arrive sur le champ et accepte de négocier auprès de Mme Bontemps le retour de sa nièce.

Visite inopinée de Bloch : son intervention maladroite en faveur du Narrateur. Accumulation d'ennuis : celui-ci est convoqué par le chef de la Sûreté pour détournement de mineure ! [mais la plainte sera retirée aussitôt, et le fonctionnaire pédophile lui donne des conseils de prudence]. Sentiment d'échec total. Télégrammes de Saint-Loup. Lettre d'Albertine et réponse trop calculée du Narrateur. Il comprend mieux *Phèdre*, qui explique son propre comportement amoureux.

L'oubli s'instaure, mais les bagues oubliées par Albertine ravivent sa jalousie. Nouvelle lettre d'Albertine, manœuvre du Narrateur qui lui annonce son intention d'épouser Andrée.

Méchanceté surprenante de Saint-Loup qui vient rendre compte de sa démarche. Le Narrateur envoie un télégramme désespéré à Albertine. Peu après, il apprend la mort accidentelle d'Albertine, et reçoit deux lettres d'elle se disant prête à revenir.

Albertine est vivante en lui. Il poursuit son enquête à son sujet, reçoit confirmation de son vice, ce qui accroît les diverses formes de son chagrin. Mais [comme le chimisme de Swann] les souvenirs font renaître son amour. Andrée lui avoue son goût pour les femmes mais nie avoir eu des relations avec elle. Psychologie dans l'espace et le temps, intermittences du cœur et force de l'oubli.

Chapitre II

[ALBERTINE DISPARUE II]

Mademoiselle de Forcheville

Le Narrateur gagne l'indifférence par trois étapes :

1. Rencontre de Mlle de Forcheville (Gilberte Swann) qui excite un instant son désir. Lors d'une promenade au Bois, le Narrateur rencontre une jeune fille qui soutient son regard. Il s'imagine qu'elle pourra prendre la place de la disparue. Il lit un article qu'il a publié dans *Le Figaro* (dont le duc de Guermantes lui fait éloge). Il retrouve la jeune fille chez la duchesse de Guermantes. C'est Gilberte, qui a pris le nom de son beau-père, et qui est maintenant reçue chez les Guermantes. Elle efface le souvenir de son père. De la même façon, elle favorise l'oubli d'Albertine.
2. Six mois plus tard, nouvelle conversation avec Andrée, qui lui apporte de nouvelles révélations plus ou moins probables, qui ne le font plus souffrir. Échange de visites de la princesse de Parme à sa mère.
3. Il réalise le voyage à Venise jadis projeté.

Séjour à Venise

La relation de ce voyage se poursuit dans le second volume de *La Fugitive* (lequel contient deux chapitres).

Le Narrateur note ses impressions, ses conversations avec sa mère, ce qu'il voit des relations de Mme de Villeparisis et de Norpois vieilliss. Un télégramme qu'il croit signé d'Albertine lui montre qu'elle est morte pour lui. De fait, ce message était de Gilberte, pour l'informer de son mariage avec Saint-Loup. Voulant rester davantage, il laisse partir sa mère, mais la solitude lui pèse tant qu'il la rejoint au train.

Chapitre III

Nouvel aspect de Robert de Saint-Loup

Dans le train qui les ramène à Paris, ils conversent sur les deux informations qu'ils viennent de recevoir : le mariage de Gilberte d'une part, celui de Mlle d'Oloron (la nièce de Jupien) avec le petit Cambremer (neveu de Legrandin) d'autre part. Prétentions nobiliaires de Legrandin. La jeune d'Oloron meurt de typhoïde peu après.

Le Narrateur passe quelques jours à Tansonville, chez les Saint-Loup. Il se fait confirmer qu'Albertine était lesbienne. Il voit beaucoup Gilberte, que Saint-Loup trompe avec Morel. Déception du Narrateur apprenant les mœurs de son ami.

Au cours de leurs promenades vespérales, Gilberte lui fait deux révélations : 1. les deux côtés, de Méséglise et de Guermantes, ne sont pas inconciliables ; 2. elle l'a aimé autrefois. Lui-même se rend compte que les sources de la Vivonne et tout Combray ne lui parlent plus de la même façon. [Ce long passage est reporté dans le volume suivant dans certaines éditions actuelles].

TOME VIII. LE TEMPS RETROUVÉ (688 000 CARACTÈRES)

Ce dernier tome (en deux volumes) se compose de trois parties, comme *Du côté de chez Swann*. C'est dire que les échos d'une partie à l'autre se multiplient, d'autant plus qu'au dire de Proust elles ont été composées en même temps.

Chapitre premier

TANSONVILLE

Suite du séjour : réflexions du Narrateur sur Gilberte et Robert, Gomorrhe et Sodome. Hésitations et doutes sur ses capacités littéraires à la suite de la lecture d'un passage inédit du *Journal* des Goncourt traitant des Verdurin.

Chapitre II

M. de Charlus pendant la guerre ; ses opinions, ses plaisirs.

Le Narrateur a quitté Paris pour une maison de santé. Il n'y revient qu'en 1916 et brosse un tableau de Paris pendant la guerre. Changements de politique dans le salon des Verdurin, nouveaux fidèles.

Le ballet des avions dans le ciel. Spectacle du Paris nocturne. Attitude de Saint-Loup, de Bloch, de Françoise ; vrai et faux patriotisme.

Retour à la maison de santé, lettres de Gilberte et de Saint-Loup.

Deuxième séjour à Paris. Le Narrateur a reçu une lettre de Gilberte donnant des précisions sur les combats dans le secteur ; il reçoit la visite de Saint-Loup :

conversation sur la stratégie. Il sort la nuit. Beauté des raids. Rencontre de Charlus : sa déchéance, sa germanophilie, ses opinions sur la guerre.

Désirant se désaltérer et prendre un moment de repos, le Narrateur entre dans un curieux hôtel. Il y voit Charlus fouetté, et il apprend que l'établissement est tenu par Jupien pour le compte du baron qui y trouve ses plaisirs. Une croix de guerre y a été perdue par Saint-Loup qui mourra le lendemain de son retour au front. Chagrin de la duchesse de Guermantes.

Chapitre III

Matinée chez la princesse de Guermantes

Plusieurs années après, le Narrateur rentre d'un deuxième séjour inefficace en maison de santé, convaincu de son absence de dons littéraires.

Il se rend à une matinée de la princesse de Guermantes (l'ex Mme Verdurin) qui habite maintenant avenue du Bois. En chemin, rencontre de Charlus relevant d'une attaque, soutenu par Jupien.

Dans la cour de l'hôtel de Guermantes puis dans l'antichambre, le Narrateur perçoit quatre signaux (les pavés mal équarris de la cour, le heurt d'une cuiller, la sensation d'une serviette empesée, la lecture de *François le Champi*) qui, à l'instar de la petite madeleine, de la clochette de Combray, des lectures que lui faisait sa mère, font ressurgir le passé et abolissent le Temps. Réfléchissant sur cette sensation, il comprend le message dont il est porteur, qu'il doit réaliser son œuvre. Son point de vue sur la littérature et l'orientation qu'il convient de donner à son livre. Proust avait intitulé cette section « *L'adoration perpétuelle* » dès 1913.

La suivante, dénommée « *Le bal de têtes* » dans les manuscrits, donne à lire la matinée proprement dite, en trois temps.

1. Le Narrateur, entrant dans les salons, ne reconnaît plus personne. Il croit voir des comédiens grimés. Effets du temps sur le physique et le caractère. Cela vaut aussi pour lui, qui a vieilli autant que les personnages.

2. Retour de chacun des personnages principaux : Odette (un défi à la chronologie) maîtresse du duc de Guermantes, chic anglais de Bloch, Mme Verdurin devenue princesse de Guermantes... Les erreurs que l'on commet sur le passé des gens : effet du temps et phénomène de mémoire. Les destins des êtres les plus opposés se mêlent. Le Narrateur converse avec Gilberte. Résolu à ne pas se laisser détourner de sa tâche, il lui demande de l'inviter avec des jeunes filles. Rachel est devenue l'intime de la duchesse de Guermantes.

Parenthèse sur la Berma mourante, sa fille et son gendre reçus chez la princesse de Guermantes.

La fille de Gilberte, Mlle de Saint-Loup lui rend l'idée de sa jeunesse, du temps passé, ce qui lui permettra de construire une « psychologie dans l'espace ».

3. Enfin, en guise de conclusion, le Narrateur indique les caractéristiques et les conditions dans lesquelles il écrira l'œuvre à laquelle il devrait s'atteler, qu'il craint de n'avoir pas le temps d'achever, qu'il marquera du sceau du temps. Le livre à venir est justement celui que l'on vient de lire, s'achevant sur le même mot.

B. Chronologie de la RTP

Dans toute œuvre romanesque, on distingue avec Gérard Genette le **temps de la fiction**, vécu par le sujet ; le **temps de la narration**, temps rapporté ou temps du récit ; enfin le **temps de l'Histoire**, celui dans lequel s'inscrivent, directement ou non, les aventures des personnages : c'est la chronologie externe. Mais il ne faut pas confondre ce temps

réel avec le long délai de l'écriture, celui que Proust, reclus volontaire, a passé à rédiger cette RTP dont il connaissait, avant même de s'y aventurer, les tenants et les aboutissants. Il est même arrivé que le **temps de l'histoire** intervienne dans le temps de l'écriture, en influençant le cours de la fiction, par exemple avec la Grande Guerre, et en obligeant l'auteur à situer la dernière scène après l'armistice.

Le temps du récit (diégèse) peut être linéaire ou faire l'objet d'anticipations ou, au contraire, de rétrospections. Globalement, la RTP est la rétrospection d'un Narrateur adulte, plus ou moins alité, évoquant les chambres où il a dormi, ses différents réveils, quelques expériences de reviviscence, à partir de quoi se déploie sa vie passée. L'art du romancier consiste à jouer avec ce temps, à relater une période de plusieurs années en quelques pages et telle soirée chez les Guermantes en un volume. Gérard Genette a consacré tout un essai à cet aspect du récit (voir la réception de l'œuvre et la bibliographie).

On s'en tiendra ici à la chronologie impliquée par le récit, telle que l'a reconstituée, de manière conjecturale, Willy Hachez (voir biblio.) reprise par le *Quid de Proust*, à laquelle nous avons ajouté les dates des événements historiques proprement dits auxquels il est fait référence dans le texte. Le récit s'étend, globalement, des débuts de la III^e République à la fin de la guerre mondiale. Proust n'a cure de fournir une date exacte des événements. Il lui suffit qu'ils soient *situés* dans l'espace et dans le temps, évoquant, avec ironie, une certaine mondanité.

1879. Mariage des parents du Narrateur. Swann fait la connaissance d'Odette. *30 janvier* : Grévy président de la République. *18 décembre* : fête de Paris-Murcie. À la fin de l'année, Swann « fait catleya avec Odette ».

1880. Les rapports de Swann et d'Odette se dégradent, *Juin* : Swann, à la soirée Saint-Euverte, entend de nouveau la petite phrase musicale. *Juillet* : naissance du Narrateur. *Octobre-novembre* : naissance de Gilberte (fille d'Odette), d'Albertine, de Morel, de M^{lle} Vinteuil et des jeunes filles en fleurs. *Fin 1880-début 1881*: Odette participe à une croisière en Méditerranée qui dure deux ans.

1881. Début de l'année : Swann rencontre dans un omnibus Mme Cottard qui lui dit qu'Odette l'adore. Sa jalousie apaisée, Swann part pour Combray rejoindre Mme de Cambremer-Legrandin.

1882. *15 janvier* : création au Gymnase de *Serge Panine*, pièce de Georges Ohnet.

1883. 6 janvier : funérailles nationales de Gambetta.

1885. Le Narrateur fait avec sa mère une visite de nouvel an à la tante Léonie qui vient toujours passer l'hiver à Paris. Il doit donner une pièce de 5 F à Françoise.

1887. *17 janvier* : première de *Francillon*.

1888. Le Narrateur se rend chez son oncle Adolphe qui reçoit Odette ce jour-là ; l'oncle est ensuite exclu de la famille et n'est plus reçu à Combray.

1889. Swann épouse Odette.

1890. Le Narrateur doit aller se coucher sans recevoir le baiser de sa mère quand Swann vient à Combray chez tante Léonie.

1892. Alliance franco-russe. Vacances du Narrateur à Combray. Il fait des promenades vers Tansonville où il voit Gilberte et vers Guermantes dont il n'atteindra jamais le château. À Combray, il assiste au mariage de la fille du Dr Percepied et voit la duchesse de Guermantes. À Paris, il va voir Mme Swann.

1894. La fille de Vinteuil mène une vie scandaleuse avec son amie. Le Narrateur (14 ans) se masturbe et connaît, pour la première fois, l'amour avec une de ses cousines sur un canapé de tante Léonie. Celle-ci meurt à l'automne. Il en hérite. Il lit Augustin Thierry. Françoise, la servante de tante Léonie, passe au service de ses parents.

Octobre : arrestation du capitaine Dreyfus ; condamnation et déportation à l'île du Diable en Guyane, en décembre.

1895. Début de l'année : le Narrateur (15 ans) espère visiter Florence et Venise, mais, malade, doit y renoncer. Aux Champs-Élysées, il fait la connaissance de Gilberte. Il va voir la Berma au théâtre. M. de Norpois vient dîner chez ses parents. Il parle de la visite du roi Théodose.

1896. *1^{er} janvier* : le Narrateur propose à Gilberte de bâtir une amitié neuve. Leurs relations se dégradent. *Octobre* : il sort encore avec Gilberte et ses parents et rencontre la princesse Mathilde lors de la visite en France de Nicolas II (7 octobre). À cette époque (16 ans), Bloch le conduit au bordel.

1897. *1^{er} janvier* : le Narrateur constate qu'il n'a pas réussi à conquérir le cœur de Gilberte. *1^e partie de l'année* : il a 17 ans et fait partie de la cour d'Odette. Il garde le souvenir du mois de mai. *Juin-Juillet* : il va à Combray pour l'enterrement de la mère de tante Léonie, se promène dans la campagne et observe la scène scandaleuse à Montjouvain entre M^{lle} Vinteuil et son amie après le décès de Vinteuil. *Août* : il fait la connaissance des jeunes filles en fleurs à Balbec. *Novembre* : début de l'affaire Dreyfus, publication du bordereau. Déménagement de ses parents. Il va à l'Opéra et voit la duchesse de Guermantes. Il aime successivement M^{me} Swann et la duchesse de Guermantes.

1898. *13 janvier* : ouverture du procès Esterhazy [acquitté]. *14 janvier* : Zola, publie « J'accuse ». Première arrestation de Picquart. *Du 7 au 23 février* : condamnation de Zola qui fait appel du jugement et sera de nouveau jugé en juillet. *Juin* : après la mort de la grand-mère, le Narrateur doit porter le deuil six mois, et ne reprend sa vie mondaine qu'en décembre. *Hiver* : il assiste à un dîner chez la duchesse de Guermantes.

1899. Il est invité à la soirée de la princesse de Guermantes. Il y découvre la conjonction Charlus-Jupien. *3 juin* : Picquart sort de prison. En août, un conseil de guerre réuni à Rennes condamne à nouveau Dreyfus à 10 ans de réclusion, avec circonstances atténuantes !

1899-1902. Guerre des Boers.

1900. Sur l'ordre des médecins, le Narrateur (20 ans) part pour Balbec où il a séjourné en 1897. M. de Charlus fait la connaissance de Morel (20 ans) qui fait son service militaire à Doncières. À la Raspelière, Morel est invité à jouer *Fêtes* de Debussy. Le Narrateur et Albertine sont reçus chez les Verdurin (vingt ans après Swann et Odette). *Mai* : Sarah Bernhardt joue *L'Aiglon*. Le Narrateur reste à Balbec jusqu'au *15 septembre*. À partir de cette date, Albertine devient sa prisonnière chez lui à Paris.

1901. *Hiver* : visite à la duchesse de Guermantes. Charlus a 62 ans. Albertine quitte définitivement le Narrateur. Il parle de Rosita accolée à Doodica que Barnum montre à cette époque. *Printemps* : Albertine s'enfuit et meurt dans un accident. Il commence à oublier Albertine le dimanche de la Toussaint.

1902. Début de l'année : conversation avec Andrée. *Printemps* : séjour à Venise. Il y voit Mme de Villeparisis et M. de Norpois vieilliss (ils ont plus de 80 ans). Il s'éprend d'une marchande de verrerie de 17 ans (âge d'Albertine à Balbec). À Venise, un musicien chante *Sole mio* (créé en 1901). Gilberte annonce son mariage avec Robert de Saint-Loup. *Été* : 3^e séjour à Balbec. Gilberte est « déjà grosse ».

1903. Gilberte accouche d'une fille (Mlle de Saint-Loup dans *TR*). Le Narrateur fait son service militaire.

1904-1905. Guerre russo-japonaise.

1904-1914. Le Narrateur vit souvent en maison de santé.

1906. Affaire Dreyfus. Le jugement de Rennes est cassé, Dreyfus réintégré.

1909. Les Ballets russes.

1911. Affaire d'Agadir.

1914. À cause de la guerre, Gilberte part pour Combray. Premier séjour du Narrateur à Paris en août.

1916. *Début de l'année* : Saint-Loup meurt au front, funérailles à Combray. Mort de M. Verdurin, sa femme épousera ensuite le duc de Duras et le prince de Guermantes ruinés par la Révolution en Bavière. Deuxième passage du Narrateur à Paris.

1917. *Février* : révolution russe ; octobre : révolution soviétique.

1918. *Novembre* : promenade sentimentale et nostalgique au bois de Boulogne.

1919. *Début de l'année* : le Narrateur est souffrant, la grippe espagnole se répand. Épisode de la madeleine qui lui rappelle Combray. *Mai-juin* : revenant d'une maison de santé, il se rend à une matinée de la princesse de Guermantes ; il a 39 ans, rencontre le duc de Guermantes (83 ans) et demande à voir Mlle de Saint-Loup (16 ans). Il décide d'écrire *la Recherche*, c'est le plus beau jour de sa vie (le plus mauvais ayant été le soir de 1890 où sa mère lui refusa son baiser).

☞ À cause de la guerre, Proust abandonne la division en périodes de 20 ans (basée sur l'âge d'Odette et la matinée chez la princesse de Guermantes qui a dû être déplacée de 1912 à 1919, ce qui permet de retrouver la périodicité).

III. Dictionnaire d'À la recherche du temps perdu. Le kaléidoscope proustien.

Proust affectionne la métaphore du kaléidoscope, cet instrument d'optique divertissante, jouet familier des enfants, qui, par un système de miroirs disposés tout au long d'un cylindre, produit d'innombrables combinaisons d'images de couleurs multiples. L'objet lui sert à représenter des états de conscience ou des sentiments (à Combray), donnant alors une idée de la psychologie dans l'espace, mais il symbolise surtout le mouvement de la société : c'est à la fois la moderne roue de la fortune, qui fait que l'individu passe brusquement d'une situation aisée à la misère et réciproquement, et l'effet des pratiques sociales, la résultante des changements d'opinion, des idées et des forces nouvelles. Cause et effet, c'est précisément ce que l'on nomme une « idéologie » : « Leur logomachie [celle des critiques] se renouvelle de dix ans en dix ans (car le kaléidoscope n'est pas composé seulement par les groupes mondains, mais par les idées sociales, politiques, religieuses, qui prennent une ampleur momentanée grâce à leur réfraction dans des masses étendues, mais restant limitées malgré cela à la courte vie des idées dont la nouveauté n'a pu séduire que des esprits peu exigeants en fait de preuves. » (TR II, 46). À la recherche des lois de l'univers comme de l'humanité, Proust s'emploie à consigner ces changements, qui valent autant pour les lieux que pour les individus et pour les créations de l'esprit, l'ensemble revenant toujours à l'individu, sujet et objet de ces perceptions chatoyantes et trompeuses ou, mieux, relatives. C'est pourquoi nous nommons ce dictionnaire « le kaléidoscope proustien », articulé en trois parties.

Les lieux sont, par excellence, l'objet d'une perception variable. Selon notre âge, ils nous paraîtront distants, étendus, inaccessibles, ou au contraire tout petits, médiocres, ternes. Le désenchantement sera proportionnel à la force du désir et au temps de nos aspirations.

À plusieurs reprises dans son œuvre, Proust considère que la société est semblable à la vision éclatée que procure un kaléidoscope. L'Affaire Dreyfus, en particulier, lui a appris la mobilité des positions et des opinions. Or, cette observation vaut aussi pour la psychologie d'un individu donné, qui varie en fonction des circonstances, dans l'espace et dans le temps. D'où l'idée, éminemment romanesque, de ne pas tracer un portrait immuable de ses personnages, et d'en fournir les éléments au fur et à mesure de la

narration, non pas tels que les connaît un narrateur omniscient, mais comme les perçoivent les autres personnages, à des instants donnés. C'est ce qu'il explique à la veille de la publication initiale et partielle de son roman dans le quotidien *Le Temps* au journaliste E.-J. Bois, le 12 novembre 1913 :

« Vous savez qu'il y a une géométrie plane et une géométrie dans l'espace. Eh bien, pour moi, le roman ce n'est pas seulement de la psychologie plane, mais de la psychologie dans le temps. Cette substance invisible du temps, j'ai tâché de l'isoler, mais pour cela il fallait que l'expérience pût durer. J'espère qu'à la fin de mon livre, tel petit fait social sans importance, tel mariage entre deux personnes qui dans le premier volume appartiennent à des mondes bien différents, indiquera que du temps a passé et prendra cette beauté de certains plombs patinés de Versailles, que le temps a engainés dans un fourreau d'émeraude.

« Puis, comme une ville qui, pendant que le train suit sa voie contournée, nous apparaît tantôt à notre droite, tantôt à notre gauche, les divers aspects qu'un même personnage aura pris aux yeux d'un autre, au point qu'il aura été comme des personnages successifs et différents, donneront – mais par cela seulement – la sensation du temps écoulé. Tels personnages se révéleront plus tard différents de ce qu'on les croira, ainsi qu'il arrive bien souvent dans la vie, du reste.

« Ce ne sont pas seulement les mêmes personnages qui réapparaîtront au cours de cette œuvre sous des aspects divers, comme dans certains cycles de Balzac, mais, en un même personnage, nous dit M. Proust, certaines impressions profondes, presque inconscientes. »

Information d'autant plus nécessaire que le lecteur ne pouvait se faire qu'une idée très fragmentaire des personnages et de l'œuvre à venir. Quant à leur modèle réel, Proust en a indiqué une source probable dans sa dédicace à Jacques de Lacretelle, le 20 avril 1918 : « Cher ami, il n'y a pas de clefs pour les personnages de ce livre ; ou bien il y en a huit ou dix pour un seul [...] ». Encore ne faut-il pas s'obnubiler sur de telles informations, accordées avec un grain de cet humour dont l'ensemble d'*À la recherche du temps perdu* n'est pas dépourvu.

C'est pourquoi, sans chercher à atteindre l'exhaustivité, nous donnons ci-après, en suivant l'ordre de la narration, les extraits les plus significatifs concernant le Narrateur et les principaux protagonistes du récit, Swann et Odette, dans l'ensemble d'*À la recherche du temps perdu*. On verra ainsi comment se constitue la personnalité de l'individu au regard des autres, et comment elle varie au cours du temps, jusqu'à rejoindre les attitudes les plus ataviques, en dépit de tous les efforts accomplis pour la transformer, décrivant, en quelque sorte, une courbe fragmentée. Mais nul, si ce n'est l'auteur et le lecteur, ne peut en avoir une vue d'ensemble. Pas même l'intéressé, puisqu'il ne se connaît pas vieillissant, et ne sait pas la vision que les autres se feront de lui dans l'avenir. Tout comme Einstein avait montré en 1905, par sa théorie de la relativité restreinte, que la durée d'un phénomène évaluée par plusieurs observateurs en mouvement est une quantité propre à chacun d'eux et dépend de sa position et de sa vitesse, aboutissant (en 1916) à une théorie de la relativité généralisée, imposant le concept d'espace-temps, à quatre dimensions, Proust nous propose une psychologie généralement relative, à plusieurs dimensions.

Relative pour les individus, relative pour les idées et les productions de l'esprit aussi bien. À titre d'exemple, parmi plusieurs possibles, nous avons choisi de reproduire des extraits concernant quatre « motifs » de la RTP. Plus que de sujets, thèmes ou idées, il s'agit ici d'éléments artistiques, composant un thème, revenant périodiquement dans l'ensemble de l'œuvre, la structurant à leur façon, et lui donnant toute sa profondeur.

I. Les lieux

« Aux yeux du souvenir que le monde est petit » disait Baudelaire (« Le Voyage » dans *Les Fleurs du mal*). À l'origine, le Narrateur rêve à partir des noms, et note tout ce qu'ils évoquent en lui par la forme et la substance du signifiant, c'est-à-dire leur figure graphique et sonore. Mais le signifié est bien différent, et davantage encore le référent réel. Voici d'abord quelques rêveries sur le nom de certaines villes qui excitèrent son imaginaire, dont il sait bien qu'elles formaient un complexe détaché de la réalité :

Extrait n° 17 : Rêveries cratyléennes

Je n'eus besoin pour les faire renaître que de prononcer ces noms : Balbec, Venise, Florence, dans l'intérieur desquels avait fini par s'accumuler le désir que m'avaient inspiré les lieux qu'ils désignaient. Même au printemps, trouver dans un livre le nom de Balbec suffisait à réveiller en moi le désir des tempêtes et du gothique normand ; même par un jour de tempête le nom de Florence ou de Venise me donnait le désir du soleil, des lys, du palais des Doges et de Sainte-Marie-des-Fleurs.

Mais si ces noms absorbèrent à tout jamais l'image que j'avais de ces villes, ce ne fut qu'en la transformant, qu'en soumettant sa réapparition en moi à leurs lois propres ; ils eurent ainsi pour conséquence de la rendre plus belle, mais aussi plus différente de ce que les villes de Normandie ou de Toscane pouvaient être en réalité, et, en accroissant les joies arbitraires de mon imagination, d'aggraver la déception future de mes voyages. Ils exaltèrent l'idée que je me faisais de certains lieux de la terre, en les faisant plus particuliers, par conséquent plus réels. Je ne me représentais pas alors les villes, les paysages, les monuments, comme des tableaux plus ou moins agréables, découpés çà et là dans une même matière, mais chacun d'eux comme un inconnu, essentiellement différent des autres, dont mon âme avait soif et qu'elle aurait profit à connaître. (CS II, 154-155, PL I, 387, Q 312)

De fait, l'espace proustien est assez limité : un village beauceron, une station estivale (recomposée) en Normandie, une ville italienne chargée de culture, tel est l'horizon du Narrateur. L'expérience du temps va lui montrer que les images du nom (« Noms de pays : le nom » est le titre de la troisième partie de CS) et du pays (« Noms de pays : le pays » est le titre de la deuxième partie de JF) ne se superposent pas du tout. Pour le lecteur, cette expérience se traduira concrètement par des épisodes associant le vécu de l'enfant à certaines images (olfactives, visuelles, sonores), à des initiations sensuelles qui réapparaîtront au cours du récit, pour se réunir en un bouquet final dans *Le Temps retrouvé*. Ainsi, de Combray, il faudrait citer la clochette annonçant la venue de Swann, l'église, les cloches du village voisin, le cabinet sentant l'iris de l'oncle Adolphe, les repas ordonnancés par Françoise, le jardin de Tante Léonie où le Narrateur lit Bergotte, le curé qui lui fait percevoir la magie des noms. Et c'est surtout pour le Narrateur cette découverte capitale, qu'il ne fera qu'une quinzaine d'années après, et grâce à l'une des jeunes filles aimées (donc après avoir connu les affres de l'amour) que les deux côtés du village communiquent de la même façon que ses habitants séparés socialement se retrouvent unis dans leurs enfants.

Une telle reconstruction par le texte est si puissante que, phénomène unique en France, un village réel (Illiers) a éprouvé le besoin d'accoler à son nom traditionnel celui que Proust a forgé pour les exigences de son œuvre !

A. COMBRAY : LES DEUX CÔTÉS (GUERMANTES, TANSONVILLE)

Le monde que découvre l'enfant est immense. Pour lui, le village de Combray où il passe ses vacances est orienté selon deux directions : Guermantes d'une part, Tansonville (résidence de Swann) d'autre part :

Extrait n° 18 : impression des deux côtés

Car il y avait autour de Combray deux « côtés » pour les promenades, et si opposés qu'on ne sortait pas en effet de chez nous par la même porte, quand on voulait aller d'un côté ou de l'autre : le côté de Méséglise-la-Vineuse, qu'on appelait aussi le côté de chez Swann parce qu'on passait devant la propriété de M. Swann pour aller par là, et le côté de Guermantes. [...]

Alors, « prendre par Guermantes » pour aller à Méséglise, ou le contraire, m'eût semblé une expression aussi dénuée de sens que prendre par l'est pour aller à l'ouest. Comme mon père parlait toujours du côté de Méséglise comme de la plus belle vue de plaine qu'il connût et du côté de Guermantes comme du type de paysage de rivière, je leur donnais, en les concevant ainsi comme deux entités, cette cohésion, cette unité qui n'appartiennent qu'aux créations de notre esprit ; la moindre parcelle de chacun d'eux me semblait précieuse et manifester leur excellence particulière, tandis qu'à côté d'eux, avant qu'on fût arrivé sur le sol sacré de l'un ou de l'autre, les chemins purement matériels au milieu desquels ils étaient posés comme l'idéal de la vue de plaine et l'idéal du paysage de rivière, ne valaient pas plus la peine d'être regardés que par le spectateur épris d'art dramatique les petites rues qui avoisinent un théâtre.

Mais surtout je mettais entre eux, bien plus que leurs distances kilométriques la distance qu'il y avait entre les deux parties de mon cerveau où je pensais à eux, une de ces distances dans l'esprit qui ne font pas qu'éloigner, qui séparent et mettent dans un autre plan. Et cette démarcation était rendue plus absolue encore parce que cette habitude que nous avons de n'aller jamais vers les deux côtés un même jour, dans une seule promenade, mais une fois du côté de Méséglise, une fois du côté de Guermantes, les enfermait pour ainsi dire loin l'un de l'autre, inconnaissables l'un à l'autre, dans les vases clos et sans communication entre eux, d'après-midi différents. (CS I, 126)

Extrait n° 19 : tuf mental

Le côté de Méséglise avec ses lilas, ses aubépines, ses bleuets, ses coquelicots, ses pommiers, le côté de Guermantes avec sa rivière à têtards, ses nymphéas et ses boutons d'or, ont constitué à tout jamais pour moi la figure des pays où j'aimerais vivre, où j'exige avant tout qu'on puisse aller à la pêche, se promener en canot, voir des ruines de fortifications gothiques et trouver au milieu des blés, ainsi qu'était Saint-André-des-Champs, une église monumentale, rustique et dorée comme une meule ; et les bleuets, les aubépines, les pommiers qu'il m'arrive quand je voyage de rencontrer encore dans les champs, parce qu'ils sont situés à la même profondeur, au niveau de mon passé, sont immédiatement en communication avec mon cœur. (CS I, 171)

Tansonville

L'autre côté de Combray, c'est le côté de chez Swann, vers le village de Méséglise, but de promenade du Narrateur et de ses parents. Là il a vu Gilberte pour la première fois lui faire un geste indécent (voir Narrateur extrait n° 41). Ses parents ont déclaré ce lieu

tabou depuis le mariage de Swann avec Odette. Un jour, le Narrateur prend un chemin de traverse avec son père et son grand-père :

Extrait n° 20 : les aubépines

Je le trouvais tout bourdonnant de l'odeur des aubépines. La haie formait comme une suite de chapelles qui disparaissaient sous la jonchée de leurs fleurs amoncelées en reposoir ; au-dessous d'elles, le soleil posait à terre un quadrillage de clarté, comme s'il venait de traverser une verrière ; leur parfum s'étendait aussi onctueux, aussi délimité en sa forme que si j'eusse été devant l'autel de la Vierge, et les fleurs, aussi parées, tenaient chacune d'un air distrait son étincelant bouquet d'étamines, fines et rayonnantes nervures de style flamboyant comme celles qui à l'église ajouraient la rampe du jubé ou les meneaux du vitrail et qui s'épanouissaient en blanche chair de fleur de fraisier. Combien naïves et paysannes en comparaison sembleraient les églantines qui, dans quelques semaines, monteraient elles aussi en plein soleil le même chemin rustique, en la soie unie de leur corsage rougissant qu'un souffle défait.

Mais j'avais beau rester devant les aubépines à respirer, à porter devant ma pensée qui ne savait ce qu'elle devait en faire, à perdre à retrouver leur invisible et fixe odeur, à m'unir au rythme qui jetait leurs fleurs, ici et là, avec une allégresse juvénile et à des intervalles inattendus comme certains intervalles musicaux, elles m'offraient indéfiniment le même charme avec une profusion inépuisable, mais sans me le laisser approfondir davantage, comme ces mélodies qu'on rejoue cent fois de suite sans descendre plus avant dans leur secret. Je me détournais d'elles un moment, pour les aborder ensuite avec des forces plus fraîches. Je poursuivais jusque sur le talus qui, derrière la haie, montait en pente raide vers les champs, quelque coquelicot perdu, quelques bluets restés paresseusement en arrière, qui le décoraient çà et là de leurs fleurs comme la bordure d'une tapisserie où apparaît clairsemé le motif agreste qui triomphera sur le panneau ; rares encore, espacés comme les maisons isolées qui annoncent déjà l'approche d'un village, ils m'annonçaient l'immense étendue où déferlent les blés, où moutonnent les nuages, et la vue d'un seul coquelicot hissant au bout de son cordage et faisant cingler au vent sa flamme rouge, au-dessus de sa bouée grasseuse et noire, me faisait battre le cœur, comme au voyageur qui aperçoit sur une terre basse une première barque échouée que répare un calfat, et s'écrie, avant de l'avoir encore vue : « La Mer ! »

Puis je revenais devant les aubépines comme devant ces chefs-d'œuvre dont on croit qu'on saura mieux les voir quand on a cessé un moment de les regarder, mais j'avais beau me faire un écran de mes mains pour n'avoir qu'elles sous les yeux, le sentiment qu'elles éveillaient en moi restait obscur et vague, cherchant en vain à se dégager, à venir adhérer à leurs fleurs. Elles ne m'aidaient pas à l'éclaircir, et je ne pouvais demander à d'autres fleurs de le satisfaire. Alors me donnant cette joie que nous éprouvons quand nous voyons de notre peintre préféré une œuvre qui diffère de celles que nous connaissions, ou bien si l'on nous mène devant un tableau dont nous n'avions vu jusque-là qu'une esquisse au crayon, si un morceau entendu seulement au piano nous apparaît ensuite revêtu des couleurs de l'orchestre, mon grand-père m'appelant et me désignant la haie de Tansonville, me dit : « Toi qui aimes les aubépines, regarde un peu cette épine rose ; est-elle jolie ! » En effet c'était une épine, mais rose, plus belle encore que les blanches. Elle aussi avait une parure de fête, — de ces seules vraies fêtes que sont les fêtes religieuses, puisqu'un caprice contingent ne les applique pas comme les fêtes mondaines à un jour quelconque qui ne leur est pas spécialement destiné, qui n'a rien d'essentiellement férié, — mais une parure plus

riche encore, car les fleurs attachées sur la branche, les unes au-dessus des autres, de manière à ne laisser aucune place qui ne fût décorée, comme des pompons qui enguirlandent une houlette rococo, étaient « en couleur », par conséquent d'une qualité supérieure selon l'esthétique de Combray, si l'on en jugeait par l'échelle des prix dans le « magasin » de la Place, ou chez Camus où étaient plus chers ceux des biscuits qui étaient roses. (CS I, 130)

À la mort de Swann, sa fille Gilberte, épouse de Robert de Saint-Loup, décide d'y vivre. Le Narrateur y est invité. C'est l'occasion pour lui de vérifier certaines idées sur les différentes couches du temps :

Extrait n° 21 variations du sentiment en compagnie de Gilberte

On dînait maintenant à Tansonville à une heure où jadis on dormait depuis longtemps à Combray. Et cela à cause de la saison chaude. Et puis, parce que, l'après-midi Gilberte peignait dans la chapelle du château, on n'allait se promener qu'environ deux heures avant le dîner. Au plaisir de jadis qui était de voir en rentrant le ciel pourpre encadrer le calvaire ou se baigner dans la Vivonne, succédait celui de partir à la nuit venue, quand on ne rencontrait plus dans le village que le triangle bleuâtre irrégulier et mouvant des moutons qui rentraient. Sur une moitié des champs le coucher s'éteignait ; au-dessus de l'astre était déjà allumée la lune qui bientôt les baignerait tout entiers. Il arrivait que Gilberte me laissât aller sans elle et je m'avançais, laissant mon ombre derrière moi, comme une barque qui poursuit sa navigation à travers des étendues enchantées. Mais le plus souvent Gilberte m'accompagnait. Les promenades que nous faisons ainsi, c'était bien souvent celles que je faisais jadis enfant : or comment n'eussé-je pas éprouvé bien plus vivement encore que jadis du côté de Guermantes le sentiment que jamais je ne serais capable d'écrire, auquel s'ajoutait celui que mon imagination et ma sensibilité s'étaient affaiblies, quand je vis combien peu j'étais curieux de Combray ? Et j'étais désolé de voir combien peu je revivais mes années d'autrefois. Je trouvais la Vivonne mince et laide au bord du chemin de halage. Non pas que je relevasse des inexactitudes matérielles bien grandes dans ce que je me rappelais. Mais, séparé des lieux qu'il m'arrivait de retraverser par toute une vie différente, il n'y avait pas entre eux et moi cette contiguïté d'où naît avant même qu'on s'en soit aperçu, l'immédiate, délicate et totale déflagration du souvenir. Ne comprenant pas bien sans doute quelle était sa nature, je m'attristais de penser que ma faculté de sentir et d'imaginer avait dû diminuer pour que je n'éprouvasse pas plus de plaisir dans ces promenades. Gilberte elle-même, qui me comprenait encore moins bien que je ne faisais moi-même, augmentait ma tristesse en partageant mon étonnement. « Comment, cela ne vous fait rien éprouver, me disait-elle, de prendre ce petit raidillon que vous montiez autrefois ? » Et elle-même avait tant changé que je ne la trouvais plus belle, qu'elle ne l'était plus du tout. Tandis que nous marchions, je voyais le pays changer, il fallait gravir des coteaux, puis des pentes s'abaissaient. (AD II, 203-204)

Dans la première édition de la RTP, la dernière partie, *Le Temps retrouvé*, s'ouvre sur un chapitre nommé « Tansonville », où se confirme pour le Narrateur la proximité des deux côtés :

Extrait n° 22 proximité

Toute la journée, dans cette demeure de Tansonville un peu trop campagne qui n'avait l'air que d'un lieu de sieste entre deux promenades ou pendant l'averse, une de ces demeures où chaque salon a l'air d'un cabinet de verdure, et où sur la tenture des

chambres, les roses du jardin dans l'une, les oiseaux des arbres dans l'autre, vous ont rejoints et vous tiennent compagnie — isolés du moins — car c'étaient de vieilles tentures où chaque rose était assez séparée pour qu'on eût pu si elle avait été vivante, la cueillir, chaque oiseau le mettre en cage et l'appriivoiser, sans rien de ces grandes décorations des chambres d'aujourd'hui où sur un fond d'argent, tous les pommiers de Normandie sont venus se profiler en style japonais, pour halluciner les heures que vous passez au lit, toute la journée je la passais dans ma chambre qui donnait sur les belles verdure du parc et les lilas de l'entrée, sur les feuilles vertes des grands arbres au bord de l'eau, étincelants de soleil et la forêt de Méséglise. Je ne regardais en somme tout cela avec plaisir que parce que je me disais, c'est joli d'avoir tant de verdure dans la fenêtre de ma chambre jusqu'au moment où dans le vaste tableau verdoyant, je reconnus, peint lui au contraire en bleu sombre, simplement parce qu'il était plus loin, le clocher de l'église de Combray, non pas une figuration de ce clocher, ce clocher lui-même, qui mettant ainsi sous mes yeux la distance des lieues et des années, était venu, au milieu de la lumineuse verdure et d'un tout autre ton, si sombre qu'il paraissait presque seulement dessiné, s'inscrire dans le carreau de ma fenêtre. (TR I, 7)

La demeure est envahie par les Allemands en 1914. Au terme du récit, Tansonville, le côté de chez Swann, rejoint le côté de Guermantes, tant par l'alliance des personnages (Gilberte, la fille de Swann, et Saint-Loup, un Guermantes) que par leur caractère, leur comportement et leur psychologie.

Guermantes

Extrait n° 23

Quant à Guermantes je devais un jour en connaître davantage, mais bien plus tard seulement ; et pendant toute mon adolescence, si Méséglise était pour moi quelque chose d'inaccessible comme l'horizon, dérobé à la vue, si loin qu'on allât, par les plis d'un terrain qui ne ressemblait déjà plus à celui de Combray, Guermantes lui ne m'est apparu que comme le terme plutôt idéal que réel de son propre « côté », une sorte d'expression géographique abstraite comme la ligne de l'équateur, comme le pôle, comme l'orient. (CS I, 126)

Extrait n° 24 : la Vivonne

Le plus grand charme du côté de Guermantes, c'est qu'on y avait presque tout le temps à côté de soi le cours de la Vivonne. On la traversait une première fois, dix minutes après avoir quitté la maison, sur une passerelle dite le Pont-Vieux. Dès le lendemain de notre arrivée, le jour de Pâques, après le sermon s'il faisait beau temps, je courais jusque-là, voir dans ce désordre d'un matin de grande fête où quelques préparatifs somptueux font paraître plus sordides les ustensiles de ménage qui traînent encore, la rivière qui se promenait déjà en bleu-ciel entre les terres encore noires et nues, accompagnée seulement d'une bande de coucous arrivés trop tôt et de primevères en avance, cependant que çà et là une violette au bec bleu laissait fléchir sa tige sous le poids de la goutte d'odeur qu'elle tenait dans son cornet. (CS I, 154)

Extrait n° 25 : les bords de la Vivonne

Puis il arriva que sur le côté de Guermantes je passai parfois devant de petits enclos humides où montaient des grappes de fleurs sombres. Je m'arrêtais, croyant acquérir une notion précieuse, car il me semblait avoir sous les yeux un fragment de cette région fluviale, que je désirais tant connaître depuis que je l'avais vue décrite par un

de mes écrivains préférés. Et ce fut avec elle, avec son sol imaginaire traversé de cours d'eau bouillonnants, que Guermantes, changeant d'aspect dans ma pensée, s'identifia, quand j'eus entendu le docteur Percepied nous parler des fleurs et des belles eaux vives qu'il y avait dans le parc du château. Je rêvais que Mme de Guermantes m'y faisait venir, éprise pour moi d'un soudain caprice ; tout le jour elle y pêchait la truite avec moi. Et le soir me tenant par la main, en passant devant les petits jardins de ses vassaux, elle me montrait le long des murs bas, les fleurs qui y appuient leurs quenouilles violettes et rouges et m'apprenait leurs noms. Elle me faisait lui dire le sujet des poèmes que j'avais l'intention de composer. (CS I, 159)

En allant de ce côté là ; le Narrateur enfant se désespère de n'avoir aucun talent pour la littérature, et il apprend à distinguer les différents états mentaux qui se succèdent en lui.

Extrait n° 26 découvertes

Le séjour à Tansonville (voir extrait n° 19) a fait comprendre au Narrateur qu'il ne saurait revivre les années passées. Par la même occasion, la conversation avec Gilberte lui apprend qu'on peut passer rapidement de Tansonville à Guermantes

Je me rappelle que dans ces conversations que nous avions en nous promenant, elle me dit des choses qui plusieurs fois m'étonnèrent beaucoup. La première fut : « Si vous n'aviez pas trop faim et s'il n'était pas si tard, en prenant ce chemin à gauche et en tournant ensuite à droite en moins d'un quart d'heure nous serions à Guermantes ». C'est comme si elle m'avait dit : Tournez à gauche, prenez ensuite à votre main droite et vous toucherez l'intangible, vous atteindrez les inaccessibles lointains dont on ne connaît jamais sur terre que la direction, que (ce que j'avais cru jadis que je pourrais connaître seulement de Guermantes et peut-être en un sens je ne me trompais pas) le « côté ». Un de mes autres étonnements fut de voir les « Sources de la Vivonne » que je me représentais comme quelque chose d'aussi extra-terrestre que l'Entrée des Enfers, et qui n'étaient qu'une espèce de lavoir carré où montaient des bulles. Et la troisième fois fut quand Gilberte me dit : « Si vous voulez, nous pourrions tout de même sortir un après-midi et nous pourrions alors aller à Guermantes, en prenant par Méséglise, c'est la plus jolie façon », — phrase qui en bouleversant toutes les idées de mon enfance m'apprit que les deux côtés n'étaient pas aussi inconciliables que j'avais cru. Mais ce qui me frappa le plus, ce fut combien peu, pendant ce séjour, je revécus mes années d'autrefois, désirai peu revoir Combray, trouvai mince et laide la Vivonne. (AD II, 206)

B. BALBEC

Station balnéaire située, dans le roman, aux confins de la Normandie et de la Bretagne (elle tient des deux par sa géologie, son histoire et le caractère de ses habitants), Balbec est une transposition, très transformée, de Cabourg, dont Proust décrit le Grand Hôtel. Dans un premier temps, il est question d'y envoyer le Narrateur en vacances avec sa grand-mère. À Combray, le père demande une lettre d'introduction à son voisin Legrandin, qu'il sait avoir de la famille là-bas. Ce dernier se lance dans une évocation lyrique, tout en esquivant la requête du père :

Extrait n° 27 Balbec selon Legrandin

« Balbec ! la plus antique ossature géologique de notre sol, vraiment Ar-mor, la Mer, la fin de la terre, la région maudite qu'Anatole France, — un enchanteur que devrait lire notre petit ami — a si bien peinte, sous ses brouillards éternels, comme le véritable

pays des Cimmériens, dans l'Odyssée. De Balbec surtout, où déjà des hôtels se construisent, superposés au sol antique et charmant qu'ils n'altèrent pas, quel délice d'excursionner à deux pas dans ces régions primitives et si belles. » (CS II, 123)

Extrait n° 28 Le Balbec de Legrandin et de Swann

[Par la suite, le Narrateur, dans ses rêveries sur le nom, souhaite voir une véritable tempête :]

Or j'avais retenu le nom de Balbec que nous avait cité Legrandin, comme d'une plage toute proche de « ces côtes funèbres, fameuses par tant de naufrages qu'enveloppe six mois de l'année le linceul des brumes et l'écume des vagues. » « On y sent encore sous ses pas, disait-il, bien plus qu'au Finistère lui-même (et quand bien même des hôtels s'y superposeraient maintenant sans pouvoir y modifier la plus antique ossature de la terre), on y sent la véritable fin de la terre française, européenne, de la Terre antique. Et c'est le dernier campement de pêcheurs, pareils à tous les pêcheurs qui ont vécu depuis le commencement du monde, en face du royaume éternel des brouillards de la mer et des ombres. »

Un jour qu'à Combray j'avais parlé de cette plage de Balbec devant M. Swann afin d'apprendre de lui si c'était le point le mieux choisi pour voir les plus fortes tempêtes, il m'avait répondu : « Je crois bien que je connais Balbec ! L'église de Balbec, du XIIe et XIIIe siècle, encore à moitié romane, est peut-être le plus curieux échantillon du gothique normand, et si singulière, on dirait de l'art persan. »

Et ces lieux qui jusque-là ne m'avaient semblé être que de la nature immémoriale, restée contemporaine des grands phénomènes géologiques, — et tout aussi en dehors de l'histoire humaine que l'Océan ou la grande Ourse, avec ces sauvages pêcheurs pour qui, pas plus que pour les baleines, il n'y eut de moyen âge —, ç'avait été un grand charme pour moi de les voir tout d'un coup entrés dans la série des siècles, ayant connu l'époque romane, et de savoir que le trèfle gothique était venu nervurer aussi ces rochers sauvages à l'heure voulue, comme ces plantes frêles mais vivaces qui, quand c'est le printemps, étoilent çà et là la neige des pôles.

Et si le gothique apportait à ces lieux et à ces hommes une détermination qui leur manquait, eux aussi lui en conféraient une en retour. J'essayais de me représenter comment ces pêcheurs avaient vécu, le timide et insoupçonné essai de rapports sociaux qu'ils avaient tenté là, pendant le moyen âge, ramassés sur un point des côtes d'Enfer, aux pieds des falaises de la mort ; et le gothique me semblait plus vivant maintenant que séparé des villes où je l'avais toujours imaginé jusque-là, je pouvais voir comment, dans un cas particulier, sur des rochers sauvages, il avait germé et fleuri en un fin clocher. (CS II, 152 ; PL I, 384 ; Q 310)

Extrait n° 29 : l'église de Balbec : désillusion

Balbec-le-vieux, Balbec-en-terre, où je me trouvais, n'était ni une plage ni un port. Certes, c'était bien dans la mer que les pêcheurs, avaient trouvé selon la légende, le Christ miraculeux dont un vitrail de cette église qui était à quelques mètres de moi racontait la découverte ; c'était bien de falaises battues par les flots qu'avait été tirée la pierre de la nef et des tours. Mais cette mer, qu'à cause de cela j'avais imaginée venant mourir au pied du vitrail, était à plus de cinq lieues de distance, à Balbec-plage, et, à côté de sa coupole, ce clocher que, parce que j'avais lu qu'il était lui-même une âpre falaise normande où s'amassaient les grains, où tournoyaient les oiseaux, je m'étais toujours représenté comme recevant à sa base la dernière écume des vagues soulevées, il se dressait sur une place où était l'embranchement de deux lignes de tramways, en

face d'un Café qui portait, écrit en lettres d'or, le mot : « Billard » ; il se détachait sur un fond de maisons aux toits desquelles ne se mêlait aucun mât.

Et l'église, — entrant dans mon attention avec le Café, avec le passant à qui il avait fallu demander mon chemin, avec la gare où j'allais retourner, — faisait un avec tout le reste, semblait un accident, un produit de cette fin d'après-midi, dans laquelle la coupe moelleuse et gonflée sur le ciel était comme un fruit dont la même lumière qui baignait les cheminées des maisons, mûrissait la peau rose, dorée et fondante.

Mais je ne voulus plus penser qu'à la signification éternelle des sculptures, quand je reconnus les Apôtres dont j'avais vu les statues moulées au musée du Trocadéro et qui des deux côtés de la Vierge, devant la baie profonde du porche m'attendaient comme pour me faire honneur. La figure bienveillante, camuse et douce, le dos voûté, ils semblaient s'avancer d'un air de bienvenue en chantant l'Alleluia d'un beau jour. Mais on s'apercevait que leur expression était immuable comme celle d'un mort et ne se modifiait que si on tournait autour d'eux.

Je me disais : c'est ici, c'est l'église de Balbec. Cette place qui a l'air de savoir sa gloire est le seul lieu du monde qui possède l'église de Balbec. Ce que j'ai vu jusqu'ici c'était des photographies de cette église, et, de ces Apôtres, de cette Vierge du porche si célèbres, les moulages seulement.

Maintenant c'est l'église elle-même, c'est la statue elle-même, ce sont elles ; elles, les uniques, c'est bien plus.

C'était moins aussi peut-être. Comme un jeune homme un jour d'examen ou de duel, trouve le fait sur lequel on l'a interrogé, la balle qu'il a tirée, bien peu de chose, quand il pense aux réserves de science et de courage qu'il possède et dont il aurait voulu faire preuve, de même mon esprit qui avait dressé la Vierge du Porche hors des reproductions que j'en avais eues sous les yeux, inaccessible aux vicissitudes qui pouvaient menacer celles-ci, intacte si on les détruisait, idéale, ayant une valeur universelle, s'étonnait de voir la statue qu'il avait mille fois sculptée réduite maintenant à sa propre apparence de pierre, occupant par rapport à la portée de mon bras une place où elle avait pour rivales une affiche électorale et la pointe de ma canne, enchaînée à la Place, inséparable du débouché de la grand'rue, ne pouvant fuir les regards du café et du bureau d'omnibus, recevant sur son visage la moitié du rayon de soleil couchant — et bientôt, dans quelques heures de la clarté du réverbère — dont le bureau du Comptoir d'Escompte recevait l'autre moitié, gagnée en même temps que cette Succursale d'un Établissement de crédit, par le relent des cuisines du pâtissier, soumise à la tyrannie du Particulier au point que, si j'avais voulu tracer ma signature sur cette pierre, c'est elle, la Vierge illustre que jusque-là j'avais douée d'une existence générale et d'une intangible beauté, la Vierge de Balbec, l'unique (ce qui, hélas ! voulait dire la seule), qui, sur son corps encrassé de la même suie que les maisons voisines, aurait, sans pouvoir s'en défaire, montré à tous les admirateurs venus là pour la contempler, la trace de mon morceau de craie et les lettres de mon nom, et c'était elle enfin l'œuvre d'art immortelle et si longtemps désirée, que je trouvais, métamorphosée ainsi que l'église elle-même, en une petite vieille de pierre dont je pouvais mesurer la hauteur et compter les rides. (JF I, 210-211)

Extrait n° 30 Les clients du Grand Hôtel

Pour une certaine partie — ce qui, à Balbec, donnait à la population, d'ordinaire banalement riche et cosmopolite, de ces sortes d'hôtels de grand luxe, un caractère régional assez accentué — ils se composaient de personnalités éminentes des

principaux départements de cette partie de la France, d'un premier président de Caen, d'un bâtonnier de Cherbourg, d'un grand notaire du Mans, qui à l'époque des vacances, partant des points sur lesquels toute l'année ils étaient disséminés en tirailleurs ou comme des pions au jeu de dames, venaient se concentrer dans cet hôtel. Ils y conservaient toujours les mêmes chambres, et, avec leurs femmes qui avaient des prétentions à l'aristocratie, formaient un petit groupe, auquel s'étaient adjoints un grand avocat et un grand médecin de Paris qui le jour du départ leur disaient :

— « Ah ! c'est vrai, vous ne prenez pas le même train que nous, vous êtes privilégiés, vous serez rendus pour le déjeuner. »

— « Comment, privilégiés ? Vous qui habitez la capitale, Paris, la grande ville, tandis que j'habite un pauvre chef-lieu de cent mille âmes, il est vrai cent deux mille au dernier recensement ; mais qu'est-ce à côté de vous qui en comptez deux millions cinq cent mille ? et qui allez retrouver l'asphalte, et tout l'éclat du monde parisien. »

Ils le disaient avec un roulement d'r paysan, sans y mettre d'aigreur, car c'étaient des lumières de leur province qui auraient pu comme d'autres venir à Paris — on avait plusieurs fois offert au premier président de Caen un siège à la Cour de cassation — mais avaient préféré rester sur place, par amour de leur ville, ou de l'obscurité, ou de la gloire, ou parce qu'ils étaient réactionnaires, et pour l'agrément des relations de voisinage avec les châteaux. Plusieurs d'ailleurs ne regagnaient pas tout de suite leur chef-lieu.

Car, — comme la baie de Balbec était un petit univers à part au milieu du grand, une corbeille des saisons où étaient rassemblés en cercle les jours variés et les mois successifs, si bien que, non seulement les jours où on apercevait Rivebelle ce qui était signe d'orage, on y distinguait du soleil sur les maisons pendant qu'il faisait noir à Balbec, mais encore que quand les froids avaient gagné Balbec on était certain de trouver sur cette autre rive deux ou trois mois supplémentaires de chaleur, — ceux de ces habitués du Grand-Hôtel dont les vacances commençaient tard ou duraient longtemps, faisaient, quand arrivaient les pluies et les brumes, à l'approche de l'automne, charger leurs malles sur une barque, et traversaient rejoindre l'été à Rivebelle ou à Costedor. (JF I, 224-225)

Extrait n° 31 : retour aux origines

La grand-mère a retrouvé au Grand-Hôtel sa vieille amie Mme de Villeparisis

Pour ma part, afin de garder, pour pouvoir aimer Balbec, l'idée que j'étais sur la pointe extrême de la terre, je m'efforçais de regarder plus loin, de ne voir que la mer, d'y chercher des effets décrits par Baudelaire et de ne laisser tomber mes regards sur notre table que les jours où y était servi quelque vaste poisson, monstre marin, qui au contraire des couteaux et des fourchettes était contemporain des époques primitives où la vie commençait à affluer dans l'Océan, au temps des Cimmériens, et duquel le corps aux innombrables vertèbres, aux nerfs bleus et roses avait été construit par la nature, mais selon un plan architectural, comme une polychrome cathédrale de la mer. (JF I, 242)

À Balbec, le Narrateur retrouve son ami Bloch, Saint-Loup, rêve sur la petite bande des jeunes filles en fleur, notamment Albertine, visite le peintre Elstir, dont Swann lui avait parlé, dans son atelier. Il contemple ses œuvres, appréciant les lois qu'il dégagait du paysage, comme s'il n'avait jamais vu Balbec :

Extrait n° 32 : un tableau d'Elstir

Or, l'effort d'Elstir de ne pas exposer les choses telles qu'il savait qu'elles étaient mais selon ces illusions optiques dont notre vision première est faite, l'avait précisément amené à mettre en lumière certaines de ces lois de perspective, plus frappante alors, car l'art était le premier à les dévoiler. Un fleuve, à cause du tournant de son cours, un golfe à cause du rapprochement apparent des falaises, avaient l'air de creuser au milieu de la plaine ou des montagnes un lac absolument fermé de toutes parts. Dans un tableau pris de Balbec par une torride journée d'été un rentrant de la mer, semblait enfermé dans des murailles de granit rose, n'être pas la mer, laquelle commençait plus loin. La continuité de l'océan n'était suggérée que par des mouettes qui, tournoyant sur ce qui semblait au spectateur de la pierre, humaient au contraire l'humidité du flot. D'autres lois se dégageaient de cette même toile comme, au pied des immenses falaises, la grâce lilliputienne des voiles blanches sur le miroir bleu où elles semblaient des papillons endormis, et certains contrastes entre la profondeur des ombres et la pâleur de la lumière. Ces jeux des ombres, que la photographie a banalisés aussi, avaient intéressé Elstir au point qu'il s'était complu autrefois à prendre de véritables mirages, où un château coiffé d'une tour apparaissait comme un château complètement circulaire prolongé d'une tour à son faite, et en bas d'une tour inverse, soit que la pureté extraordinaire d'un beau temps donnât à l'ombre qui se reflétait dans l'eau la dureté et l'éclat de la pierre, soit que les brumes du matin rendissent la pierre aussi vaporeuse que l'ombre. (JF II, 126)

Le Narrateur, invité par les Verdurin, fait un second séjour à Balbec, où il retrouve Albertine... Voici Balbec transformé sous l'effet de la jalousie :

Extrait n° 33 l'enfer

L'Enfer c'était tout ce Balbec, tous ces pays avoisinants d'où, d'après la lettre d'Aimé, elle faisait venir souvent les filles plus jeunes qu'elle amenait à la douche.

Ce mystère que j'avais jadis imaginé dans le pays de Balbec et qui s'y était dissipé quand j'y avais vécu, que j'avais ensuite espéré ressaisir en connaissant Albertine parce que, quand je la voyais passer sur la plage, quand j'étais assez fou pour désirer qu'elle ne fût pas vertueuse, je pensais qu'elle devait l'incarner, comme maintenant tout ce qui touchait à Balbec s'en imprégnait affreusement ! Les noms de ces stations, Toutainville, Évreville, Incarville, devenus si familiers, si tranquillissants, quand je les entendais le soir en revenant de chez les Verdurin, maintenant que je pensais qu'Albertine avait habité l'une, s'était promenade jusqu'à l'autre, avait pu souvent aller à bicyclette à la troisième, ils excitaient en moi une anxiété plus cruelle que la première fois, où je les voyais avec tant de trouble, avant d'arriver à Balbec que je ne connaissais pas encore. (AD I, 164)

Extrait n° 34

Le Narrateur se rend compte que l'arbitraire de l'imagination, comme celui du souvenir, lui a fait créer une Balbec artificielle :

Mais même en ce qui concernait ces images d'un autre genre encore, celles du souvenir, je savais que la beauté de Balbec je ne l'avais pas trouvée quand j'y étais allé, et celle même qu'il m'avait laissée, celle du souvenir, ce n'était pas plus celle que j'avais retrouvée à mon second séjour. (TR II, 21)

VENISE

Le romantisme et surtout le développement des moyens de transport a lancé la mode du tourisme au début du XX^e siècle, de telle sorte que certaines villes d'Europe, notamment en Italie, deviennent des buts de voyage obligés pour la grande bourgeoisie. Le Narrateur rêve sur le nom de Venise, d'autant plus que son père forme le projet de l'y envoyer à Pâques avec sa mère. Malheureusement, l'excitation est telle qu'elle rend tout transport impossible :

Extrait n° 35 : désenchantement

À ces mots je m'élevai à une sorte d'extase ; ce que j'avais cru jusque-là impossible, je me sentis vraiment pénétrer entre ces « rochers d'améthyste pareils à un récif de la mer des Indes » ; par une gymnastique suprême et au-dessus de mes forces, me dévêtant comme d'une carapace sans objet de l'air de ma chambre qui m'entourait, je le remplaçai par des parties égales d'air vénitien, cette atmosphère marine, indicible et particulière comme celle des rêves que mon imagination avait enfermée dans le nom de Venise, je sentis s'opérer en moi une miraculeuse désincarnation ; elle se doubla aussitôt de la vague envie de vomir qu'on éprouve quand on vient de prendre un gros mal de gorge, et on dut me mettre au lit avec une fièvre si tenace, que le docteur déclara qu'il fallait renoncer non seulement à me laisser partir maintenant à Florence et à Venise mais, même quand je serais entièrement rétabli, m'éviter d'ici au moins un an, tout projet de voyage et toute cause d'agitation. (CS III, 159)

Extrait n° 36 rêverie réactivée

Mais tout à coup le décor changea ; ce ne fut plus le souvenir d'anciennes impressions, mais d'un ancien désir, tout récemment réveillé encore par la robe bleu et or de Fortuny, qui étendit devant moi, un autre printemps, un printemps non plus du tout feuillu mais subitement dépouillé au contraire de ses arbres et de ses fleurs par ce nom que je venais de me dire : Venise, un printemps décanté, qui est réduit à son essence, et traduit l'allongement, l'échauffement, l'épanouissement graduel de ses jours par la fermentation progressive, non plus d'une terre impure, mais d'une eau vierge et bleue, printanière sans porter de corolles, et qui ne pourrait répondre au mois de mai que par des reflets, travaillée par lui, s'accordant exactement à lui dans la nudité rayonnante et fixe de son sombre saphir. Aussi bien, pas plus que les saisons à ses bras de mer infleurissables, les modernes années n'apportent de changement à la cité gothique ; je le savais, je ne pouvais l'imaginer, mais, voilà ce que je voulais contempler de ce même désir qui jadis, quand j'étais enfant, dans l'ardeur même du départ, avait brisé en moi la force de partir ; je voulais me trouver face à face avec mes imaginations vénitiennes, voir comment cette mer divisée enserrait de ses méandres, comme les replis du fleuve Océan, une civilisation urbaine et raffinée, mais qui, isolée par leur ceinture azurée, s'était développée à part, avait eu à part ses écoles de peinture et d'architecture, admirer ce jardin fabuleux de fruits et d'oiseaux de pierre de couleur, fleuri au milieu de la mer qui venait le rafraîchir, frappait de son flux le fût des colonnes et, sur le puissant relief des chapiteaux, comme un regard de sombre azur qui veille dans l'ombre, posait par taches et faisait remuer perpétuellement la lumière. Oui, il fallait partir, c'était le moment. (P. II, 284)

Extrait n° 37 séjour réel

Le Narrateur esquive le morceau de littérature touristique en ramenant systématiquement les particularités vénitiennes à ce qu'il connaît le mieux, mêlé au sentiment filial.

Certes les humbles particularités qui faisaient individuelle la fenêtre de la chambre de ma tante Léonie, sur la rue de l'Oiseau, son asymétrie à cause de la distance inégale entre les deux fenêtres voisines, la hauteur excessive de son appui de bois, et la barre coudée qui servait à ouvrir les volets, les deux pans de satin bleu et glacé qu'une embrasse divisait et retenait écartés, l'équivalent de tout cela existait à cet hôtel de Venise où j'entendais aussi ces mots si particuliers, si éloquents qui nous font reconnaître de loin la demeure où nous rentrons déjeuner, et plus tard restent dans notre souvenir comme un témoignage que pendant un certain temps cette demeure fut la nôtre ; mais le soin de les dire était, à Venise, dévolu non comme il l'était à Combray, et comme il l'est un peu partout, aux choses les plus simples, voire les plus laides, mais à l'ogive encore à demi-arabe d'une façade qui est reproduite dans tous les musées de moulages et tous les livres d'art illustrés, comme un des chefs-d'œuvre de l'architecture domestique au Moyen Âge ; de bien loin et quand j'avais à peine dépassé Saint-Georges Majeur, j'apercevais cette ogive qui m'avait vu, et l'élan de ses arcs brisés ajoutait à son sourire de bienvenue la distinction d'un regard plus élevé, presque incompris. Et parce que derrière ces balustres de marbre de diverses couleurs, maman lisait en m'attendant, le visage contenu dans une voilette de tulle d'un blanc aussi déchirant que celui de ses cheveux, pour moi qui sentais que ma mère l'avait en cachant ses larmes ajoutée à son chapeau de paille, un peu pour avoir l'air « habillée » devant les gens de l'hôtel, mais surtout pour me paraître moins en deuil, moins triste, presque consolée de la mort de ma grand-mère, parce que, ne m'ayant pas reconnu tout de suite, dès que de la gondole je l'appelais, elle envoyait vers moi, du fond de son cœur, son amour qui ne s'arrêtait que là où il n'y avait plus de matière pour le soutenir à la surface de son regard passionné qu'elle faisait aussi proche de moi que possible, qu'elle cherchait à exhausser, à l'avancée de ses lèvres, en un sourire qui semblait m'embrasser, dans le cadre et sous le dais du sourire plus discret de l'ogive illuminée par le soleil de midi, à cause de cela, cette fenêtre a pris dans ma mémoire la douceur des choses qui eurent en même temps que nous, à côté de nous, leur part dans une certaine heure qui sonnait, la même pour nous et pour elles ; et si pleins de formes admirables que soient ses meneaux, cette fenêtre illustre garde pour moi l'aspect intime d'un homme de génie avec qui nous aurions passé un mois dans une même villégiature, qui y aurait contracté pour nous quelque amitié, et si depuis, chaque fois que je vois le moulage de cette fenêtre dans un musée, je suis obligé de retenir mes larmes, c'est tout simplement parce qu'elle me dit la chose qui peut le plus me toucher : « Je me rappelle très bien votre mère. » (AD II, 113)

Extrait n° 38 Venise des humbles

Ma gondole suivait les petits canaux ; comme la main mystérieuse d'un génie qui m'aurait conduit dans les détours de cette ville d'Orient, ils semblaient au fur et à mesure que j'avançais, me pratiquer un chemin creusé en plein cœur d'un quartier qu'ils divisaient en écartant à peine d'un mince sillon arbitrairement tracé les hautes maisons aux petites fenêtres mauresques ; et, comme si le guide magique avait tenu une bougie entre ses doigts et m'eût éclairé au passage, ils faisaient briller devant eux un rayon de soleil à qui ils frayaient sa route. On sentait qu'entre les pauvres demeures que le petit canal venait de séparer et qui eussent sans cela formé un tout compact, aucune place n'avait été réservée. De sorte que le Campanile de l'église ou les treilles des jardins surplombaient à pic le rio comme dans une ville inondée. Mais pour les églises comme pour les jardins, grâce à la même transposition que dans le Grand Canal, la mer se prêtait si bien à faire la fonction de voie de communication, de rue

grande ou petite, que de chaque côté du canaletto les églises montaient de l'eau en ce vieux quartier peuplé, devenues des paroisses humbles et fréquentées, portant sur elles le cachet de leur nécessité, de la fréquentation de nombreuses petites gens, que les jardins traversés par la percée du canal laissaient traîner dans l'eau leurs feuilles ou leurs fruits étonnés et que sur le rebord de la maison dont le grès grossièrement fendu était encore rugueux comme s'il venait d'être brusquement scié, des gamins surpris et gardant leur équilibre laissaient pendre leurs jambes bien d'aplomb, à la façon de matelots assis sur un pont mobile dont les deux moitiés viennent de s'écarter et ont permis à la mer de passer entre elles. (AD II, 115)

Ce voyage à Venise est un des éléments germinatifs qui aboutiront à la rédaction de la RTP, comme le Narrateur en a la confirmation à la soirée des Guermantes, lorsque, incidemment, un pavé mal équarri de la cour lui donne la sensation du temps passé (voir Narrateur, Extrait n° 33)

2. Les personnages principaux

Du curé de Combray féru d'étymologies au si raffiné baron de Charlus, on dénombre environ cinq cents personnages actifs dans la RTP. Tous n'ont pas la même présence, ni la même consistance. La fréquence de leur nom n'est jamais qu'un indice partiel de leur importance relative dans l'économie du récit. Terrible révélation des statistiques : elles nous informent que, parmi les amours du Narrateur, Albertine (2 388 occurrences) est nommée trois fois plus que Gilberte (705 occ.), et deux fois et demi plus que Mme de Guermantes (514 occ. à quoi il faut ajouter les 198 occ. d'Oriane et les 175 désignations par son titre de duchesse). Contrairement au sentiment du lecteur, cela en ferait le principal personnage d'*À la recherche du temps perdu*, avant Swann (1 660 occ.) et Charlus (1 291 occ.) et même Odette (701 occ.). Mais c'est sans compter l'omniprésent Narrateur, celui qui dit « je ». Nous relativiserons l'enquête chiffrée en présentant seulement trois personnages essentiels : le Narrateur, Swann, Odette, dans la mesure où Albertine n'existe que par sa relation au Narrateur, qui lui-même, dans son comportement, reproduit le modèle établi par Swann.

A. LE NARRATEUR

On trouve dans l'ensemble de la RTP cinq mentions du prénom du Narrateur identifié à l'auteur, encore est-ce la répétition d'une même citation :

Extrait n° 39

L'hésitation du réveil révélée par son silence, ne l'était pas par son regard. Dès qu'elle retrouvait la parole elle disait : « Mon » ou « Mon chéri » suivis l'un ou l'autre de mon nom de baptême, ce qui en donnant au narrateur le même nom qu'à l'auteur de ce livre eût fait : « Mon Marcel », « Mon chéri Marcel ». (P. 99)

lettre d'Albertine :

« Mon chéri et cher Marcel, j'arrive moins vite que ce cycliste dont je voudrais bien prendre la bécane pour être plus tôt près de vous. Comment pouvez-vous croire que je puisse être fâchée et que quelque chose puisse m'amuser autant que d'être avec vous ; ce sera gentil de sortir tous les deux, ce serait encore plus gentil de ne jamais sortir que tous les deux.

Quelles idées vous faites-vous donc ? Quel Marcel ! Quel Marcel ! Toute à vous, ton Albertine. (P. 214)

Extrait n° 40 : le pacte de lecture

Mes paroles ne reflétaient donc nullement mes sentiments. Si le lecteur n'en a que l'impression assez faible, c'est qu'étant narrateur je lui expose mes sentiments en même temps que je lui répète mes paroles.

Mais si je lui cachais les premiers et s'il connaissait seulement les secondes, mes actes, si peu en rapport avec elles, lui donneraient si souvent l'impression d'étranges revirements qu'il me croirait à peu près fou. Procédé qui ne serait pas du reste beaucoup plus faux que celui que j'ai adopté, car les images qui me faisaient agir, si opposées à celles qui se peignaient dans mes paroles, étaient à ce moment là fort obscures ; je ne connaissais qu'imparfaitement la nature suivant laquelle j'agissais ; aujourd'hui, j'en connais clairement la vérité subjective. Quand à sa vérité objective, c'est-à-dire si les inclinations de cette nature saisissaient plus exactement que mon raisonnement les intentions véritables d'Albertine, si j'ai eu raison de me fier à cette nature et si au contraire elle n'a pas altéré les intentions d'Albertine au lieu de les démêler, c'est ce qu'il m'est difficile de dire. (P. II, 199)

Extrait n° 41

Et on assura que le personnel m'avait bien reconnu. Ils avaient chuchoté mon nom, et même « dans leur langage », raconta une dame, elle les avait entendu dire : « Voilà le Père... » (cette expression était suivie de mon nom. Et comme je n'avais pas d'enfant, elle ne pouvait se rapporter qu'à l'âge). (TR III, 96)

Extrait n° 42

Du moins dans ces réveils tels que je viens de les décrire, et qui étaient la plupart du temps les miens quand j'avais dîné la veille à la Raspelière, tout se passait comme s'il en était ainsi, et je peux en témoigner, moi l'étrange humain, qui en attendant que la mort le délivre, vit les volets clos, ne sait rien du monde, reste immobile comme un hibou et comme celui-ci, ne voit un peu clair que dans les ténèbres. Tout se passe comme s'il en était ainsi, mais peut-être seule une couche d'étoupe a-t-elle empêché le dormeur de percevoir le dialogue intérieur des souvenirs et le verbiage incessant du sommeil. (SG III, 35)

Extrait n° 43 : insomnies bénéfiques

Mais j'avais beau savoir que je n'étais pas dans les demeures dont l'ignorance du réveil m'avait en un instant sinon présenté l'image distincte, du moins fait croire la présence possible, le branle était donné à ma mémoire ; généralement je ne cherchais pas à me rendormir tout de suite ; je passais la plus grande partie de la nuit à me rappeler notre vie d'autrefois, à Combray chez ma grand'tante, à Balbec, à Paris, à Doncières, à Venise, ailleurs encore, à me rappeler les lieux, les personnes que j'y avais connues, ce que j'avais vu d'elles, ce qu'on m'en avait raconté. (CS I, 14)

Gilberte

Extrait n° 44 : Gilberte I

Tout à coup, je m'arrêtai, je ne pus plus bouger, comme il arrive quand une vision ne s'adresse pas seulement à nos regards, mais requiert des perceptions plus profondes et dispose de notre être tout entier. Une fillette d'un blond roux qui avait l'air de rentrer de promenade et tenait à la main une bêche de jardinage, nous regardait, levant son visage semé de taches roses.

Ses yeux noirs brillaient et comme je ne savais pas alors, ni ne l'ai appris depuis, réduire en ses éléments objectifs une impression forte, comme je n'avais pas, ainsi qu'on dit, assez « d'esprit d'observation » pour dégager la notion de leur couleur, pendant longtemps, chaque fois que je repensai à elle, le souvenir de leur éclat se présentait aussitôt à moi comme celui d'un vif azur, puisqu'elle était blonde : de sorte que, peut-être si elle n'avait pas eu des yeux aussi noirs, — ce qui frappait tant la première fois qu'on la voyait —, je n'aurais pas été, comme je le fus, plus particulièrement amoureux, en elle, de ses yeux bleus.

Je la regardais, d'abord de ce regard qui n'est pas que le porte-parole des yeux, mais à la fenêtre duquel se penchent tous les sens, anxieux et pétrifiés, le regard qui voudrait toucher, capturer, emmener le corps qu'il regarde et l'âme avec lui ; puis tant j'avais peur que d'une seconde à l'autre mon grand-père et mon père, apercevant cette jeune fille, me fissent éloigner en me disant de courir un peu devant eux, d'un second regard, inconsciemment supplicateur, qui tâchait de la forcer à faire attention à moi, à me connaître !

Elle jeta en avant et de côté ses pupilles pour prendre connaissance de mon grand-père et de mon père, et sans doute l'idée qu'elle en rapporta fut celle que nous étions ridicules, car elle se détourna et d'un air indifférent et dédaigneux, se plaça de côté pour épargner à son visage d'être dans leur champ visuel ; et tandis que continuant à marcher et ne l'ayant pas aperçue, ils m'avaient dépassé, elle laissa ses regards filer de toute leur longueur dans ma direction, sans expression particulière, sans avoir l'air de me voir, mais avec une fixité et un sourire dissimulé, que je ne pouvais interpréter d'après les notions que l'on m'avait données sur la bonne éducation, que comme une preuve d'outrageant mépris ; et sa main esquissait en même temps un geste indécent, auquel quand il était adressé en public à une personne qu'on ne connaissait pas, le petit dictionnaire de civilité que je portais en moi ne donnait qu'un seul sens, celui d'une intention insolente. (CS I, 131-132)

Extrait n° 45 : Jeux d'enfants

Un instant après je prenais congé de la marquise, accompagné de Françoise, et je quittai cette dernière pour retourner auprès de Gilberte. Je l'aperçus tout de suite, sur une chaise, derrière le massif de lauriers. C'était pour ne pas être vue de ses amies : on jouait à cache-cache. J'allai m'asseoir à côté d'elle. Elle avait une toque plate qui descendait assez bas sur ses yeux leur donnant ce même regard « en-dessous », rêveur et fourbe que je lui avais vu la première fois à Combray. Je lui demandai s'il n'y avait pas moyen que j'eusse une explication verbale avec son père. Gilberte me dit qu'elle la lui avait proposée, mais qu'il la jugeait inutile.

— Tenez, ajouta-t-elle, ne me laissez pas votre lettre, il faut rejoindre les autres puisqu'ils ne m'ont pas trouvée.

Si Swann était arrivé alors avant même que je l'eusse reprise, cette lettre de la sincérité de laquelle je trouvais qu'il avait été si insensé de ne pas s'être laissé persuader, peut-être aurait-il vu que c'était lui qui avait raison. Car m'approchant de Gilberte qui, renversée sur sa chaise, me disait de prendre la lettre et ne me la tendait pas, je me sentis si attiré par son corps que je lui dis :

— Voyons, empêchez-moi de l'attraper nous allons voir qui sera le plus fort.

Elle la mit dans son dos, je passai mes mains derrière son cou, en soulevant les nattes de ses cheveux qu'elle portait sur les épaules, soit que ce fût encore de son âge, soit que sa mère voulut la faire paraître plus longtemps enfant, afin de se rajeunir elle-

même, nous luttions, arc-boutés. Je tâchais de l'attirer, elle résistait ; ses pommettes enflammées par l'effort étaient rouges et rondes comme des cerises ; elle riait comme si je l'eusse chatouillée ; je la tenais serrée entre mes jambes comme un arbuste après lequel j'aurais voulu grimper ; et, au milieu de la gymnastique que je faisais, sans qu'en fut à peine augmenté l'essoufflement que me donnait l'exercice musculaire et l'ardeur du jeu, je répandis, comme quelques gouttes de sueur arrachées par l'effort, mon plaisir auquel je ne pus pas même m'attarder le temps d'en connaître le goût ; aussitôt je pris la lettre. Alors, Gilberte me dit avec bonté :

— Vous savez, si vous voulez, nous pouvons lutter encore un peu. (JF I, 62-63)

Extrait n° 46 : Gilberte (Porcheville)

Un peu plus loin je vis un groupe de trois jeunes filles un peu plus âgées, peut-être des jeunes femmes, dont l'allure élégante et énergique correspondait si bien à ce qui m'avait séduit le premier jour où j'avais aperçu Albertine et ses amies, que j'emboîtais le pas à ces trois nouvelles jeunes filles et au moment où elles prirent une voiture, j'en cherchai désespérément une autre dans tous les sens. Je la trouvai, mais trop tard. Je ne les rejoignis pas. Mais quelques jours plus tard, comme je rentrais, j'aperçus, sortant de sous la voûte de notre maison, les trois jeunes filles que j'avais suivies au Bois. C'était tout à fait, les deux brunes surtout, et un peu plus âgées seulement, de ces jeunes filles du monde qui souvent, vues de ma fenêtre ou croisées dans la rue, m'avaient fait faire mille projets, aimer la vie, et que je n'avais pu connaître. La blonde avait un air un peu plus délicat, presque souffrant, qui me plaisait moins. Ce fut pourtant elle qui fut cause que je ne me contentai pas de les considérer un instant, mais qu'ayant pris racine, je les contemplai avec ces regards qui, par leur fixité impossible à distraire, leur application comme à un problème, semblent avoir conscience qu'il s'agit d'aller bien au delà de ce qu'on voit. Je les aurais sans doute laissé disparaître comme tant d'autres si, au moment où elles passèrent devant moi, la blonde — était-ce parce que je les contemplais avec cette attention ? — me lança furtivement un premier regard, puis, m'ayant dépassé et retournant la tête vers moi, un second qui acheva de m'enflammer. Cependant comme elle cessa de s'occuper de moi et se remit à causer avec ses amies, mon ardeur eût sans doute fini par tomber, si elle n'avait été centuplée par le fait suivant. Ayant demandé au concierge qui elles étaient : « Elles ont demandé Mme la Duchesse, me dit-il. Je crois qu'il n'y en a qu'une qui la connaisse et que les autres l'avaient seulement accompagnée jusqu'à la porte. Voici le nom, je ne sais pas si j'ai bien écrit. » Et je lus : Mlle Déporcheville, que je rétablis aisément : d'Éporcheville, c'est-à-dire le nom ou à peu près, autant que je me souvenais, de la jeune fille d'excellente famille et apparentée vaguement aux Guermantes dont Robert m'avait parlé pour l'avoir rencontrée dans une maison de passe et avec laquelle il avait eu des relations. Je comprenais maintenant la signification de son regard, pourquoi elle s'était retournée et cachée de ses compagnes. Que de fois j'avais pensé à elle, me l'imaginant d'après le nom que m'avait dit Robert. Et voici que je venais de la voir, nullement différente de ses amies, sauf par ce regard dissimulé qui ménageait entre elle et moi une entrée secrète dans des parties de sa vie qui, évidemment, étaient cachées à ses amies, et qui me la faisait paraître plus accessible — presque à demi-mienne — plus douce que ne sont d'habitude les jeunes filles de l'aristocratie. Dans l'esprit de celle-ci, entre elle et moi, il y avait d'avance de commun les heures que nous aurions pu passer ensemble, si elle avait eu la liberté de me donner un rendez-vous. N'était-ce pas ce que son regard avait voulu m'exprimer avec une éloquence qui ne fut claire que pour moi. Mon cœur battait de toutes ses forces, je n'aurais pas pu

dire exactement comment était faite Mlle d'Éporcheville, je revoyais vaguement un blond visage aperçu de côté, mais j'étais amoureux fou d'elle. (AD II, 14)

Extrait n° 47 : revoit Gilberte

Je vis pas mal à cette époque Gilberte avec laquelle je m'étais de nouveau lié : car notre vie, dans sa longueur, n'est pas calculée sur la vie de nos amitiés. Qu'une certaine période de temps s'écoule et l'on voit reparaître (de même qu'en politique d'anciens ministères, au théâtre des pièces oubliées qu'on reprend) des relations d'amitié renouées entre les mêmes personnes qu'autrefois après de longues années d'interruption, et renouées avec plaisir. Au bout de dix ans les raisons que l'un avait de trop aimer, l'autre de ne pouvoir supporter un trop exigeant despotisme, ces raisons n'existent plus. La convenance seule subsiste, et tout ce que Gilberte m'eût refusé autrefois, ce qui lui avait semblé intolérable, impossible, elle me l'accordait aisément — sans doute parce que je ne le désirais plus. Sans que nous nous fussions jamais dit la raison du changement, si elle était toujours prête à venir à moi, jamais pressée de me quitter, c'est que l'obstacle avait disparu : mon amour. (AD II, 186)

Extrait n° 48 : Aveu de Gilberte

Au moment de descendre dans le mystère d'une vallée parfaite et profonde que tapissait le clair de lune, nous nous arrê tâmes un instant, comme deux insectes qui vont s'enfoncer au cœur d'un calice bleuâtre. Gilberte eut alors, peut-être simplement par bonne grâce de maîtresse de maison qui regrette que vous partiez bientôt et qui aurait voulu mieux vous faire les honneurs de ce pays que vous semblez apprécier, de ces paroles où son habileté de femme du monde sachant tirer parti du silence, de la simplicité, de la sobriété dans l'expression des sentiments, vous fait croire que vous tenez dans sa vie une place que personne ne pourrait occuper. Épanchant brusquement sur elle la tendresse dont j'étais rempli par l'air délicieux, la brise qu'on respirait, je lui dis : « Vous parliez l'autre jour du raidillon, comme je vous aimais alors ! » Elle me répondit : « Pourquoi ne me le disiez-vous pas ? je ne m'en étais pas doutée. Moi je vous aimais. Et même deux fois je me suis jetée à votre tête. » « Quand donc ? » « La première fois à Tansonville, vous vous promeniez avec votre famille, je rentrais, je n'avais jamais vu un aussi joli petit garçon. J'avais l'habitude, ajouta-t-elle d'un air vague et pudique, d'aller jouer avec de petits amis, dans les ruines du donjon de Roussainville. Et vous me direz que j'étais bien mal élevée, car il y avait là-dedans des filles et des garçons de tout genre qui profitaient de l'obscurité. L'enfant de chœur de l'église de Combray, Théodore qui, il faut l'avouer, était bien gentil (Dieu qu'il était bien !) et qui est devenu très laid (il est maintenant pharmacien à Méséglise), s'y amusait avec toutes les petites paysannes du voisinage. Comme on me laissait sortir seule, dès que je pouvais m'échapper, j'y courais. Je ne peux pas vous dire comme j'aurais voulu vous y voir venir ; je me rappelle très bien que, n'ayant qu'une minute pour vous faire comprendre ce que je désirais, au risque d'être vue par vos parents et les miens, je vous l'ai indiqué d'une façon tellement crue que j'en ai honte maintenant. Mais vous m'avez regardé d'une façon si méchante que j'ai compris que vous ne vouliez pas. »

Et tout d'un coup, je me dis que la vraie Gilberte — la vraie Albertine —, c'était peut-être celles qui s'étaient au premier instant livrées dans leur regard, l'une devant la haie d'épines roses, l'autre sur la plage. Et c'était moi qui, n'ayant pas su le comprendre, ne l'ayant repris que plus tard dans ma mémoire après un intervalle où par mes conversations tout un entre-deux de sentiment leur avait fait craindre d'être aussi

franches que dans les premières minutes — avais tout gâté par ma maladresse. (AD II, 207-208)

Extrait n° 49 : la prend pour sa mère

Une grosse dame me dit un bonjour pendant la courte durée duquel les pensées les plus différentes se pressèrent dans mon esprit. J'hésitai un instant à lui répondre, craignant que ne reconnaissant pas les gens mieux que moi, elle eût cru que j'étais quelqu'un d'autre, puis son assurance me fit au contraire, de peur que ce fût quelqu'un avec qui j'avais été lié, exagérer l'amabilité de mon sourire, pendant que mes regards continuaient à chercher dans ses traits le nom que je ne trouvais pas.

Tel un candidat au baccalauréat, incertain de ce qu'il doit répondre attache ses regards sur la figure de l'examineur et espère vainement y trouver la réponse qu'il ferait mieux de chercher dans sa propre mémoire, tel, tout en lui souriant, j'attachais mes regards sur les traits de la grosse dame.

Ils me semblèrent être ceux de Mme de Forcheville, aussi mon sourire se nuança-t-il de respect, pendant que mon indécision commençait à cesser. Alors j'entendis la grosse dame me dire, une seconde plus tard : « Vous me preniez pour maman, en effet je commence à lui ressembler beaucoup ». Et je reconnus Gilberte. (TR II, 122)

Extrait n° 50 : la fille de Gilberte : une synthèse

L'étonnement que me causèrent les paroles de Gilberte et le plaisir qu'elles me firent furent bien vite remplacés, tandis que Mme de Saint-Loup s'éloignait vers un autre salon, par cette idée du Temps passé, qu'elle aussi à sa manière me rendait et sans même que je l'eusse vue, Mlle de Saint-Loup. Comme la plupart des êtres d'ailleurs, n'était-elle pas comme sont dans les forêts les « étoiles » des carrefours où viennent converger des routes venues, pour notre vie aussi, des points les plus différents.

Elles étaient nombreuses pour moi, celles qui aboutissaient à Mlle de Saint-Loup et qui rayonnaient autour d'elle. Et avant tout venaient aboutir à elle les deux grands « côtés » où j'avais fait tant de promenades et de rêves – par son père Robert de Saint-Loup le côté de Guermantes, par Gilberte sa mère, le côté de Méséglise qui était le côté de chez Swann.

L'un, par la mère de la jeune fille et les Champs-Élysées, me menait jusqu'à Swann, à mes soirs de Combray, au côté de Méséglise, l'autre par son père à mes après-midis de Balbec où je le revoyais près de la mer ensoleillée. Déjà entre ces deux routes des transversales s'établissaient.

Car ce Balbec réel où j'avais connu Saint-Loup, c'était en grande partie à cause de ce que Swann m'avait dit sur les églises, sur l'église persane surtout que j'avais tant voulu y aller et d'autre part, par Robert de Saint-Loup, neveu de la duchesse de Guermantes, je rejoignais à Combray encore, le côté de Guermantes.

Mais à bien d'autres points de ma vie encore conduisait Mlle de Saint-Loup, à la Dame en rose qui était sa grand-mère et que j'avais vue chez mon grand oncle. Nouvelle transversale ici car le valet de chambre de ce grand oncle et qui m'avait introduit ce jour-là et qui plus tard m'avait par le don d'une photographie permis d'identifier la dame en rose, était l'oncle du jeune homme que non seulement M. de Charlus, mais le père même de Mlle de Saint-Loup avait aimé, pour qui il avait rendu sa mère malheureuse. (TR 234-235)

La duchesse de Guermantes

Extrait n° 51 : Oriane de Guermantes

Un jour ma mère me dit : « Puisque tu parles toujours de Mme de Guermantes, comme le docteur Percepied l'a très bien soignée il y a quatre ans, elle doit venir à Combray pour assister au mariage de sa fille. Tu pourras l'apercevoir à la cérémonie. » C'était du reste par le docteur Percepied que j'avais le plus entendu parler de Mme de Guermantes, et il nous avait même montré le numéro d'une revue illustrée où elle était représentée dans le costume qu'elle portait à un bal travesti chez la princesse de Léon.

Tout d'un coup pendant la messe de mariage, un mouvement que fit le suisse en se déplaçant me permit de voir assise dans une chapelle une dame blonde avec un grand nez, des yeux bleus et perçants, une cravate bouffante en soie mauve, lisse, neuve et brillante, et un petit bouton au coin du nez.

Et parce que dans la surface de son visage rouge, comme si elle eût eu très chaud, je distinguais, diluées et à peine perceptibles, des parcelles d'analogie avec le portrait qu'on m'avait montré, parce que surtout les traits particuliers que je relevais en elle, si j'essayais de les énoncer, se formulaient précisément dans les mêmes termes : un grand nez, des yeux bleus, dont s'était servi le docteur Percepied quand il avait décrit devant moi la Duchesse de Guermantes, je me dis : cette dame ressemble à Mme de Guermantes, or la chapelle où elle suivait la messe était celle de Gilbert le Mauvais, sous les plates tombes de laquelle, dorées et distendues comme des alvéoles de miel, reposaient les anciens comtes de Brabant, et que je me rappelais être à ce qu'on m'avait dit réservée à la famille de Guermantes quand quelqu'un de ses membres venait pour une cérémonie à Combray ; il ne pouvait vraisemblablement y avoir qu'une seule femme ressemblant au portrait de Mme de Guermantes, qui fût ce jour-là, jour où elle devait justement venir, dans cette chapelle : c'était elle ! Ma déception était grande.

Elle provenait de ce que je n'avais jamais pris garde quand je pensais à Mme de Guermantes, que je me la représentais avec les couleurs d'une tapisserie ou d'un vitrail, dans un autre siècle, d'une autre matière que le reste des personnes vivantes.

Jamais je ne m'étais avisé qu'elle pouvait avoir une figure rouge, une cravate mauve comme Mme Sazerat, et l'ovale de ses joues me fit tellement souvenir de personnes que j'avais vues à la maison que le soupçon m'effleura, pour se dissiper d'ailleurs aussitôt après, que cette dame en son principe générateur, en toutes ses molécules, n'était peut-être pas substantiellement la Duchesse de Guermantes, mais que son corps, ignorant du nom qu'on lui appliquait, appartenait à un certain type féminin, qui comprenait aussi des femmes de médecins et de commerçants. « C'est cela, ce n'est que cela, Mme de Guermantes ! », disait la mine attentive et étonnée avec laquelle je contemplais cette image qui naturellement n'avait aucun rapport avec celles qui sous le même nom de Mme de Guermantes étaient apparues tant de fois dans mes songes, puisque, elle, elle n'avait pas été comme les autres arbitrairement formée par moi, mais qu'elle m'avait sauté aux yeux pour la première fois il y a un moment seulement, dans l'église ; qui n'était pas de la même nature, n'était pas colorable à volonté comme elles qui se laissaient imbiber de la teinte orangée d'une syllabe, mais était si réelle que tout, jusqu'à ce petit bouton qui s'enflammait au coin du nez, certifiait son assujettissement aux lois de la vie, comme dans une apothéose de théâtre, un plissement de la robe de la fée, un tremblement de son petit doigt, dénoncent la

présence matérielle d'une actrice vivante, là où nous étions incertains si nous n'avions pas devant les yeux une simple projection lumineuse. (CS, 162-163)

Extrait n° 52 : Rêverie sur le nom

Et, en même temps que Mme de Guermantes, changeait sa demeure, issue elle aussi de ce nom que fécondait d'année en année telle ou telle parole entendue qui modifiait mes rêveries ; cette demeure les reflétait dans ses pierres mêmes devenues réfléchissantes comme la surface d'un nuage ou d'un lac. Un donjon sans épaisseur qui n'était qu'une bande de lumière orangée et du haut duquel le seigneur et sa dame décidaient de la vie et de la mort de leurs vassaux avait fait place - tout au bout de ce « côté de Guermantes » où, par tant de beaux après-midi, je suivais avec mes parents le cours de la Vivonne — à cette terre torrentueuse où la duchesse m'apprenait à pêcher la truite et à connaître le nom des fleurs aux grappes violettes et rougeâtres qui décoraient les murs bas des enclos environnants : puis ç'avait été la terre héréditaire, le poétique domaine, où cette race altière de Guermantes, comme une tour jaunissante et fleuronée qui traverse les âges, s'élevait déjà sur la France, alors que le ciel était encore vide, là où devaient plus tard surgir Notre-Dame de Paris et Notre-Dame de Chartres, alors qu'au sommet de la colline de Laon la nef de la cathédrale ne s'était pas posée comme l'Arche du Déluge au sommet du mont Ararat, emplie de Patriarches et de Justes anxieusement penchés aux fenêtres pour voir si la colère de Dieu s'est apaisée, emportant avec elle les types des végétaux qui multiplieront sur la terre, débordante d'animaux qui s'échappent jusque par les tours où des bœufs se promenant paisiblement sur la toiture, regardent de haut les plaines de Champagne ; alors que le voyageur qui quittait Beauvais à la fin du jour ne voyait pas encore le suivre en tournoyant, dépliées sur l'écran d'or du couchant, les ailes noires et ramifiées de la cathédrale. C'était, ce Guermantes, comme le cadre d'un roman, un paysage imaginaire que j'avais peine à me représenter et d'autant plus le désir de découvrir, enclavé au milieu de terres et de routes réelles qui tout à coup s'imprégneraient de particularités héraldiques, à deux lieues d'une gare ; je me rappelais les noms des localités voisines comme si elles avaient été situées au pied du Parnasse ou de l'Hélicon, et elles me semblaient précieuses comme les conditions matérielles — en science topographique — de la production d'un phénomène mystérieux. Je revoyais les armoiries qui sont peintes aux soubassements des vitraux de Combray, et dont les quartiers s'étaient remplis, siècle par siècle, de toutes les seigneuries que, par mariages ou acquisitions, cette illustre maison avait fait voler à elle de tous les coins de l'Allemagne, de l'Italie et de la France : terres immenses du Nord, cités puissantes du Midi, venues se rejoindre et se composer en Guermantes, et, perdant leur matérialité, inscrire allégoriquement leur donjon de sinople ou leur château d'argent dans son champ d'azur.

J'avais entendu parler des célèbres tapisseries de Guermantes et je les voyais, médiévales et bleues, un peu grosses, se détacher comme un nuage sur le nom amarante et légendaire, au pied de l'antique forêt où chassa si souvent Childebert, et ce fin fond mystérieux des terres, ce lointain des siècles, il me semblait qu'aussi bien que par un voyage je pénétrerais dans leurs secrets, rien qu'en approchant un instant à Paris Mme de Guermantes, suzeraine du lieu et dame du lac, comme si son visage et ses paroles eussent dû posséder le charme local des futaies et des rives, et les mêmes particularités séculaires que le vieux coutumier de ses archives. (CG, 12-13)

Extrait n° 53 : mon manège

Je sentais que je lui déplaisais en allant chaque matin au-devant d'elle ; mais si même j'avais eu le courage de rester deux ou trois jours sans le faire, peut-être cette abstention qui eût représenté pour moi un tel sacrifice, Mme de Guermantes ne l'eût pas remarquée, ou l'aurait attribuée à quelque empêchement indépendant de ma volonté. Et en effet je n'aurais pu réussir à cesser d'aller sur sa route, qu'en m'arrangeant à être dans l'impossibilité de le faire, car le besoin sans cesse renaissant de la rencontrer, d'être pendant un instant l'objet de son attention, la personne à qui s'adressait son salut, ce besoin-là était plus fort que l'ennui de lui déplaire. Il aurait fallu m'éloigner pour quelque temps ; je n'en avais pas le courage. J'y songeais quelquefois. Je disais alors à Françoise de faire mes malles, puis aussitôt après de les défaire. Et comme le démon du pastiche, et de ne pas paraître vieux jeu, altère la forme la plus naturelle et la plus sûre de soi, Françoise, empruntant cette expression au vocabulaire de sa fille, disait que j'étais dingo. Elle n'aimait pas cela, elle disait que je « balançais » toujours, car elle usait, quand elle ne voulait pas rivaliser avec les modernes, du langage de Saint-Simon. Il est vrai qu'elle aimait encore moins quand je parlais en maître. Elle savait que cela ne m'était pas naturel et ne me seyait pas, ce qu'elle traduisait en disant que « le voulu ne m'allait pas. » Je n'aurais eu le courage de partir que dans une direction qui me rapprochât de Mme de Guermantes. Ce n'était pas chose impossible. Ne serait-ce pas en effet me trouver plus près d'elle que je ne l'étais le matin dans la rue, solitaire, humilié, sentant que pas une seule des pensées que j'aurais voulu lui adresser n'arrivait jamais jusqu'à elle, dans ce piétinement sur place, de mes promenades qui pourraient durer indéfiniment sans m'avancer en rien — si j'allais à beaucoup de lieues de Mme de Guermantes, mais chez quelqu'un qu'elle connût, qu'elle sut difficile dans le choix de ses relations et qui m'appréciât, qui pourrait lui parler de moi, et sinon obtenir d'elle ce que je voulais, au moins le lui faire savoir, quelqu'un grâce à qui, en tous cas, rien que parce que j'envisagerais avec lui s'il pourrait se charger ou non de tel ou tel message auprès d'elle, je donnerais à mes songeries solitaires et muettes, une forme nouvelle, parlée, active, qui me semblerait un progrès, presque une réalisation. Ce qu'elle faisait durant la vie mystérieuse de la « Guermantes » qu'elle était, cela, qui était l'objet de ma rêverie constante, y intervenir, même de façon indirecte, comme avec un levier, en mettant en œuvre quelqu'un à qui ne fussent pas interdits l'hôtel de la duchesse, ses soirées, la conversation prolongée avec elle, ne serait-ce pas un contact plus distant mais plus effectif que ma contemplation dans la rue tous les matins ? (CG 61-62)

Extrait n° 54 : mouvement inverse

Au moment où elle traversait le salon où j'étais assis, la pensée pleine du souvenir des amis que je ne connaissais pas et qu'elle allait peut-être retrouver tout à l'heure dans une autre soirée, Mme de Guermantes m'aperçut sur ma bergère, véritable indifférent qui ne cherchais qu'à être aimable, alors que tandis que j'aimais, j'avais tant essayé de prendre sans y réussir, l'air d'indifférence ; elle obliqua, vint à moi et retrouvant le sourire du soir de l'Opéra-Comique et que le sentiment pénible d'être aimée par quelqu'un qu'elle n'aimait pas n'effaçait plus :

— Non, ne vous dérangez pas, vous permettez que je m'asseye un instant à côté de vous ? me dit-elle en relevant gracieusement son immense jupe qui sans cela eût occupé la bergère dans son entier.

Plus grande que moi et accrue encore de tout le volume de sa robe, j'étais presque effleuré par son admirable bras nu autour duquel un duvet imperceptible et innombrable faisait fumer perpétuellement comme une vapeur dorée, et par la torsade

blonde de ses cheveux qui m'envoyaient leur odeur. N'ayant guère de place elle ne pouvait se tourner facilement vers moi et obligée de regarder plutôt devant elle que de mon côté, prenait une expression rêveuse et douce, comme dans un portrait.

— Avez-vous des nouvelles de Robert ? me dit-elle.

Mme de Villeparisis passa à ce moment-là.

— Eh bien ! vous arrivez à une jolie heure, monsieur, pour une fois qu'on vous voit.

Et remarquant que je parlais avec sa nièce, supposant peut-être que nous étions plus liés qu'elle ne savait.

— Mais je ne veux pas déranger votre conversation avec Oriane, ajouta-t-elle, (car les bons offices de l'entremetteuse font partie des devoirs d'une maîtresse de maison). Vous ne voulez pas venir dîner mercredi avec elle ? (CG II, 61-62)

Extrait n° 55 : désenchantement mutuel

Son esprit, d'une formation si antérieure au mien, était pour moi l'équivalent de ce que m'avait offert la démarche des jeunes filles de la petite bande au bord de la mer. Mme de Guermantes m'offrait, domestiquée et soumise par l'amabilité, par le respect envers les valeurs spirituelles, l'énergie et le charme d'une cruelle petite fille de l'aristocratie des environs de Combray, qui, dès son enfance, montait à cheval, cassait les reins aux chats, arrachait l'œil aux lapins et aussi bien qu'elle était restée une fleur de vertu, aurait pu tant elle avait les mêmes élégances, pas mal d'années auparavant, être la plus brillante maîtresse du prince de Sagan.

Seulement elle était incapable de comprendre ce que j'avais cherché en elle — le charme du nom de Guermantes — et le petit peu que j'y avais trouvé, un reste provincial de Guermantes. Nos relations étaient-elles fondées sur un malentendu qui ne pouvait manquer de se manifester dès que mes hommages, au lieu de s'adresser à la femme relativement supérieure qu'elle se croyait être, iraient vers quelque autre femme aussi médiocre et exhalant le même charme involontaire ?

Malentendu si naturel et qui existera toujours entre un jeune homme rêveur et une femme du monde, mais qui le trouble profondément, tant qu'il n'a pas encore reconnu la nature de ses facultés d'imagination et n'a pas pris son parti des déceptions inévitables qu'il doit éprouver auprès des êtres, comme au théâtre, en voyage et même en amour. (CG II, 172)

Extrait n° 56

Et indifférente en elle-même, leur vieillesse me désolait en m'avertissant des approches de la mienne. Celles-ci me furent du reste proclamées coup sur coup par des paroles qui, à quelques minutes d'intervalle, vinrent me frapper comme les trompettes du Jugement. La première fut prononcée par la Duchesse de Guermantes ; je venais de la voir, passant entre une double haie de curieux qui, sans se rendre compte des merveilleux artifices de toilette et d'esthétique qui agissaient sur eux, émus devant cette tête rousse, ce corps saumoné émergeant à peine de ses ailerons de dentelle noire, et étranglé de bijoux, le regardaient, dans la sinuosité héréditaire de ses lignes, comme ils eussent fait de quelque vieux poisson sacré, chargé de pierreries, en lequel s'incarnait le Génie protecteur de la famille Guermantes. « Ah ! me dit-elle, quelle joie de vous voir, vous mon plus vieil ami ». Et, dans mon amour-propre de jeune homme de Combray qui ne m'étais jamais compté à aucun moment comme pouvant être un de ses amis, participant vraiment à la vraie vie mystérieuse qu'on menait chez les

Guermantes, un de ses amis au même titre que M. de Bréauté, que M. de Forestelle, que Swann, que tous ceux qui étaient morts, j'aurais pu en être flatté, j'en étais surtout malheureux. Son plus vieil ami, me dis-je, elle exagère, peut-être un des plus vieux, mais suis-je donc... » (TR II, 92)

Extrait n° 57 : Quelle vérité ?

M. de Guermantes ne gardait ses foudres que pour la duchesse sur les libres fréquentations de laquelle Mme de Forcheville ne manquait pas d'attirer l'attention irritée du duc. Aussi la duchesse était-elle fort malheureuse. Il est vrai que M. de Charlus à qui j'en avais parlé une fois prétendait que les premiers torts n'avaient pas été du côté de son frère, que la légende de pureté de la duchesse était faite en réalité d'un nombre incalculable d'aventures habilement dissimulées. Je n'avais jamais entendu parler de cela. Pour presque tout le monde Mme de Guermantes était une femme toute différente. L'idée qu'elle avait été toujours irréprochable gouvernait les esprits. Entre ces deux idées je ne pouvais décider laquelle était conforme à la vérité, cette vérité que presque toujours les trois quarts des gens ignorent. Je me rappelais bien certains regards bleus et vagabonds de la Duchesse de Guermantes dans la nef de Combray, mais vraiment aucune des deux idées n'était réfutée par eux et l'une et l'autre pouvait leur donner un sens différent et aussi acceptable. Dans ma folie, enfant, je les avais pris un instant pour des regards d'amour, adressés à moi. Depuis j'avais compris qu'ils n'étaient que des regards bienveillants d'une suzeraine pareille à celle des vitraux de l'église pour ses vassaux. Fallait-il maintenant croire que c'était ma première idée qui avait été la vraie, et que si plus tard jamais la duchesse ne m'avait parlé d'amour, c'est parce qu'elle avait craint de se compromettre avec un ami de sa tante et de son neveu plus qu'avec un enfant inconnu rencontré par hasard à Saint-Hilaire de Combray ? (TR II, 226)

Albertine

Extrait n° 58 : Albertine, 1^{ère} apparition

La tribune des musiciens formait au-dessus de lui un tremplin naturel et tentant sur lequel sans une hésitation l'aînée de la petite bande se mit à courir ; elle sauta par-dessus le vieillard épouvanté, dont la casquette marine fut effleurée par les pieds agiles, au grand amusement des autres jeunes filles, surtout de deux yeux verts dans une figure poupine qui exprimèrent pour cet acte une admiration et une gaieté où je crus discerner un peu de timidité, d'une timidité honteuse et fanfaronne, qui n'existât pas chez les autres.

« C'pauvre vieux, i m'fait d'la peine, il a l'air à moitié crevé », dit l'une de ces filles d'une voix rogommeuse et avec un accent à demi ironique.

Elles firent quelques pas encore, puis s'arrêtèrent un moment au milieu du chemin sans s'occuper d'arrêter la circulation des passants, en un conciliabule, un agrégat de forme irrégulière, compact, insolite et piaillant, comme des oiseaux qui s'assemblent au moment de s'envoler ; puis elles reprirent leur lente promenade le long de la digue, au-dessus de la mer.

Maintenant, leurs traits charmants n'étaient plus indistincts et mêlés. Je les avais répartis et agglomérés (à défaut du nom de chacune, que j'ignorais) autour de la grande qui avait sauté par-dessus le vieux banquier ; de la petite qui détachait sur l'horizon de la mer ses joues bouffies et roses, ses yeux verts ; de celle au teint bruni, au nez droit, qui tranchait au milieu des autres ; d'une autre, au visage blanc comme

un œuf dans lequel un petit nez faisait un arc de cercle comme un bec de poussin, visage comme en ont certains très jeunes gens ; d'une autre encore, grande, couverte d'une pèlerine (qui lui donnait un aspect si pauvre et démentait tellement sa tournure élégante que l'explication qui se présentait à l'esprit était que cette jeune fille devait avoir des parents assez brillants et plaçant leur amour-propre assez au-dessus des baigneurs de Balbec et de l'élégance vestimentaire de leurs propres enfants pour qu'il leur fût absolument égal de la laisser se promener sur la digue dans une tenue que de petites gens eussent jugée trop modeste) ; d'une fille aux yeux brillants, rieurs, aux grosses joues mates, sous un « polo » noir, enfoncé sur sa tête, qui poussait une bicyclette avec un dandinement de hanches si dégingandé, un air et en employant des termes d'argot si voyous et criés si fort, quand je passai auprès d'elle (parmi lesquels je distinguai cependant la phrase fâcheuse de « vivre sa vie ») qu'abandonnant l'hypothèse que la pèlerine de sa camarade m'avait fait échafauder, je conclus plutôt que toutes ces filles appartenaient à la population qui fréquente les vélodromes, et devaient être les très jeunes maîtresses de coureurs cyclistes. En tout cas, dans aucune de mes suppositions, ne figurait celle qu'elles eussent pu être vertueuses. (JF II, 86)

Extrait n° 59 : élaboration du portrait

Que connaissais-je d'Albertine ? Un ou deux profils sur la mer, moins beaux assurément que ceux des femmes de Véronèse que j'aurais dû, si j'avais obéi à des raisons purement esthétiques lui préférer. Or, est-ce à d'autres raisons que je pouvais obéir puisque, l'anxiété tombée, je ne pouvais retrouver que ces profils muets, je ne possédais rien d'autre ? Depuis que j'avais vu Albertine, j'avais fait chaque jour à son sujet, des milliers de réflexions, j'avais poursuivi avec ce que j'appelais elle, tout un entretien intérieur, où je la faisais questionner, répondre, penser, agir, et dans la série indéfinie d'Albertine imaginées qui se succédaient en moi heure par heure, l'Albertine réelle, aperçue sur la plage, ne figurait qu'en tête, comme la créatrice d'un rôle, l'étoile, ne paraît, dans une longue série de représentations, que dans les toutes premières. Cette Albertine-là n'était guère qu'une silhouette, tout ce qui s'y était superposé était de mon crû, tant dans l'amour les apports qui viennent de nous l'emportent — à ne se placer même qu'au point de vue quantité — sur ceux qui nous viennent de l'être aimé. Et cela est vrai des amours les plus effectifs. Il en est qui peuvent non seulement se former mais subsister autour de bien peu de chose, — et même parmi ceux qui ont reçu leur exaucement charnel. (JF II, 144)

Extrait n° 60 : taire son amour

Nous allâmes retrouver les autres jeunes filles pour rentrer. Je savais maintenant que j'aimais Albertine ; mais, hélas ! je ne me souciais pas de le lui apprendre. C'est que, depuis le temps des jeux aux Champs-Élysées, ma conception de l'amour était devenue différente si les êtres auxquels s'attachaient successivement mon amour demeuraient presque identiques.

D'une part l'aveu, la déclaration de ma tendresse à celle que j'aimais ne me semblait plus une des scènes capitales et nécessaires de l'amour ; ni celui-ci, une réalité extérieure mais seulement un plaisir subjectif.

Et ce plaisir je sentais qu'Albertine ferait d'autant plus ce qu'il fallait pour l'entretenir qu'elle ignorerait que je l'éprouvais.

Pendant tout ce retour, l'image d'Albertine noyée dans la lumière qui émanait des autres jeunes filles ne fut pas seule à exister pour moi. Mais comme la lune qui n'est qu'un petit nuage blanc d'une forme plus caractérisée et plus fixe pendant le jour, prend toute

sa puissance dès que celui-ci s'est éteint, ainsi quand je fus rentré à l'hôtel ce fut la seule image d'Albertine qui s'éleva de mon cœur et se mit à briller.
Ma chambre me semblait tout d'un coup nouvelle. (JF II, 202)

Extrait n° 61 : Incertitude du texte

Quelles que soient les leçons que l'on tire de la relation du Narrateur avec Albertine, il convient de noter d'emblée le flou du texte, ou peut-être de la mémoire involontaire du sujet (et, en tout état de cause, les hésitations de l'auteur, maître de son monde) quant à l'accomplissement de leurs relations. Dans un premier temps, il est question d'une possession dans l'indifférence, ensuite d'étreintes inaccomplies. Dénégation involontaire de l'auteur ? Peu importe en effet, puisqu'il s'agit, à travers ces relations, de montrer que l'évolution des sentiments, les troubles et les inquiétudes de l'âme se développent indépendamment de la possession ou non.

Je restai seul dans la chambre, cette même chambre trop haute de plafond où j'avais été si malheureux à la première arrivée, où j'avais pensé avec tant de tendresse à Mlle de Stermaria, guetté le passage d'Albertine et de ses amies comme d'oiseaux migrateurs arrêtés sur la plage, où je l'avais possédée avec tant d'indifférence quand je l'avais fait chercher par le lift, où j'avais connu la bonté de ma grand'mère, puis appris qu'elle était morte ; ces volets au pied desquels tombait la lumière du matin, je les avais ouverts la première fois pour apercevoir les premiers contreforts de la mer (ces volets qu'Albertine me faisait fermer pour qu'on ne nous vît pas nous embrasser). (SG II, 230)

D'ailleurs, Albertine m'effrayait en me disant que j'avais raison, pour ne pas lui faire de tort, de dire que je n'étais pas son amant, puisque aussi bien, ajoutait-elle, « c'est la vérité que vous ne l'êtes pas ». Je ne l'étais peut-être pas complètement en effet, mais alors, fallait-il penser que toutes les choses que nous faisons ensemble, elle les faisait aussi avec tous les hommes dont elle me jurait qu'elle n'avait pas été la maîtresse ? Vouloir connaître à tout prix ce qu'Albertine pensait, qui elle voyait, qui elle aimait, comme il était étrange que je sacrifiasse tout à ce besoin, puisque j'avais éprouvé le même besoin de savoir au sujet de Gilberte, des noms propres, des faits, qui m'étaient maintenant si indifférents. (P. 131)

Extrait n° 62 : le baiser refusé

La vue du cou nu d'Albertine, de ces joues trop roses, m'avait jeté dans une telle ivresse, c'est-à-dire avait mis pour moi la réalité du monde non plus dans la nature, mais dans le torrent des sensations que j'avais peine à contenir, que cette vue avait rompu l'équilibre entre la vie immense, indestructible qui roulait dans mon être et la vie de l'univers, si chétive en comparaison.

La mer, que j'apercevais à côté de la vallée dans la fenêtre, les seins bombés des premières falaises de Maineville, le ciel où la lune n'était pas encore montée au zénith, tout cela semblait plus léger à porter que des plumes pour les globes de mes prunelles qu'entre mes paupières je sentais dilatés, résistants, prêts à soulever bien d'autres fardeaux, toutes les montagnes du monde, sur leur surface délicate.

Leur orbe ne se trouvait plus suffisamment rempli par la sphère même de l'horizon.

Et tout ce que la nature eût pu m'apporter de vie m'eût semblé bien mince, les souffles de la mer m'eussent paru bien courts pour l'immense aspiration qui soulevait ma poitrine.

Je me penchai vers Albertine pour l'embrasser.

La mort eût du me frapper en ce moment que cela m'eût paru indifférent ou plutôt impossible, car la vie n'était pas hors de moi, elle était en moi ; j'aurais souri de pitié si un philosophe eût émis l'idée qu'un jour même éloigné, j'aurais à mourir, que les forces éternelles de la nature me survivraient, les forces de cette nature sous les pieds divins de qui je n'étais qu'un grain de poussière ; qu'après moi, il y aurait encore ces falaises arrondies et bombées, cette mer, ce clair de lune, ce ciel ! Comment cela eût-il été possible, comment le monde eût-il pu durer plus que moi, puisque je n'étais pas perdu en lui, puisque c'était lui qui était enclos en moi, en moi qu'il était bien loin de remplir, en moi, où, en sentant la place d'y entasser tant d'autres trésors, je jetais dédaigneusement dans un coin ciel, mer et falaises.

« Finissez ou je sonne », s'écria Albertine voyant que je me jetais sur elle pour l'embrasser.

Mais je me disais que ce n'était pas pour ne rien faire qu'une jeune fille fait venir un jeune homme en cachette, en s'arrangeant pour que sa tante ne le sache pas, que d'ailleurs l'audace réussit à ceux qui savent profiter des occasions ; dans l'état d'exaltation où j'étais le visage rond d'Albertine, éclairé d'un feu intérieur comme par une veilleuse, prenait pour moi un tel relief qu'imitant la rotation d'une sphère ardente, il me semblait tourner telles ces figures de Michel-Ange qu'emporte un immobile et vertigineux tourbillon.

J'allais savoir l'odeur, le goût, qu'avait ce fruit rose inconnu.

J'entendis un son précipité, prolongé et criard.

Albertine avait sonné de toutes ses forces. (JF 209)

Extrait n° 63 : intermittences

Puis un jour je me décidai à faire dire à Albertine que je la recevrais prochainement. C'est qu'un matin de grande chaleur prématurée, les mille cris des enfants qui jouaient, des baigneurs plaisantant, des marchands de journaux, m'avaient décrit en traits de feu, en flammèches entrelacées, la plage ardente que les petites vagues venaient une à une arroser de leur fraîcheur ; alors avait commencé le concert symphonique mêlé au clapotement de l'eau dans lequel les violons vibraient comme un essaim d'abeilles égaré sur la mer.

Aussitôt j'avais désiré de réentendre le rire d'Albertine, de revoir ses amies, ces jeunes filles se détachant sur les flots, et restées dans mon souvenir le charme inséparable, la flore caractéristique de Balbec ; et j'avais résolu d'envoyer par Françoise un mot à Albertine, pour la semaine prochaine, tandis que montant doucement, la mer à chaque déferlement de lame, recouvrait complètement de coulées de cristal la mélodie dont les phrases apparaissaient séparées les unes des autres comme ces anges luthiers qui au faite de la cathédrale italienne s'élèvent entre les crêtes de porphyre bleu et de jaspe écumant. Mais le jour où Albertine vint, le temps s'était de nouveau gâté et rafraîchi, et d'ailleurs je n'eus pas l'occasion d'entendre son rire ; elle était de fort mauvaise humeur.

« Balbec est assommant cette année, me dit-elle. Je tâcherai de ne pas rester longtemps. Vous savez que je suis ici depuis Pâques, cela fait plus d'un mois. Il n'y a personne. Si vous croyez que c'est folichon ». (SG II, 211)

Extrait n° 64 : ruse

Aussitôt seuls et engagés dans le corridor, Albertine me dit : « Qu'est-ce que vous avez contre moi ? »

Ma dureté avec elle m'avait-elle été pénible à moi-même ? N'était-elle de ma part qu'une ruse inconsciente se proposant d'amener vis-à-vis de moi mon amie à cette attitude de crainte et de prière qui me permettrait de l'interroger, et peut-être d'apprendre laquelle des deux hypothèses je formais depuis longtemps sur elle était la vraie.

Toujours est-il que quand j'entendis sa question, je me sentis soudain heureux comme quelqu'un qui touche à un but longtemps désiré.

Avant de lui répondre je la conduisis jusqu'à ma porte. Celle-ci en s'ouvrant fit refluer la lumière rose qui remplissait la chambre et changeait la mousseline blanche des rideaux tendus sur le soir, ce lampas aurore.

J'allai jusqu'à la fenêtre ; les mouettes étaient posées de nouveau sur les flots ; mais maintenant elles étaient roses.

Je le fis remarquer à Albertine : « Ne détournez pas la conversation, me dit-elle, soyez franc comme moi ». Je mentis. Je lui déclarai qu'il lui fallait écouter un aveu préalable, celui d'une grande passion que j'avais depuis quelque temps pour Andrée, et je le lui fis avec une simplicité et une franchise dignes du théâtre mais qu'on n'a guère dans la vie que pour les amours qu'on ne ressent pas. (SG 53)

Extrait n° 65 : Albertine entretient ma jalousie

Sans me sentir le moins du monde amoureux d'Albertine, sans faire figurer au nombre des plaisirs les moments que nous passions ensemble, j'étais resté préoccupé de l'emploi de son temps ; certes, j'avais fui Balbec pour être certain qu'elle ne pourrait plus voir telle ou telle personne, avec laquelle j'avais tellement peur qu'elle ne fît le mal en riant, peut-être en riant de moi, que j'avais adroitement tenté de rompre d'un seul coup, par mon départ, toutes ses mauvaises relations. Et Albertine avait une telle force de passivité, une si grande faculté d'oublier et de se soumettre, que ces relations avaient été brisées en effet et la phobie qui me hantait guérie. Mais elle peut revêtir autant de formes que le mal incertain qui est son objet. Tant que ma jalousie ne s'était pas réincarnée en des êtres nouveaux, j'avais eu après mes souffrances passées un intervalle de calme.

Mais à une maladie chronique le moindre prétexte sert pour renaître, comme d'ailleurs au vice de l'être qui est cause de cette jalousie, la moindre occasion peut servir pour s'exercer à nouveau (après une trêve de chasteté) avec des êtres différents. J'avais pu séparer Albertine de ses complices et, par là, exorciser mes hallucinations ; si on pouvait lui faire oublier les personnes, rendre brefs ses attachements, son goût du plaisir était, lui aussi, chronique et n'attendait peut-être qu'une occasion pour se donner cours. Or, Paris en fournit autant que Balbec. (P. I, 27)

Extrait n° 66 : le sommeil d'Albertine

Étendue de la tête aux pieds sur mon lit, dans une attitude d'un naturel qu'on n'aurait pu inventer, je lui trouvais l'air d'une longue tige en fleur qu'on aurait déposée là, et c'était ainsi en effet : le pouvoir de rêver que je n'avais qu'en son absence, je le retrouvais à ces instants auprès d'elle, comme si en dormant elle était devenue une plante. Par là, son sommeil réalisait, dans une certaine mesure, la possibilité de l'amour ; seul, je pouvais penser à elle, mais elle me manquait, je ne la possédais pas. Présente, je lui parlais, mais j'étais trop absent de moi-même pour pouvoir penser.

Quand elle dormait, je n'avais plus à parler, je savais que je n'étais plus regardé par elle, je n'avais plus besoin de vivre à la surface de moi-même. En fermant les yeux, en perdant la conscience, Albertine avait dépouillé, l'un après l'autre, ses différents caractères d'humanité qui m'avaient déçu depuis le jour où j'avais fait sa connaissance. Elle n'était plus animée que de la vie inconsciente des végétaux, des arbres, vie plus différente de la mienne plus étrange et qui cependant m'appartenait davantage. Son moi ne s'échappait pas à tous moments, comme quand nous causions, par les issues de la pensée inavouée et du regard. Elle avait rappelé à soi tout ce qui d'elle était au dehors, elle s'était réfugiée, enclose, résumée, dans son corps. En la tenant sous mon regard, dans mes mains, j'avais cette impression de la posséder tout entière que je n'avais pas quand elle était réveillée. Sa vie m'était soumise, exhalait vers moi son léger souffle. J'écoutais cette murmurante émanation mystérieuse, douce comme un zéphyr marin, féérique comme ce clair de lune qu'était son sommeil. Tant qu'il persistait, je pouvais rêver à elle, et pourtant la regarder, et quand ce sommeil devenait plus profond, la toucher, l'embrasser. Ce que j'éprouvais alors, c'était un amour devant quelque chose d'aussi pur, d'aussi immatériel dans sa sensibilité, d'aussi mystérieux que si j'avais été devant les créatures inanimées que sont les beautés de la nature. (P. I, 92-93)

Extrait n° 67 : séquestration volontaire d'Albertine

Si le but d'Albertine était de me rendre du calme, elle y réussit en partie ; ma raison d'ailleurs ne demandait qu'à me prouver que je m'étais trompé sur les mauvais projets d'Albertine, comme je m'étais peut-être trompé sur ses instincts vicieux. Sans doute je faisais, dans la valeur des arguments que ma raison me fournissait, la part du désir que j'avais de les trouver bons. Mais pour être équitable et avoir chance de voir la vérité, à moins d'admettre qu'elle ne soit jamais connue que par le pressentiment, par une émanation télépathique, ne fallait-il pas me dire que si ma raison, en cherchant à amener ma guérison, se laissait mener par mon désir, en revanche, en ce qui concernait Mlle Vinteuil, les vices d'Albertine, ses intentions d'avoir une autre vie, son projet de séparation, lesquels étaient les corollaires de ses vices, mon instinct avait pu, lui, pour tâcher de me rendre malade, se laisser égarer par ma jalousie. D'ailleurs sa séquestration, qu'Albertine s'arrangeait elle-même si ingénieusement à rendre absolue, en m'ôtant la souffrance, m'ôta peu à peu le soupçon et je pus recommencer, quand le soir ramenait mes inquiétudes, à trouver dans la présence d'Albertine l'apaisement des premiers jours. Assise à côté de mon lit, elle parlait avec moi d'une de ces toilettes ou d'un de ces objets que je ne cessais de lui donner pour tâcher de rendre sa vie plus douce et sa prison plus belle. (P. II, 225)

Extrait n° 68 : Le chagrin et l'oubli

« Mademoiselle Albertine est partie ! » Comme la souffrance va plus loin en psychologie que la psychologie ! Il y a un instant, en train de m'analyser, j'avais cru que cette séparation sans s'être revus, était justement ce que je désirais, et comparant la médiocrité des plaisirs que me donnait Albertine à la richesse des désirs qu'elle me privait de réaliser, je m'étais trouvé subtil, j'avais conclu que je ne voulais plus la voir, que je ne l'aimais plus. Mais ces mots : « Mademoiselle Albertine est partie » venaient de traduire dans mon cœur une souffrance telle que je ne pourrais pas y résister plus longtemps. Ainsi ce que j'avais cru n'être rien pour moi, c'était tout simplement toute ma vie. Comme on s'ignore. Il fallait faire cesser immédiatement ma souffrance. Tendre pour moi-même comme ma mère pour ma grand'mère mourante, je me disais, avec cette même bonne volonté qu'on a de ne pas laisser souffrir ce qu'on aime : « Aie

une seconde de patience, on va te trouver un remède, sois tranquille, on ne va pas te laisser souffrir comme cela. » Ce fut dans cet ordre d'idées que mon instinct de conservation chercha pour les mettre sur ma blessure ouverte les premiers calmants : « Tout cela n'a aucune importance parce que je vais la faire revenir tout de suite. » (AD I, 7-8)

Extrait n° 69 : sa mort

Je laissai toute fierté vis-à-vis d'Albertine, je lui envoyai un télégramme désespéré lui demandant de revenir à n'importe quelles conditions, qu'elle ferait tout ce qu'elle voudrait, que je demandais seulement à l'embrasser une minute trois fois par semaine avant qu'elle se couche. Et elle eût dit une fois seulement, que j'eusse accepté une fois. Elle ne revint jamais. Mon télégramme venait de partir que j'en reçus un. Il était de Mme Bontemps. Le monde n'est pas créé une fois pour toutes pour chacun de nous. Il s'y ajoute au cours de la vie des choses que nous ne soupçonnions pas. Ah ! ce ne fut pas la suppression de la souffrance que produisirent en moi les deux premières lignes du télégramme : « Mon pauvre ami, notre petite Albertine n'est plus, pardonnez-moi de vous dire cette chose affreuse, vous qui l'aimiez tant. Elle a été jetée par son cheval contre un arbre pendant une promenade. Tous nos efforts n'ont pu la ranimer. Que ne suis-je morte à sa place ? » Non, pas la suppression de la souffrance, mais une souffrance inconnue, celle d'apprendre qu'elle ne reviendrait pas. Mais ne m'étais-je pas dit plusieurs fois qu'elle ne reviendrait peut-être pas ? Je me l'étais dit en effet, mais je m'apercevais maintenant que pas un instant je ne l'avais cru. Comme j'avais besoin de sa présence, de ses baisers pour supporter le mal que me faisaient mes soupçons, j'avais pris depuis Balbec l'habitude d'être toujours avec elle. (AD I, 97)

Extrait n° 70 : bienfait ?

Mais les êtres qui posent pour nous la douleur, nous accordent des séances bien fréquentes, dans cet atelier où nous n'allons que dans ces périodes-là et qui est à l'intérieur de nous-mêmes. Ces périodes-là sont comme une image de notre vie avec ses diverses douleurs. Car elles aussi en contiennent de différentes, et au moment où on croyait que c'était calmé, une nouvelle, une nouvelle, dans tous les sens du mot ; peut-être parce que ces situations imprévues nous forcent à entrer plus profondément en contact avec nous-même ; ces dilemmes douloureux que l'amour nous pose à tout instant nous instruisent, nous découvrent successivement la matière dont nous sommes faits. D'ailleurs, même quand elle ne fournit pas en nous la découvrant, la matière de notre œuvre, elle nous est utile en nous y incitant. L'imagination, la pensée, peuvent être des machines admirables en soi, mais elles peuvent être inertes. La souffrance alors les met en marche.

Aussi, quand Françoise voyant Albertine entrer par toutes les portes ouvertes chez moi comme un chien mettre partout le désordre, me ruiner, me causer tant de chagrins, me disait (car à ce moment-là j'avais déjà fait quelques articles et quelques traductions) : « Ah ! si Monsieur à la place de cette fille qui lui fait perdre tout son temps avait pris un petit secrétaire bien élevé qui aurait classé toutes les paperoles de Monsieur ! » J'avais peut-être tort de trouver qu'elle parlait sagement. En me faisant perdre mon temps, en me faisant du chagrin Albertine m'avait peut-être été plus utile, même au point de vue littéraire qu'un secrétaire qui eût rangé mes paperoles. Mais tout de même, quand un être est si mal conformé (et peut-être dans la nature cet être est-il l'homme) qu'il ne puisse aimer sans souffrir, et qu'il faille souffrir pour apprendre des vérités, la vie d'un tel être finit par être bien lassante. (TR II, 67)

Extrait n° 71 : la Petite Madeleine

Et tout d'un coup le souvenir m'est apparu. Ce goût c'était celui du petit morceau de madeleine que le dimanche matin à Combray (parce que ce jour-là je ne sortais pas avant l'heure de la messe), quand j'allais lui dire bonjour dans sa chambre, ma tante Léonie m'offrait après l'avoir trempé dans son infusion de thé ou de tilleul. La vue de la petite madeleine ne m'avait rien rappelé avant que je n'y eusse goûté ; peut-être parce que, en ayant souvent aperçu depuis, sans en manger, sur les tablettes des pâtisseries, leur image avait quitté ces jours de Combray pour se lier à d'autres plus récents ; peut-être parce que de ces souvenirs abandonnés si longtemps hors de la mémoire, rien ne survivait, tout s'était désagrégé ; les formes, — et celle aussi du petit coquillage de pâtisserie, si grassement sensuel, sous son plissage sévère et dévot — s'étaient abolies, ou, ensommeillées, avaient perdu la force d'expansion qui leur eût permis de rejoindre la conscience. Mais, quand d'un passé ancien rien ne subsiste, après la mort des êtres, après la destruction des choses, seules, plus frêles mais plus vivaces, plus immatérielles, plus persistantes, plus fidèles, l'odeur et la saveur restent encore longtemps, comme des âmes, à se rappeler, à attendre, à espérer, sur la ruine de tout le reste, à porter sans fléchir, sur leur gouttelette presque impalpable, l'édifice immense du souvenir.

Et dès que j'eus reconnu le goût du morceau de madeleine trempé dans le tilleul que me donnait ma tante (quoique je ne susse pas encore et dusse remettre à bien plus tard de découvrir pourquoi ce souvenir me rendait si heureux), aussitôt la vieille maison grise sur la rue, où était sa chambre, vint comme un décor de théâtre s'appliquer au petit pavillon, donnant sur le jardin, qu'on avait construit pour mes parents sur ses derrières (ce pan tronqué que seul j'avais revu jusque-là) ; et avec la maison, la ville, depuis le matin jusqu'au soir et par tous les temps, la Place où on m'envoyait avant déjeuner, les rues où j'allais faire des courses, les chemins qu'on prenait si le temps était beau. Et comme dans ce jeu où les Japonais s'amuse à tremper dans un bol de porcelaine rempli d'eau, de petits morceaux de papier jusque-là indistincts qui, à peine y sont-ils plongés s'étirent, se contournent, se colorent, se différencient, deviennent des fleurs, des maisons, des personnages consistants et reconnaissables, de même maintenant toutes les fleurs de notre jardin et celles du parc de M. Swann, et les nymphéas de la Vivonne, et les bonnes gens du village et leurs petits logis et l'église et tout Combray et ses environs, tout cela qui prend forme et solidité, est sorti, ville et jardins, de ma tasse de thé. (CS I, 48)

Extrait n° 72 : naissance d'une vocation

Sans me dire que ce qui était caché derrière les clochers de Martinville devait être quelque chose d'analogue à une jolie phrase, puisque c'était sous la forme de mots qui me faisaient plaisir, que cela m'était apparu, demandant un crayon et du papier au docteur, je composai malgré les cahots de la voiture, pour soulager ma conscience et obéir à mon enthousiasme, le petit morceau suivant que j'ai retrouvé depuis et auquel je n'ai eu à faire subir que peu de changements :

« Seuls, s'élevant du niveau de la plaine et comme perdus en rase campagne, montaient vers le ciel les deux clochers de Martinville. Bientôt nous en vîmes trois : venant se placer en face d'eux par une volte hardie, un clocher retardataire, celui de Vieuxvicq, les avait rejoints. Les minutes passaient, nous allions vite et pourtant les trois clochers étaient toujours au loin devant nous, comme trois oiseaux posés sur la plaine, immobiles et qu'on distingue au soleil. Puis le clocher de Vieuxvicq s'écarta, prit ses distances, et les clochers de Martinville restèrent seuls, éclairés par la lumière

du couchant que même à cette distance, sur leurs pentes, je voyais jouer et sourire. Nous avons été si longs à nous rapprocher d'eux, que je pensais au temps qu'il faudrait encore pour les atteindre quand, tout d'un coup, la voiture ayant tourné, elle nous déposa à leurs pieds ; et ils s'étaient jetés si rudement au-devant d'elle, qu'on n'eut que le temps d'arrêter pour ne pas se heurter au porche.

Nous poursuivîmes notre route ; nous avons déjà quitté Martinville depuis un peu de temps et le village après nous avoir accompagnés quelques secondes avait disparu, que restés seuls à l'horizon à nous regarder fuir, ses clochers et celui de Vieuxvicq agitaient encore en signe d'adieu leurs cimes ensoleillées. Parfois l'un s'effaçait pour que les deux autres pussent nous apercevoir un instant encore ; mais la route changea de direction, ils virèrent dans la lumière comme trois pivots d'or et disparurent à mes yeux.

Mais, un peu plus tard, comme nous étions déjà près de Combray, le soleil étant maintenant couché, je les aperçus une dernière fois de très loin qui n'étaient plus que comme trois fleurs peintes sur le ciel au-dessus de la ligne basse des champs. Ils me faisaient penser aussi aux trois jeunes filles d'une légende, abandonnées dans une solitude où tombait déjà l'obscurité ; et tandis que nous nous éloignions au galop, je les vis timidement chercher leur chemin et après quelques gauches trébuchements de leurs nobles silhouettes, se serrer les uns contre les autres, glisser l'un derrière l'autre, ne plus faire sur le ciel encore rose qu'une seule forme noire, charmante et résignée, et s'effacer dans la nuit. »

Je ne repensai jamais à cette page, mais à ce moment-là, quand, au coin du siège où le cocher du docteur plaçait habituellement dans un panier les volailles qu'il avait achetées au marché de Martinville, j'eus fini de l'écrire, je me trouvai si heureux, je sentais qu'elle m'avait si parfaitement débarrassé de ces clochers et de ce qu'ils cachaient derrière eux, que, comme si j'avais été moi-même une poule et si je venais de pondre un œuf, je me mis à chanter à tue-tête. (CS 167-168)

Extrait n° 73

La félicité que je venais d'éprouver était bien en effet la même que celle que j'avais éprouvée en mangeant la madeleine et dont j'avais alors ajourné de rechercher les causes profondes. La différence purement matérielle était dans les images évoquées. Un azur profond enivrait mes yeux, des impressions de fraîcheur, d'éblouissante lumière tournoyaient près de moi et dans mon désir de les saisir, sans oser plus bouger que quand je goûtais la saveur de la madeleine en tâchant de faire parvenir jusqu'à moi ce qu'elle me rappelait, je restais, quitte à faire rire la foule innombrable des wattmen, à tituber comme j'avais fait tout à l'heure, un pied sur le pavé plus élevé, l'autre pied sur le pavé le plus bas. Chaque fois que je refaisais rien que matériellement ce même pas, il me restait inutile ; mais si je réussissais, oubliant la matinée Guermantes, à retrouver ce que j'avais senti en posant ainsi mes pieds, de nouveau la vision éblouissante et indistincte me frôlait comme si elle m'avait dit : « Saisis-moi au passage si tu en as la force et tâche à résoudre l'énigme du bonheur que je te propose ». Et presque tout de suite je le reconnus, c'était Venise dont mes efforts pour la décrire et les prétendus instantanés pris par ma mémoire ne m'avaient jamais rien dit et que la sensation que j'avais ressentie jadis sur deux dalles inégales du baptistère de Saint-Marc, m'avait rendue avec toutes les autres sensations jointes ce jour-là à cette sensations-là, et qui étaient restées dans l'attente, à leur rang, d'où un brusque hasard les avait impérieusement fait sortir, dans la série des jours oubliés. (TR II, 7-8)

Extrait n° 74 : matière du livre

Alors, moins éclatante sans doute que celle qui m'avait fait apercevoir que l'œuvre d'art était le seul moyen de retrouver le temps perdu, une nouvelle lumière se fit en moi. Et je compris que tous ces matériaux de l'œuvre littéraire, c'était ma vie passée, je compris qu'ils étaient venus à moi, dans les plaisirs frivoles, dans la paresse, dans la tendresse, dans la douleur emmagasinée par moi sans que je devinasse plus leur destination, leur survivance même, que la graine mettant en réserve tous les aliments qui nourriront la plante. Comme la graine, je pourrais mourir quand la plante se serait développée et je me trouvais avoir vécu pour elle, sans le savoir, sans que jamais ma vie me parût devoir entrer jamais en contact avec ces livres que j'aurais voulu écrire et pour lesquels, quand je me mettais autrefois à ma table, je ne trouvais pas de sujet. Ainsi toute ma vie jusqu'à ce jour aurait pu et n'aurait pas pu être résumée sous ce titre : Une vocation. Elle ne l'aurait pas pu en ce sens que la littérature n'avait joué aucun rôle dans ma vie. Elle l'aurait pu en ce que cette vie, les souvenirs de ses tristesses, de ses joies, formaient une réserve pareille à cet albumen qui est logé dans l'ovule des plantes et dans lequel celui - ci puise sa nourriture pour se transformer en graine, en ce temps où on ignore encore que l'embryon d'une plante se développe, lequel est pourtant le lieu de phénomènes chimiques et respiratoires secrets mais très actifs. Ainsi ma vie était-elle en rapport avec ce qui amènerait sa maturation. Et ceux qui se nourriraient ensuite d'elle, ignoreraient ce qui aurait été fait pour leur nourriture comme ignorent ceux qui mangent les graines alimentaires que les riches substances qu'elles contiennent, ont d'abord nourri la graine et permis sa maturation.

En cette matière, les mêmes comparaisons qui sont fausses si on part d'elles peuvent être vraies si on y aboutit. Le littérateur envie le peintre, il aimerait prendre des croquis, des notes, il est perdu s'il le fait.

Mais quand il écrit, il n'est pas un geste de ses personnages, un tic, un accent, qui n'ait été apporté à son inspiration par sa mémoire, il n'est pas un nom de personnage inventé sous lequel il ne puisse mettre soixante noms de personnages vus, dont l'un a posé pour la grimace, l'autre pour le monocle, tel pour la colère, tel pour le mouvement avantageux du bras, etc. (TR II, 54)

Extrait n° 75 : Swann modèle pour le Narrateur

En somme, si j'y réfléchissais, la matière de mon expérience me venait de Swann non pas seulement par tout ce qui le concernait lui-même et Gilberte. Mais c'était lui qui m'avait dès Combray donné le désir d'aller à Balbec, où sans cela mes parents n'eussent jamais eu l'idée de m'envoyer et sans quoi je n'aurais pas connu Albertine. Certes, c'est à son visage, tel que je l'avais aperçu pour la première fois devant la mer que je rattachais certaines choses que j'écrirais sans doute. En un sens j'avais raison de les lui rattacher car si je n'étais pas allé sur la digue ce jour-là, si je ne l'avais pas connue, toutes ces idées ne se seraient pas développées (à moins qu'elles ne l'eussent été par une autre). J'avais tort aussi car ce plaisir générateur que nous aimons à trouver rétrospectivement dans un beau visage de femme, vient de nos sens : il était bien certain en effet que ces pages que j'écrirais, Albertine, surtout l'Albertine d'alors ne les eût pas comprises. Mais c'est justement pour cela (et c'est une indication à ne pas vivre dans une atmosphère trop intellectuelle) parce qu'elle était si différente de moi, qu'elle m'avait fécondé par le chagrin et même d'abord par le simple effort pour imaginer ce qui diffère de soi. Ces pages, si elle avait été capable de les comprendre, par cela même elles ne les eût pas inspirées. Mais sans Swann je n'aurais pas connu même les Guermantes puisque ma grand'mère n'eût pas retrouvé Mme de Villeparisis,

moi fait la connaissance de Saint-Loup et de M. de Charlus, ce qui m'avait fait connaître la Duchesse de Guermantes et par elle sa cousine, de sorte que ma présence même en ce moment chez le prince de Guermantes, où venait de me venir brusquement l'idée de mon œuvre (ce qui faisait que je devrais à Swann non seulement la matière mais la décision) me venaient aussi de Swann. (TR II, 76-77)

B. SWANN

Extrait n° 76 : entrée en scène de Swann

Nous restions tous suspendus aux nouvelles que ma grand'mère allait nous apporter de l'ennemi, comme si on eût pu hésiter entre un grand nombre possible d'assaillants, et bientôt après mon grand-père disait : « Je reconnais la voix de Swann ».

On ne le reconnaissait en effet qu'à la voix, on distinguait mal son visage au nez busqué, aux yeux verts, sous un haut front entouré de cheveux blonds presque roux, coiffés à la Bressant, parce que nous gardions le moins de lumière possible au jardin pour ne pas attirer les moustiques et j'allais, sans en avoir l'air, dire qu'on apportât les sirops ; ma grand'mère attachait beaucoup d'importance, trouvant cela plus aimable, à ce qu'ils n'eussent pas l'air de figurer d'une façon exceptionnelle, et pour les visites seulement, M. Swann, quoique beaucoup plus jeune que lui, était très lié avec mon grand-père qui avait été un des meilleurs amis de son père, homme excellent mais singulier, chez qui, paraît-il, un rien suffisait parfois pour interrompre les élans du cœur, changer le cours de la pensée. (CS I, 19)

Extrait n° 77

L'angoisse que je venais d'éprouver, je pensais que Swann s'en serait bien moqué s'il avait lu ma lettre et en avait deviné le but ; or, au contraire, comme je l'ai appris plus tard, une angoisse semblable fut le tourment de longues années de sa vie et personne, aussi bien que lui peut-être, n'aurait pu me comprendre ; lui, cette angoisse qu'il y a à sentir l'être qu'on aime dans un lieu de plaisir où l'on n'est pas, où l'on ne peut pas le rejoindre, c'est l'amour qui la lui a fait connaître, l'amour, auquel elle est en quelque sorte prédestinée, par lequel elle sera accaparée, spécialisée ; mais quand, comme pour moi, elle est entrée en nous avant qu'il ait encore fait son apparition dans notre vie, elle flotte en l'attendant, vague et libre, sans affectation déterminée, au service un jour d'un sentiment, le lendemain d'un autre, tantôt de la tendresse filiale ou de l'amitié pour un camarade. (CS 33)

Extrait n° 78 : le père de Gilberte

Il répondait poliment aux saluts des camarades de Gilberte, même au mien quoiqu'il fût brouillé avec ma famille, mais sans avoir l'air de me connaître. (Cela me rappela qu'il m'avait pourtant vu bien souvent à la campagne ; souvenir que j'avais gardé mais dans l'ombre, parce que depuis que j'avais revu Gilberte, pour moi Swann était surtout son père, et non plus le Swann de Combray ; comme les idées sur lesquelles j'embranchais maintenant son nom étaient différentes des idées dans le réseau desquelles il était autrefois compris et que je n'utilisais plus jamais quand j'avais à penser à lui, il était devenu un personnage nouveau ; je le rattachai pourtant par une ligne artificielle secondaire et transversale à notre invité d'autrefois ; et comme rien n'avait plus pour moi de prix que dans la mesure où mon amour pouvait en profiter, ce fut avec un mouvement de honte et le regret de ne pouvoir les effacer que je retrouvai les années où aux yeux de ce même Swann qui était en ce moment devant moi aux Champs-Élysées et à qui heureusement Gilberte n'avait peut-être pas dit mon nom, je

m'étais si souvent le soir rendu ridicule en voyant demander à maman de monter dans ma chambre me dire bonsoir, pendant qu'elle prenait le café avec lui, mon père et mes grands-parents à la table du jardin.)

Il disait à Gilberte qu'il lui permettait de faire une partie, qu'il pouvait attendre un quart d'heure, et s'asseyant comme tout le monde sur une chaise de fer payait son ticket de cette main que Philippe VII avait si souvent retenue dans la sienne, tandis que nous commencions à jouer sur la pelouse, faisant envoler les pigeons dont les beaux corps irisés qui ont la forme d'un cœur et sont comme les lilas du règne des oiseaux, venaient se réfugier comme en des lieux d'asile, tel sur le grand vase de pierre à qui son bec en y disparaissant faisait faire le geste et assignait la destination d'offrir en abondance les fruits ou les graines qu'il avait l'air d'y picorer, tel autre sur le front de la statue, qu'il semblait surmonter d'un de ces objets en émail desquels la polychromie varie dans certaines oeuvres antiques la monotonie de la pierre, et d'un attribut, qui quand la déesse le porte lui vaut une épithète particulière, et en fait, comme pour une mortelle un prénom différent, une divinité nouvelle. (CS I, 173)

Extrait n° 79 : le goût des femmes

Certes le « petit noyau » n'avait aucun rapport avec la société où fréquentait Swann, et de purs mondains auraient trouvé que ce n'était pas la peine d'y occuper comme lui une situation exceptionnelle pour se faire présenter chez les Verdurin. Mais Swann aimait tellement les femmes, qu'à partir du jour où il avait connu à peu près toutes celles de l'aristocratie et où elles n'avaient plus rien eu à lui apprendre, il n'avait plus tenu à ces lettres de naturalisation, presque des titres de noblesse, que lui avait octroyées le faubourg Saint-Germain, que comme à une sorte de valeur d'échange, de lettre de crédit dénuée de prix en elle-même, mais lui permettant de s'improviser une situation dans tel petit trou de province ou tel milieu obscur de Paris, où la fille du hobereau ou du greffier lui avait semblé jolie.

Car le désir ou l'amour lui rendait alors un sentiment de vanité dont il était maintenant exempt dans l'habitude de la vie (bien que ce fût lui sans doute qui autrefois l'avait dirigé vers cette carrière mondaine où il avait gaspillé dans les plaisirs frivoles les dons de son esprit et fait servir son érudition en matière d'art à conseiller les dames de la société dans leurs achats de tableaux et pour l'ameublement de leurs hôtels), et qui lui faisait désirer de briller, aux yeux d'une inconnue dont il s'était épris, d'une élégance que le nom de Swann à lui tout seul n'impliquait pas.

Il le désirait surtout si l'inconnue était d'humble condition. De même que ce n'est pas à un autre homme intelligent qu'un homme intelligent aura peur de paraître bête, ce n'est pas par un grand seigneur, c'est par un rustre qu'un homme élégant craindra de voir son élégance méconnue. Les trois quarts des frais d'esprit et des mensonges de vanité qui ont été prodigués depuis que le monde existe par des gens qu'ils ne faisaient que diminuer, l'ont été pour des inférieurs.

Et Swann qui était simple et négligent avec une duchesse, tremblait d'être méprisé, posait, quand il était devant une femme de chambre. Il n'était pas comme tant de gens qui par paresse, ou sentiment résigné de l'obligation que crée la grandeur sociale de rester attaché à un certain rivage, s'abstiennent des plaisirs que la réalité leur présente en dehors de la position mondaine où ils vivent cantonnés jusqu'à leur mort, se contentant de finir par appeler plaisirs, faute de mieux, une fois qu'ils sont parvenus à s'y habituer, les divertissements médiocres ou les supportables ennuis qu'elle renferme.

Swann, lui, ne cherchait pas à trouver jolies les femmes avec qui il passait son temps, mais à passer son temps avec les femmes qu'il avait d'abord trouvé jolies. Et c'étaient souvent des femmes de beauté assez vulgaire, car les qualités physiques qu'il recherchait sans s'en rendre compte étaient en complète opposition avec celles qui lui rendaient admirables les femmes sculptées ou peintes par les maîtres qu'il préférait. (CS 178)

Extrait n° 80 : faire catleya

Elle tenait à la main un bouquet de catleyas et Swann vit, sous sa fanchon de dentelle, qu'elle avait dans les cheveux des fleurs de cette même orchidée attachées à une aigrette en plumes de cygnes. Elle était habillée sous sa mantille, d'un flot de velours noir qui, par un rattrapé oblique, découvrait en un large triangle le bas d'une jupe de faille blanche et laissait voir un empiècement, également de faille blanche, à l'ouverture du corsage décolleté, où étaient enfoncées d'autres fleurs de catleyas.

Elle était à peine remise de la frayeur que Swann lui avait causée quand un obstacle fit faire un écart au cheval. Ils furent vivement déplacés, elle avait jeté un cri et restait toute palpitante, sans respiration. – « Ce n'est rien, lui dit-il, n'ayez pas peur. »

Et il la tenait par l'épaule, l'appuyant contre lui pour la maintenir ; puis il lui dit :

– Surtout, ne me parlez pas, ne me répondez que par signes pour ne pas vous essouffler encore davantage. Cela ne vous gêne pas que je remette droites les fleurs de votre corsage qui ont été déplacées par le choc.

J'ai peur que vous ne les perdiez, je voudrais les enfoncer un peu.

Elle, qui n'avait pas été habituée à voir les hommes faire tant de façons avec elle, dit en souriant :

– « Non, pas du tout, ça ne me gêne pas. »

Mais lui, intimidé par sa réponse, peut-être aussi pour avoir l'air d'avoir été sincère quand il avait pris ce prétexte, ou même, commençant déjà à croire qu'il l'avait été, s'écria :

– « Oh ! non, surtout, ne parlez pas, vous allez encore vous essouffler vous pouvez bien me répondre par gestes, je vous comprendrai bien. Sincèrement je ne vous gêne pas ? Voyez, il y a un peu... je pense que c'est du pollen qui s'est répandu sur vous, vous permettez que je l'essuie avec ma main ? Je ne vais pas trop fort, je ne suis pas trop brutal ? Je vous chatouille peut-être un peu ? mais c'est que je ne voudrais pas toucher le velours de la robe pour ne pas le friper.

Mais, voyez-vous, il était vraiment nécessaire de les fixer, ils seraient tombés ; et, comme cela, en les enfonçant un peu moi-même... Sérieusement, je ne suis pas désagréable ? Et en les respirant pour voir s'ils n'ont vraiment pas d'odeur non plus ? Je n'en ai jamais senti, je peux ?

dites la vérité ? » Souriant, elle haussa légèrement les épaules, comme pour dire « vous êtes fou, vous voyez bien que ça me plaît ».

Il élevait son autre main le long de la joue d'Odette ; elle le regarda fixement, de l'air languissant et grave qu'ont les femmes du maître florentin avec lesquelles il lui avait trouvé de la ressemblance ; amenés au bord des paupières, ses yeux brillants, larges et minces, comme les leurs, semblaient prêts à se détacher ainsi que deux larmes.

Elle fléchissait le cou comme on leur voit faire à toutes, dans les scènes païennes comme dans les tableaux religieux. Et, en une attitude qui sans doute lui était habituelle, qu'elle savait convenable à ces moments-là et qu'elle faisait attention à ne pas oublier de prendre, elle semblait avoir besoin de toute sa force pour retenir son visage, comme si une force invisible l'eût attiré vers Swann.

Et ce fut Swann, qui, avant qu'elle le laissât tomber, comme malgré elle, sur ses lèvres, le retint un instant, à quelque distance, entre ses deux mains. Il avait voulu laisser à sa pensée le temps d'accourir, de reconnaître le rêve qu'elle avait si longtemps caressé et d'assister à sa réalisation, comme une parente qu'on appelle pour prendre sa part du succès d'un enfant qu'elle a beaucoup aimé.

Peut-être aussi Swann attachait-il sur ce visage d'Odette non encore possédée, ni même encore embrassée par lui, qu'il voyait pour la dernière fois, ce regard avec lequel, un jour de départ, on voudrait emporter un paysage qu'on va quitter pour toujours. (CS II, 18-20)

Extrait n° 81 : jalousie de Swann

Elle le pria d'éteindre la lumière avant de s'en aller, il referma lui-même les rideaux du lit et partit. Mais, quand il fut rentré chez lui, l'idée lui vint brusquement que peut-être Odette attendait quelqu'un ce soir, qu'elle avait seulement simulé la fatigue et qu'elle ne lui avait demandé d'éteindre que pour qu'il crût qu'elle allait s'endormir, qu'aussitôt qu'il avait été parti, elle l'avait rallumée, et fait rentrer celui qui devait passer la nuit auprès d'elle.

Il regarda l'heure. Il y avait à peu près une heure et demie qu'il l'avait quittée, il ressortit, prit un fiacre et se fit arrêter tout près de chez elle, dans une petite rue perpendiculaire à celle sur laquelle donnait derrière son hôtel et où il allait quelquefois frapper à la fenêtre de sa chambre à coucher pour qu'elle vînt lui ouvrir ; il descendit de voiture, tout était désert et noir dans ce quartier, il n'eut que quelques pas à faire à pied et déboucha presque devant chez elle.

Parmi l'obscurité de toutes les fenêtres éteintes depuis longtemps dans la rue, il en vit une seule d'où débordait, - entre les volets qui en pressaient la pulpe mystérieuse et dorée, - la lumière qui remplissait la chambre et qui, tant d'autres soirs, du plus loin qu'il l'apercevait, en arrivant dans la rue le réjouissait et lui annonçait : « elle est là qui t'attend » et qui maintenant, le torturait en lui disant : « elle est là avec celui qu'elle attendait ».

Il voulait savoir qui ; il se glissa le long du mur jusqu'à la fenêtre, mais entre les lames obliques des volets il ne pouvait rien voir ; il entendait seulement dans le silence de la nuit le murmure d'une conversation. Certes, il souffrait de voir cette lumière dans l'atmosphère d'or de laquelle se mouvait derrière le châssis le couple invisible et détesté, d'entendre ce murmure qui révélait la présence de celui qui était venu après son départ, la fausseté d'Odette, le bonheur qu'elle était en train de goûter avec lui.

Et pourtant il était content d'être venu : le tourment qui l'avait forcé de sortir de chez lui avait perdu de son acuité en perdant de son vague, maintenant que l'autre vie d'Odette, dont il avait eu, à ce moment-là, le brusque et impuissant soupçon, il la tenait là, éclairée en plein par la lampe, prisonnière sans le savoir dans cette chambre où, quand il le voudrait, il entrerait la surprendre et la capturer ; ou plutôt il allait frapper aux volets comme il faisait souvent quand il venait très tard ; ainsi du moins, Odette apprendrait qu'il avait su, qu'il avait vu la lumière et entendu la causerie et lui, qui, tout à l'heure, se la représentait comme se riant avec l'autre de ses illusions,

maintenant, c'était eux qu'il voyait, confiants dans leur erreur, trompés en somme par lui qu'ils croyaient bien loin d'ici et qui, lui, savait déjà qu'il allait frapper aux volets.

Et peut-être, ce qu'il ressentait en ce moment de presque agréable, c'était autre chose aussi que l'apaisement d'un doute et d'une douleur : un plaisir de l'intelligence. Si, depuis qu'il était amoureux, les choses avaient repris pour lui un peu de l'intérêt délicieux qu'il leur trouvait autrefois, mais seulement là où elles étaient éclairées par le souvenir d'Odette, maintenant, c'était une autre faculté de sa studieuse jeunesse que sa jalousie ranimait, la passion de la vérité, mais d'une vérité, elle aussi, interposée entre lui et sa maîtresse, ne recevant sa lumière que d'elle, vérité toute individuelle qui avait pour objet unique, d'un prix infini et presque d'une beauté désintéressée, les actions d'Odette, ses relations, ses projets, son passé.

A toute autre époque de sa vie, les petits faits et gestes quotidiens d'une personne avaient toujours paru sans valeur à Swann ; si on lui en faisait le comméragé, il le trouvait insignifiant, et, tandis qu'il l'écoutait, ce n'était que sa plus vulgaire attention qui y était intéressé ; c'était pour lui un des moments où il se sentait le plus médiocre.

Mais dans cette étrange période de l'amour, l'individuel prend quelque chose de si profond, que cette curiosité qu'il sentait s'éveiller en lui à l'égard des moindres occupations d'une femme, c'était celle qu'il avait eue autrefois pour l'Histoire. Et tout ce dont il aurait eu honte jusqu'ici, espionner devant une fenêtre, qui sait, demain, peut-être faire parler habilement les indifférentes, soudoyer les domestiques, écouter aux portes, ne lui semblait plus, aussi bien que le déchiffrement des textes, la comparaison des témoignages et l'interprétation des monuments que des méthodes d'investigation scientifique d'une véritable valeur intellectuelle et appropriées à la recherche de la vérité.

Sur le point de frapper les volets, il eut un moment de honte en pensant qu'Odette allait savoir qu'il avait eu des soupçons, qu'il était revenu, qu'il s'était posté dans la rue. Elle lui avait dit souvent l'horreur qu'elle avait des jaloux, des amants qui espionnent. Ce qu'il allait faire était bien maladroit, et elle allait le détester désormais, tandis qu'en ce moment encore, tant qu'il n'avait pas frappé, peut-être, même en le trompant, l'aimait-elle.

Que de bonheurs possibles dont on sacrifie ainsi la réalisation à l'impatience d'un plaisir immédiat. Mais le désir de connaître la vérité était plus fort et lui sembla plus noble. Il savait que la réalité de circonstances qu'il eût donné sa vie pour restituer exactement, était lisible derrière cette fenêtre striée de lumière comme sous la couverture enluminée d'or d'un de ces manuscrits précieux à la richesse artistique elle-même desquels le savant qui les consulte ne peut rester indifférent.

Il éprouvait une volupté à connaître la vérité qui le passionnait dans cet exemplaire unique, éphémère et précieux, d'une matière translucide, si chaude et si belle. Et puis l'avantage qu'il se sentait, - qu'il avait tant besoin de se sentir. - sur eux, était peut-être moins de savoir, que de pouvoir leur montrer qu'il savait.

Il se haussa sur la pointe des pieds. Il frappa. On n'avait pas entendu, il refrappa plus fort, la conversation s'arrêta. Une voix d'homme dont il chercha à distinguer auquel de ceux des amis d'Odette qu'il connaissait elle pouvait appartenir, demanda : - « Qui est là » ?

Il n'était pas sûr de la reconnaître. Il frappa encore une fois. On ouvrit la fenêtre, puis les volets. Maintenant, il n'y avait plus moyen de reculer, et, puisqu'elle allait tout

savoir, pour ne pas avoir l'air trop malheureux, trop jaloux et curieux, il se contenta de crier d'un air négligent et gai :

– « Ne vous dérangez pas, je passais par là, j'ai vu de la lumière, j'ai voulu savoir si vous n'étiez plus souffrante. » (CS II, 54-56)

Extrait n° 82 le chimisme du mal

Comme il avait dû lui faire de la peine ! Certes il trouvait des raisons valables à son ressentiment contre elle, mais elles n'auraient pas suffi à le lui faire éprouver s'il ne l'avait pas autant aimée. N'avait-il pas eu des griefs aussi graves contre d'autres femmes, auxquelles il eût néanmoins volontiers rendu service aujourd'hui, étant contre elles sans colère parce qu'il ne les aimait plus.

S'il devait jamais un jour se trouver dans le même état d'indifférence vis-à-vis d'Odette, il comprendrait que c'était sa jalousie seule qui lui avait fait trouver quelque chose d'atroce, d'impardonnable, à ce désir, au fond si naturel, provenant d'un peu d'enfantillage et aussi d'une certaine délicatesse d'âme, de pouvoir à son tour, puisqu'une occasion s'en présentait, rendre des politesses aux Verdurin, jouer à la maîtresse de maison.

Il revenait à ce point de vue – opposé à celui de son amour et de sa jalousie et auquel il se plaçait quelquefois par une sorte d'équité intellectuelle et pour faire la part des diverses probabilités – d'où il essayait de juger Odette comme s'il ne l'avait pas aimée, comme si elle était pour lui une femme comme les autres, comme si la vie d'Odette n'avait pas été, dès qu'il n'était plus là, différente, tramée en cachette de lui, ourdie contre lui.

Pourquoi croire qu'elle goûterait là-bas avec Forcheville ou avec d'autres des plaisirs enivrants qu'elle n'avait pas connus auprès de lui et que seule sa jalousie forgeait de toutes pièces ? A Bayreuth comme à Paris, s'il arrivait que Forcheville pensât à lui, ce n'eût pu être que comme à quelqu'un qui comptait beaucoup dans la vie d'Odette à qui il était obligé de céder la place, quand ils se rencontraient chez elle.

Si Forcheville et elle triomphaient d'être là-bas malgré lui, c'est lui qui l'aurait voulu en cherchant inutilement à l'empêcher d'y aller, tandis que s'il avait approuvé son projet, d'ailleurs défendable, elle aurait eu l'air d'être là - bas d'après son avis, elle s'y serait sentie envoyée, logée par lui, et le plaisir qu'elle aurait éprouvé à recevoir ces gens qui l'avaient tant reçue, c'est à Swann qu'elle en aurait su gré.

Et, – au lieu qu'elle allait partir brouillée avec lui, sans l'avoir revu –, s'il lui envoyait cet argent, s'il l'encourageait à ce voyage et s'occupait de le lui rendre agréable, elle allait accourir, heureuse, reconnaissante, et il aurait cette joie de la voir qu'il n'avait pas goûtée depuis près d'une semaine et que rien ne pouvait lui remplacer.

Car sitôt que Swann pouvait se la représenter sans horreur, qu'il revoyait de la bonté dans son sourire, et que le désir de l'enlever à tout autre, n'était plus ajouté par la jalousie à son amour, cet amour redevenait surtout un goût pour les sensations que lui donnait la personne d'Odette, pour le plaisir qu'il avait à admirer comme un spectacle ou à interroger comme un phénomène, le lever d'un de ses regards, la formation d'un de ses sourires, l'émission d'une intonation de sa voix.

Et ce plaisir différent de tous les autres, avait fini par créer en lui un besoin d'elle et qu'elle seule pouvait assouvir par sa présence ou ses lettres, presque aussi désintéressé, presque aussi artistique, aussi pervers, qu'un autre besoin qui caractérisait cette période nouvelle de la vie de Swann où à la sécheresse, à la

dépression des années antérieures avait succédé une sorte de trop-plein spirituel, sans qu'il sût davantage à quoi il devait cet enrichissement inespéré de sa vie antérieure qu'une personne de santé délicate qui à partir d'un certain moment se fortifie, engraisse, et semble pendant quelque temps s'acheminer vers une complète guérison – cet autre besoin qui se développait aussi en dehors du monde réel, c'était celui d'entendre, de connaître de la musique.

Ainsi, par le chimisme même de son mal, après qu'il avait fait de la jalousie avec son amour, il recommençait à fabriquer de la tendresse, de la pitié pour Odette. Elle était redevenue l'Odette charmante et bonne. Il avait des remords d'avoir été dur pour elle. Il voulait qu'elle vînt près de lui et, auparavant, il voulait lui avoir procuré quelque plaisir, pour voir la reconnaissance pétrir son visage et modeler son sourire. (CS II, 81-82)

Extrait n° 83 : le rêve de Swann

Il se trompait. Il devait la revoir une fois encore, quelques semaines plus tard. Ce fut en dormant, dans le crépuscule d'un rêve. Il se promenait avec Mme Verdurin, le docteur Cottard, un jeune homme en fez qu'il ne pouvait identifier, le peintre, Odette, Napoléon III et mon grand-père, sur un chemin qui suivait la mer et la surplombait à pic tantôt de très haut, tantôt de quelques mètres seulement, de sorte qu'on montait et redescendait constamment ; ceux des promeneurs qui redescendaient déjà n'étaient plus visibles à ceux qui montaient encore, le peu de jour qui restât faiblissait et il semblait alors qu'une nuit noire allait s'étendre immédiatement.

Par moment les vagues sautaient jusqu'au bord et Swann sentait sur sa joue des éclaboussures glacées. Odette lui disait de les essuyer, il ne pouvait pas et en était confus vis-à-vis d'elle, ainsi que d'être en chemise de nuit. Il espérait qu'à cause de l'obscurité on ne s'en rendait pas compte, mais cependant Mme Verdurin le fixa d'un regard étonné durant un long moment pendant lequel il vit sa figure se déformer, son nez s'allonger et qu'elle avait de grandes moustaches.

Il se détourna pour regarder Odette, ses joues étaient pâles, avec des petits points rouges, ses traits tirés, cernés, mais elle le regardait avec des yeux pleins de tendresse prêts à se détacher comme des larmes pour tomber sur lui et il se sentait l'aimer tellement qu'il aurait voulu l'emmener tout de suite.

Tout d'un coup Odette tourna son poignet, regarda une petite montre et dit : « Il faut que je m'en aille », elle prenait congé de tout le monde, de la même façon, sans prendre à part Swann, sans lui dire où elle le reverrait le soir ou un autre jour. Il n'osa pas le lui demander, il aurait voulu la suivre et était obligé, sans se retourner vers elle, de répondre en souriant à une question de Mme Verdurin, mais son cœur battait horriblement, il éprouvait de la haine pour Odette, il aurait voulu crever ses yeux qu'il aimait tant tout à l'heure, écraser ses joues sans fraîcheur.

Il continuait à monter avec Mme Verdurin, c'est-à-dire à s'éloigner à chaque pas d'Odette, qui descendait en sens inverse. Au bout d'une seconde il y eut beaucoup d'heures qu'elle était partie. Le peintre fit remarquer à Swann que Napoléon III s'était éclipsé un instant après elle. »

C'était certainement entendu entre eux, ajouta-t-il, ils ont dû se rejoindre en bas de la côte mais n'ont pas voulu dire adieu ensemble à cause des convenances. Elle est sa maîtresse. » Le jeune homme inconnu se mit à pleurer. Swann essaya de le consoler. « Après tout elle a raison, lui dit-il en lui essuyant les yeux et en lui ôtant son fez pour

qu'il fût plus à son aise. Je le lui ai conseillé dix fois. Pourquoi en être triste ? C'était bien l'homme qui pouvait la comprendre. »

Ainsi Swann se parlait-il à lui-même, car le jeune homme qu'il n'avait pu identifier d'abord était aussi lui ; comme certains romanciers, il avait distribué sa personnalité à deux personnages, celui qui faisait le rêve, et un qu'il voyait devant lui coiffé d'un fez.

Quant à Napoléon III, c'est à Forcheville que quelque vague association d'idées, puis une certaine modification dans la physionomie habituelle du baron, enfin le grand cordon de la Légion d'honneur en sautoir, lui avaient fait donner ce nom ; mais en réalité, et pour tout ce que le personnage présent dans le rêve lui représentait et lui rappelait, c'était bien Forcheville.

Car, d'images incomplètes et changeantes Swann endormi tirait des déductions fausses, ayant d'ailleurs momentanément un tel pouvoir créateur qu'il se reproduisait par simple division comme certains organismes inférieurs ; avec la chaleur sentie de sa propre paume il modelait le creux d'une main étrangère qu'il croyait serrer et, de sentiments et d'impressions dont il n'avait pas conscience encore faisait naître comme des péripéties qui, par leur enchaînement logique amèneraient à point nommé dans le sommeil de Swann le personnage nécessaire pour recevoir son amour ou provoquer son réveil.

Une nuit noire se fit tout d'un coup, un tocsin sonna, des habitants passèrent en courant, se sauvant des maisons en flammes ; Swann entendait le bruit des vagues qui sautaient et son cœur qui, avec la même violence, battait d'anxiété dans sa poitrine.

Tout d'un coup ses palpitations de cœur redoublèrent de vitesse, il éprouva une souffrance, une nausée inexplicables ; un paysan couvert de brûlures lui jetait en passant : « Venez demander à Charlus où Odette est allée finir la soirée avec son camarade, il a été avec elle autrefois et elle lui dit tout. C'est eux qui ont mis le feu. » C'était son valet de chambre qui venait l'éveiller et lui disait : – Monsieur, il est huit heures et le coiffeur est là, je lui ai dit de repasser dans une heure. (CS II, 147-149)

Extrait n° 84 : la soirée Saint-Euverte

Swann retrouva rapidement le sentiment de la laideur masculine, quand, au delà de la tenture de tapisserie, au spectacle des domestiques succéda celui des invités. Mais cette laideur même de visages qu'il connaissait pourtant si bien, lui semblait neuve depuis que leurs traits, – au lieu d'être pour lui des signes pratiquement utilisables à l'identification de telle personne qui lui avait représenté jusque-là un faisceau de plaisirs à poursuivre, d'ennuis à éviter, ou de politesses à rendre, – reposaient, coordonnées seulement par des rapports esthétiques, dans l'autonomie de leurs lignes.

Et en ces hommes, au milieu desquels Swann se trouva enserré, il n'était pas jusqu'aux monocles que beaucoup portaient (et qui, autrefois, auraient tout au plus permis à Swann de dire qu'ils portaient un monocle), qui, déliés maintenant de signifier une habitude, la même pour tous, ne lui apparussent chacun avec une sorte d'individualité.

Peut-être parce qu'il ne regarda le général de Froberville et le marquis de Bréauté qui causaient dans l'entrée que comme deux personnages dans un tableau, alors qu'ils avaient été longtemps pour lui les amis utiles qui l'avaient présenté au Jockey et assisté dans des duels, le monocle du général, resté entre ses paupières comme un éclat d'obus dans sa figure vulgaire, balafmée et triomphale, au milieu du front qu'il éborgnait comme l'œil unique du cyclope, apparut à Swann comme une blessure monstrueuse qu'il pouvait être glorieux d'avoir reçue, mais qu'il était indécent

d'exhiber ; tandis que celui que M. de Bréauté ajoutait, en signe de festivité, aux gants gris perle, au « gibus », à la cravate blanche et substituait au binocle familial (comme faisait Swann lui-même), pour aller dans le monde, portait collé à son revers, comme une préparation d'histoire naturelle sous un microscope, un regard infinitésimal et grouillant d'amabilité, qui ne cessait de sourire à la hauteur des plafonds, à la beauté des fêtes, à l'intérêt des programmes et à la qualité des rafraîchissements.

– Tiens, vous voilà, mais il y a des éternités qu'on ne vous a vu, dit à Swann le général qui, remarquant ses traits tirés et en concluant que c'était peut-être une maladie grave qui l'éloignait du monde, ajouta : « Vous avez bonne mine, vous savez ! » pendant que M. de Bréauté demandait :

– « Comment, vous, mon cher, qu'est-ce que vous pouvez bien faire ici ? » à un romancier mondain qui venait d'installer au coin de son œil un monocle, son seul organe d'investigation psychologique et d'impitoyable analyse, et répondit d'un air important et mystérieux, en roulant l'r :

– J'observe.

Le monocle du marquis de Forestelle était minuscule, n'avait aucune bordure et obligeant à une crispation incessante et douloureuse l'œil où il s'incrétait comme un cartilage superflu dont la présence est inexplicable et la matière recherchée, il donnait au visage du marquis une délicatesse mélancolique, et le faisait juger par les femmes comme capable de grands chagrins d'amour.

Mais celui de M. de Saint-Candé, entouré d'un gigantesque anneau, comme Saturne, était le centre de gravité d'une figure qui s'ordonnait à tout moment par rapport à lui, dont le nez frémissant et rouge et la bouche lippue et sarcastique tâchaient par leurs grimaces d'être à la hauteur des feux roulants d'esprit dont étincelait le disque de verre, et se voyait préférer aux plus beaux regards du monde par des jeunes femmes snobs et dépravées qu'il faisait rêver de charmes artificiels et d'un raffinement de volupté ; et cependant, derrière le sien, M. de Palancy qui avec sa grosse tête de carpe aux yeux ronds, se déplaçait lentement au milieu des fêtes, en desserrant d'instant en instant ses mandibules comme pour chercher son orientation, avait l'air de transporter seulement avec lui un fragment accidentel, et peut-être purement symbolique, du vitrage de son aquarium, partie destinée à figurer le tout qui rappela à Swann, grand admirateur des Vices et des Vertus de Giotto à Padoue, cet Injuste à côté duquel un rameau feuillu évoque les forêts où se cache son repaire. (CS II, 101-102)

Extrait n° 85 : un autre homme

Ma mère, quand il fut question d'avoir pour la première fois M. de Norpois à dîner, ayant exprimé le regret que le Professeur Cottard fut en voyage et qu'elle-même eût entièrement cessé de fréquenter Swann, car l'un et l'autre eussent sans doute intéressé l'ancien Ambassadeur, mon père répondit qu'un convive éminent, un savant illustre, comme Cottard, ne pouvait jamais mal faire dans un dîner, mais que Swann, avec son ostentation, avec sa manière de crier sur les toits ses moindres relations, était un vulgaire esbroufeur que le Marquis de Norpois eût sans doute trouvé selon son expression, « puant ». Or cette réponse de mon père demande quelques mots d'explication, certaines personnes se souvenant peut-être d'un Cottard bien médiocre et d'un Swann poussant jusqu'à la plus extrême délicatesse, en matière mondaine, la modestie et la discrétion. Mais pour ce qui regarde celui-ci, il était arrivé qu'au « fils Swann » et aussi au Swann du Jockey, l'ancien ami de mes parents avait ajouté une personnalité nouvelle (et qui ne devait pas être la dernière), celle de mari d'Odette.

Adaptant aux humbles ambitions de cette femme, l'instinct, le désir, l'industrie, qu'il avait toujours eus, il s'était ingénié à se bâtir, fort au-dessous de l'ancienne, une position nouvelle et appropriée à la compagne qui l'occuperait avec lui. Or il s'y montrait un autre homme. Puisque (tout en continuant à fréquenter seul ses amis personnels, à qui il ne voulait pas imposer Odette quand ils ne lui demandaient pas spontanément à la connaître) c'était une seconde vie qu'il commençait, en commun avec sa femme, au milieu d'êtres nouveaux, on eût encore compris que pour mesurer le rang de ceux-ci, et par conséquent le plaisir d'amour-propre qu'il pouvait éprouver à les recevoir, il se fût servi, comme un point de comparaison, non pas des gens les plus brillants qui formaient sa société avant son mariage, mais des relations antérieures d'Odette. (JF I, 7)

Extrait n° 86 : contretypage

C'est M. de Norpois qui parle

Il répétait : « Nous n'avons pas un soir de libre », comme si ç'avait été une gloire, et en véritable parvenu, qu'il n'est pas cependant. Car Swann avait beaucoup d'amis et même d'amies, et sans trop m'avancer, ni vouloir commettre d'indiscrétion, je crois pouvoir dire que non pas toutes, ni même le plus nombre, mais l'une au moins et qui est une fort grande dame, ne se serait peut-être pas montrée entièrement réfractaire à l'idée d'entrer en relations avec Madame Swann, auquel cas, vraisemblablement, plus d'un mouton de Panurge aurait suivi. Mais il semble qu'il y ait eu de la part de Swann aucune démarche esquissée en ce sens. Comment encore un pudding à la Nesselrode ! Ce ne sera pas de trop de la cure de Carlsbad pour me remettre d'un pareil festin de Lucullus. Peut-être Swann a-t-il senti qu'il y aurait trop de résistances à vaincre. Le mariage cela est certain n'a pas plu. On a parlé de la fortune de la femme, ce qui est une grosse bourde. Mais, enfin, tout cela n'a pas paru agréable. Et puis Swann a une tante excessivement riche et admirablement posée, femme d'un homme qui, financièrement parlant, est une puissance. Et non seulement elle a refusé de recevoir Mme Swann, mais elle a mené une campagne en règle pour que ses amies et connaissances en fissent autant. Je n'entends pas par là qu'aucun parisien de bonne compagnie ait manqué de respect à Madame Swann... Non ! cent fois non ! Le mari étant d'ailleurs homme à relever le gant. En tout cas, il y a une chose curieuse, c'est de voir combien Swann, qui connaît tant de monde et du plus choisi, montre d'empressement auprès d'une société dont le moins qu'on puisse dire est qu'elle est fort mêlée. (JF I, 39)

Extrait n° 87 : motifs du changement de Swann

Parmi les gens qui trouvaient ce genre de mariage ridicule, gens qui pour eux-mêmes se demandaient : « Que pensera M. de Guermantes que dira Bréauté, quand j'épouserai Mlle de Montmorency ? », parmi les gens ayant cette sorte d'idéal social, aurait figuré, vingt ans plus tôt, Swann lui-même, Swann qui s'était donné du mal pour être reçu au Jockey et avait compté dans ce temps-là faire un éclatant mariage qui eut achevé, en consolidant sa situation de faire de lui un des hommes les plus en vue de Paris. Seulement, les images que représentent un tel mariage à l'intéressé ont, comme toutes les images, pour ne pas dépérir et s'effacer complètement, besoin d'être alimentées du dehors. Votre rêve le plus ardent est d'humilier l'homme qui vous a offensé. Mais si vous n'entendez plus jamais parler de lui, ayant changé de pays, votre ennemi finira par ne plus avoir pour vous aucune importance. Si on a perdu de vue pendant vingt ans toutes les personnes à cause desquelles on aurait aimé entrer au

Jockey ou à l'Institut, la perspective d'être membre de l'un ou de l'autre de ces groupements, ne tentera nullement. Or, tout autant qu'une retraite, qu'une maladie, qu'une conversion religieuse, une liaison prolongée substituée d'autres images aux anciennes. (JF I, 41)

Extrait n° 88 : malveillance de Bergotte

« Quelqu'un qui aurait besoin d'un bon médecin c'est notre ami Swann », dit Bergotte. Et comme je demandais s'il était malade.

« Hé ! bien c'est l'homme qui a épousé une fille, qui avale par jour cinquante couleuvres de femmes qui ne veulent pas recevoir la sienne, ou d'hommes qui ont couché avec elle. On les voit, elles lui tordent la bouche. Regardez un jour le sourcil circonflexe qu'il a quand il rentre, pour voir qui il y a chez lui. »

La malveillance avec laquelle Bergotte parlait ainsi à un étranger d'amis chez qui il était reçu depuis si longtemps était aussi nouvelle pour moi que le ton presque tendre que chez les Swann il prenait à tous moments avec eux.

Certes, une personne comme ma grand'tante, par exemple, eût été incapable avec aucun de nous, de ces gentillesses que j'avais entendu Bergotte prodiguer à Swann. Même aux gens qu'elle aimait, elle se plaisait à dire des choses désagréables. Mais hors de leur présence elle n'aurait pas prononcé une parole qu'ils n'eussent pu entendre. Rien, moins que notre société de Combray ne ressemblait au monde. Celle des Swann était déjà un acheminement vers lui, vers ses flots versatiles. Ce n'était pas encore la grande mer, c'était déjà la lagune. « Tout ceci de vous à moi », me dit Bergotte en me quittant devant ma porte. Quelques années plus tard, je lui aurais répondu : « Je ne répète jamais rien. » (JF I, 132-133)

Extrait n° 89 : concessions de Swann

Dans l'entrebâillement d'une tenture une tête se montrait cérémonieusement déférente, feignant par plaisanterie la peur de déranger : c'était Swann. « Odette, le Prince d'Agrigente qui est avec moi dans mon cabinet demande s'il pourrait venir vous présenter ses hommages. Que dois-je aller lui répondre ? »

« Mais que je serai enchantée », disait Odette avec satisfaction sans se départir d'un calme qui lui était d'autant plus facile qu'elle avait toujours, même comme cocotte, reçu des hommes élégants. Swann partait transmettre l'autorisation et, accompagné du Prince, il revenait auprès de sa femme à moins que dans l'intervalle ne fut entrée Mme Verdurin. Quand il avait épousé Odette il lui avait demandé de ne plus fréquenter le petit clan (il avait pour cela bien des raisons et s'il n'en avait pas eu, l'eût fait tout de même par obéissance à une loi d'ingratitude qui ne souffre pas d'exception et qui faisait ressortir l'imprévoyance de tous les entremetteurs ou leur désintéressement). Il avait seulement permis qu'Odette échangeât avec Mme Verdurin deux visites par an, ce qui semblait encore excessif à certains fidèles indignés de l'injure faite à la Patronne qui avait pendant tant d'années traité Odette et même Swann comme les enfants chéris de la maison. Car s'il contenait des faux frères qui lâchaient certains soirs pour se rendre sans le dire à une invitation d'Odette, prêts, dans le cas où ils seraient découverts, à s'excuser sur la curiosité de rencontrer Bergotte (quoique la Patronne prétendit qu'il ne fréquentait pas chez les Swann, était dépourvu de talent, et malgré cela elle cherchait suivant une expression qui lui était chère, à l'attirer), le petit groupe avait aussi ses « ultras ». (JF I, 157-158)

Extrait n° 90 : réapparition de Swann

Je n'avais pas vu Swann depuis très longtemps, je me demandai un instant si autrefois il coupait sa moustache, ou n'avait pas les cheveux en brosse, car je lui trouvais quelque chose de changé ; c'était seulement qu'il était en effet très « changé », parce qu'il était très souffrant, et la maladie produit dans le visage des modifications aussi profondes que se mettre à porter la barbe ou changer sa raie de place. (La maladie de Swann était celle qui avait emporté sa mère et dont elle avait été atteinte précisément à l'âge qu'il avait. Nos existences sont en réalité, par l'hérédité, aussi pleines de chiffres cabalistiques, de sorts jetés, que s'il y avait vraiment des sorcières. Et comme il y a une certaine durée de la vie pour l'humanité en général, il y en a une pour les familles en particulier, c'est-à-dire, dans les familles, pour les membres qui se ressemblent. Swann était habillé avec une élégance qui comme celle de sa femme associait à ce qu'il était ce qu'il avait été. Serré dans une redingote gris perle, qui faisait valoir sa haute taille, svelte, ganté de gants blancs rayés de noir, il portait un tube gris d'une forme évasée que Delion ne faisait plus que pour lui, pour le prince de Sagan, pour M. de Charlus, pour le marquis de Modène, pour M. Charles Haas et pour le comte Louis de Turenne. Je fus surpris du charmant sourire et de l'affectueuse poignée de mains avec lesquels il répondit à mon salut, car je croyais qu'après si longtemps il ne m'aurait pas reconnu tout de suite ; je lui dis mon étonnement ; il l'accueillit avec des éclats de rire, un peu d'indignation, et une nouvelle pression de la main, comme si c'était mettre en doute l'intégrité de son cerveau ou la sincérité de son affection que supposer qu'il ne me reconnaissait pas. Et c'est pourtant ce qui était ; il ne m'identifia, je l'ai su longtemps après, que quelques minutes plus tard, en entendant rappeler mon nom. Mais nul changement dans son visage, dans ses paroles, dans les choses qu'il me dit, ne trahirent la découverte, qu'une parole de M. de Guermantes lui fit faire, tant il avait de maîtrise et de sûreté dans le jeu de la vie mondaine. Il y apportait d'ailleurs cette spontanéité dans les manières et ces initiatives personnelles, même en matière d'habillement, qui caractérisaient le genre des Guermantes. C'est ainsi que le salut que m'avait fait sans me reconnaître le vieux clubman n'était pas le salut froid et raide de l'homme du monde purement formaliste, mais un salut tout rempli d'une amabilité réelle, d'une grâce véritable, comme la duchesse de Guermantes par exemple en avait (allant jusqu'à vous sourire la première avant que vous l'eussiez saluée si elle vous rencontrait), par opposition aux saluts plus mécaniques, habituels aux dames du faubourg Saint-Germain. C'est ainsi encore que son chapeau, que selon une habitude qui tendait à disparaître, il posa par terre à côté de lui, était doublé de cuir de vert, ce qui ne se faisait pas d'habitude, mais parce que c'était (à ce qu'il disait) beaucoup moins salissant, en réalité parce que c'était fort seyant.

« Tenez, Charles, vous qui êtes un grand connaisseur, venez voir quelque chose, après ça, mes petits, je vais vous demander la permission de vous laisser ensemble un instant pendant que je vais passer un habit, du reste je pense qu'Oriane ne va pas tarder. » Et il montra son « Vélasquez » à Swann.

« Mais il me semble que je connais ça, » fit Swann avec la grimace des gens souffrants pour qui parler est déjà une fatigue. « Oui, dit le duc rendu sérieux par le retard que mettait le connaisseur à exprimer son admiration. Vous l'avez probablement vu chez Gilbert. » « Ah ! en effet, je me rappelle. »

« Qu'est-ce que vous croyez que c'est ? » « Eh bien, si c'était chez Gilbert, c'est probablement un de vos *ancêtres* », dit Swann avec un mélange d'ironie et de déférence envers une grandeur qu'il eût trouvé impoli et ridicule de méconnaître, mais dont il ne voulait par bon goût parler qu'en « se jouant ».

« Mais bien sûr, dit rudement le duc. C'est Boson, je ne sais plus quel numéro de Guermantes. Mais ça, je m'en fous. Vous savez que je ne suis pas aussi féodal que mon cousin. J'ai entendu prononcer le nom de Rigaud, de Mignard, même de Velasquez ! » dit le duc en attachant sur Swann un regard et d'inquisiteur et de tortionnaire, pour tâcher à la fois de lire dans sa pensée et d'influencer sa réponse.

« Enfin, conclut-il, car quand on l'amenait à provoquer artificiellement une opinion qu'il désirait, il avait la faculté au bout de quelques instants de croire qu'elle avait été spontanément émise ; voyons, pas de flatterie. Croyez-vous que ce soit d'un des grands pontifes que je viens de dire ? »

« Nnnnon » dit Swann.

« Mais alors enfin moi je n'y connais rien, ce n'est pas à moi de décider de qui est ce croûton-là. Mais vous, un dilettante, un maître en la matière, à qui l'attribuez-vous ? Vous êtes assez connaisseur pour avoir une idée. A qui l'attribuez-vous ? »

Swann hésita un instant devant cette toile que visiblement il trouvait affreuse : « A la malveillance ! » répondit-il en riant au duc, lequel ne put laisser échapper un mouvement de rage. (CG II, 236-238)

Extrait n° 91 : Swann annonce sa mort

À ce moment un valet de pied vint annoncer que la voiture était avancée. « Allons, Oriane, à cheval », dit le duc qui piaffait déjà d'impatience depuis un moment, comme s'il avait été lui-même un des chevaux qui attendaient. « Eh bien, en un mot la raison qui vous empêchera de venir en Italie ? » questionna la duchesse en se levant pour prendre congé de nous.

« Mais, ma chère amie, c'est que je serai mort, depuis plusieurs mois. D'après les médecins que j'ai consultés à la fin de l'année, le mal que j'ai et qui peut du reste m'emporter tout de suite, ne me laissera pas en tous les cas plus de trois ou quatre mois à vivre, et encore c'est un grand maximum », répondit Swann en souriant tandis que le valet de pied ouvrait la porte vitrée du vestibule pour laisser passer la duchesse.

« Qu'est-ce que vous me dites là ? » s'écria la duchesse en s'arrêtant une seconde dans sa marche vers la voiture et en levant ses beaux yeux bleus et mélancoliques, mais pleins d'incertitude. Placée pour la première fois de sa vie entre deux devoirs aussi différents que monter dans sa voiture pour aller dîner en ville, et témoigner de la pitié à un homme qui va mourir, elle ne voyait rien dans le code des convenances qui lui indiquât la jurisprudence à suivre et ne sachant auquel donner la préférence, elle crut devoir faire semblant de ne pas croire que la seconde alternative eût à se poser, de façon à obéir à la première qui demandait en ce moment moins d'efforts, et pensa que la meilleure manière de résoudre le conflit était de le nier. « Vous voulez plaisanter, dit-elle à Swann. »

« Ce serait une plaisanterie d'un goût charmant, répondit ironiquement Swann. Je ne sais pas pourquoi je vous dis cela, je ne vous avais pas parlé de ma maladie jusqu'ici. Mais comme vous me l'avez demandé et que maintenant je peux mourir d'un jour à l'autre... Mais surtout je ne veux pas que vous vous retardiez, vous dînez en ville, » ajouta-t-il parce qu'il savait que pour les autres, leurs propres obligations mondaines priment la mort d'un ami, et qu'il se mettait à leur place, grâce à sa politesse. (CG II, 250)

Extrait n° 92

« Voyez-vous, reprit M. de Guermantes, même au point de vue de ses chers juifs, puisqu'il tient absolument à les soutenir, Swann a fait une boulette d'une portée incalculable. Il prouve qu'ils sont en quelque sorte forcés de prêter appui à quelqu'un de leur race, même s'ils ne le connaissent pas. C'est un danger public.

Nous avons évidemment été trop coulants, et la gaffe que commet Swann aura d'autant plus de retentissement qu'il était estimé, même reçu, et qu'il était à peu près le seul juif qu'on connaissait.

On se dira : *Ab uno disce omnes*. (La satisfaction d'avoir trouvé à point nommé, dans sa mémoire, une citation si opportune, éclaira seule d'un orgueilleux sourire la mélancolie du grand seigneur trahi.) J'avais grande envie de savoir ce qui s'était exactement passé entre le prince et Swann et de voir ce dernier, s'il n'avait pas encore quitté la soirée. « Je vous dirai, me répondit la duchesse à qui je parlais de ce désir, que moi je ne tiens pas excessivement à le voir parce qu'il paraît, d'après ce qu'on m'a dit tout à l'heure chez Mme de Saint-Euverte, qu'il voudrait avant de mourir que je fasse la connaissance de sa femme et de sa fille. Mon Dieu, ce me fait une peine infinie qu'il soit malade, mais d'abord j'espère que ce n'est pas aussi grave que ça. Et puis enfin ce n'est tout de même pas une raison, parce que ce serait vraiment trop facile. Un écrivain sans talent n'aurait qu'à dire : « Votez pour moi à l'Académie parce que ma femme va mourir et que je veux lui donner cette dernière joie. »

Il n'y aurait plus de salons si on était obligé de faire la connaissance de tous les mourants. Mon cocher pourrait me faire valoir : « Ma fille est très mal, faites-moi recevoir chez la princesse de Parme ».

J'adore Charles, et cela me ferait beaucoup de chagrin de lui refuser, aussi est-ce pour cela que j'aime mieux éviter qu'il me le demande. J'espère de tout mon cœur qu'il n'est pas mourant, comme il le dit, mais vraiment si cela devait arriver, ce ne serait pas le moment pour moi de faire la connaissance de ces deux créatures qui m'ont privée du plus agréable de mes amis pendant quinze ans, et qu'il me laisserait pour compte une fois que je ne pourrais même pas en profiter pour le voir lui, puisqu'il serait mort !" (SG II, 71-72)

Extrait n° 93 : Swann à l'âge du prophète

J'eus enfin le plaisir que Swann entrât dans cette pièce qui était fort grande, si bien qu'il ne m'aperçut pas d'abord. Plaisir mêlé de tristesse, d'une tristesse que n'éprouvaient peut-être pas les autres invités, mais qui chez eux consistait dans cette espèce de fascination qu'exercent les formes inattendues et singulières d'une mort prochaine, d'une mort qu'on a déjà, comme dit le peuple, sur le visage.

Et c'est avec une stupéfaction presque désobligeante, où il entrait de la curiosité indiscreète, de la cruauté, un retour à la fois quiet et soucieux (mélange à la fois de *suave mari magno* et de *memento quia pulvis*, eût dit Robert), que tous les regards s'attachèrent à ce visage duquel la maladie avait si bien rongé les joues, comme une lune décroissante, que sauf sous un certain angle, celui sans doute sous lequel Swann se regardait, elles tournaient court comme un décor inconsistant auquel une illusion d'optique peut seule ajouter l'apparence de l'épaisseur.

Soit à cause de l'absence de ces joues qui n'étaient plus là pour le diminuer, soit que l'artériosclérose, qui est une intoxication aussi, le rougit, comme eût fait l'ivrognerie ou le déformât comme eût fait la morphine, le nez de polichinelle de Swann, longtemps résorbé dans un visage agréable semblait maintenant énorme, tuméfié, cramoisi, plutôt celui d'un vieil hébreu que d'un curieux Valois.

D'ailleurs peut-être chez lui, en ces derniers jours la race faisait-elle apparaître plus accusé le type physique qui la caractérise en même temps que le sentiment d'une solidarité morale avec les autres Juifs, solidarité que Swann semblait avoir oubliée toute sa vie, et que greffées les unes sur les autres, la maladie mortelle, l'affaire Dreyfus, la propagande antisémite, avaient réveillée. Il y a certains Israélites, très fins pourtant et mondains délicats, chez lesquels restent en réserve et dans la coulisse, afin de faire leur entrée à une heure donnée de leur vie, comme dans une pièce, un mufler et un prophète.

Swann était arrivé à l'âge du prophète.

Certes avec sa figure d'où, sous l'action de la maladie, des segments entiers avaient disparu comme dans un bloc de glace qui fond et dont des pans entiers sont tombés, il avait bien changé.

Mais je ne pouvais m'empêcher d'être frappé combien davantage il avait changé par rapport à moi. Cet homme, excellent, cultivé, que j'étais bien loin d'être ennuyé de rencontrer, je ne pouvais arriver à comprendre comment j'avais pu l'ensemencer autrefois d'un mystère tel que son apparition dans les Champs-Élysées me faisait battre le cœur au point que j'avais honte de m'approcher de sa pèlerine doublée de soie, qu'à la porte de l'appartement où vivait un tel être, je ne pouvais sonner sans être saisi d'un trouble et d'un effroi infinis ; tout cela avait disparu non seulement de sa demeure, mais de sa personne, et l'idée de causer avec lui pouvait m'être agréable ou non, mais n'affectait en quoi que ce fût mon système nerveux. (SG II, 85-86)

Extrait n° 94 : La mort de Swann

La mort de Swann m'avait à l'époque bouleversé. La mort de Swann ! Swann ne joue pas dans cette phrase le rôle d'un simple génitif. J'entends par là la mort particulière, la mort envoyée par le destin au Service de Swann. Car nous disons la mort pour simplifier, mais il y en a presque autant que de personnes. Nous ne possédons pas de sens qui nous permette de voir, courant à toutes vitesses dans toutes les directions, les morts, les morts actives dirigées par le destin vers tel ou tel. Souvent ce sont des morts qui ne seront entièrement libérées de leur tâche que deux, trois ans après. Elles courent vite poser un cancer au flanc d'un Swann, puis repartent pour d'autres besognes, ne revenant que quand, l'opération des chirurgiens ayant eu lieu, il faut poser le cancer à nouveau. Puis vient le moment où on lit dans *le Gaulois* que la santé de Swann a inspiré des inquiétudes, mais que son indisposition est en parfaite voie de guérison. Alors quelques minutes avant le dernier souffle, la mort, comme une religieuse qui vous aurait soigné, au lieu de vous détruire, vient assister à vos derniers instants, couronne d'une auréole suprême l'être à jamais glacé dont le cœur a cessé de battre. Et c'est cette diversité des morts, le mystère de leurs circuits, la couleur de leur fatale écharpe qui donne quelque chose de si impressionnant aux lignes des journaux : « Nous apprenons avec un vif regret que M. Charles Swann a succombé hier à Paris, dans son hôtel, des suites d'une douloureuse maladie. Parisien dont l'esprit était apprécié de tous, comme la sûreté de ses relations choisies mais fidèles, il sera unanimement regretté, aussi bien dans les milieux artistiques et littéraires où la finesse avisée de son goût le faisait se plaire et être recherché de tous, qu'au Jockey Club dont il était l'un des membres les plus anciens et les plus écoutés. Il appartenait aussi au Cercle de l'Union et au Cercle Agricole. Il avait donné depuis peu sa démission de membre du Cercle de la rue Royale.

Sa physionomie spirituelle comme sa notoriété marquante ne laissaient pas d'exciter la curiosité du public dans tout *great event* de la musique et de la peinture et notamment

aux « vernissages » dont il avait été l'habitué fidèle jusqu'à ses dernières années, où il n'était plus sorti que rarement de sa demeure. Les obsèques auront lieu, etc. »

À ce point de vue si l'on n'est pas « quelqu'un » l'absence de titre connu rend plus rapide encore la décomposition de la mort. Sans doute c'est d'une façon anonyme, sans distinction d'individualité, qu'on demeure le duc d'Uzès. Mais la couronne ducale en tient quelque temps ensemble les éléments comme ceux de ces glaces aux formes bien dessinées qu'appréciait Albertine, tandis que les noms de bourgeois ultramondains, aussitôt qu'ils sont morts, se désagrègent et fondent « démoulés ». Nous avons vu Mme de Guermantes parler de Cartier comme du meilleur ami du duc de la Trémolle, comme d'un homme très recherché dans les milieux aristocratiques. Pour la génération suivante, Cartier est devenu quelque chose de si informe qu'on le grandirait presque en l'apparentant au bijoutier Cartier, avec lequel il eût souri que des ignorants pussent le confondre ! Swann était au contraire une remarquable personnalité intellectuelle et artistique ; et bien qu'il n'eût rien « produit » il eut pourtant la chance de durer un peu plus. Et pourtant, cher Charles Swann, que j'ai connu quand j'étais encore si jeune et vous près du tombeau, c'est parce que celui que vous deviez considérer comme un petit imbécile a fait de vous le héros d'un de ses romans, qu'on recommence à parler de vous et que peut-être vous vivrez. Si dans le tableau de Tissot représentant le balcon du Cercle de la rue Royale où vous êtes entre Galliffet, Edmond Polignac et Saint-Maurice, on parle tant de vous, c'est parce qu'on sait qu'il y a quelques traits de vous dans le personnage de Swann. (P. 271-273)

Extrait n° 95 : L'aveu de Charlus

« Je ne travaille pas pour l'histoire, répondit M. de Charlus, la vie me suffit, elle est bien assez intéressante, comme disait le pauvre Swann. »

« Comment ? Vous avez connu Swann, Baron, mais je ne savais pas. Est-ce, qu'il avait ces goûts-là, demanda Brichot d'un air inquiet ? »

« Mais est-il grossier ! Vous croyez donc que je ne connais que des gens comme ça. Mais non, je ne crois pas », dit Charlus les yeux baissés et cherchant à peser le pour et le contre. Et pensant que puisqu'il s'agissait de Swann dont les tendances si opposées avaient été toujours connues, un demi-aveu ne pouvait qu'être inoffensif pour celui qu'il visait et flatteur pour celui qui le laissait échapper dans une insinuation : « Je ne dis pas qu'autrefois au collège, une fois par hasard », dit le Baron comme malgré lui et comme s'il pensait tout haut, puis se reprenant : « Mais il y a deux cents ans, comment voulez-vous que je me rappelle, vous m'embêtez », conclut-il en riant.

« En tout cas s'il n'était pas joli, joli ! » dit Brichot, lequel, affreux, se croyait bien et trouvait facilement les autres laids.

« Taisez-vous, dit le Baron, vous ne savez pas ce que vous dites, dans ce temps-là il avait un teint de pêche et, ajouta-t-il en mettant chaque syllabe sur une autre note, il était joli comme les amours. Du reste il était resté charmant. Il a été follement aimé des femmes. »

« Mais est-ce que vous avez connu la sienne ? »

« Mais, voyons, c'est par moi qu'il l'a connue... » (P. II, 130, voir la suite au n° 120)

Extrait n° 96 : Situation inverse de Swann et du Narrateur

Et en somme, j'avais eu un bonheur et un malheur que Swann n'avait pas connus, car justement tout le temps qu'il avait aimé Odette et en avait été si jaloux, il l'avait à

peine vue, pouvant si difficilement, à certains jours où elle le décommandait au dernier moment, aller chez elle.

Mais après il l'avait eue à lui, devenue sa femme, et jusqu'à ce qu'il mourût. Moi au contraire tandis que j'étais si jaloux d'Albertine, plus heureux que Swann, je l'avais eue chez moi. J'avais réalisé en vérité ce que Swann avait rêvé si souvent et qu'il n'avait réalisé matériellement que quand cela lui était indifférent.

Mais enfin Albertine, je ne l'avais pas gardée comme il avait gardé Odette. Elle s'était enfuie, elle était morte. Car jamais rien ne se répète exactement et les existences les plus analogues et que, grâce à la parenté des caractères et à la similitude des circonstances, on peut choisir pour les présenter comme symétriques l'une à l'autre restent en bien des points opposées. (AD I, 133)

Extrait n° 97 : illusions paternelles

Quant à Mlle de Forcheville, je ne pouvais m'empêcher de penser à elle avec désolation. Quoi ? fille de Swann qui eût tant aimé la voir chez les Guermantes, que ceux-ci avaient refusé à leur grand ami de recevoir, ils l'avaient ensuite spontanément recherchée, le temps ayant passé qui renouvelle tout pour nous, insuffle une autre personnalité, d'après ce qu'on dit d'eux, aux êtres que nous n'avons pas vus depuis longtemps, depuis que nous avons fait nous-même peau neuve et pris d'autres goûts. Je pensais qu'à cette fille, Swann disait parfois en la serrant contre lui et en l'embrassant : « C'est bon, ma chérie, d'avoir une fille comme toi, un jour quand je ne serai plus là, si on parle encore de ton pauvre papa, ce sera seulement avec toi et à cause de toi. » Swann en mettant ainsi pour après sa mort un craintif et anxieux espoir de survivance dans sa fille se trompait autant que le vieux banquier qui ayant fait un testament pour une petite danseuse qu'il entretient et qui a très bonne tenue, se dit qu'il n'est pour elle qu'un grand ami, mais qu'elle restera fidèle à son souvenir. Elle avait très bonne tenue tout en faisant du pied sous la table aux amis du vieux banquier qui lui plaisaient, mais tout cela très caché, avec d'excellents dehors. Elle portera le deuil de l'excellent homme, s'en sentira débarrassée, profitera non seulement de l'argent liquide, mais des propriétés, des automobiles qu'il lui a laissées, fera partout effacer le chiffre de l'ancien propriétaire qui lui cause un peu de honte et à la jouissance du don n'associera jamais le regret du donateur. Les illusions de l'amour paternel ne sont peut-être pas moindres que celles de l'autre ; bien des filles ne considèrent leur père que comme le vieillard qui leur laissera sa fortune. (AD II, 61-62)

Extrait n° 98 : *sic transit...*

Quelqu'un ayant demandé à un jeune homme de la plus grande famille s'il n'y avait pas eu quelque chose à dire sur la mère de Gilberte, le jeune seigneur répondit qu'en effet dans la première partie de son existence, elle avait épousé un aventurier du nom de Swann, mais qu'ensuite elle avait épousé un des hommes les plus en vue de la société, le Comte de Forcheville.

Sans doute quelques personnes encore dans ce salon, la Duchesse de Guermantes par exemple eussent souri de cette assertion (qui, niant l'élégance de Swann, me paraissait monstrueuse, alors que moi-même jadis à Combray, j'avais cru avec ma grand'tante que Swann ne pouvait connaître des « princesses ») et aussi des femmes qui eussent pu se trouver là mais qui ne sortaient plus guère, les Duchesses de Montmorency, de Mouchy, de Sagan, qui avaient été les amis intimes de Swann et n'avaient jamais aperçu ce Forcheville, non reçu dans le monde au temps où elles y allaient encore.

Mais précisément c'est que la société d'alors, de même que les visages aujourd'hui modifiés et les cheveux blonds remplacés par des cheveux blancs, n'existait plus que dans la mémoire d'êtres dont le nombre diminuait tous les jours. (TR 138)

Extrait n° 99 : oubli de sa notoriété

Sans doute les amis de Bloch ou de Swann se rappelaient eux aussi la petite société juive ou les invitations à Twickenham et ainsi les amis comme des « moi » un peu moins distincts de Swann et de Bloch ne séparaient pas dans leur mémoire du Bloch élégant d'aujourd'hui, le Bloch sordide d'autrefois, du Swann de chez Colombin des derniers jours le Swann de Buckingham Palace. Mais ces amis étaient en quelque sorte dans la vie, les voisins de Swann ; la leur s'était développée sur une ligne assez voisine pour que leur mémoire pût être assez pleine de lui ; mais chez d'autres plus éloignés de Swann, à une distance plus grande de lui, non pas précisément socialement, mais d'intimité, qui avait fait la connaissance plus vague et les rencontres très rares, les souvenirs moins nombreux, avaient rendu les notions plus flottantes. Or, chez des étrangers de ce genre, au bout de trente ans, on ne se rappelle plus rien de précis qui puisse prolonger dans le passé et changer de valeur l'être qu'on a sous les yeux. J'avais entendu dans les dernières années de la vie de Swann des gens du monde pourtant à qui on parlait de lui, dire et comme si ç'avait été son titre de notoriété : « Vous parlez du Swann de chez Colombin ? » (TR 147-148)

Extrait n° 100 : le temps incorporé

C'était cette notion du temps incorporé, des années passées non séparées de nous, que j'avais maintenant l'intention de mettre si fort en relief dans mon œuvre. Et c'est parce qu'ils contiennent ainsi les heures du passé que les corps humains peuvent faire tant de mal à ceux qui les aiment, parce qu'ils contiennent tant de souvenirs, de joies et de désirs déjà effacés pour eux, mais si cruels pour celui qui contemple et prolonge dans l'ordre du temps le corps chéri dont il est jaloux, jaloux jusqu'à en souhaiter la destruction. Car après la mort le Temps se retire du corps et les souvenirs – si indifférents, si pâlis – sont effacés de celle qui n'est plus et le seront bientôt de celui qu'ils torturent encore, eux qui finiront par périr quand le désir d'un corps vivant ne les entretiendra plus. J'éprouvais un sentiment de fatigue profonde à sentir que tout ce temps si long non seulement avait sans une interruption été vécu, pensé, sécrété par moi, qu'il était ma vie, qu'il était moi-même, mais encore que j'avais à toute minute à le maintenir attaché à moi, qu'il me supportait, que j'étais juché à son sommet vertigineux, que je ne pouvais me mouvoir, sans le déplacer avec moi. La date à laquelle j'entendais le bruit de la sonnette du jardin de Combray si distant et pourtant intérieur, était un point de repère dans cette dimension énorme que je ne savais pas avoir. J'avais le vertige de voir au-dessous de moi et en moi pourtant comme si j'avais des lieues de hauteur, tant d'années. (TR II, 260)

B. ODETTE

Extrait n° 101 : la dame en rose

J'entendis mon oncle grommeler, se fâcher, finalement le valet de chambre me fit entrer.

Sur la table, il y avait la même assiette de massepains que d'habitude ; mon oncle avait sa vareuse de tous les jours, mais en face de lui, en robe de soie rose avec un grand collier de perles au cou, était assise une jeune femme qui achevait de manger une mandarine. L'incertitude où j'étais s'il fallait dire madame ou mademoiselle me fit

rougir et n'osant pas trop tourner les yeux de son côté de peur d'avoir à lui parler, j'allai embrasser mon oncle.

Elle me regardait en souriant, mon oncle lui dit : « Mon neveu », sans lui dire mon nom, ni me dire le sien, sans doute parce que, depuis les difficultés qu'il avait eues avec mon grand-père, il tâchait autant que possible d'éviter tout trait d'union entre sa famille et ce genre de relations.

– Comme il ressemble à sa mère, dit-elle.

– « Mais vous n'avez jamais vu ma nièce qu'en photographie, dit vivement mon oncle d'un ton bourru. »

– « Je vous demande pardon, mon cher ami, je l'ai croisée dans l'escalier l'année dernière quand vous avez été si malade. Il est vrai que je ne l'ai vue que le temps d'un éclair et que votre escalier est bien noir, mais cela m'a suffi pour l'admirer. Ce petit jeune homme a ses beaux yeux et aussi ça, dit-elle, en traçant avec son doigt une ligne sur le bas de son front. Est-ce que madame votre nièce porte le même nom que vous, ami ? demanda-t-elle à mon oncle. »

– « Il ressemble surtout à son père, grogna mon oncle qui ne se souciait pas plus de faire des présentations à distance en disant le nom de maman que d'en faire de près. C'est tout à fait son père et aussi ma pauvre mère. »

– « Je ne connais pas son père, dit la dame en rose avec une légère inclinaison de la tête, et je n'ai jamais connu votre pauvre mère, mon ami. Vous vous souvenez, c'est peu après votre grand chagrin que nous nous sommes connus. »

J'éprouvais une petite déception, car cette jeune dame ne différait pas des autres jolies femmes que j'avais vues quelquefois dans ma famille notamment de la fille d'un de nos cousins chez lequel j'allais tous les ans le premier janvier. Mieux habillée seulement, l'amie de mon oncle avait le même regard vif et bon, elle avait l'air aussi franc et aimant.

Je ne lui trouvais rien de l'aspect théâtral que j'admirais dans les photographies d'actrices, ni de l'expression diabolique qui eût été en rapport avec la vie qu'elle devait mener. J'avais peine à croire que ce fût une cocotte et surtout je n'aurais pas cru que ce fût une cocotte chic si je n'avais pas vu la voiture à deux chevaux, la robe rose, le collier de perles, si je n'avais pas su que mon oncle n'en connaissait que de la plus haute volée. (CS 73-75)

Extrait n° 102 : la dame en blanc de Tansonville

– « Allons, Gilberte, viens ; qu'est-ce que tu fais, cria d'une voix perçante et autoritaire une dame en blanc que je n'avais pas vue, et à quelque distance de laquelle un Monsieur habillé de coutil et que je ne connaissais pas, fixait sur moi des yeux qui lui sortaient de la tête ; et cessant brusquement de sourire, la jeune fille prit sa bêche et s'éloigna sans se retourner de mon côté, d'un air docile, impénétrable et sournois. (CS 132)

Extrait n° 103 la première rencontre

Mais tandis que chacune de ces liaisons, ou chacun de ces flirts, avait été la réalisation plus ou moins complète d'un rêve né de la vue d'un visage ou d'un corps que Swann avait, spontanément, sans s'y efforcer, trouvés charmants, en revanche quand un jour au théâtre il fut présenté à Odette de Crécy par un de ses amis d'autrefois, qui lui avait parlé d'elle comme d'une femme ravissante avec qui il pourrait peut-être arriver à

quelque chose, mais en la lui donnant pour plus difficile qu'elle n'était en réalité afin de paraître lui-même avoir fait quelque chose de plus aimable en la lui faisant connaître, elle était apparue à Swann non pas certes sans beauté, mais d'un genre de beauté qui lui était indifférent, qui ne lui inspirait aucun désir, lui causait même une sorte de répulsion physique, de ces femmes comme tout le monde a les siennes, différentes pour chacun, et qui sont l'opposé du type que nos sens réclament. (CS 181)

Extrait n° 104 Début d'une liaison

« Et vous, avait-elle dit, vous ne viendriez pas une fois chez moi prendre le thé ? » Il avait allégué des travaux en train, une étude – en réalité abandonnée depuis des années – sur Ver Meer de Delft. « Je comprends que je ne peux rien faire, moi chétive à côté de grands savants comme vous autres, lui avait-elle répondu. Je serais comme la grenouille devant l'aréopage. Et pourtant j'aimerais tant m'instruire, savoir, être initiée. Comme cela doit être amusant de bouquiner, de fourrer son nez dans de vieux papiers, avait-elle ajouté avec l'air de contentement de soi-même que prend une femme élégante pour affirmer que sa joie est de se livrer sans crainte de se salir à une besogne malpropre, comme de faire la cuisine en « mettant elle-même les mains à la pâte ».

« Vous allez vous moquer de moi, ce peintre qui vous empêche de me voir (elle voulait parler de Ver Meer), je n'avais jamais entendu parler de lui ; vit-il encore ? Est-ce qu'on peut voir de ses œuvres à Paris, pour que je puisse me représenter ce que vous aimez, deviner un peu ce qu'il y a sous ce grand front qui travaille tant, dans cette tête qu'on sent toujours en train de réfléchir, me dire voilà : c'est à cela qu'il est en train de penser. Quel rêve ce serait d'être mêlée à vos travaux ! » Il s'était excusé sur sa peur des amitiés nouvelles, ce qu'il avait appelé, par galanterie, sa peur d'être malheureux. « Vous avez peur d'une affection ? comme c'est drôle, moi qui ne cherche que cela, qui donnerais ma vie pour en trouver une, avait-elle dit d'une voix si naturelle, si convaincue, qu'il en avait été remué. Vous avez dû souffrir par une femme. Et vous croyez que les autres sont comme elle. Elle n'a pas su vous comprendre ; vous êtes un être si à part. C'est cela que j'ai aimé d'abord en vous, j'ai bien senti que vous n'étiez pas comme tout le monde. »

– « Et puis d'ailleurs vous aussi, lui avait-il dit, je sais bien ce que c'est que les femmes, vous devez avoir des tas d'occupations, être peu libre. » – « Moi, je n'ai jamais rien à faire ! je suis toujours libre, je le serai toujours pour vous. À n'importe quelle heure du jour ou de la nuit où il pourrait vous être commode de me voir, faites-moi chercher, et je serai trop heureuse d'accourir.

Le ferez-vous ? Savez-vous ce qui serait gentil, ce serait de vous faire présenter à Mme Verdurin chez qui je vais tous les soirs. (CS 184)

Extrait n° 105 : Odette = la fille de Jéthro

Il plaça sur sa table de travail, comme une photographie d'Odette, une reproduction de la fille de Jéthro.

Il admirait les grands yeux, le délicat visage qui laissait deviner la peau imparfaite, les boucles merveilleuses des cheveux le long des joues fatiguées, et adaptant ce qu'il trouvait beau jusque-là d'une façon esthétique à l'idée d'une femme vivante, il le transformait en mérites physiques qu'il se félicitait de trouver réunis dans un être qu'il pourrait posséder.

Cette vague sympathie qui nous porte vers un chef-d'œuvre que nous regardons, maintenant qu'il connaissait l'original charnel de la fille de Jéthro, elle devenait un désir qui suppléa désormais à celui que le corps d'Odette ne lui avait pas d'abord inspiré. Quand il avait regardé longtemps ce Botticelli, il pensait à son Botticelli à lui qu'il trouvait plus beau encore et approchant de lui la photographie de Zéphora, il croyait serrer Odette contre son cœur. (CS II, 12)

Extrait n° 106 : vulgarité d'Odette

Odette disait de quelqu'un : – « Il ne va jamais que dans les endroits chics. »

Et si Swann lui demandait ce qu'elle entendait par là, elle lui répondait avec un peu de mépris :

– « Mais les endroits chics, parbleu ! Si, à ton âge, il faut t'apprendre ce que c'est que les endroits chics, que veux-tu que je te dise moi, par exemple, le dimanche matin, l'avenue de l'Impératrice, à cinq heures le tour du Lac, le jeudi l'Éden Théâtre, le vendredi l'Hippodrome, les bals... »

– Mais quels bals ?

– « Mais les bals qu'on donne à Paris, les bals chics, je veux dire. Tiens, Herbinger, tu sais, celui qui est chez un coulissier ? mais si, tu dois savoir, c'est un des hommes les plus lancés de Paris, ce grand jeune homme blond qui est tellement snob, il a toujours une fleur à la boutonnière, une raie dans le dos, des paletots clairs ; il est avec ce vieux tableau qu'il promène à toutes les premières. Eh bien ! il a donné un bal, l'autre soir, il y avait tout ce qu'il y a de chic à Paris. Ce que j'aurais aimé y aller ! mais il fallait présenter sa carte d'invitation à la porte et je n'avais pas pu en avoir. Au fond j'aime autant ne pas y être allée, c'était une tuerie, je n'aurais rien vu. C'est plutôt pour pouvoir dire qu'on était chez Herbinger. Et tu sais, moi, la gloriole ! Du reste, tu peux bien te dire que sur cent qui racontent qu'elles y étaient, il y a bien la moitié dont ça n'est pas vrai... Mais ça m'étonne que toi, un homme si « pschutt », tu n'y étais pas. » (CS II, 29)

Extrait n° 107 : dénégations

Un jour il cherchait, sans blesser Odette, à lui demander si elle n'avait jamais été chez des entremetteuses. À vrai dire il était convaincu que non ; la lecture de la lettre anonyme en avait introduit la supposition dans son intelligence, mais d'une façon mécanique ; elle n'y avait rencontré aucune créance, mais en fait y était restée, et Swann, pour être débarrassé de la présence purement matérielle mais pourtant gênante du soupçon, souhaitait qu'Odette l'extirpât.

« Oh ! non ! Ce n'est pas que je ne sois pas persécutée pour cela, ajouta-t-elle, en dévoilant dans un sourire une satisfaction de vanité qu'elle ne s'apercevait plus ne pas pouvoir paraître légitime à Swann. Il y en a une qui est encore restée plus de deux heures hier à m'attendre, elle me proposait n'importe quel prix.

Il paraît qu'il y a un ambassadeur qui lui a dit : « Je me tue si vous ne me l'amenez pas. » On lui a dit que j'étais sortie, j'ai fini par aller moi-même lui parler pour qu'elle s'en aille. J'aurais voulu que tu voies comme je l'ai reçue, ma femme de chambre qui m'entendait de la pièce voisine m'a dit que je criais à tue-tête : « Mais puisque je vous dis que je ne veux pas ! C'est une idée comme ça, ça ne me plaît pas. Je pense que je suis libre de faire ce que je veux tout de même ! Si j'avais besoin d'argent, je comprends... » Le concierge a ordre de ne plus la laisser entrer, il dira que je suis à la campagne. Ah ! j'aurais voulu que tu sois caché quelque part. Je crois que tu aurais été

content, mon chéri. Elle a du bon, tout de même, tu vois, ta petite Odette, quoiqu'on la trouve si détestable. » D'ailleurs ses aveux même, quand elle lui en faisait, de fautes qu'elle le supposait avoir découvertes, servaient plutôt pour Swann de point de départ à de nouveaux doutes qu'ils ne mettaient un terme aux anciens. (CS II, 139-140)

Extrait n° 108 : aveux

Une fois elle lui parla d'une visite que Forcheville lui avait faite le jour de la Fête de Paris-Murcie. « Comment, tu le connaissais déjà ? Ah ! oui, c'est vrai, » dit-il en se reprenant pour ne pas paraître l'avoir ignoré. Et tout d'un coup il se mit à trembler à la pensée que le jour de cette fête de Paris-Murcie où il avait reçu d'elle la lettre qu'il avait si précieusement gardée, elle déjeunait peut-être avec Forcheville à la Maison d'Or. Elle lui jura que non.

« Pourtant la Maison d'Or me rappelle je ne sais quoi que j'ai su ne pas être vrai, lui dit-il pour l'effrayer. » – « Oui, que je n'y étais pas allée le soir où je t'ai dit que j'en sortais quand tu m'avais cherchée chez Prévost », lui répondit-elle (croyant à son air qu'il le savait), avec une décision où il y avait, beaucoup plutôt que du cynisme, de la timidité, une peur de contrarier Swann et que par amour-propre elle voulait cacher, puis le désir de lui montrer qu'elle pouvait être franche.

Aussi frappa-t-elle avec une netteté et une vigueur de bourreau et qui étaient exemptes de cruauté car Odette n'avait pas conscience du mal qu'elle faisait à Swann ; et même elle se mit à rire, peut-être il est vrai, surtout pour ne pas avoir l'air humilié, confus. « C'est vrai que je n'avais pas été à la Maison Dorée, que je sortais de chez Forcheville. J'avais vraiment été chez Prévost, ça c'était pas de la blague, il m'y avait rencontrée et m'avait demandé d'entrer regarder ses gravures. Mais il était venu quelqu'un pour le voir. Je t'ai dit que je venais de la Maison d'Or parce que j'avais peur que cela ne t'ennuie. Tu vois, c'était plutôt gentil de ma part. Mettons que j'aie eu tort, au moins je te le dis carrément. Quel intérêt aurais-je à ne pas te dire aussi bien que j'avais déjeuné avec lui le jour de la Fête Paris-Murcie, si c'était vrai. D'autant plus qu'à ce moment-là on ne se connaissait pas encore beaucoup tous les deux, dis, chéri. » (CS II, 140)

Extrait n° 109 : « toute une époque »

Quand le soir, ne pouvant travailler et étant assuré que Gilberte était au théâtre avec des amies, j'allais à l'improvisiste chez ses parents, je trouvais souvent Mme Swann dans quelque élégant déshabillé dont la jupe, d'un de ces beaux tons sombre, rouge foncé ou orange qui avaient l'air d'avoir une signification particulière parce qu'ils n'étaient plus à la mode, était obliquement traversée d'une rampe ajourée et large de dentelle noire qui faisait penser aux volants d'autrefois.

Quand par un jour encore froid de printemps elle m'avait, avant ma brouille avec sa fille, emmené au Jardin d'Acclimatation, sous sa veste qu'elle entr'ouvrait plus ou moins selon qu'elle se réchauffait en marchant, le « dépassant » en dents de scie de sa chemisette avait l'air du revers entrevu de quelque gilet absent, pareil à l'un de ceux qu'elle avait portés quelques années plus tôt et dont elle aimait que les bords eussent ce léger déchiquetage ; et sa cravate – de cet « écossais » auquel elle était restée fidèle, mais en adoucissant tellement les tons (le rouge devenu rose et le bleu lilas), que l'on aurait presque cru à un de ces taffetas gorge de pigeon qui étaient la dernière nouveauté – était nouée de telle façon sous son menton sans qu'on put voir où elle était attachée, qu'on pensait invinciblement à ces « brides de chapeaux, qui ne se portaient plus. Pour peu qu'elle sut « durer » encore quelque temps ainsi, les jeunes

gens, essayant de comprendre ses toilettes, diraient : « Madame Swann, n'est-ce pas, c'est toute une époque ? » (JF I, 174)

Extrait n° 110 : Mme Swann au bois

J'assignais la première place à la simplicité, dans l'ordre des mérites esthétiques et des grandeurs mondaines quand j'apercevais Mme Swann à pied, dans une polonaise de drap, sur la tête un petit toquet agrémenté d'une aile de lophophore, un bouquet de violettes au corsage, pressée, traversant l'allée des Acacias comme si ç'avait été seulement le chemin le plus court pour rentrer chez elle et répondant d'un clin d'œil aux messieurs en voiture qui, reconnaissant de loin sa silhouette, la saluaient et se disaient que personne n'avait autant de chic. Mais au lieu de la simplicité, c'est le faste que je mettais au plus haut rang, si, après que j'avais forcé Françoise, qui n'en pouvait plus et disait que les jambes « lui rentraient », à faire les cent pas pendant une heure, je voyais enfin, débouchant de l'allée qui vient de la Porte Dauphine – image pour moi d'un prestige royal, d'une arrivée souveraine telle qu'aucune reine véritable n'a pu m'en donner l'impression dans la suite, parce que j'avais de leur pouvoir une notion moins vague et plus expérimentale, – emportée par le vol de deux chevaux ardents, minces et contournés comme on en voit dans les dessins de Constantin Guys, portant établi sur son siège un énorme cocher fourré comme un cosaque, à côté d'un petit groom rappelant le « tigre » de « feu Baudenord », je voyais – ou plutôt je sentais imprimer sa forme dans mon cœur par une nette et épuisante blessure – une incomparable victoria, à dessein un peu haute et laissant passer à travers son luxe « dernier cri » des allusions aux formes anciennes, au fond de laquelle reposait avec abandon Mme Swann, ses cheveux maintenant blonds avec une seule mèche grise ceints d'un mince bandeau de fleurs, le plus souvent des violettes, d'où descendaient de longs voiles, à la main une ombrelle mauve, aux lèvres un sourire ambigu où je ne voyais que la bienveillance d'une Majesté et où il y avait surtout la provocation de la cocotte, et qu'elle inclinait avec douceur sur les personnes qui la saluaient. Ce sourire en réalité disait aux uns : « Je me rappelle très bien, c'était exquis ! » ; à d'autres : « Comme j'aurais aimé ! ç'a été la mauvaise chance ! » ; à d'autres « Mais si vous voulez ! Je vais suivre encore un moment la file et dès que je pourrai, je couperai. » Quand passaient des inconnus, elle laissait cependant autour de ses lèvres un sourire oisif, comme tourné vers l'attente ou le souvenir d'un ami et qui faisait dire : « Comme elle est belle ! » Et pour certains hommes seulement elle avait un sourire aigre, contraint, timide et froid et qui signifiait : « Oui, rosse, je sais que vous avez une langue de vipère, que vous ne pouvez pas vous tenir de parler ! Est-ce que je m'occupe de vous, moi ! » Coquelin passait en discourant au milieu d'amis qui l'écoutaient et faisait avec la main à des personnes en voiture, un large bonjour de théâtre. Mais je ne pensais qu'à Mme Swann et je faisais semblant de ne pas l'avoir vue, car je savais qu'arrivée à la hauteur du Tir aux pigeons elle dirait à son cocher de couper la file et de l'arrêter pour qu'elle pût descendre l'allée à pied. Et les jours où je me sentais le courage de passer à côté d'elle, j'entraînais Françoise dans cette direction. À un moment en effet, c'est dans l'allée des piétons, marchant vers nous que j'apercevais Mme Swann laissant s'étaler derrière elle la longue traîne de sa robe mauve, vêtue, comme le peuple imagine les reines, d'étoffes et de riches atours que les autres femmes ne portaient pas, abaissant parfois son regard sur le manche de son ombrelle, faisant peu attention aux personnes qui passaient, comme si sa grande affaire et son but avaient été de prendre de l'exercice, sans penser qu'elle était vue et que toutes les têtes étaient tournées vers elle. Parfois pourtant quand elle s'était retournée pour appeler son lévrier, elle jetait imperceptiblement un regard circulaire autour d'elle.

Ceux même qui ne la connaissaient pas étaient avertis par quelque chose de singulier et d'excessif, – ou peut-être par une radiation télépathique comme celles qui déchaînaient, des applaudissements dans la foule ignorante aux moments où la Berma était sublime, – que ce devait être quelque personne connue. Ils se demandaient : « Qui est - ce ? », interrogeaient quelquefois un passant, ou se promettaient de se rappeler la toilette comme un point de repère pour des amis plus instruits qui les renseigneraient aussitôt. D'autres promeneurs, s'arrêtant à demi, disaient : – « Vous savez qui c'est ? Mme Swann ! Cela ne vous dit rien ? Odette de Crécy ? »

– « Odette de Crécy ? Mais je me disais aussi, ces yeux tristes... Mais savez-vous qu'elle ne doit plus être de la première jeunesse ! Je me rappelle que j'ai couché avec elle le jour de la démission de Mac-Mahon. »

– « Je crois que vous ferez bien de ne pas le lui rappeler. Elle est maintenant Mme Swann, la femme d'un monsieur du Jockey, ami du prince de Galles. Elle est du reste encore superbe. »

– « Oui, mais si vous l'aviez connue à ce moment-là, ce qu'elle était jolie ! Elle habitait un petit hôtel très étrange avec des chinoiserries. Je me rappelle que nous étions embêtés par le bruit des crieurs de journaux, elle a fini par me faire lever. »

Sans entendre les réflexions, je percevais autour d'elle le murmure indistinct de la célébrité. Mon cœur battait d'impatience quand je pensais qu'il allait se passer un instant encore avant que tous ces gens, au milieu desquels je remarquais avec désolation que n'était pas un banquier mulâtre par lequel je me sentais méprisé, vissent le jeune homme inconnu auquel ils ne prêtaient aucune attention, saluer (sans la connaître, à vrai dire, mais je m'y croyais autorisé parce que mes parents connaissaient son mari et que j'étais le camarade de sa fille), cette femme dont la réputation de beauté, d'inconduite et d'élégance était universelle. Mais déjà j'étais tout près de Mme Swann, alors je lui tirais un si grand coup de chapeau, si étendu, si prolongé, qu'elle ne pouvait s'empêcher de sourire. Des gens riaient. Quant à elle, elle ne m'avait jamais vu avec Gilberte, elle ne savait pas mon nom, mais j'étais pour elle – comme un des gardes du Bois, ou le batelier ou les canards du lac à qui elle jetait du pain – un des personnages secondaires, familiers, anonymes, aussi dénués de caractères individuels qu'un « emploi de théâtre », de ses promenades au Bois. Certains jours où je ne l'avais pas vue allée des Acacias, il m'arrivait de la rencontrer dans l'allée de la Reine-Marguerite où vont les femmes qui cherchent à être seules, ou à avoir l'air de chercher à l'être ; elle ne le restait pas longtemps, bientôt rejointe par quelque ami, souvent coiffé d'un « tube » gris, que je ne connaissais pas et qui causait longuement avec elle, tandis que leurs deux voitures suivaient. (CS III, 183-185)

Extrait n° 111 : le couple selon Norpois

En tout cas, il y a une chose curieuse, c'est de voir combien Swann, qui connaît tant de monde et du plus choisi, montre d'empressement auprès d'une société dont le moins qu'on puisse dire est qu'elle est fort mêlée.

Moi qui l'ai connu jadis, j'avoue que j'éprouvais autant de surprise que d'amusement à voir un homme aussi bien élevé, aussi à la mode dans les coteries les plus triées, remercier avec effusion le Directeur du Cabinet du Ministre des Postes, d'être venu chez eux et lui demander si Mme Swann pourrait se permettre d'aller voir sa femme. Il doit pourtant se trouver dépaysé ; évidemment ce n'est plus le même monde. Mais je ne crois pas cependant que Swann soit malheureux. Il y a eu, il est vrai, dans les années qui précédèrent le mariage d'assez vilaines manœuvres de chantage de la part

de la femme ; elle privait Swann de sa fille chaque fois qu'il lui refusait quelque chose. Le pauvre Swann, aussi naïf qu'il est pourtant raffiné, croyait chaque fois que l'enlèvement de sa fille était une coïncidence et ne voulait pas voir la réalité. Elle lui faisait d'ailleurs des scènes si continuelles qu'on pensait que le jour où elle serait arrivée à ses fins et se serait fait épouser, rien ne le retiendrait plus et que leur vie serait un enfer. Hé bien ! c'est le contraire qui est arrivé. On plaisante beaucoup la manière dont Swann parle de sa femme, on en fait même des gorges chaudes. On ne demandait certes pas que plus ou moins conscient d'être... (vous savez le mot de Molière), il allât le proclamer *urbi et orbi* ; n'empêche qu'on le trouve exagéré quand il dit que sa femme est une excellente épouse. Or, ce n'est pas aussi faux qu'on le croit. À sa manière qui n'est pas celle que tous les maris préféreraient, mais enfin, entre nous, il me semble difficile que Swann qui la connaissait depuis longtemps et est loin d'être un maître-sot, ne sut pas à quoi s'en tenir, il est indéniable qu'elle semble avoir de l'affection pour lui. Je ne dis pas qu'elle ne soit pas volage et Swann lui-même ne se fait pas faute de l'être, à en croire les bonnes langues qui, vous pouvez le penser, vont leur train. Mais elle lui est reconnaissante de ce qu'il a fait pour elle, et, contrairement aux craintes éprouvées par tout le monde, elle paraît devenue d'une douceur d'ange. (JF I, 38-39)

Extrait n° 112 : anticipations du Narrateur

Dans la mesure où une image qui accompagne une de nos résolutions la motive, on peut dire que si Swann épousa Odette, ce fut pour la présenter elle et Gilberte, sans qu'il y eut personne là, au besoin sans que personne le sut jamais, à la duchesse de Guermantes. On verra comment cette seule ambition mondaine qu'il avait souhaitée pour sa femme et sa fille, fut justement celle dont la réalisation se trouva lui être interdite et par un veto si absolu que Swann mourut sans supposer que la duchesse pourrait jamais les connaître. On verra aussi qu'au contraire la duchesse de Guermantes se lia avec Odette et Gilberte après la mort de Swann. Et peut-être eût-il été sage – pour autant qu'il pouvait attacher de l'importance à si peu de chose – en ne se faisant pas une idée trop sombre de l'avenir, à cet égard, et en réservant que la réunion souhaitée pourrait bien avoir lieu quand il ne serait plus là pour en jouir. Le travail de causalité qui finit par produire à peu près tous les effets possibles, et par conséquent aussi ceux qu'on avait cru l'être le moins, ce travail est parfois lent, rendu un peu plus lent encore par notre désir, – qui en cherchant à l'accélérer, l'entrave – par notre existence même et n'aboutit que quand nous avons cessé de désirer, et quelquefois de vivre. Swann ne le savait-il pas par sa propre expérience, et n'était-ce pas déjà, dans sa vie, – comme une préfiguration de ce qui devait arriver après sa mort, – un bonheur après décès que ce mariage avec cette Odette qu'il avait passionnément aimées – si elle ne lui avait pas plu au premier abord – et qu'il avait épousée quand il ne l'aimait plus, quand l'être qui, en Swann, avait tant souhaité et tant désespéré de vivre toute sa vie avec Odette, quand cet être là était mort ? (JF 42-43)

Extrait n° 113 : traits de langage empruntés

Quand Mme Swann était retournée auprès de ses visites, nous l'entendions encore parler et rire, car même devant deux personnes et comme si elle avait eu à tenir tête à tous les « camarades », elle élevait la voix, lançait les mots, comme elle avait si souvent, dans le petit clan, entendu faire à la « patronne », dans les moments où celle-ci « dirigeait la conversation ».

Les expressions que nous avons récemment empruntées aux autres étant celles, au moins pendant un temps, dont nous aimons le plus à nous servir, Mme Swann

choisissait tantôt celles qu'elle avait apprises de gens distingués que son mari n'avait pu éviter de lui faire connaître (c'est d'eux qu'elle tenait le maniérisme qui consiste à supprimer l'article ou le pronom démonstratif devant un adjectif qualifiant une personne) tantôt de plus vulgaires (par exemple : « C'est un rien ! » mot favori d'une de ses amies) et cherchait à les placer dans toutes les histoires que, selon une habitude prise dans le « petit clan » elle aimait à raconter. Elle disait volontiers ensuite : « J'aime beaucoup cette histoire », « ah ! avouez, c'est une bien belle histoire ! » ; ce qui lui venait, par son mari, des Guermantes qu'elle ne connaissait pas. (JF I, 78)

Extrait n° 114 : visites du Narrateur

Depuis bien longtemps et fort avant ma brouille avec sa fille, Mme Swann m'avait dit : « C'est très bien de venir voir Gilberte, mais j'aimerais aussi que vous veniez quelquefois pour moi, pas à mon Choufleyry où vous vous ennuierez parce que j'ai trop de monde, mais les autres jours où vous me trouverez toujours un peu tard. »

J'avais donc l'air, en allant la voir, de n'obéir que longtemps après à un désir anciennement exprimé par elle. Et très tard, déjà dans la nuit, presque au moment où mes parents se mettaient à table, je partais faire à Mme Swann une visite pendant laquelle je savais que je ne verrais pas Gilberte et où pourtant je ne penserais qu'à elle.

Dans ce quartier, considéré alors comme éloigné, d'un Paris plus sombre qu'aujourd'hui, et qui, même dans le centre, n'avait pas d'électricité sur la voie publique et bien peu dans les maisons, les lampes d'un salon situé au rez-de-chaussée ou à un entresol très bas (tel qu'était celui de ses appartements où recevait habituellement Mme Swann), suffisaient à illuminer la rue et à faire lever les yeux au passant qui rattachait à leur clarté comme à sa cause apparente et voilée la présence devant la porte de quelques coupés bien attelés.

Le passant croyait, et non sans un certain émoi, à une modification survenue dans cette cause mystérieuse, quand il voyait l'un de ces coupés se mettre en mouvement ; mais c'était seulement un cocher qui, craignant que ses bêtes prissent froid leur faisait faire de temps à autre des allées et venues d'autant plus impressionnantes que les roues caoutchoutées donnaient au pas des chevaux un fond de silence sur lequel il se détachait plus distinct et plus explicite. (JF I, 151)

Extrait n° 115 : un genre de beauté

Ce n'était pas seulement l'ameublement du salon d'Odette, c'était Odette elle-même que Mme Cottard et tous ceux qui avaient fréquenté Mme de Crécy auraient eu peine s'ils ne l'avaient pas vue depuis longtemps à reconnaître.

Elle semblait avoir tant d'années de moins qu'autrefois. Sans doute, cela tenait en partie à ce qu'elle avait engraisé, et devenue mieux portante, avait l'air plus calme, frais, reposé et d'autre part à ce que les coiffures nouvelles aux cheveux lissés, donnaient plus d'extension à son visage qu'une poudre rose animait, et où ses yeux et son profil jadis trop saillants, semblaient maintenant résorbés.

Mais une autre raison de ce changement consistait en ceci que, arrivée au milieu de la vie, Odette s'était enfin découvert, ou inventé, une physionomie personnelle, un « caractère » immuable, un « genre de beauté », et sur ses traits décousus — qui pendant si longtemps, livrés aux caprices hasardeux et impuissants de la chair, prenant à la moindre fatigue pour un instant, des années, une sorte de vieillesse passagère, lui avaient composé tant bien que mal, selon son humeur et selon sa mine, un visage

épars, journalier, informe et charmant — avait appliqué ce type fixe, comme une jeunesse immortelle. (JF II, 173)

Extrait n° 116 : aventure d'Odette avec Bloch

« En tous cas, tous mes compliments, me dit-il, tu n'as pas dû t'embêter avec elle. Je l'avais rencontrée quelques jours auparavant dans le train de Ceinture. Elle voulut bien dénouer la sienne en faveur de ton serviteur, je n'ai jamais passé de si bons moments et nous allions prendre toutes dispositions pour nous revoir quand une personne qu'elle connaissait eut le mauvais goût de monter à l'avant-dernière station ».

Le silence que je gardais ne parut pas plaire à Bloch.

« J'espérais, me dit-il, connaître grâce à toi son adresse et aller goûter chez elle plusieurs fois par semaine les plaisirs d'Éros, cher aux Dieux, mais je n'insiste pas puisque tu poses pour la discrétion à l'égard d'une professionnelle qui s'est donnée à moi trois fois de suite et de la manière la plus raffinée entre Paris et le Point-du-Jour. Je la retrouverai bien un soir ou l'autre. » (JF II, 73)

Extrait n° 117 : portrait de Miss Sacripant

C'était, — cette aquarelle, — le portrait d'une jeune femme pas jolie, mais d'un type curieux, que coiffait un serre-tête assez semblable à un chapeau melon bordé d'un ruban de soie cerise ; une de ses mains gantées de mitaines tenait une cigarette allumée, tandis que l'autre élevait à la hauteur du genou une sorte de grand chapeau de jardin, simple écran de paille contre le soleil.

À côté d'elle, un porte-bouquet plein de roses sur une table. Souvent et c'était le cas ici, la singularité de ces œuvres, tient surtout à ce qu'elles ont été exécutées dans des conditions particulières dont nous ne nous rendons pas clairement compte d'abord, par exemple si la toilette étrange d'un modèle féminin, est un déguisement de bal costumé, ou si au contraire le manteau rouge d'un vieillard qui a l'air de l'avoir revêtu pour se prêter à une fantaisie du peintre, est sa robe de professeur ou de conseiller, ou son camail de cardinal.

Le caractère ambigu de l'être dont j'avais le portrait sous les yeux, tenait sans que je le compris à ce que c'était une jeune actrice d'autrefois en demi-travesti.

Mais son melon, sous lequel ses cheveux étaient bouffants, mais courts, son veston de velours sans revers ouvrant sur un plastron blanc me firent hésiter sur la date de la mode et le sexe du modèle, de façon que je ne savais pas exactement ce que j'avais sous les yeux, sinon le plus clair des morceaux de peinture.

Et le plaisir qu'il me donnait était troublé seulement par la peur qu'Elstir en s'attardant encore me fit manquer les jeunes filles, car le soleil était déjà oblique et bas dans la petite fenêtre.

Aucune chose dans cette aquarelle n'était simplement constatée en fait et peinte à cause de son utilité dans la scène, le costume parce qu'il fallait que la femme fut habillée, le porte-bouquet pour les fleurs.

Le verre du porte-bouquet, aimé pour lui-même avait l'air d'enfermer l'eau où trempaient les tiges des œillets dans quelque chose d'aussi limpide, presque d'aussi liquide qu'elle ; l'habillement de la femme l'entourait d'une manière qui avait un charme indépendant, fraternel, et si les œuvres de l'industrie pouvaient rivaliser de charme avec les merveilles de la nature, aussi délicates, aussi savoureuses au toucher

du regard, aussi fraîchement peintes que la fourrure d'une chatte, les pétales d'un œillet, les plumes d'une colombe.

La blancheur du plastron, d'une finesse de grésil et dont le frivole plissage avait des clochettes comme celles du muguet, s'étoilait des clairs reflets de la chambre, aigus eux-mêmes et finement nuancés comme des bouquets de fleurs qui auraient broché le linge.

Et le velours du veston brillant et nacré, avait çà et là quelque chose de hérissé, de déchiqueté et de velu qui faisait penser à l'ébouriffage des œillets dans la vase.

Mais surtout on sentait qu'Elstir, insoucieux de ce que pouvait présenter d'immoral ce travesti d'une jeune actrice pour qui le talent avec lequel elle jouerait son rôle avait sans doute moins d'importance que l'attrait irritant qu'elle allait offrir aux sens blasés ou dépravés de certains spectateurs, s'était au contraire attaché à ces traits d'ambiguïté comme à un élément esthétique qui valait d'être mis en relief et qu'il avait tout fait pour souligner. Le long des lignes du visage, le sexe avait l'air d'être sur le point d'avouer qu'il était celui d'une fille un peu garçonnière, s'évanouissait, et plus loin se retrouvait, suggérant plutôt l'idée d'un jeune efféminé vicieux et songeur, puis fuyait encore, restait insaisissable.

Le caractère de tristesse rêveuse du regard, par son contraste même avec les accessoires appartenant au monde de la noce et du théâtre, n'était pas ce qui était le moins troublant.

On pensait du reste qu'il devait être factice et que le jeune être qui semblait s'offrir aux caresses dans ce provocant costume avait probablement trouvé piquant d'y ajouter l'expression romanesque d'un sentiment secret, d'un chagrin inavoué.

Au bas du portrait était écrit : *Miss Sacripant*, octobre 1872. (JF II, 134-136)

Extrait n° 118 : Odette jugée par Mme de Guermantes

— Ah ! Swann ce n'est pas du tout le même cas, protesta la duchesse. C'était très étonnant tout de même parce que c'était une brave idiote, mais elle n'était pas ridicule et elle a été jolie.

— Hou, hou, grommela Mme de Villeparisis.

— Ah ! vous ne la trouviez pas jolie ? si, elle avait des choses charmantes, de bien jolis yeux, de jolis cheveux, elle s'habillait et elle s'habille encore merveilleusement. Maintenant, je reconnais qu'elle est immonde, mais elle a été une ravissante personne. Ça ne m'a fait pas moins de chagrin que Charles l'ait épousée, parce que c'était tellement inutile.

La duchesse ne croyait pas dire quelque chose de remarquable mais, comme M. d'Argencourt se mit à rire, elle répéta la phrase, soit qu'elle la trouvât drôle, ou seulement qu'elle la trouvât gentil le rieur qu'elle se mit à regarder d'un air câlin, pour ajouter l'enchantement de la douceur à celui de l'esprit. Elle continua : « Oui, n'est-ce pas, ce n'était pas la peine, mais enfin elle n'était pas sans charme et je comprends parfaitement qu'on l'aimât, tandis que la demoiselle de Robert je vous assure qu'elle est à mourir de rire. Je sais bien qu'on m'objectera cette vieille rengaine d'Augier : « Qu'importe le flacon pourvu qu'on ait l'ivresse ! » Eh bien, Robert a peut-être l'ivresse, mais il n'a vraiment pas fait preuve de goût dans le choix du flacon ! D'abord, imaginez-vous qu'elle avait eu la prétention que je fasse dresser un escalier au beau milieu de mon salon. (CG I, 205)

Extrait n° 119 : Odette tient un salon nationaliste

Pour Mme Swann les antidreyfusards lui savaient, au contraire, gré d'être « bien pensante », ce à quoi, mariée à un juif, elle avait un mérite double. Néanmoins les personnes qui n'étaient jamais allées chez elle, s'imaginaient qu'elle recevait seulement quelques israélites obscurs et des élèves de Bergotte.

On classe ainsi des femmes autrement qualifiées que Mme Swann, au dernier rang de l'échelle sociale, soit à cause de leurs origines, soit parce qu'elles n'aiment pas les dîners en ville et les soirées où on ne les voit jamais, ce qu'on suppose faussement dû à ce qu'elles n'auraient pas été invitées, soit parce qu'elles ne parlent jamais de leurs amitiés mondaines mais seulement de littérature et d'art, soit parce que les gens se cachent d'aller chez elles, ou que pour ne pas faire d'impolitesse aux autres elles se cachent de les recevoir, enfin pour mille raisons qui achèvent de faire de telle ou telle d'entre elles, aux yeux de certains, la femme qu'on ne reçoit pas.

Il en était ainsi pour Odette.

Mme d'Épinoy, à l'occasion d'un versement qu'elle désirait pour la « Patrie française » ayant eu à aller la voir, comme elle serait entrée chez sa mercière, convaincue d'ailleurs qu'elle ne trouverait que des visages, non pas même méprisés mais inconnus, resta clouée sur la place quand la porte s'ouvrit, non sur le salon qu'elle supposait mais sur une salle magique où, comme grâce à un changement à vue dans une féerie, elle reconnut dans des figurantes éblouissantes, à demi étendues sur des divans, assises sur des fauteuils, appelant la maîtresse de maison par son petit nom, les altesses, les duchesses, qu'elle-même, la Princesse d'Épinoy avait grand-peine à attirer chez elle, et auxquelles en ce moment, sous les yeux bienveillants d'Odette, le marquis du Lau, le comte Louis de Turenne, le prince Borghèse, le duc d'Estrées, portant l'orangeade et les petits fours, servaient de pannetiers et d'échansons.

La princesse d'Épinoy, comme elle mettait, sans s'en rendre compte, la qualité mondaine à l'intérieur des êtres, fut obligée de désincarner Mme Swann et de la réincarner en une femme élégante. (SG II, 162)

Extrait n° 120 : Charlus parle

« Mais, voyons, c'est par moi qu'il l'a connue. Je l'avais trouvée charmante dans son demi-travesti un soir qu'elle jouait Miss Sacripant ; j'étais avec des camarades de club, nous avons tous ramené une femme et, bien que je n'eusse envie que de dormir, les mauvaises langues avaient prétendu, car c'est affreux ce que le monde est méchant, que j'avais couché avec Odette. Seulement elle en avait profité pour venir m'embêter, et j'avais cru m'en débarrasser en la présentant à Swann. De ce jour-là elle ne cessa plus de me cramponner, elle ne savait pas un mot d'orthographe, c'est moi qui faisais ses lettres. Et puis c'est moi qui ensuite ai été chargé de la promener. Voilà, mon enfant, ce que c'est que d'avoir une bonne réputation, vous voyez. Du reste je ne la méritais qu'à moitié. Elle me forçait à lui faire faire des parties terribles, à cinq, à six. »

Et les amants qu'avait eus successivement Odette, (elle avait été avec un tel, puis avec un pauvre Swann, aveuglé par la jalousie et par l'amour < ? ? >, ces hommes dont pas un seul n'avait été deviné par le tour à tour, supputant les chances et croyant aux serments plus affirmatifs qu'une contradiction qui échappe à la coupable, contradiction bien plus insaisissable, et pourtant bien plus significative, et dont le jaloux pourrait se prévaloir, plus logiquement que de renseignements qu'il prétend

faussement avoir eus, pour inquiéter sa maîtresse) ces amants, M. de Charlus se mit à les énumérer avec autant de certitude que s'il avait récité la liste des Rois de France.

Et en effet le jaloux est, comme les contemporains, trop près, il ne sait rien, et c'est pour les étrangers que le comique des adultères prend la précision de l'histoire, et s'allonge en listes d'ailleurs indifférentes et qui ne deviennent tristes que pour un autre jaloux, comme j'étais, qui ne peut s'empêcher de comparer son cas à celui dont il entend parler et qui se demande si, pour la femme dont il doute, une liste aussi illustre n'existe pas.

Mais il n'en peut rien savoir, c'est comme une conspiration universelle, une brimade à laquelle tous participent cruellement et qui consiste, tandis que son amie va de l'un à l'autre, à lui tenir sur les yeux un bandeau qu'il fait perpétuellement effort pour arracher sans y réussir, car tout le monde le tient aveuglé, le malheureux, les êtres bons par bonté, les êtres méchants par méchanceté, les êtres grossiers par goût des vilaines farces, les êtres bien élevés par politesse et bonne éducation, et tous par une de ces conventions qu'on appelle principe.

« Mais est-ce que Swann a jamais su que vous aviez eu ses faveurs ? »

« Mais voyons, quelle horreur ! Raconter cela à Charles ! C'est à faire dresser les cheveux sur la tête. Mais mon cher, il m'aurait tué tout simplement, il était jaloux comme un tigre. Pas plus que je n'ai avoué à Odette, à qui ça aurait du reste été bien égal, que... allons ne me faites pas dire de bêtises.

Et le plus fort c'est que c'est elle qui lui a tiré des coups de revolver que j'ai failli recevoir.

Ah ! j'ai eu de l'agrément avec ce ménage-là ; et naturellement c'est moi qui ai été obligé d'être son témoin contre d'Osmond qui ne me l'a jamais pardonné. D'Osmond avait enlevé Odette et Swann, pour se consoler, avait pris pour maîtresse, ou fausse maîtresse, la sœur d'Odette.

Enfin vous n'allez pas commencer à me faire raconter l'histoire de Swann, nous en aurions pour dix ans, vous comprenez, je connais ça comme personne. C'était moi qui sortais Odette quand elle ne voulait pas voir Charles. Cela m'embêtait d'autant plus que j'ai un très proche parent qui porte le nom de Crécy, sans y avoir naturellement aucune espèce de droit, mais qu'enfin cela ne charmait pas.

Car elle se faisait appeler Odette de Crécy et le pouvait parfaitement, étant seulement séparée d'un Crécy dont elle était la femme, très authentique celui-là, un monsieur très bien qu'elle avait ratissé jusqu'au dernier centime. (P II, 130)

Extrait n° 121 : Odette épouse Forcheville

Je ne sus qu'après son départ pourquoi elle s'appelait Mlle de Forcheville. Après la mort de Swann, Odette qui étonna tout le monde par une douleur profonde, prolongée et sincère, se trouvait être une veuve très riche. Forcheville l'épousa, après avoir entrepris une longue tournée de châteaux et s'être assuré que sa famille recevrait sa femme. (Cette famille fit quelques difficultés, mais céda devant l'intérêt de ne plus avoir à subvenir aux dépenses d'un parent besogneux qui allait passer d'une quasi-misère à l'opulence.) Peu après un oncle de Swann, sur la tête duquel la disparition successive de nombreux parents avait accumulé un énorme héritage, mourut, laissant toute cette fortune à Gilberte qui devenait ainsi une des plus riches héritières de France. Mais c'était le moment où des suites de l'affaire Dreyfus était né un mouvement antisémite parallèle à un mouvement plus abondant de pénétration du

monde par les israélites. Les politiciens n'avaient pas eu tort en pensant que la découverte de l'erreur judiciaire porterait un coup à l'antisémitisme. Mais provisoirement au moins un antisémitisme mondain s'en trouvait au contraire accru et exaspéré. Forcheville qui, comme le moindre noble, avait puisé dans des conversations de famille la certitude que son nom était plus ancien que celui de La Rochefoucauld, considérait qu'en épousant la veuve d'un juif, il avait accompli le même acte de charité qu'un millionnaire qui ramasse une prostituée dans la rue et la tire de la misère et de la fange ; il était prêt à étendre sa bonté jusqu'à la personne de Gilberte dont tant de millions aideraient, mais dont cet absurde nom de Swann gênerait le mariage. Il déclara qu'il l'adoptait. (AD II, 34)

Extrait n° 122

On fut très étonné à cette époque, où Mme Verdurin pouvait avoir chez elle qui elle voulait, de lui voir faire indirectement des avances à une personne qu'elle avait complètement perdue de vue, Odette. On trouvait qu'elle ne pourrait rien ajouter au brillant milieu qu'était devenu le petit groupe. Mais une séparation prolongée, en même temps qu'elle apaise les rancunes, réveille quelquefois l'amitié. Et puis le phénomène qui amène non seulement les mourants à ne prononcer que des noms autrefois familiers, mais les vieillards à se complaire dans leurs souvenirs d'enfance, ce phénomène a son équivalent social. Pour réussir dans l'entreprise de faire revenir Odette chez elle, Mme Verdurin n'employa pas bien entendu les « ultras », mais les habitués moins fidèles qui avaient gardé un pied dans l'un et l'autre salon.

Elle leur disait : « Je ne sais pas pourquoi on ne la voit plus ici. Elle est peut-être brouillée, moi pas. En somme qu'est-ce que je lui ai fait ? C'est chez moi qu'elle a connu ses deux maris. Si elle veut revenir, qu'elle sache que les portes lui sont ouvertes. » Ces paroles qui auraient dû coûter à la fierté de la patronne si elles ne lui avaient pas été dictées par son imagination, furent redites, mais sans succès. Mme Verdurin, attendit Odette sans la voir venir, jusqu'à ce que des événements qu'on verra plus loin amenassent pour de toutes autres raisons ce que n'avait pu l'ambassade pourtant zélée des lâcheurs. Tant il est peu de réussites faciles, et d'échecs définitifs. Les choses étaient tellement les mêmes, tout en paraissant différentes, qu'on retrouvait tout naturellement les mots d'autrefois « bien pensants, mal pensants ». (TR I, 56)

Extrait n° 123 : Odette durant la guerre

En cela M. de Charlus avait raison. On m'a raconté qu'il fallait voir les moments de silence et d'hésitation qu'avait Mme de Forcheville, pareils à ceux qui sont nécessaires, non pas même seulement à l'énonciation, mais à la formation d'une opinion personnelle, avant de dire, sur le ton d'un sentiment intime : « Non, je ne crois pas qu'ils prendront Varsovie ». « Je n'ai pas l'impression qu'on puisse passer un second hiver ». « Ce que je ne voudrais pas, c'est une paix boiteuse ». « Ce qui me fait peur, si vous voulez que je vous le dise, c'est la Chambre ». « Si j'estime tout de même qu'on pourrait percer ». Et pour dire cela Odette prenait un air mièvre qu'elle poussait à l'extrême quand elle disait : « Je ne dis pas que les armées allemandes ne se battent pas bien, mais il leur manque ce qu'on appelle le cran ». Pour prononcer le cran (et même simplement pour le « mordant ») elle faisait avec sa main le geste de pétrissage et avec ses yeux le clignement des rapins employant un terme d'atelier. Son langage à elle était pourtant plus encore qu'autrefois la trace de son admiration pour les Anglais qu'elle n'était plus obligée de se contenter d'appeler comme autrefois nos voisins d'outre-Manche, ou tout au plus nos amis les Anglais, mais nos loyaux alliés !

Inutile de dire qu'elle ne se faisait pas faute de citer à tous propos l'expression de « fair play » pour montrer les Anglais trouvant les Allemands des joueurs incorrects, et « ce qu'il faut c'est gagner la guerre », comme disent nos braves alliés. (TR II, 128)

Extrait n° 124 : Défi au temps

On part de l'idée que les gens sont restés les mêmes et on les trouve vieux. Mais une fois que l'idée dont on part est qu'ils sont vieux, on les retrouve, on ne les trouve pas si mal. Pour Odette, ce n'était pas seulement cela, son aspect, une fois qu'on savait son âge et qu'on s'attendait à une vieille femme, semblait un défi plus miraculeux aux lois de la chronologie que la conservation du radium à celles de la nature. Elle, si je ne la reconnus pas d'abord ce fut non parce qu'elle avait, mais parce qu'elle n'avait pas changé. Me rendant compte depuis une heure de ce que le temps ajoutait de nouveau aux êtres et de ce qu'il fallait soustraire pour les retrouver tels que je les avais connus, je faisais maintenant rapidement ce calcul et ajoutant à l'ancienne Odette le chiffre d'années qui avait passé sur elle, le résultat que je trouvais fut une personne qui me semblait ne pas pouvoir être celle que j'avais sous les yeux, précisément parce que celle - là était pareille à celle d'autrefois. Quel était le fait du fard, de la teinture ? Elle avait l'air sous ses cheveux dorés tout plats — un peu un chignon ébouriffé de grosse poupée mécanique sur une figure étonnée et immuable également de poupée — auxquels se superposait un chapeau de paille plat aussi, de l'Exposition de 1878 (dont elle eût certes été alors et surtout si elle eût eu alors l'âge d'aujourd'hui, la plus fantastique merveille) venant débiter son compliment dans une revue de fin d'année, mais de l'Exposition de 1878 représentée par une femme encore jeune. (TR 123-124)

Extrait n° 125 : Trois ans plus tard

Hélas, elle ne devait pas rester toujours telle. Moins de trois ans après, non pas en enfance, mais un peu ramollie, je devais la voir à une soirée donnée par Gilberte, devenue incapable de cacher sous un masque immobile ce qu'elle pensait — pensait est beaucoup dire — ce qu'elle éprouvait, hochant la tête, serrant la bouche, secouant les épaules à chaque impression qu'elle ressentait, comme ferait un ivrogne, un enfant, comme font certains poètes qui ne tiennent pas compte de ce qui les entoure, et, inspirés, composent dans le monde et tout en allant à table au bras d'une dame étonnée, froncent les sourcils, font la moue. Les impressions de Madame de Forcheville — sauf une, celle qui l'avait fait précisément assister à la soirée donnée par Gilberte, la tendresse pour sa fille bien aimée, l'orgueil qu'elle donnât une soirée si brillante, orgueil que ne voilait pas chez la mère la mélancolie de ne plus être rien — ces impressions n'étaient pas joyeuses, et commandaient seulement une perpétuelle défense contre les avanies qu'on lui faisait, défense timorée comme celle d'un enfant. On n'entendait que ces mots : « Je ne sais pas si Madame de Forcheville me reconnaît, je devrais peut-être me faire présenter à nouveau ». « Ça par exemple vous pouvez vous en dispenser (répondait-on à tue-tête sans songer que la mère de Gilberte entendait tout, sans y songer, ou s'en sans soucier) c'est bien inutile. Pour l'agrément qu'elle vous apportera. On la laisse dans son coin. Du reste elle est un peu gaga. » Furtivement Mme de Forcheville lançait un regard de ses yeux restés si beaux, sur les interlocuteurs injurieux, puis vite ramenait ce regard à elle de peur d'avoir été impolie, et tout de même agitée par l'offense, taisant sa débile indignation, on voyait sa tête branler, sa poitrine se soulever, elle jetait un nouveau regard sur un autre assistant aussi peu poli, et ne s'étonnait pas outre mesure, car se sentant très mal depuis quelques jours, elle avait à mots couverts suggéré à sa fille de remettre la fête, mais sa fille avait refusé. Mme de Forcheville ne l'en aimait pas moins ; toutes les duchesses

qui entraient, l'admiration de tout le monde pour le nouvel hôtel inondait de joie son cœur, et quand entra la marquise de Sabran qui était alors la dame où menait si difficilement le plus haut échelon social, Mme de Forcheville sentit qu'elle avait été une bonne et prévoyante mère et que sa tâche maternelle était achevée. De nouveaux invités ricaneurs, la firent à nouveau regarder et parler toute seule, si c'est parler que tenir un langage muet qui se traduit seulement par des gesticulations. Si belle encore, elle était devenue — ce qu'elle n'avait jamais été, — infiniment sympathique ; car elle qui avait trompé Swann et tout le monde, c'était l'univers entier qui maintenant la trompait ; et elle était devenue si faible qu'elle n'osait même plus, les rôles étant retournés, se défendre contre les hommes. Et bientôt elle ne se défendrait pas contre la mort. Mais après cette anticipation revenons trois ans en arrière, c'est-à-dire à la matinée où nous sommes chez la Princesse de Guermantes. (TR 128-129)

Extrait n° 126 : maîtresse du duc de Guermantes

La vie de la duchesse ne laissait pas d'ailleurs d'être très malheureuse et pour une raison qui par ailleurs avait pour effet de déclasser parallèlement la société que fréquentait M. de Guermantes. Celui-ci qui depuis longtemps calmé par son âge avancé, et quoique il fût encore robuste, avait cessé de tromper Mme de Guermantes, s'était épris de Mme de Forcheville sans qu'on sût bien les débuts de cette liaison. Mais celle-ci avait pris des proportions telles que le vieillard, imitant dans ce dernier amour, la manière de ceux qu'il avait eus autrefois, séquestrait sa maîtresse au point que si mon amour pour Albertine avait répété avec de grandes variations, l'amour de Swann pour Odette, l'amour de M. de Guermantes rappelait celui que j'avais eu pour Albertine. Il fallait qu'elle déjeunât, qu'elle dînât avec lui, il était toujours chez elle ; elle s'en parait auprès d'amis qui sans elle n'eussent jamais été en relation avec le duc de Guermantes et qui venaient là pour le connaître, un peu comme on va chez une cocotte pour connaître un souverain son amant. Certes, Mme de Forcheville était depuis longtemps devenue une femme du monde. Mais recommençant à être entretenue sur le tard, et par un si orgueilleux vieillard qui était tout de même chez elle le personnage important, elle se diminuait à chercher seulement à avoir les peignoirs qui lui plussent, la cuisine qu'il aimait, à flatter ses amis en leur disant qu'elle lui avait parlé d'eux, comme elle disait à mon grand oncle qu'elle avait parlé de lui au Grand-Duc qui lui envoyait des cigarettes, en un mot elle tendait, malgré tout l'acquis de sa situation mondaine, et par la force de circonstances nouvelles à redevenir, telle qu'elle était apparue à mon enfance, la dame en rose. (TR II, 216-217)

Extrait n° 127 : son mot de la fin

« Mais voyez-vous, M. Swann était aussi jaloux que l'est ce pauvre duc ; pour celui-ci je me prive de tout parce que je sais qu'il n'est pas heureux chez lui. Pour M. Swann c'était parce que je l'aimais follement, et je trouve qu'on peut bien sacrifier la danse, et le monde, et tout le reste à ce qui peut faire plaisir ou seulement éviter des soucis à un homme qu'on aime. Pauvre Charles, il était si intelligent, si séduisant, exactement le genre d'hommes que j'aimais ». Et c'était peut-être vrai. Il y avait eu un temps où Swann lui avait plu, justement celui où elle n'était pas « son genre ». À vrai dire, « son genre » même plus tard, elle ne l'avait jamais été. (TR II, 224)

3. Les motifs

Nous avons défini plus haut le sens que nous donnons à ce concept appliqué à la création proustienne. Les motifs servent à donner au lecteur la sensation concrète du chronotope, de l'espace-temps. Pour illustrer cette pratique proustienne, il n'est que de

repandre la majorité des fragments où il est question de « la petite phrase » de la sonate de Vinteuil, symboliquement transmise de Swann au Narrateur, qui saura en faire un incitateur de sa propre création. Au motif musical, doublement justifié (en tant que thèmes musical et passage de témoin) on comparera celui de l'homosexualité, annoncé en mineure, revenant avec de plus en plus de force jusqu'à envahir quasiment tout le texte jusqu'à la fin. Autre motif, que l'on a tendance à négliger parce qu'il dérange toujours et que Proust semble s'en être détaché et avoir récusé toute lecture politique, l'Affaire Dreyfus, est une des clés de la RTP. Plus exactement la raison même qui, sur le plan social, a cristallisé l'évolution psychologique des personnages. Mais Proust s'est singularisé par son analyse de la mémoire (qui ne doit rien à Bergson) et le traitement particulier de deux motifs dont il se faisait gloire : les intermittences du cœur et la mémoire involontaire. Nous en donnerons ci-dessous les pages les plus caractéristiques.

A. LA SONATE DE VINTEUIL

Pour prendre la mesure de l'espace-temps constitué par Proust, on écouterait d'abord cette phrase, ce petit air d'une sonate (qui deviendra un septuor) d'abord remarquée par Swann, puis, à la génération suivante, par le Narrateur. Elle leur donne à vivre.

Extrait n° 128 : première apparition

Or, quelques minutes à peine après que le petit pianiste avait commencé de jouer chez Mme Verdurin, tout d'un coup après une note haute longuement tenue pendant deux mesures, il vit approcher, s'échappant de sous cette sonorité prolongée et tendue comme un rideau sonore pour cacher le mystère de son incubation, il reconnut, secrète, bruisante et divisée, la phrase aérienne et odorante qu'il aimait.

Et elle était si particulière, elle avait un charme si individuel et qu'aucun autre n'aurait pu remplacer, que ce fut pour Swann comme s'il eût rencontré dans un salon ami une personne qu'il avait admirée dans la rue et désespérait de jamais retrouver. À la fin, elle s'éloigna, indicatrice, diligente, parmi les ramifications de son parfum, laissant sur le visage de Swann le reflet de son sourire.

Mais maintenant il pouvait demander le nom de son inconnue (on lui dit que c'était l'andante de la sonate pour piano et violon de Vinteuil), il la tenait, il pourrait l'avoir chez lui aussi souvent qu'il voudrait, essayer d'apprendre son langage et son secret. Aussi quand le pianiste eut fini, Swann s'approcha-t-il de lui pour lui exprimer une reconnaissance dont la vivacité plut beaucoup à Mme Verdurin. (CS 196)

Extrait n° 129 : effet sur Swann

Mais la petite phrase, dès qu'il l'entendait, savait rendre libre en lui l'espace qui pour elle était nécessaire, les proportions de l'âme de Swann s'en trouvaient changées ; une marge y était réservée à une jouissance qui elle non plus ne correspondait à aucun objet extérieur et qui pourtant au lieu d'être purement individuelle comme celle de l'amour, s'imposait à Swann comme une réalité supérieure aux choses concrètes.

Cette soif d'un charme inconnu, la petite phrase l'éveillait en lui, mais ne lui apportait rien de précis pour l'assouvir.

De sorte que ces parties de l'âme de Swann où la petite phrase avait effacé le souci des intérêts matériels, les considérations humaines et valables pour tous, elle les avait laissées vacantes et en blanc, et il était libre d'y inscrire le nom d'Odette. Puis à ce que l'affection d'Odette pouvait avoir d'un peu court et décevant, la petite phrase venait ajouter, amalgamer son essence mystérieuse.

À voir le visage de Swann pendant qu'il écoutait la phrase, on aurait dit qu'il était en train d'absorber un anesthésique qui donnait plus d'amplitude à sa respiration. Et le plaisir que lui donnait la musique et qui allait bientôt créer chez lui un véritable besoin, ressemblait en effet, à ces moments-là, au plaisir qu'il aurait eu à expérimenter des parfums, à entrer en contact avec un monde pour lequel nous ne sommes pas faits, qui nous semble sans forme parce que nos yeux ne le perçoivent pas, sans signification parce qu'il échappe à notre intelligence, que nous n'atteignons que par un seul sens. (CS II, 22-23)

Extrait n° 130 : l'air national de leur amour

À son entrée, tandis que Mme Verdurin montrant des roses qu'il avait envoyées le matin lui disait : « Je vous gronde » et lui indiquant une place à côté d'Odette, le pianiste jouait pour eux deux, la petite phrase de Vinteuil qui était comme l'air national de leur amour. Il commençait par la tenue des trémolos de violon que pendant quelques mesures on entend seuls, occupant tout le premier plan, puis tout d'un coup ils semblaient s'écarter et comme dans ces tableaux de Pieter de Hooch, qu'approfondit le cadre étroit d'une porte entr'ouverte, tout au loin, d'une couleur autre, dans le velouté d'une lumière interposée, la petite phrase apparaissait, dansante, pastorale, intercalée, épisodique, appartenant à un autre monde. Elle passait à plis simples et immortels, distribuant çà et là les dons de sa grâce, avec le même ineffable sourire ; mais Swann y croyait distinguer maintenant du désenchantement. Elle semblait connaître la vanité de ce bonheur dont elle montrait la voie. Dans sa grâce légère, elle avait quelque chose d'accompli, comme le détachement qui succède au regret. Mais peu lui importait, il la considérait moins en elle-même, — en ce qu'elle pouvait exprimer pour un musicien qui ignorait l'existence et de lui et d'Odette quand il l'avait composée, et pour tous ceux qui l'entendraient dans des siècles —, que comme un gage, un souvenir de son amour qui, même pour les Verdurin que pour le petit pianiste, faisait penser à Odette en même temps qu'à lui, les unissait ; c'était au point que, comme Odette, par caprice, l'en avait prié, il avait renoncé à son projet de se faire jouer par un artiste la sonate entière, dont il continua à ne connaître que ce passage. « Qu'avez-vous besoin du reste ? lui avait-elle dit. C'est ça notre morceau. » Et même, souffrant de songer, au moment où elle passait si proche et pourtant à l'infini, que tandis qu'elle s'adressait à eux, elle ne les connaissait pas, il regrettait presque qu'elle eût une signification, une beauté intrinsèque et fixe, étrangère à eux, comme en des bijoux donnés, ou même en des lettres écrites par une femme aimée, nous en voulons à l'eau de la gemme, et aux mots du langage, de ne pas être faits uniquement de l'essence d'une liaison passagère et d'un être particulier. (CS II, 202)

Extrait n° 131 : brusque retour du temps

Mais le concert recommença et Swann comprit qu'il ne pourrait pas s'en aller avant la fin de ce nouveau numéro du programme. Il souffrait de rester enfermé au milieu de ces gens dont la bêtise et les ridicules le frappaient d'autant plus douloureusement qu'ignorant son amour, incapables, s'ils l'avaient connu, de s'y intéresser et de faire autre chose que d'en sourire comme d'un enfantillage ou de le déplorer comme une folie, ils le lui faisaient apparaître sous l'aspect d'un état subjectif qui n'existait que pour lui, dont rien d'extérieur ne lui affirmait la réalité ; il souffrait surtout, et au point que même le son des instruments lui donnait envie de crier, de prolonger son exil dans ce lieu où Odette ne viendrait jamais, où personne, où rien ne la connaissait, d'où elle était entièrement absente.

Mais tout à coup ce fut comme si elle était entrée, et cette apparition lui fut une si déchirante souffrance qu'il dut porter la main à son cœur. C'est que le violon était monté à des notes hautes où il restait comme pour une attente, une attente qui se prolongeait sans qu'il cessât de les tenir, dans l'exaltation où il était d'apercevoir déjà l'objet de son attente qui s'approchait, et avec un effort désespéré pour tâcher de durer jusqu'à son arrivée, de l'accueillir avant d'expirer, de lui maintenir encore un moment de toutes ses dernières forces le chemin ouvert pour qu'il pût passer, comme on soutient une porte qui sans cela retomberait.

Et avant que Swann eût eu le temps de comprendre, et de se dire : « C'est la petite phrase de la sonate de Vinteuil, n'écoutez pas ! » tous ses souvenirs du temps où Odette était éprise de lui, et qu'il avait réussi jusqu'à ce jour à maintenir invisibles dans les profondeurs de son être, trompés par ce brusque rayon du temps d'amour qu'ils crurent revenu, s'étaient réveillés, et à tire d'aile, étaient remontés lui chanter éperdument, sans pitié pour son infortune présente, les refrains oubliés du bonheur.

Au lieu des expressions abstraites « temps où j'étais heureux », « temps où j'étais aimé », qu'il avait souvent prononcées jusque-là et sans trop souffrir, car son intelligence n'y avait enfermé du passé que de prétendus extraits qui n'en conservaient rien, il retrouva tout ce qui de ce bonheur perdu avait fixé à jamais la spécifique et volatile essence ; il revit tout, les pétales neigeux et frisés du chrysanthème qu'elle lui avait jeté dans sa voiture, qu'il avait gardé contre ses lèvres — l'adresse en relief de la « Maison Dorée » sur la lettre où il avait lu : « Ma main tremble si fort en vous écrivant » — le rapprochement de ses sourcils quand elle lui avait dit d'un air suppliant : « Ce n'est pas dans trop longtemps que vous me ferez signe ? », il sentit l'odeur du fer du coiffeur par lequel il se faisait relever sa « brosse » pendant que Lorédan allait chercher la petite ouvrière, les pluies d'orage qui tombèrent si souvent ce printemps-là, le retour glacial dans sa victoria, au clair de lune, toutes les mailles d'habitudes mentales, d'impressions saisonnières, de créations cutanées, qui avaient étendu sur une suite de semaines un réseau uniforme dans lequel son corps se trouvait repris. (CS II, 118)

Extrait n° 132 : « entendre pour la première fois »

Ce fut un de ces jours-là qu'il lui arriva de me jouer la partie de la Sonate de Vinteuil où se trouve la petite phrase que Swann avait tant aimée. Mais souvent on n'entend rien, si c'est une musique un peu compliquée qu'on écoute pour la première fois. Et pourtant quand plus tard on m'eût joué deux ou trois fois cette Sonate, je me trouvais la connaître parfaitement. Aussi n'a-t-on pas tort de dire « entendre pour la première fois ». Si l'on n'avait vraiment, comme on l'a cru, rien distingué à la première audition, la deuxième, la troisième seraient autant de premières, et il n'y aurait pas de raison pour qu'on comprit quelque chose de plus à la dixième. Probablement ce qui fait défaut, la première fois, ce n'est pas la compréhension, mais la mémoire. Car la nôtre, relativement à la complexité des impressions auxquelles elle a à faire face pendant que nous écoutons, est infime, aussi brève que la mémoire d'un homme qui en dormant pense mille choses qu'il oublie aussitôt, ou d'un homme tombé à moitié en enfance qui ne se rappelle pas la minute d'après ce qu'on vient de lui dire. Ces impressions multiples, la mémoire n'est pas capable de nous en fournir immédiatement le souvenir. Mais celui-ci se forme en elle peu à peu et à l'égard des œuvres qu'on a entendues deux ou trois fois, on est comme le collégien qui a relu à plusieurs reprises avant de s'endormir une leçon qu'il croyait ne pas savoir et qui la récite par cœur le lendemain matin. Seulement je n'avais encore jusqu'à ce jour, rien

entendu de cette sonate, et là où Swann et sa femme voyaient une phrase distincte, celle-ci était aussi loin de ma perception claire qu'un nom qu'on cherche à se rappeler et à la place duquel on ne trouve que du néant, un néant d'où une heure plus tard, sans qu'on y pense, s'élanceront d'elles-mêmes, en un seul bond, les syllabes d'abord vainement sollicitées. Et non seulement on ne retient pas tout de suite les oeuvres vraiment rares, mais même au sein de chacune de ces œuvres-là, et cela m'arriva pour la Sonate de Vinteuil, ce sont les parties les moins précieuses qu'on perçoit d'abord. De sorte que je ne me trompais pas seulement en pensant que l'œuvre ne me réservait plus rien (ce qui fit que je restai longtemps sans chercher à l'entendre) du moment que Madame Swann m'en avait joué la phrase la plus fameuse (j'étais aussi stupide en cela que ceux qui n'espèrent plus éprouver de surprise devant Saint-Marc de Venise parce que la photographie leur a appris la forme de ses dômes). Mais bien plus, même quand j'eus écouté la sonate d'un bout à l'autre, elle me resta presque tout entière invisible, comme un monument dont la distance ou la brume ne laissent apercevoir que de faibles parties. De là, la mélancolie qui s'attache à la connaissance de tels ouvrages, comme de tout ce qui se réalise dans le temps. (JF I, 95-96)

Extrait n° 133 l'oreille de l'amateur

« N'est-ce pas que c'est beau cette Sonate de Vinteuil ? me dit Swann. Le moment où il fait nuit sous les arbres, où les arpèges du violon font tomber la fraîcheur. Avouez que c'est bien joli ; il y a là tout le côté statique du clair de lune, qui est le côté essentiel. Ce n'est pas extraordinaire qu'une cure de lumière comme celle que suit ma femme agisse sur les muscles, puisque le clair de lune empêche les feuilles de bouger. C'est cela qui est si bien peint dans cette petite phrase, c'est le bois de Boulogne tombé en catalepsie.

Au bord de la mer c'est encore plus frappant, parce qu'il y a les réponses faibles des vagues que naturellement on entend très bien puisque le reste ne peut pas remuer.

À Paris c'est le contraire ; c'est tout au plus si on remarque ces lueurs insolites sur les monuments, ce ciel éclairé comme par un incendie sans couleurs et sans danger, cette espèce d'immense fait divers deviné.

Mais dans la petite phrase de Vinteuil et du reste dans toute la Sonate ce n'est pas cela, cela se passe au Bois, dans le gruppetto on entend distinctement la voix de quelqu'un qui dit : « On pourrait presque lire son journal ». (JF I, 98)

Extrait n° 134 : effets musicaux

Profitant de ce que j'étais encore seul et fermant à demi les rideaux pour que le soleil ne m'empêchât pas de lire les notes, je m'assis au piano et ouvris au hasard la sonate de Vinteuil qui y était posée et je me mis à jouer ; parce que l'arrivée d'Albertine était encore un peu éloignée mais en revanche tout à fait certaine, j'avais à la fois du temps et de la tranquillité d'esprit. Baigné dans l'attente pleine de sécurité de son retour avec Françoise et la confiance en sa docilité comme dans la béatitude d'une lumière intérieure aussi réchauffante que celle du dehors, je pouvais disposer de ma pensée, la détacher un moment d'Albertine, l'appliquer à la sonate. Même en celle-ci, je ne m'attachai pas à remarquer combien la combinaison du motif voluptueux et du motif anxieux répondait davantage maintenant à mon amour pour Albertine, duquel la jalousie avait été si longtemps absente que j'avais pu confesser à Swann mon ignorance de ce sentiment. Non, prenant la sonate à un autre point de vue, la regardant en soi-même comme l'œuvre d'un grand artiste, j'étais ramené par le flot sonore vers les jours de Combray — je ne veux pas dire de Montjouvain et du côté de Méséglise,

mais des promenades du côté de Guermantes — où j'avais moi-même désiré d'être un artiste. En abandonnant en fait cette ambition, avais-je renoncé à quelque chose de réel ? La vie pouvait-elle me consoler de l'art, y avait-il dans l'art une réalité plus profonde où notre personnalité véritable trouve une expression que ne lui donnent pas les actions de la vie ? Chaque grand artiste semble en effet si différent des autres, et nous donne tant cette sensation de l'individualité que nous cherchons en vain dans l'existence quotidienne. (P. I, 216)

Extrait n° 135 : Charlus organise la soirée Verdurin

Le concert commença, je ne connaissais pas ce qu'on jouait, je me trouvais en pays inconnu. Où le situer ? Dans l'œuvre de quel auteur étais-je ? J'aurais bien voulu le savoir et, n'ayant près de moi personne à qui le demander, j'aurais bien voulu être un personnage de ces *Mille et une Nuits* que je relisais sans cesse et où dans les moments d'incertitude, surgit soudain un génie ou une adolescente d'une ravissante beauté, invisible pour les autres, mais non pour le héros embarrassé à qui elle révèle exactement ce qu'il désire savoir. Or à ce moment je fus précisément favorisé d'une telle apparition magique. Comme, dans un pays qu'on ne croit pas connaître et qu'en effet on a abordé par un côté nouveau, lorsqu'après avoir tourné un chemin, on se trouve tout d'un coup déboucher dans un autre dont les moindres coins vous sont familiers, mais seulement où on n'avait pas l'habitude d'arriver par là, on se dit tout d'un coup : « mais c'est le petit chemin qui mène à la petite porte du jardin de mes amis X... ; je suis à deux minutes de chez eux » ; et leur fille est en effet là qui est venue vous dire bonjour au passage ; ainsi tout d'un coup, je me reconnus au milieu de cette musique nouvelle pour moi, en pleine sonate de Vinteuil ; et plus merveilleuse qu'une adolescente, la petite phrase, enveloppée, harnachée d'argent, toute ruisselante de sonorités brillantes, légères et douces comme des écharpes, vint à moi, reconnaissable sous ces parures nouvelles. Ma joie de l'avoir retrouvée s'accroissait de l'accent si amicalement connu qu'elle prenait pour s'adresser à moi, si persuasif, si simple, non sans laisser éclater pourtant cette beauté chatoyante dont elle resplendissait. Sa signification d'ailleurs n'était cette fois que de me montrer le chemin, et qui n'était pas celui de la sonate, car c'était une œuvre inédite de Vinteuil où il s'était seulement amusé, par une allusion que justifiait à cet endroit un mot du programme qu'on aurait dû avoir en même temps sous les yeux, à faire apparaître un instant la petite phrase. (P. II, 63-64)

Extrait n° 136 : la reprise

Et c'était justement quand il cherchait puissamment à être nouveau, qu'on reconnaissait sous les différences apparentes, les similitudes profondes, et les ressemblances voulues qu'il y avait au sein d'une œuvre, quand Vinteuil reprenait à diverses reprises une même phrase, la diversifiait, s'amusait à changer son rythme, à la faire reparaître sous sa forme première, ces ressemblances-là voulues, œuvre de l'intelligence, forcément superficielles, n'arrivaient jamais à être aussi frappantes que ces ressemblances, dissimulées, involontaires, qui éclataient sous des couleurs différentes, entre les deux chefs-d'œuvre distincts ; car alors Vinteuil, cherchant à être nouveau, s'interrogeait lui-même, de toute la puissance de son effort créateur, atteignait sa propre essence à ces profondeurs où, quelque question qu'on lui pose, c'est du même accent, le sien propre, qu'elle répond. Un tel accent, cet accent de Vinteuil, est séparé de l'accent des autres musiciens, par une différence bien plus grande que celle que nous percevons entre la voix de deux personnes, même entre le beuglement et le cri de deux espèces animales : par la différence même qu'il y a entre

la pensée de ces autres musiciens et les éternelles investigations de Vinteuil, la question qu'il se posait sous tant de formes, son habituelle spéculation, mais aussi débarrassée de formes analytiques du raisonnement que si elle s'exerçait dans le monde des anges, de sorte que nous pouvons en mesurer la profondeur, mais sans plus la traduire en langage humain que ne le peuvent les esprits désincarnés quand, évoqués par un médium, celui-ci les interroge sur les secrets de la mort. Et même en tenant compte de cette originalité acquise qui m'avait frappé dès l'après-midi, de cette parenté que les musicographes pourraient trouver entre eux, c'est bien un accent unique auquel s'élèvent, auquel reviennent malgré eux ces grands chanteurs que sont les musiciens originaux, et qui est une preuve de l'existence irréductiblement individuelle de l'âme. Que Vinteuil essayât de faire plus solennel, plus grand, ou de faire plus vif et plus gai, de faire ce qu'il apercevait se reflétant en beau dans l'esprit du public, Vinteuil, malgré lui, submergeait tout cela sous une lame de fond qui rend son chant éternel et aussitôt reconnu. Ce chant différent de celui des autres, semblable à tous les siens, où Vinteuil l'avait-il appris, entendu ? Chaque artiste semble ainsi comme le citoyen d'une partie inconnue, oubliée de lui-même, différente de celle d'où viendra, appareillant pour la terre, un autre grand artiste. (P. II, 73-74)

Extrait n° 137 : réalité spirituelle de l'art

Dans la musique de Vinteuil, il y avait ainsi de ces visions qu'il est impossible d'exprimer et presque défendu de constater, puisque, quand au moment de s'endormir, on reçoit la caresse de leur irréel enchantement, à ce moment même où la raison nous a déjà abandonnés, les yeux se scellent et avant d'avoir eu le temps de connaître non seulement l'ineffable mais l'invisible, on s'endort. Il me semblait même quand je m'abandonnais à cette hypothèse où l'art serait réel, que c'était même plus que la simple joie nerveuse d'un beau temps ou d'une nuit d'opium que la musique peut rendre : une ivresse plus réelle, plus féconde, du moins à ce que je pressentais. Il n'est pas possible qu'une sculpture, une musique qui donne une émotion qu'on sent plus élevée, plus pure, plus vraie, ne corresponde pas à une certaine réalité spirituelle. Elle en symbolise sûrement une, pour donner cette impression de profondeur et de vérité. Ainsi rien ne ressemblait plus qu'une telle phrase de Vinteuil à ce plaisir particulier que j'avais quelquefois éprouvé dans ma vie, par exemple devant les clochers de Martinville, certains arbres d'une route de Balbec ou, plus simplement, au début de cet ouvrage, en buvant une certaine tasse de thé. (P. II, 234-235)

Extrait n° 138 : le septuor

Et repensant à cette joie extra temporelle causée, soit par le bruit de la cuiller, soit par le goût de la madeleine, je me disais : « était-ce cela ce bonheur proposé par la petite phrase de la sonate à Swann qui s'était trompé en l'assimilant au plaisir de l'amour et n'avait pas su le trouver dans la création artistique ; ce bonheur que m'avait fait pressentir comme plus supraterrestre encore que n'avait fait la petite phrase de la sonate, l'appel rouge et mystérieux de ce septuor que Swann n'avait pu connaître, étant mort comme tant d'autres avant que la vérité faite pour eux eût été révélée. D'ailleurs elle n'eût pu lui servir car cette phrase pouvait bien symboliser un appel mais non créer des forces et faire de Swann l'écrivain qu'il n'était pas. (TR II, 23)

Extrait n° 139 dédicace

Pour finir sur le motif, voici les explications que Proust donnait à l'un de ses admirateurs sur la manière dont il s'était inspiré de plusieurs éléments musicaux pour concevoir cette musique littéralement inouïe, que nul n'entend ni ne peut jouer.

[...] Mes souvenirs sont plus précis pour la Sonate. Dans la mesure où la réalité m'a servi, mesure très faible à vrai dire, la petite phrase de cette Sonate, et je ne l'ai jamais dit à personne, est (pour commencer par la fin), dans la soirée Saint-Euverte, la phrase charmante mais enfin médiocre d'une sonate pour piano et violon de Saint-Saëns, musicien que je n'aime pas. (Je vous indiquerai exactement le passage qui revient plusieurs fois et qui était le triomphe de Jacques Thibaud). Dans la même soirée, un peu plus loin, je ne serais pas surpris qu'en parlant de la petite phrase, j'eusse pensé à *l'Enchantement du Vendredi saint*. Dans cette même soirée encore quand le piano et le violon gémissent comme deux oiseaux qui se répondent, j'ai pensé à la *Sonate* de Franck (surtout jouée par Enesco) dont le quatuor apparaît dans un des volumes suivants. Les trémolos qui rouvrent la petite phrase chez les Verdurin m'ont été suggérés par un prélude de Lohengrin, mais elle-même à ce moment-là par une chose de Schubert. Elle est dans la même soirée Verdurin un ravissant morceau de piano de Fauré...

(M. Proust, Dédicace du *Côté de chez Swann* à Jacques de Lacretelle, 20 avril 1918)

B. SODOME ET GOMORRHE

Proust insistait auprès de ses éditeurs et de certains correspondants : son roman devait traiter d'un thème « indécent », rarement abordé dans la littérature française, et avec une telle précision : l'homosexualité, tant masculine que féminine. N'oublions pas qu'à peine cinquante ans avant le moment où il entreprenait cette œuvre, Baudelaire était condamné à supprimer certaines pièces, jugées immorales, des *Fleurs du mal*, notamment celles qui évoquaient des lesbiennes. C'est d'ailleurs sous cette forme d'homosexualité associée au sadisme que le motif apparaît en premier au lecteur de la RTP avec la scène ci-après. Encore est-elle sérieusement recouverte de gaze, pour ne pas effrayer le lecteur, avec de nombreuses précautions oratoires nous annonçant une interprétation à venir (d'autant plus importante que le père, Vinteuil, était l'auteur de la fameuse sonate, et que les jeunes filles seront les amies d'Albertine).

Extrait n° 140 : Sadisme à Montjouvain

Au fond du salon de Mlle Vinteuil, sur la cheminée était posé un petit portrait de son père que vivement elle alla chercher au moment où retentit le roulement d'une voiture qui venait de la route, puis elle se jeta sur un canapé, et tira près d'elle une petite table sur laquelle elle plaça le portrait, comme M. Vinteuil autrefois avait mis à côté de lui le morceau qu'il avait le désir de jouer à mes parents. Bientôt son amie entra. Mlle Vinteuil l'accueillit sans se lever, ses deux mains derrière la tête et se recula sur le bord opposé du sofa comme pour lui faire une place. Mais aussitôt elle sentit qu'elle semblait ainsi lui imposer une attitude qui lui était peut-être importune. Elle pensa que son amie aimerait peut-être mieux être loin d'elle sur une chaise, elle se trouva indiscreète, la délicatesse de son cœur s'en alarma ; reprenant toute la place sur le sofa elle ferma les yeux et se mit à bâiller pour indiquer que l'envie de dormir était la seule raison pour laquelle elle s'était ainsi étendue. Malgré la familiarité rude et dominatrice qu'elle avait avec sa camarade, je reconnaissais les gestes obséquieux et réticents, les brusques scrupules de son père. Bientôt elle se leva, feignit de vouloir fermer les volets et de n'y a pas réussir.

— « Laisse donc tout ouvert, j'ai chaud », dit son amie.

— « Mais c'est assommant, on nous verra », répondit Mlle Vinteuil.

Mais elle devina sans doute que son amie penserait qu'elle n'avait dit ces mots que pour la provoquer à lui répondre par certains autres qu'elle avait en effet le désir d'entendre, mais que par discrétion elle voulait lui laisser l'initiative de prononcer. Aussi son regard que je ne pouvais distinguer, dut-il prendre l'expression qui plaisait tant à ma grand'mère, quand elle ajouta vivement :

— « Quand je dis nous voir, je veux dire nous voir lire, c'est assommant, quelque chose insignifiante qu'on fasse, de penser que des yeux vous voient. »

Par une générosité instinctive et une politesse involontaire elle taisait les mots prémédités qu'elle avait jugés indispensables à la pleine réalisation de son désir. Et à tous moments au fond d'elle-même une vierge timide et suppliante implorait et faisait reculer un soudard fruste et vainqueur.

— « Oui, c'est probable qu'on nous regarde à cette heure-ci, dans cette campagne fréquentée, dit ironiquement son amie. Et puis quoi ? ajouta-t-elle (en croyant devoir accompagner d'un clignement d'yeux malicieux et tendre, ces mots qu'elle récita par bonté, comme un texte, qu'elle savait être agréable à Mlle Vinteuil, d'un ton qu'elle s'efforçait de rendre cynique), quand même on nous verrait ce n'en est que meilleur. »

Mlle Vinteuil frémit et se leva. Son cœur scrupuleux et sensible ignorait quelles paroles devaient spontanément venir s'adapter à la scène que ses sens réclamaient. Elle cherchait le plus loin qu'elle pouvait de sa vraie nature morale, à trouver le langage propre à la fille vicieuse qu'elle désirait d'être, mais les mots qu'elle pensait que celle-ci eût prononcés sincèrement lui paraissaient faux dans sa bouche.

Et le peu qu'elle s'en permettait était dit sur un ton guindé où ses habitudes de timidité paralysaient ses velléités d'audace, et s'entremêlait de : « tu n'as pas froid, tu n'as pas trop chaud, tu n'as pas envie d'être seule et de lire ? »

— « Mademoiselle me semble avoir des pensées bien lubriques, ce soir », finit-elle pas dire, répétant sans doute une phrase qu'elle avait entendue autrefois dans la bouche de son amie.

Dans l'échancrure de son corsage de crêpe Mlle Vinteuil sentit que son amie piquait un baiser, elle poussa un petit cri, s'échappa, et elles se poursuivirent en sautant, faisant voler leurs larges manches comme des ailes et gloussant et piaillant comme des oiseaux amoureux. Puis Mlle Vinteuil finit par tomber sur le canapé, recouverte par le corps de son amie.

Mais celle-ci tournait le dos à la petite table sur laquelle était placé le portrait de l'ancien professeur de piano. Mlle Vinteuil comprit que son amie ne le verrait pas si elle n'attirait pas sur lui son attention, et elle lui dit, comme si elle venait seulement de le remarquer :

— « Oh ! ce portrait de mon père qui nous regarde, je ne sais pas qui a pu le mettre là, j'ai pourtant dit vingt fois que ce n'était pas sa place. »

Je me souviens que c'étaient les mots que M. Vinteuil avait dits à mon père à propos du morceau de musique. Ce portrait leur servait sans doute habituellement pour des profanations rituelles, car son amie lui répondit par ces paroles qui devaient faire partie de ses réponses liturgiques :

— « Mais laisse-le donc où il est, il n'est plus là pour nous embêter. Crois-tu qu'il pleurnicherait, qu'il voudrait te mettre ton manteau, s'il te voyait là, la fenêtre ouverte, le vilain singe. »

Mlle Vinteuil répondit par des paroles de doux reproche : « Voyons, voyons », qui prouvaient la bonté de sa nature, non qu'elles fussent dictées par l'indignation que cette façon de parler de son père eût pu lui causer (évidemment c'était là un sentiment qu'elle s'était habituée, à l'aide de quels sophismes ? à faire taire en elle dans ces minutes-là), mais parce qu'elles étaient comme un frein que pour ne pas se montrer égoïste elle mettait elle-même au plaisir que son amie cherchait à lui procurer. Et puis cette modération souriante en répondant à ces blasphèmes, ce reproche hypocrite et tendre, paraissaient peut-être à sa nature franche et bonne, une forme particulièrement infâme, une forme doucereuse de cette scélératesse qu'elle cherchait à s'assimiler. Mais elle ne put résister à l'attrait du plaisir qu'elle éprouverait à être traitée avec douceur par une personne si implacable envers un mort sans défense ; elle sauta sur les genoux de son amie, et lui tendit chastement son front à baiser comme elle aurait pu faire si elle avait été sa fille, sentant avec délices qu'elles allaient ainsi toutes deux au bout de la cruauté en ravissant à M. Vinteuil, jusque dans le tombeau, sa paternité. Son amie lui prit la tête entre ses mains et lui déposa un baiser sur le front avec cette docilité que lui rendait facile la grande affection qu'elle avait pour Mlle Vinteuil et le désir de mettre quelque distraction dans la vie si triste maintenant de l'orpheline.

— « Sais-tu ce que j'ai envie de lui faire à cette vieille horreur ? » dit-elle en prenant le portrait.

Et elle murmura à l'oreille de Mlle Vinteuil quelque chose que je ne pus entendre.

— « Oh ! tu n'oserais pas. »

— « Je n'oserais pas cracher dessus ? sur ça ? » dit l'amie avec une brutalité voulue.

Je n'en entendis pas davantage, car Mlle Vinteuil, d'un air las, gauche, affairé, honnête et triste vint fermer les volets et la fenêtre, mais je savais maintenant, pour toutes les souffrances que pendant sa vie M. Vinteuil avait supportées à cause de sa fille, ce qu'après la mort il avait reçu d'elle en salaire. (CS I, 149-151)

Extrait n° 141 : Lesbos à Balbec

Dans la scène suivante, un médecin donne son avis sur les mœurs des jeunes filles de Balbec.

Mais lui du point de vue spécial du médecin, et avec une mauvaise éducation qui ne tenait pas compte de ce que je connaissais ces jeunes filles à qui il avait pourtant dû me voir dire bonjour, me répondit : « Oui, mais les parents sont bien imprudents qui laissent leurs filles prendre de pareilles habitudes. Je ne permettrais certainement pas aux miennes de venir ici. Sont-elles jolies au moins ? Je ne distingue pas leurs traits. Tenez, regardez, ajouta-t-il en me montrant Albertine et Andrée qui valsaient lentement, serrées l'une contre l'autre, j'ai oublié mon lorgnon et je ne vois pas bien, mais elles sont certainement au comble de la jouissance. On ne sait pas assez que c'est surtout par les seins que les femmes l'éprouvent. Et voyez les leurs se touchent complètement. » (SG II 2, 9)

Extrait n° 142 : Lesbos dans la peinture

Albertine disparue à jamais, Le Narrateur l'évoque à l'époque où, à Balbec, elle posait pour le peintre Elstir en compagnie d'une petite blanchisseuse qui donnait bien du plaisir à sa partenaire. Mais alors le plaisir eût été décuplé si Albertine avait su qu'il connaissait ses inclinations :

J'avais justement vu deux peintures d'Elstir où dans un paysage touffu il y a des femmes nues. Dans l'une d'elles, l'une des jeunes filles lève le pied comme Albertine devait faire quand elle l'offrait à la blanchisseuse. De l'autre pied elle pousse à l'eau l'autre jeune fille qui gaiement résiste, la cuisse levée, son pied trempant à peine dans l'eau bleue. Je me rappelais maintenant que la levée de la cuisse y faisait le même méandre de cou de cygne avec l'angle du genou, que faisait la chute de la cuisse d'Albertine quand elle était à côté de moi sur le lit et j'avais voulu souvent lui dire qu'elle me rappelait ces peintures. Mais je ne l'avais pas fait pour ne pas éveiller en elle l'image de corps nus de femmes. Maintenant je la voyais à côté de la blanchisseuse et de ses amies, recomposer le groupe que j'avais tant aimé quand j'étais assis au milieu des amies d'Albertine à Balbec. Et si j'avais été un amateur sensible à la seule beauté, j'aurais reconnu qu'Albertine le recomposait mille fois plus beau, maintenant que les éléments en étaient les statues nues de déesses comme celles que les grands sculpteurs éparpillaient à Versailles sous les bosquets ou donnaient dans les bassins à laver et à polir aux caresses du flot. Maintenant je la voyais à côté de la blanchisseuse, jeunes filles au bord de l'eau, dans leur double nudité de marbres féminins au milieu d'une touffe de végétations et trempant dans l'eau comme des bas-reliefs nautiques. Me souvenant de ce qu'Albertine était sur mon lit, je croyais voir sa cuisse recourbée, je la voyais, c'était un col de cygne, il cherchait la bouche de l'autre jeune fille. Alors je ne voyais même plus une cuisse, mais le col hardi d'un cygne, comme celui qui dans une étude frémissante cherche la bouche d'une Lédà qu'on voit dans toute la palpitation spécifique du plaisir féminin, parce qu'il n'y a qu'un cygne et qu'elle semble plus seule, de même qu'on découvre au téléphone les inflexions d'une voix qu'on ne distingue pas tant qu'elle n'est pas dissociée d'un visage où l'on objective son expression. Dans cette étude le plaisir au lieu d'aller vers la face qui l'inspire et qui est absente, remplacée par un cygne inerte, se concentre dans celle qui le ressent. Par instant la communication était interrompue entre mon cœur et ma mémoire. Ce qu'Albertine avait fait avec la blanchisseuse ne m'était plus signifié que par des abréviations quasi algébriques qui ne me représentaient plus rien ; mais cent fois par heure le courant interrompu était rétabli, et mon cœur était brûlé sans pitié par un feu d'enfer, tandis que je voyais Albertine ressuscitée par ma jalousie, vraiment vivante, se raidir sous les caresses de la petite blanchisseuse à qui elle disait : « Tu me mets aux anges ». Comme elle était vivante au moment où elle commettait ses fautes, c'est-à-dire au moment où moi-même je me trouvais, il ne suffisait pas de connaître cette faute, j'aurais voulu qu'elle sût que je la connaissais. (AD I, 178-180)

Extrait n° 143 : le vol du bourdon

Dans la cour de l'hôtel des Guermantes, où il demeure maintenant, Le Narrateur surprend un spectacle inaccoutumé : la conjonction de Charlus et de Jupien. Il se borne à décrire la scène, en des termes empruntés à la science entomologique, réservant l'explication (qui d'ailleurs ne fait aucun doute pour le lecteur) pour plus tard.

Que vis-je ! Face à face, dans cette cour où ils ne s'étaient certainement jamais rencontrés (M. de Charlus ne venant à l'hôtel Guermantes que dans l'après-midi, aux heures où Jupien était à son bureau), le baron ayant soudain largement ouvert ses yeux mi-clos, regardait avec une attention extraordinaire l'ancien giletier sur le seuil de sa boutique, cependant que celui-ci, cloué subitement sur place devant M. de Charlus, enraciné comme une plante, contemplait d'un air émerveillé l'embonpoint du baron vieillissant. Mais chose plus étonnante encore, l'attitude de M. de Charlus ayant changé, celle de Jupien se mit aussitôt, comme selon les lois d'un art secret, en

harmonie avec elle. Le baron, qui cherchait maintenant à dissimuler l'impression qu'il avait ressentie, mais qui, malgré son indifférence affectée, semblait ne s'éloigner qu'à regret, allait, venait, regardait dans le vague de la façon qu'il pensait mettre le plus en valeur la beauté de ses prunelles, prenait un air fat, négligent, ridicule. Or Jupien, perdant aussitôt l'air humble et bon que je lui avais toujours connu, avait — en symétrie parfaite avec le baron — redressé la tête, donnait à sa taille un port avantageux, posait avec une impertinence grotesque son poing sur la hanche, faisait saillir son derrière, prenait des poses avec la coquetterie qu'aurait pu avoir l'orchidée pour le bourdon providentiellement survenu. Je ne savais pas qu'il pût avoir l'air si antipathique. Mais j'ignorais aussi qu'il fût capable de tenir à l'improviste sa partie dans cette sorte de scène des deux muets, qui (bien qu'il se trouvât pour la première fois en présence de M. de Charlus) semblait avoir été longuement répétée ; — on n'arrive spontanément à cette perfection que quand on rencontre à l'étranger un compatriote, avec lequel alors l'entente se fait d'elle-même, le truchement étant identique, et sans qu'on se soit pourtant jamais vu. Cette scène n'était, du reste, pas positivement comique, elle était empreinte d'une étrangeté, ou si l'on veut d'un naturel, dont la beauté allait croissant. M. de Charlus avait beau prendre un air détaché, baisser distraitemment les paupières, par moments il les relevait et jetait alors sur Jupien un regard attentif. (SG I, 258)

Extrait n° 144

Le Narrateur tire la conclusion de ce spectacle en faisant un exposé sur les deux variétés d'invertis (employant le langage de son époque, il dit races), et en prenant position contre la création de lieux réservés, de la même façon qu'il s'affirme opposé à un foyer national juif, c'est-à-dire au sionisme.

[Q° 1231] Au reste j'exagérerais beaucoup alors devant cette révélation première le caractère électif d'une conjonction si sélectionnée. Certes, chacun des hommes pareils à M. de Charlus est une créature extraordinaire, puisque, s'il ne fait pas de concessions aux possibilités de la vie, il recherche essentiellement l'amour d'un homme de l'autre race, c'est-à-dire d'un homme aimant les femmes (et qui par conséquent ne pourra pas l'aimer) ; contrairement à ce que je croyais dans la cour où je venais de voir Jupien tourner autour de M. de Charlus comme l'orchidée faire des avances au bourbon, ces êtres d'exception que l'on plaint sont une foule, ainsi qu'on le verra au cours de cet ouvrage, pour une raison qui ne sera dévoilée qu'à la fin, et se plaignent eux-mêmes d'être plutôt trop nombreux que trop peu. Car les deux anges, qui avaient été placés aux portes de Sodome pour savoir si ses habitants, dit la Genèse, avaient entièrement fait toutes ces choses dont le cri était monté jusqu'à l'Éternel, avaient été, on ne peut que s'en réjouir, très mal choisis par le Seigneur, lequel n'eût dû confier la tâche qu'à un Sodomiste. Celui-là, les excuses : « Père de six enfants, j'ai deux maîtresses, etc. » ne lui eussent pas fait abaisser bénévolement l'épée flamboyante et adoucir les sanctions ; il aurait répondu : « Oui, et ta femme souffre les tortures de la jalousie. Mais quand ces femmes n'ont pas été choisies par toi à Gomorrhe, tu passes tes nuits avec un gardeur de troupeaux de l'Hébron. » Et il l'aurait immédiatement fait rebrousser chemin vers la ville qu'allait détruire la pluie de feu et de soufre. Au contraire, on laissa s'enfuir tous les Sodomistes honteux, même si, apercevant un jeune garçon, ils détournaient la tête, comme la femme de Loth, sans être pour cela changés comme elle en statues de sel. De sorte qu'ils eurent une nombreuse postérité chez qui ce geste est resté habituel, pareil à celui des femmes débauchées qui, en ayant l'air de regarder un étalage de chaussures placées derrière une vitrine, retournent la

tête vers un étudiant. Ces descendants des Sodomistes, si nombreux qu'on peut leur appliquer l'autre verset de la Genèse : « Si quelqu'un peut compter la poussière de la terre, il pourra aussi compter cette postérité, » se sont fixés sur toute la terre, ils ont eu accès à toutes les professions et entrent si bien dans les clubs les plus fermés que, quand un sodomiste n'y est pas admis, les boules noires y sont en majorité, celles de sodomistes, mais qui ont soin d'incriminer la sodomie, ayant hérité le mensonge qui permit à leurs ancêtres de quitter la ville maudite. Il est possible qu'ils y retournent un jour. Certes ils forment dans tous les pays une colonie orientale, cultivée, musicienne, médisante, qui a des qualités charmantes et d'insupportables défauts. On les verra d'une façon plus approfondie au cours des pages qui suivront ; mais on a voulu provisoirement prévenir l'erreur funeste qui consisterait, de même qu'on a encouragé un mouvement sioniste, à créer un mouvement sodomiste et à rebâtir Sodome. Or, à peine arrivés, les sodomistes quitteraient la ville pour ne pas avoir l'air d'en être, prendraient femme, entretiendraient des maîtresses dans d'autres cités où ils trouveraient d'ailleurs toutes les distractions convenables. Ils n'iraient à Sodome que les jours de suprême nécessité, quand leur ville serait vide, par ces temps où la faim fait sortir le loup du bois, c'est-à-dire que tout se passerait en somme comme à Londres, à Berlin, à Rome, à Pétrograd ou à Paris. En tous cas ce jour-là, avant ma visite à la duchesse, je ne songeais pas si loin et j'étais désolé d'avoir, par attention à la conjonction Jupien-Charlus, manqué peut-être de voir la fécondation de la fleur par le bourdon. (SG I, 281)

Extrait n° 145 : Nouvel aspect de Saint-Loup

Dans cette traversée des apparences qu'est la RTP, aucun personnage (si ce n'est le Narrateur) n'est épargné. Nul n'est ce qu'il paraît, et, pour parler comme Charlus, tout le monde « en est », soit de Sodome, soit de Gomorrhe, soit même des deux. Telle est l'incroyable révélation concernant le merveilleux Saint-Loup, l'ami délicat, l'homme à femmes, le mari de Gilberte, dans le chapitre de *La Fugitive* portant ce titre.

Quelle n'avait pas été ma stupéfaction quand, étant allé quelques mois avant mon départ pour Tansonville prendre des nouvelles de M. de Charlus, chez lequel certains troubles cardiaques s'étaient manifestés non sans causer de grandes inquiétudes, et parlant à Jupien que j'avais trouvé seul d'une correspondance amoureuse adressée à Robert et signée Bobette que Mme de Saint-Loup avait surprise, j'avais appris par l'ancien factotum du baron, que la personne qui signait Bobette n'était autre que le violoniste qui avait joué un si grand rôle dans la vie de M. de Charlus. Jupien n'en parlait pas sans indignation : « Ce garçon pouvait agir comme bon lui semblait, il était libre. Mais s'il y a un côté où il n'aurait pas dû regarder, c'est le côté du neveu du baron. D'autant plus que le baron aimait son neveu comme son fils. Il a cherché à désunir le ménage, c'est honteux. Et il a fallu qu'il y mette des ruses diaboliques, car personne n'était plus opposé de nature à ces choses-là que le marquis de Saint-Loup. A-t-il fait assez de folies pour ses maîtresses ! Non, que ce misérable musicien ait quitté le baron comme il l'a quitté, salement, on peut bien le dire, c'était son affaire. Mais se tourner vers le neveu, il y a des choses qui ne se font pas. » Jupien était sincère dans son indignation ; chez les personnes dites immorales, les indignations morales sont tout aussi fortes que chez les autres et changent seulement un peu d'objet. (AD II, 188)

Extrait n° 146 : un bordel

La traversée des signes prend forme au cours d'une réelle traversée de Paris pendant la guerre, un soir de bombardement. Le Narrateur assiste lui-même, non sans contorsions, à une scène masochiste soigneusement mise en scène par Jupien devenu tenancier de bordel pour hommes. Par la suite, on comprendra que Saint-Loup est aussi client de cet établissement dont Charlus est le propriétaire, et qu'il y a perdu sa croix de la légion d'honneur !

Bientôt on me fit monter dans la chambre 43, mais l'atmosphère était si désagréable et ma curiosité si grande que mon « cassis » bu je redescendis l'escalier, puis pris d'une autre idée, je remontai et dépassai l'étage de la chambre 43, allai jusqu'en haut. Tout à coup, d'une chambre qui était isolée au bout d'un couloir me semblèrent venir des plaintes étouffées. Je marchai vivement dans cette direction et appliquai mon oreille à la porte.

« Je vous en supplie, grâce, grâce, pitié, détachez-moi, ne me frappez pas si fort, disait une voix. Je vous baise les pieds, je m'humilie, je ne recommencerai pas. Ayez pitié ». « Non, crapule, répondit une autre voix, et puisque tu gueules et que tu te traînes à genoux, on va t'attacher sur le lit, pas de pitié », et j'entendis le bruit du claquement d'un martinet probablement aiguisé de clous car il fut suivi de cris de douleur. Alors je m'aperçus qu'il y avait dans cette chambre un œil de bœuf latéral dont on avait oublié de tirer le rideau ; cheminant à pas de loup dans l'ombre, je me glissai jusqu'à cet œil de bœuf, et là enchaîné sur un lit comme Prométhée sur son rocher, recevant les coups d'un martinet en effet planté de clous que lui infligeait Maurice, je vis, déjà tout en sang, et couvert d'ecchymoses qui prouvaient que le supplice n'avait pas lieu pour la première fois, je vis devant moi M. de Charlus.

Tout d'un coup la porte s'ouvrit et quelqu'un entra qui heureusement ne me vit pas, c'était Jupien. Il s'approcha du baron avec un air de respect et un sourire d'intelligence : « Hé bien, vous n'avez pas besoin de moi ? » Le baron pria Jupien de faire sortir un moment Maurice. Jupien le mit dehors avec la plus grande désinvolture. « On ne peut pas nous entendre ? » dit le baron à Jupien qui lui affirma que non. Le baron savait que Jupien, intelligent comme un homme de lettres, n'avait nullement l'esprit pratique, parlait toujours devant les intéressés avec des sous-entendus qui ne trompaient personne et des surnoms que tout le monde connaissait. (TR I, 165)

C. L'AFFAIRE

Marcel Proust s'est impliqué personnellement dans la campagne de défense du Capitaine Dreyfus, condamné sur de fausses preuves. De cette expérience, il a voulu faire l'un des axes principaux de son roman, *Jean Santeuil*. Mais c'est peut-être cette trop forte présence du politique dans l'œuvre romanesque qui l'a conduit à y renoncer, du moins momentanément et ouvertement. Car le motif de l'Affaire Dreyfus court tout au long de la RTP, de façon récurrente, non moins fondamentale, comme si toute cette histoire qui a profondément marqué la société française lui avait laissé, avec le temps, un goût amer, l'obligeant à s'en débarrasser d'une manière indirecte. Un psychanalyste parlerait ici du retour du refoulé, retour d'autant plus violent que pour s'affirmer et s'engager comme il l'avait fait, Proust a dû s'opposer à son propre père, et que sa famille a échappé de justesse au clivage. Il l'indique d'ailleurs explicitement dans un passage où le Narrateur s'identifie à l'auteur lui-même, nommant le Président du Conseil de l'époque, Jules Méline, hostile à la révision du procès :

Extrait n° 147 : position officielle

Mon père, ami de M. Méline, était convaincu de la culpabilité de Dreyfus. Il avait envoyé promener avec mauvaise humeur des collègues qui lui avaient demandé de signer une liste révisionniste. Il ne me reparla pas de huit jours quand il apprit que j'avais suivi une ligne de conduite différente. Ses opinions étaient connues. On n'était pas loin de la traiter de nationaliste. Quand à ma grand'mère que seule de la famille paraissait devoir enflammer un doute généreux, chaque fois qu'on lui parlait de l'innocence possible de Dreyfus, elle avait un hochement de tête dont nous ne comprenions pas alors le sens, et qui était semblable à celui d'une personne qu'on vient déranger dans des pensées plus sérieuses.

Ma mère, partagée entre son amour pour mon père et l'espoir que je fusse intelligent, gardait une indécision qu'elle traduisait par le silence. Enfin mon grand-père adorant l'armée (bien que ses obligations de garde national eussent été le cauchemar de son âge mûr), ne voyait jamais à Combray un régiment défilé devant la grille sans se découvrir quand passaient le colonel et le drapeau. (CG I, 136)

Auparavant, le Narrateur, avait mentionné, non sans exagération, ses duels lors de l'Affaire Dreyfus, ce qui l'incitait à ne pas reculer devant certain spectacle scabreux qu'il allait relater par la suite (voir l'extrait n° 143) :

Extrait n° 148 : courage du Narrateur

Il ferait beau voir, pensais-je, que je fusse plus pusillanime, quand le théâtre d'opérations est simplement notre propre cour, et quand, moi qui me suis battu plusieurs fois en duel sans aucune crainte au moment de l'Affaire Dreyfus, le seul fer que j'aie à craindre est celui du regard des voisins qui ont autre chose à faire qu'à regarder dans la cour. (JF II, 262)

Mais, désormais, Proust se retranche derrière ses personnages (dont le Narrateur) pour montrer l'incidence de l'Affaire sur des personnalités diverses, de milieux souvent opposés, et surtout pour en dégager des leçons d'ordre général.

Le Faubourg Saint-Germain, c'est-à-dire l'aristocratie de toutes époques, est naturellement anti-dreyfusiste. Au mieux, son attitude est résumée par ce mot d'esprit amoral de la duchesse de Guermantes lors de la réception de Mme de Villeparisis où Bloch mène l'enquête sur les positions de chacun :

Extrait n° 149 : un mot d'esprit de la duchesse

« En tout cas, si ce Dreyfus est innocent, interrompit la duchesse, il ne le prouve guère. Quelles lettres idiotes, emphatiques il écrit de son île. Je ne sais pas si M. Esterhazy vaut mieux que lui, mais il a un autre chic dans la façon de tourner les phrases, une autre couleur. Cela ne doit pas faire plaisir aux partisans de M. Dreyfus. Quel malheur pour eux qu'ils ne puissent pas changer d'innocent. » (CG I, 216)

L'opinion de Charlus est pour le moins paradoxale et, à la limite, justifierait le sionisme (que Proust mentionne, CG II, 272), dont Théodore Herzl avait jeté les bases au congrès de Bâle en 1897, justement après avoir assisté au procès de Dreyfus :

Extrait n° 150 : radicalisme de Charlus

« Vous n'avez pas tort si vous voulez vous instruire, me dit M. de Charlus après m'avoir posé ces questions sur Bloch, d'avoir parmi vos amis quelques étrangers. » Je répondis que Bloch était Français. « Ah ! dit M. de Charlus, j'avais cru qu'il était juif. » La déclaration de cette incompatibilité me fit croire que M. de Charlus était plus antidreyfusard qu'aucune des personnes que j'avais rencontrées. Il protesta au

contraire contre l'accusation de trahison portée contre Dreyfus. Mais ce fut sous cette forme : « Je crois que les journaux disent que Dreyfus a commis un crime contre sa patrie, je crois qu'on le dit, je ne fais pas attention aux journaux, je les lis comme je me lave les mains, sans trouver que cela vaille la peine de m'intéresser. En tout cas le crime est inexistant, le compatriote de votre ami aurait commis un crime contre sa patrie s'il avait trahi la Judée, mais qu'est-ce qu'il a à voir avec la France ? » J'objectai que s'il y avait jamais une guerre, les Juifs seraient aussi bien mobilisés que les autres. « Peut-être et il n'est pas certain que ce ne soit pas une imprudence. » (CG I, 258)

Ainsi, le nationalisme du baron le conduirait au racisme s'il ne devait davantage préserver la pureté de sa caste :

« Toute cette affaire Dreyfus, reprit le baron qui tenait toujours mon bras, n'a qu'un inconvénient : c'est qu'elle détruit la société (je ne dis pas la bonne société, il y a longtemps que la société ne mérite plus cette épithète louangeuse) par l'afflux de messieurs et de dames du Chameau, de la Chamellerie, de la Chamellière, enfin de gens inconnus que je trouve même chez mes cousines parce qu'ils font partie de la ligue de la Patrie Française, antijuive, je ne sais quoi, comme si une opinion politique donnait droit à une qualification sociale. » (CG I, 260)

Pourtant, la noblesse du Faubourg, à laquelle Proust semble prêter tant d'intérêt, s'interroge parfois. Elle est traversée d'hésitations et de doutes, ce qui la conduit à des glissements curieux. Ainsi, à Doncières, Saint-Loup est l'un des rares militaires à proclamer l'innocence de Dreyfus : « Saint-Loup m'avait parlé d'un autre de ses camarades qui était là aussi, avec qui il s'entendait particulièrement bien, car ils étaient dans ce milieu les deux seuls partisans de la révision du procès Dreyfus. » (CG I, 94). Toute sa famille le lui reproche. On comprend qu'il n'adopte cette position que par l'amour qu'il porte à la comédienne Rachel (personnage proustien qu'il ne faut pas confondre avec la tragédienne du Théâtre français morte en 1858), rencontrée dans une maison de passe, doublement sensible au sort du malheureux capitaine :

Extrait n° 151

Le pauvre martyr, dit-elle en retenant un sanglot, ils le feront mourir là-bas.

— Tranquillise-toi, Zézette, il reviendra, il sera acquitté, l'erreur sera reconnue.

— Mais avant cela, il sera mort ! Enfin au moins ses enfants porteront un nom sans tache. Mais penser à ce qu'il doit souffrir c'est ce qui me tue ! Et croyez-vous que la mère de Robert, une femme pieuse, dit qu'il faut qu'il reste à l'île du Diable, même s'il est innocent, n'est-ce pas une horreur ?

— Oui, c'est absolument vrai, elle le dit, affirma Robert. C'est ma mère, je n'ai rien à objecter, mais il est bien certain qu'elle n'a pas la sensibilité de Zézette. (CG I, 148)

Pourtant, après sa rupture, Saint-Loup déclare à Swann qu'il a tort de le croire partisan de Dreyfus :

« Mais, pas tant que ça ; vous vous trompez complètement, répondit Robert. C'est une affaire mal engagée dans laquelle je regrette bien de m'être fourré. Je n'avais rien à voir là-dedans. Si c'était à recommencer, je m'en tiendrais bien à l'écart. Je suis soldat et avant tout pour l'armée. » (SG I 97)

Mais il y a dans la RTP plusieurs conversions spectaculaires. Celle du duc de Guermantes n'est pas la moins étonnante :

Extrait n° 152

Il se produisit à cette époque un phénomène qui ne mérite d'être mentionné que parce qu'il se retrouve à toutes les périodes importantes de l'histoire. Au moment même où j'écrivais à Gilberte, M. de Guermantes, à peine rentré de la redoute, encore coiffé de son casque, songeait que le lendemain il serait bien forcé d'être officiellement en deuil, et décida d'avancer de huit jours la cure d'eaux qu'il devait faire.

Quand il en revint trois semaines après (et pour anticiper puisque je viens seulement de finir ma lettre à Gilberte), les amis du duc qui l'avaient vu, si indifférent au début, devenir un antidreyfusard forcené, restèrent muets de surprise en l'entendant (comme si la cure n'avait pas agi seulement sur la vessie) leur répondre : « - Hé bien, le procès sera révisé et il sera acquitté ; on ne peut pas condamner un homme contre lequel il n'y a rien. Avez-vous jamais vu un gaga comme Forcheville ? Un officier, préparant les Français à la boucherie, pour dire la guerre. étrange époque ».

Or dans l'intervalle, le duc de Guermantes avait connu aux eaux trois charmantes dames (une princesse italienne et ses deux belles-sœurs). En les entendant dire quelques mots sur les livres qu'elles lisaient, sur une pièce qu'on jouait au Casino, le duc avait tout de suite compris qu'il avait à faire à des femmes d'une intellectualité supérieure et avec lesquelles, comme il le disait, il n'était pas de force. Il n'en avait été que plus heureux d'être invité à jouer au bridge par la princesse. Mais à peine arrivé chez elle, comme il lui disait, dans la ferveur de son antidreyfusisme sans nuances : « - Hé bien, on ne nous parle plus de la révision du fameux Dreyfus », sa stupéfaction avait été grande d'entendre la princesse et ses belles-sœurs dire : « On n'en a jamais été si près. On ne peut pas retenir au bagné quelqu'un qui n'a rien fait. » « - Ah ? Ah ? » avait d'abord balbutié le duc, comme à la découverte d'un sobriquet bizarre qui eut été en usage dans cette maison pour tourner en ridicule quelqu'un qu'il avait cru jusque-là intelligent. Mais au bout de quelques jours comme par lâcheté et esprit d'imitation, on crie : "Eh ! là, Jojotte" sans savoir pourquoi à un grand artiste qu'on entend appeler ainsi, dans cette maison, le duc, encore tout gêné par la coutume nouvelle, disait cependant : "En effet, s'il n'y a rien contre lui".

Les trois charmantes dames trouvaient qu'il n'allait pas assez vite et le rudoyaient un peu : « Mais au fond personne d'intelligent n'a pu croire qu'il y eut rien ».

Chaque fois qu'un fait « écrasant » contre Dreyfus se produisait et que le duc croyant que cela allait convertir les trois dames charmantes, venait le leur annoncer, elles riaient beaucoup et n'avaient pas de peine, avec une grande finesse de dialectique, à lui montrer que l'argument était sans valeur et tout à fait ridicule.

Le duc était rentré à Paris dreyfusard enragé. (SG II, 154-155)

Celle du prince et de la princesse de Guermantes, à l'origine encore plus antisémites que leur cousin le duc qui aurait aimé qu'on renvoyât tous les juifs à Jérusalem (CG I, 211), et qui, s'étant, chacun de son côté, rendu compte de l'iniquité du jugement rendu contre Dreyfus, s'étaient décidés à franchir le pas. Voici comment Swann rapporte au Narrateur la confidence que le prince lui en fit :

Extrait n° 153

« - Enfin seuls, me dit-il ; je ne sais plus où j'en suis. N'est-ce pas, je vous ai dit que le Prince avait demandé à l'abbé Poiré s'il pourrait faire dire sa messe pour Dreyfus. « Non, me répondit l'abbé (je vous dis "me", me dit Swann, parce que c'est le Prince

qui me parla, vous comprenez ?) car j'ai une autre messe qu'on m'a chargé de dire également ce matin pour lui. »

« – Comment, lui dis-je, il y a un autre catholique que moi qui est convaincu de son innocence ? »

« – Il faut le croire. »

« – Mais la conviction de cet autre partisan dut être moins ancienne que la mienne. »

« – Pourtant, ce partisan me faisait déjà dire des messes quand vous croyiez encore Dreyfus coupable. »

« – Ah ! je vois bien que ce n'est pas quelqu'un de notre milieu. »

« – Au contraire ! »

« – Vraiment, il y a parmi nous des dreyfusistes ? Vous m'intriguez ; j'aimerais m'épancher avec lui, si je le connais, cet oiseau rare »,

« – Vous le connaissez ». « – Il s'appelle ? »

« – La princesse de Guermantes. » (SG II, 114)

Si le prince de Guermantes est dreyfusard, Swann ne va pas jusqu'à l'enrôler dans son camp. Il dissuade même Bloch de lui faire signer la pétition, au nom du réalisme :

« – Il ne peut pas faire cela, il ne faut pas demander l'impossible, répétait Swann. Voilà un homme charmant qui a fait des milliers de lieues pour venir jusqu'à nous. Il peut nous être très utile. S'il signait votre liste, il se compromettrait simplement auprès des siens, serait châtié à cause de nous, peut-être se repentirait-il de ses confidences et n'en ferait-il plus. » (SG II, 116-117)

Autre mutation étonnante pour le Narrateur, quoique dans un milieu plus modeste, celle de Mme Sazerat, la voisine de la Tante Léonie, fort antisémite (CG I, 260) devenue dreyfusarde convaincue au point de battre froid aux parents du Narrateur, son antisémitisme primaire étant la preuve, aux yeux des Bloch, de la vérité de ses opinions dreyfusardes.

Du côté des dreyfusards convaincus, outre le Narrateur, on compte des juifs, par atavisme en quelque sorte : Bloch et Swann. Encore forment-ils une belle antithèse, le premier militant ouvertement pour la cause, le second agissant avec modération, comme on l'a vu ci-dessous. Toutefois, les intrigues d'Odette faisant profession de nationalisme entraînent cette mise en garde de sa part (qui d'ailleurs produit un effet inverse) :

Extrait n° 154 : grognements de Swann

Tandis que les soirs où elle traînait son mari dîner dans le faubourg Saint-Germain, Swann restant farouchement dans son coin, ne se gênait pas s'il voyait Odette se faire présenter à quelque dame nationaliste, de dire à haute voix : « Mais voyons, Odette, vous êtes folle. Je vous prie de rester tranquille. Ce serait une platitude de votre part de vous faire présenter à des antisémites. Je vous le défends. » Les gens du monde après qui chacun court ne sont habitués ni à tant de fierté ni à tant de mauvaise éducation. Pour la première fois ils voyaient quelqu'un qui se croyait « plus » qu'eux. On se racontait ces grognements de Swann, et les cartes cornées pleuvaient chez Odette. (SG II, 156)

Dans le roman, Swann se range par atavisme parmi les partisans de Dreyfus, ce qui, de sa part, ne manque pas de courage, dans la mesure où il est parvenu à pénétrer le milieu aristocratique, et où cette position est un rappel de ses origines. Mais son dogmatisme le fait juger durement par le Narrateur :

« Le dreyfusisme avait rendu Swann d'une naïveté extraordinaire et donné à sa façon de voir une impulsion, un déraillement plus notables encore que n'avait fait autrefois son mariage avec Odette ; ce nouveau déclassement eût été mieux appelé reclassement et n'était qu'honorable pour lui, puisqu'il le faisait rentrer dans la voie par laquelle étaient venus les siens et d'où l'avaient dévié ses fréquentations aristocratiques.

Mais Swann, précisément au moment même où, si lucide, il lui était donné, grâce aux données héritées de son ascendance, de voir une vérité encore cachée aux gens du monde, se montrait pourtant d'un aveuglement comique. Il remettait toutes ses admirations et tous ses dédains, à l'épreuve d'un critérium nouveau, le dreyfusisme. » (CG I, 239)

De fait, Swann reste un modéré en ce qu'il réprovoque toute mise en cause de l'armée et adopte une position nuancée à l'égard des dirigeants.

Odette ne faisait que calquer son attitude sur celle de « Mme Verdurin chez qui un antisémitisme bourgeois et latent s'était réveillé et avait atteint une véritable exaspération » (CG I, 226). Sa présence au côté de Mme Zola aux assises (P. II, 48), l'orientation qu'elle donne à son salon en faveur de Dreyfus ne laissent pas d'étonner le lecteur. Mais le calcul que Proust lui prête est excellent, puisqu'elle alimente ainsi son salon :

Extrait n° 155 : un salon dreyfusiste

Mme Verdurin, à la faveur du Dreyfusisme, avait attiré chez elle des écrivains de valeur qui momentanément ne lui furent d'aucun usage mondain, parce qu'ils étaient dreyfusards. Mais les passions politiques sont comme les autres, elles ne durent pas. De nouvelles générations viennent qui ne les comprennent plus. La génération même qui les a éprouvés change, éprouve des passions politiques qui, n'étant pas exactement calquées sur les précédentes, lui font réhabiliter une partie des exclus, la cause de l'exclusivisme ayant changé. Les monarchistes ne se soucièrent plus pendant l'affaire Dreyfus que quelqu'un eût été républicain, voire radical, voire anticlérical, s'il était antisémite et nationaliste. Si jamais il devait survenir une guerre le patriotisme prendrait une autre forme et d'un écrivain chauvin on ne s'occuperait même pas s'il a été ou non dreyfusard. C'est ainsi que à chaque crise politique, à chaque rénovation artistique, Mme Verdurin avait arraché petit à petit, comme l'oiseau fait son nid, les bribes successives, provisoirement inutilisables, de ce qui serait un jour son salon. L'affaire Dreyfus avait passé, Anatole France lui restait. La force de Mme Verdurin, c'était l'amour sincère qu'elle avait de l'art, la peine qu'elle se donnait pour les fidèles, les merveilleux dîners qu'elle donnait pour eux seuls, sans qu'il y eût des gens du monde conviés. Chacun d'eux était traité chez elle comme Bergotte l'avait été chez Mme Swann. Quand un familier de cet ordre devenait un beau jour un homme illustre que le monde désire voir, sa présence chez une Mme Verdurin n'avait rien du côté factice, frelaté, d'une cuisine de banquet officiel ou de Saint-Charlemagne faite par Potel et Chabot, mais tout d'un délicieux ordinaire qu'on eût trouvé aussi parfait un jour où il n'y aurait pas eu de monde. (P. II, 46)

Ce passage indique à l'avance le plus grand bouleversement auquel le lecteur assistera, celui qui, s'inscrivant dans le temps, provoquera un étonnant chassé-croisé, les anciens

dreyfusards devenant de parfaits chauvins bellicistes, tandis que leurs adversaires nationalistes n'hésiteront pas à proclamer leur germanophilie, à l'instar de Charlus !

Extrait n° 156 : changement de critère

Au vrai, ces bouleversements au cours du temps permettent à Proust de dégager ce qui lui tient à cœur, les lois de l'évolution. Pour lui les changements sociaux priment sur le mouvement des esprits :

Mais pareille aux kaléidoscopes qui tournent de temps en temps, la société place successivement de façon différente des éléments qu'on avait cru immuables et compose une autre figure. Je n'avais pas encore fait ma première communion, que des dames bien pensantes avaient la stupéfaction de rencontrer en visite une juive élégante.

Ces dispositions nouvelles du kaléidoscope sont produites par ce qu'un philosophe appellerait un changement de critère. L'affaire Dreyfus en amena un nouveau, à une époque un peu postérieure à celle où je commençais à aller chez Madame Swann, et le kaléidoscope renversa une fois de plus ses petits losanges colorés.

Tout ce qui était juif passa en bas fut-ce la dame élégante, et des nationalistes obscurs montèrent prendre sa place.

Le salon le plus brillant de Paris fut celui d'un prince autrichien et ultra-catholique. Qu'au lieu de l'affaire Dreyfus il fut survenu une guerre avec l'Allemagne, le tour du kaléidoscope se fut produit dans un autre sens.

Les juifs ayant à l'étonnement général, montré qu'ils étaient patriotes, auraient gardé leur situation et personne n'aurait plus voulu aller ni même avouer être jamais allé chez le prince autrichien.

Cela n'empêche pas que chaque fois que la société est momentanément immobile, ceux qui y vivent s'imaginent qu'aucun changement n'aura plus lieu, de même qu'ayant vu commencer le téléphone, ils ne veulent pas croire à l'aéroplane. (JF I, 84)

À travers l'Affaire Dreyfus, le Narrateur recense les lois générales, ce qui, en passant, lui permet de contester la théorie de Taine (la race, le milieu, le moment). Certes, l'atavisme lui semble inéluctable (notamment pour Swann et Bloch, on l'a vu) :

Extrait n° 157

« Je savais que aussi profond, aussi inéluctable que le patriotisme juif, ou l'atavisme chrétien chez ceux qui se croient le plus libérés de leur race, habitait sous la rose inflorescence d'Albertine, de Rosemonde, d'Andrée, inconnus à elles-mêmes, tenus en réserve pour les circonstances, un gros nez, une bouche proéminente, un embonpoint qui étonnerait mais était, en réalité dans la coulisse, prêt à entrer en scène, tout comme tel dreyfusisme, tel cléricisme, soudain, imprévu, fatal, tel héroïsme nationaliste et féodal, soudainement issus à l'appel des circonstances d'une nature antérieure à l'individu lui-même, par laquelle il pense, vit, évolue, se fortifie ou meurt, sans qu'il puisse la distinguer des mobiles particuliers qu'il prend pour elle. » (JF II, 173)

Et les minorités attaquées (ici Proust associe les homosexuels et les Juifs) éprouvent la nécessité de se regrouper :

Extrait n° 158 : une identité remarquable

Sans honneur que précaire, sans liberté que provisoire, jusqu'à la découverte du crime ; sans situation qu'instable, comme pour le poète la veille fêté dans tous les salons, applaudi dans tous les théâtres de Londres, chassé le lendemain de tous les garnis sans pouvoir trouver un oreiller où reposer sa tête, tournant la meule comme Samson et disant comme lui : « Les deux sexes mourront chacun de son côté » ; exclus même, hors les jours de grande infortune où le plus grand nombre se rallie autour de la victime, comme les juifs autour de Dreyfus, de la sympathie — parfois de la société — de leurs semblables, auxquels ils donnent le dégoût de voir ce qu'ils sont, dépeint dans un miroir, qui ne les flattant plus, accuse toutes les tares qu'ils n'avaient pas voulu remarquer chez eux-mêmes et qui leur fait comprendre que ce qu'ils appelaient leur amour (et à quoi, en jouant sur le mot, ils avaient, par sens social, annexé tout ce que la poésie, la peinture, la musique, la chevalerie, l'ascétisme, ont pu ajouter à l'amour) découle non d'un idéal de beauté qu'ils ont élu, mais d'une maladie inguérissable ; comme les juifs encore (sauf quelques-uns qui ne veulent fréquenter que ceux de leur race, ont toujours à la bouche les mots rituels et les plaisanteries consacrées) se fuyant les uns les autres, recherchant ceux qui leur sont le plus opposés, qui ne veulent pas d'eux, pardonnant leurs rebuffades, s'enivrant de leurs complaisances ; mais aussi rassemblés à leurs pareils par l'ostracisme qui les frappe, l'opprobre où ils sont tombés, ayant fini par prendre, par une persécution semblable à celle d'Israël, les caractères physiques et moraux d'une race, parfois beaux, souvent affreux, trouvant (malgré toutes les moqueries dont celui qui, plus mêlé, mieux assimilé à la race adverse, est relativement, en apparence, le moins inverti, accable celui qui l'est demeuré davantage), une détente dans la fréquentation de leurs semblables, et même un appui dans leur existence, si bien que, tout en niant qu'ils soient une race (dont le nom est la plus grande injure), ceux qui parviennent à cacher qu'ils en sont, ils les démasquent volontiers, moins pour leur nuire, ce qu'ils ne détestent pas, que pour s'excuser, et allant chercher comme un médecin l'appendicite l'inversion jusque dans l'histoire, ayant plaisir à rappeler que Socrate était l'un d'eux, comme les Israélites disent de Jésus, sans songer qu'il n'y avait pas d'anormaux quand l'homosexualité était la norme, pas d'anti-chrétiens avant le Christ, que l'opprobre seul fait le crime, parce qu'il n'a laissé subsister que ceux qui étaient réfractaires à toute prédication, à tout exemple, à tout châtiment, en vertu d'une disposition innée tellement spéciale qu'elle répugne plus aux autres hommes (encore qu'elle puisse s'accompagner de hautes qualités morales) que de certains vices qui y contredisent comme le vol, la cruauté, la mauvaise foi, mieux compris, donc plus excusés du commun des hommes ; formant une franc-maçonnerie bien plus étendue, plus efficace et moins soupçonnée que celle des loges, car elle repose sur une identité de goûts, de besoins, d'habitudes, de dangers, d'apprentissage, de savoir, de trafic, de glossaire, et dans laquelle les membres mêmes, qui souhaitent de ne pas se connaître, aussitôt se reconnaissent à des signes naturels ou de convention, involontaires ou voulus, qui signalent un de ses semblables au mendiant dans le grand seigneur à qui il ferme la portière de sa voiture, au père dans le fiancé de sa fille, à celui qui avait voulu se guérir, se confesser, qui avait à se défendre, dans le médecin, dans le prêtre, dans l'avocat qu'il est allé trouver ; tous obligés à protéger leur secret, mais ayant leur part d'un secret des autres que le reste de l'humanité ne soupçonne pas et qui fait qu'à eux les romans d'aventure les plus invraisemblables semblent vrais, car dans cette vie romanesque, anachronique, l'ambassadeur est ami du forçat. » (JF II, 269)

Mais le milieu n'exerce pas une influence aussi rectiligne qu'on le croit : « c'est que l'influence qu'on prête au milieu est surtout vraie du milieu intellectuel. On est

l'homme de son idée ; il y a beaucoup moins d'idées que d'hommes, ainsi tous les hommes d'une même idée sont pareils. » (CG I, 95)

Les clivages provoqués dans la classe politique et même au sein du gouvernement, qu'on pourrait croire réservés aux intellectuels (et Proust est l'un des premiers écrivains à lancer l'usage du terme « intellectuel » pour désigner cette catégorie de travailleurs de l'intelligence) se retrouvent dans le peuple, comme en témoigne la dispute entre le maître d'hôtel dreyfusard du Narrateur et celui des Guermantes, antidreyfusard, qui lui suggèrent cette réflexion :

Extrait n° 159 : réflexions du Narrateur

Les vérités et contre-vérités qui s'opposaient en haut chez les intellectuels de la Ligue de la Patrie française et celle des Droits de l'homme se propageaient en effet jusque dans les profondeurs du peuple. M. Reinach manœuvrait par le sentiment des gens qui ne l'avaient jamais vu, alors que pour lui l'affaire Dreyfus se posait seulement devant sa raison comme un théorème irréfutable et qu'il démontra, en effet, par la plus étonnante réussite de politique rationnelle (réussite contre la France, dirent certains) qu'on ait jamais vue. En deux ans il remplaça un ministère Billot par un ministère Clemenceau, changea de fond en comble l'opinion publique, tira de sa prison Picquart pour le mettre, ingrat, au Ministère de la Guerre. Peut-être ce rationaliste manoeuvreur de foules était-il lui-même manœuvré par son ascendance. Quand les systèmes philosophiques qui contiennent le plus de vérités sont dictés à leurs auteurs, en dernière analyse, par une raison de sentiment, comment supposer que dans une simple affaire politique comme l'affaire Dreyfus, des raisons de ce genre ne puissent, à l'insu du raisonneur, gouverner sa raison ? Bloch croyait avoir logiquement choisi son dreyfusisme, et savait pourtant que son nez, sa peau et ses cheveux lui avaient été imposés par sa race. Sans doute la raison est plus libre ; elle obéit pourtant à certaines lois qu'elle ne s'est pas données. Le cas du maître d'hôtel des Guermantes et du nôtre était particulier. Les vagues des deux courants de dreyfusisme et d'antidreyfusisme qui de haut en bas divisaient la France étaient assez silencieuses, mais les rares échos qu'elles émettaient étaient sincères. En entendant quelqu'un au milieu d'une causerie qui s'écartait volontairement de l'Affaire, annoncer furtivement une nouvelle politique, généralement fausse mais toujours souhaitée, on pouvait induire de l'objet de ses prédictions l'orientation de ses désirs. (CG I, 265)

Or, le temps passant, vingt ans après, la vérité éclate et tout le monde est devenu dreyfusiste. Le Narrateur peut en conclure : « Je m'étais rendu compte que seule la perception grossière et erronée place tout dans l'objet, quand tout est dans l'esprit » (TR II, 72)

Témoin le changement d'opinion collectif durant la guerre :

Extrait n° 160 : Relativité des opinions dans le temps.

Ce qui rendait possible en effet que cette perversité ne fût pas entièrement intrinsèque à l'Allemagne est que de même qu'individuellement, j'avais eu des amours successives après la fin desquelles l'objet de cet amour m'apparaissait sans valeur, j'avais déjà vu dans mon pays des haines successives qui avaient fait apparaître par exemple comme des traîtres — mille fois pires que les Allemands auxquels ils livraient la France — des dreyfusards comme Reinach avec lequel collaboreraient aujourd'hui les patriotes contre un pays dont chaque membre était forcément un menteur, une bête féroce, un imbécile, exception faite des Allemands qui avaient embrassé la cause française comme le roi de Roumanie ou l'impératrice de Russie. Il

est vrai que les antidreyfusards m'eussent répondu, « Ce n'est pas la même chose ». Mais en effet, ce n'est jamais la même chose, pas plus que ce n'est la même personne, sans cela devant le même phénomène celui qui en est la dupe ne pourrait accuser que son état subjectif et ne pourrait croire que les qualités ou les défauts sont dans l'objet. L'intelligence n'a point de peine alors à baser sur cette différence une théorie (enseignement contre nature des congréganistes selon les radicaux, impossibilité de la race juive à se nationaliser, haine perpétuelle de la race allemande contre la race latine, la race jaune étant momentanément réhabilitée). Ce côté subjectif se marquait d'ailleurs dans les conversations des neutres où les germanophiles par exemple avaient la faculté de cesser un instant de comprendre et même d'écouter quand on leur parlait des atrocités allemandes en Belgique. (Et pourtant, elles étaient réelles). (TR II, 72)

D. LA MÉMOIRE INVOLONTAIRE ET LES INTERMITTENCES DU CŒUR

Proust avait d'abord voulu intituler son roman « Les Intermittences du cœur ». C'est dire l'importance qu'il attachait, dans l'ordre romanesque, à ce phénomène psycho-sentimental qu'il pensait avoir découvert. Outre sa volonté de mettre en espace et de déployer dans le temps la psychologie, Marcel Proust a donc « inventé », c'est-à-dire mis au jour, la notion de mémoire involontaire, dont nous avons déjà cité l'exemple canonique que constitue l'épisode de la « petite madeleine » (cf. extrait n° 71). Par définition, elle est strictement involontaire, la remémoration intervenant au moment où l'on s'y attend le moins, et dans les circonstances les plus invraisemblables. Elle est différente en cela de l'association d'idées, directement provoquée par un son, un mot, une image. Comme à son habitude, Proust commence par poser un jalon à ce sujet dans les premiers volumes de la RTP, dégagant ensuite le principe (ou loi) d'intermittence :

Extrait n° 161 : l'intermittence

D'ailleurs si je m'arrangeais toujours, avant d'aller chez Mme Swann, à être certain de l'absence de sa fille, cela tenait peut-être autant qu'à ma résolution d'être brouillé avec elle, à cet espoir de réconciliation qui se superposait à ma volonté de renoncement (bien peu sont absolus, au moins d'une façon continue, dans cette âme humaine dont une des lois, fortifiée par les afflux inopinés de souvenirs différents, est l'intermittence) et me masquait ce qu'elle avait de trop cruel. (JF I, 150)

Puis il y revient plus explicitement par la suite, intitulant « les intermittences du cœur » l'un des sous-chapitres de *Sodome et Gomorrhe*. C'est au moment où il s'installe à nouveau au Grand Hôtel de Balbec que resurgit l'image de sa grand-mère défunte, et qu'enfin sa conscience peut s'apaiser.

Extrait n° 162

Bouleversement de toute ma personne. Dès la première nuit, comme je souffrais d'une crise de fatigue cardiaque, tâchant de dompter ma souffrance, je me baissai avec lenteur et prudence pour me déchausser. Mais à peine eus-je touché le premier bouton de ma bottine, ma poitrine s'enfla, remplie d'une présence inconnue, divine, des sanglots me secouèrent, des larmes ruisselèrent de mes yeux. L'être qui venait à mon secours, qui me sauvait de la sécheresse de l'âme, c'était celui qui, plusieurs années auparavant, dans un moment de détresse et de solitude identiques, dans un moment où je n'avais plus rien de moi, était entré, et qui m'avait rendu à moi-même, car il était moi et plus que moi (le contenant qui est plus que le contenu et me l'apportait).

Je venais d'apercevoir, dans ma mémoire, penché sur ma fatigue, le visage tendre, préoccupé et déçu de ma grand'mère, telle qu'elle avait été ce premier soir d'arrivée, le visage de ma grand'mère non pas de celle que je m'étais étonné et reproché de si peu regretter et qui n'avait d'elle que le nom, mais de ma grand'mère véritable dont, pour la première fois depuis les Champs-Élysées où elle avait eu son attaque, je retrouvais dans un souvenir involontaire et complet la réalité vivante.

Cette réalité n'existe pas pour nous tant qu'elle n'a pas été recréée par notre pensée (sans cela les hommes qui ont été mêlés à un combat gigantesque seraient tous de grands poètes épiques) ; et ainsi, dans un désir fou de me précipiter dans ses bras, ce n'était qu'à l'instant, plus d'une année après son enterrement, à cause de cet anachronisme qui empêche si souvent le calendrier des faits de coïncider avec celui des sentiments, — que je venais d'apprendre qu'elle était morte.

J'avais souvent parlé d'elle depuis ce moment-là et aussi pensé à elle, mais sous mes paroles et mes pensées de jeune homme ingrat, égoïste et cruel, il n'y avait jamais rien eu qui ressemblât à ma grand'mère, parce que dans ma légèreté, mon amour du plaisir, mon accoutumance à la voir malade, je ne contenais en moi, qu'à l'état virtuel, le souvenir de ce qu'elle avait été. À n'importe quel moment que nous la considérons, notre âme totale n'a qu'une valeur presque fictive, malgré le nombreux bilan de ses richesses, car tantôt les unes, tantôt les autres sont indisponibles, qu'il s'agisse d'ailleurs de richesses effectives aussi bien que de celles de l'imagination, et pour moi par exemple tout autant que de l'ancien nom de Guermantes, de celles combien plus graves, du souvenir vrai de ma grand'mère.

Car aux troubles de la mémoire sont liées les intermittences du cœur.

C'est sans doute l'existence de notre corps, semblable pour nous à un vase où notre spiritualité serait enclose, qui nous induit à supposer que tous nos biens intérieurs, nos joies passées, toutes nos douleurs sont perpétuellement en notre possession. Peut-être est-il aussi inexact de croire qu'elles s'échappent ou reviennent. En tous cas si elles restent en nous c'est la plupart du temps dans un domaine inconnu où elles ne sont de nul service pour nous, et où même les plus usuelles sont refoulées par des souvenirs d'ordre différent et qui excluent toute simultanéité avec elles dans la conscience. Mais si le cadre de sensations où elles sont conservées est ressaisi, elles ont à leur tour ce même pouvoir d'expulser tout ce qui leur est incompatible, d'installer seul en nous, le moi qui les vécut. Or comme celui que je venais subitement de redevenir n'avait pas existé depuis ce soir lointain où ma grand'mère m'avait déshabillé à mon arrivée à Balbec, ce fut tout naturellement, non pas après la journée actuelle que ce moi ignorait, mais — comme s'il y avait dans le temps des séries différentes et parallèles — sans solution de continuité, tout de suite après le premier soir d'autrefois, que j'adhérai à la minute où ma grand'mère s'était penchée vers moi. Le moi que j'étais alors et qui avait disparu si longtemps, était de nouveau si près de moi qu'il me semblait encore entendre les paroles qui avaient immédiatement précédé et qui n'étaient pourtant plus qu'un songe, comme un homme mal éveillé croit percevoir tout près de lui les bruits de son rêve qui s'enfuit. Je n'étais plus que cet être qui cherchait à se réfugier dans les bras de sa grand'mère, à effacer les traces de ses peines en lui donnant des baisers, cet être que j'aurais eu, à me figurer quand j'étais tel ou tel de ceux qui s'étaient succédé en moi depuis quelque temps, autant de difficulté que maintenant il m'eût fallu d'efforts, stériles d'ailleurs, pour ressentir les désirs et les joies de l'un de ceux que, pour un temps du moins, je n'étais plus. Je me rappelais comme une heure avant le moment où ma grand'mère s'était penchée ainsi, dans sa robe de chambre, vers mes bottines, errant dans la rue étouffante de chaleur, devant le

pâtissier, j'avais cru que je ne pourrais jamais dans le besoin que j'avais de l'embrasser, attendre l'heure qu'il me fallait encore passer sans elle. Et maintenant que ce même besoin renaissait, je savais que je pouvais attendre des heures après des heures, qu'elle ne serait plus jamais auprès de moi, je ne faisais que de le découvrir parce que je venais, en la sentant pour la première fois, vivante, véritable, gonflant mon cœur à le briser, en la retrouvant enfin, d'apprendre que je l'avais perdue pour toujours. (SG II, 176-179)

C'est encore sur cette intermittence du cœur que le Narrateur s'appuiera pour expliquer son comportement à l'égard d'Albertine, et pour justifier la rapidité avec laquelle il se sera guéri de sa disparition.

Les preuves de cette mémoire involontaire, analogue, en quelque sorte, sur le plan psychique, aux intermittences du cœur sur le plan sentimental, le Narrateur les voit dans quatre phénomènes récurrents, qu'il présente comme fortuits. Ils ont trait, respectivement, à la sensation auditive, tactile, cénesthésique, visuelle (et intellectuelle). Ce sont d'abord des effets corporels. Ils sont comme les piliers d'un immense pont suspendu, sur lesquels le Narrateur appuie son œuvre. Dans la mesure où le Narrateur produit lui-même le commentaire de ces résurrections, on se bornera ici à donner ci-dessous l'apparition initiale du motif (a) et sa résurgence finale (b), sauf pour les pavés de Venise, et pour cause, puisqu'il se lamente de n'avoir pu décrire le bonheur qu'ils lui procuraient.

1. La clochette de Combray

Extrait n° 163 a)

Les soirs où, assis devant la maison sous le grand marronnier, autour de la table de fer, nous entendions au bout du jardin, non pas le grelot profus et criard qui arrosait, qui étourdissait au passage de son bruit ferrugineux, intarissable et glacé, toute personne de la maison qui le déclenchait en entrant « sans sonner », mais le double tintement timide, ovale et doré de la clochette pour les étrangers, tout le monde aussitôt se demandait : « Une visite, qui cela peut-il être ? » mais on savait bien que cela ne pouvait être que M. Swann ; ma grand'tante parlant à haute voix, pour prêcher d'exemple, sur un ton qu'elle s'efforçait de rendre naturel, disait de ne pas chuchoter ainsi ; que rien n'est plus désobligeant pour une personne qui arrive et à qui cela fait croire qu'on est en train de dire des choses qu'elle ne doit pas entendre ; et on envoyait en éclaireur ma grand'mère, toujours heureuse d'avoir un prétexte pour faire un tour de jardin de plus, et qui en profitait pour arracher subrepticement au passage quelques tuteurs de rosiers afin de rendre aux roses un peu de naturel, comme une mère qui, pour les faire bouffer, passe la main dans les cheveux de son fils que le coiffeur a trop aplatis. (CS I, 18)

Extrait n° 164 b) le tintement de la sonnette en moi

C'était de cette soirée, où ma mère avait abdiqué, que datait avec la mort lente de ma grand'mère, le déclin de ma volonté, de ma santé. Tout s'était décidé au moment où ne pouvant plus supporter d'attendre au lendemain pour poser mes lèvres sur le visage de ma mère, j'avais pris ma résolution, j'avais sauté du lit et étais allé, en chemise de nuit, m'installer à la fenêtre par où entraient le clair de lune jusqu'à ce que j'eusse entendu partir M. Swann. Mes parents l'avaient accompagné, j'avais entendu la porte s'ouvrir, sonner, se refermer. A ce moment même, dans l'hôtel du prince de Guermantes, ce bruit de pas de mes parents reconduisant M. Swann, ce tintement rebondissant, ferrugineux, interminable, criard et frais de la petite sonnette qui

m'annonçait qu'enfin M. Swann était parti et que maman allait monter, je les entendais encore, je les entendais eux-mêmes, eux situés pourtant si loin dans le passé. Alors, en pensant à tous les événements qui se plaçaient forcément entre l'instant où je les avais entendus et la matinée Guermantes, je fus effrayé de penser que c'était bien cette sonnette qui tintait encore en moi, sans que je pusse rien changer aux criaillements de son grelot, puisque, ne me rappelant plus bien comment ils s'éteignaient, pour le réapprendre, pour bien l'écouter, je dus m'efforcer de ne plus entendre le son des conversations que les masques tenaient autour de moi. Pour tâcher de l'entendre de plus près, c'est en moi-même que j'étais obligé de redescendre. C'est donc que ce tintement y était toujours et aussi, entre lui et l'instant présent, tout ce passé indéfiniment déroulé que je ne savais pas que je portais. Quand il avait tinté j'existais déjà et depuis, pour que j'entendisse encore ce tintement, il fallait qu'il n'y eût pas eu discontinuité, que je n'eusse pas un instant pris de repos, cessé d'exister, de penser, d'avoir conscience de moi, puisque cet instant ancien tenait encore à moi, que je pouvais encore le retrouver, retourner jusqu'à lui, rien qu'en descendant plus profondément en moi. (TR II, 259-260)

2. La serviette empesée

Extrait n° 165 a)

À tous moments, tenant à la main la serviette raide et empesée où était écrit le nom de l'hôtel et avec laquelle je faisais d'inutiles efforts pour me sécher, je retournais près de la fenêtre jeter encore un regard sur ce vaste cirque éblouissant et montagneux et sur les sommets neigeux de ses vagues en pierre d'émeraude çà et là polie et translucide, lesquelles avec une placide violence et un froncement léonin, laissaient s'accomplir et dévaler l'écroulement de leurs pentes auxquelles le soleil ajoutait un sourire sans visage. (JF I, 222)

Extrait n° 166 b)

La réalité à exprimer résidait, je le comprenais maintenant non dans l'apparence du sujet mais dans le degré de pénétration de cette impression à une profondeur où cette apparence importait peu, comme le symbolisaient ce bruit de cuiller sur une assiette, cette raideur empesée de la serviette qui m'avaient été plus précieux pour mon renouvellement spirituel que tant de conversations humanitaires, patriotiques, internationalistes. (TR II, 30)

3. Les pavés mal équarris

Extrait n° 167 a)

En roulant les tristes pensées que je disais il y a un instant j'étais entré dans la cour de l'hôtel de Guermantes et dans ma distraction je n'avais pas vu une voiture qui s'avancait ; au cri du wattman je n'eus que le temps de me ranger vivement de côté, et je reculai assez pour buter malgré moi contre des pavés assez mal équarris derrière lesquels était une remise. Mais au moment où me remettant d'aplomb, je posai mon pied sur un pavé qui était un peu moins élevé que le précédent, tout mon découragement s'évanouit devant la même félicité qu'à diverses époques de ma vie m'avaient donnée la vue d'arbres que j'avais cru reconnaître dans une promenade en voiture autour de Balbec, la vue des clochers de Martinville, la saveur d'une madeleine trempée dans une infusion, tant d'autres sensations dont j'ai parlé et que les dernières oeuvres de Vinteuil m'avaient paru synthétiser. Comme au moment où je

goûtais la madeleine, toute inquiétude sur l'avenir, tout doute intellectuel étaient dissipés. Ceux qui m'assaillaient tout à l'heure au sujet de la réalité de mes dons littéraires et même de la réalité de la littérature se trouvaient levés comme par enchantement.

Cette fois je me promettais bien de ne pas me résigner à ignorer pourquoi, sans que j'eusse fait aucun raisonnement nouveau, trouvé aucun argument décisif, les difficultés insolubles tout à l'heure avaient perdu toute importance, comme je l'avais fait le jour où j'avais goûté d'une madeleine trempée dans une infusion. (TR II, 7-8, voir la suite au n° 73).

4. François le Champi

Extrait n° 168 a)

J'étais au contraire enchanté et maman alla chercher un paquet de livres dont je ne pus deviner, à travers le papier qui les enveloppait, que la taille courte et large, mais qui, sous ce premier aspect, pourtant sommaire et voilé, éclipsaient déjà la boîte à couleurs du Jour de l'An et les vers à soie de l'an dernier. C'était *la Mare au Diable*, *François le Champi*, *la Petite Fadette* et *les Maîtres Sonneurs*. [...] *François le Champi* à qui sa couverture rougeâtre et son titre incompréhensible, donnaient pour moi une personnalité distincte et un attrait mystérieux. Je n'avais jamais lu encore de vrais romans. J'avais entendu dire que George Sand était le type du romancier.

Cela me disposait déjà à imaginer dans *François le Champi* quelque chose d'indéfinissable et de délicieux. Les procédés de narration destinés à exciter la curiosité ou l'attendrissement, certaines façons de dire qui éveillent l'inquiétude et la mélancolie, et qu'un lecteur un peu instruit reconnaît pour communs à beaucoup de romans, me paraissaient simples — à moi qui considérais un livre nouveau non comme une chose ayant beaucoup de semblables, mais comme une personne unique, n'ayant de raison d'exister qu'en soi, — une émanation troublante de l'essence particulière à *François le Champi*. (CS I, 41, 43)

Extrait n° 169 b)

Et tout en poursuivant mon raisonnement, je tirais un à un, sans trop y faire attention du reste, les précieux volumes, quand au moment où j'ouvrais distraitement l'un d'eux : *François le Champi* de George Sand, je me sentis désagréablement frappé comme par quelque impression trop en désaccord avec mes pensées actuelles, jusqu'au moment où, avec une émotion qui alla jusqu'à me faire pleurer, je reconnus combien cette impression était d'accord avec elles. [...] Tel, je venais de reconnaître la douloureuse impression que j'avais éprouvée en lisant le titre d'un livre dans la bibliothèque du Prince de Guermantes, titre qui m'avait donné l'idée que la littérature nous offrait vraiment ce monde du mystère que je ne trouvais plus en elle. Et pourtant ce n'était pas un livre bien extraordinaire, c'était *François le Champi*, mais ce nom-là comme le nom des Guermantes n'était pas pour moi comme ceux que j'avais connus depuis. Le souvenir de ce qui m'avait semblé inexplicable dans le sujet de *François le Champi*, tandis que maman me lisait le livre de George Sand, était réveillé par ce titre, aussi bien que le nom de Guermantes (quand je n'avais pas vu les Guermantes depuis longtemps), contenait pour moi tant de féodalité — comme *François le Champi* l'essence du roman — et se substituait pour un instant à l'idée fort commune de ce que sont les romans berrichons de George Sand. (TR II, 31-32)

IV. Mots clés, thèmes et citations

On a vu, au chapitre précédent, les éléments du kaléidoscope : comment les personnages, les lieux, les motifs constituent le réseau, la thématique profonde du roman. Pour celui-ci, Marcel Proust a renoncé à toute idéologie personnelle afin de mieux démontrer celle des autres, incarnant de cette manière la psychologie dans l'espace et dans le temps qu'il se flattait d'avoir découverte et appliquée à l'esthétique romanesque. À l'intérieur de ces morceaux du kaléidoscope, des concepts reviennent en permanence, modulés différemment selon les personnages (y compris le Narrateur). C'est ce qu'en littérature on nomme des mots-clés, ceux qui expriment une notion fondamentale de l'œuvre, autrement dit un thème récurrent (par exemple *amour*, *art*, *bonheur*, *littérature*, etc.). La plupart du temps, le mot-clé s'identifie au thème, mais ce n'est pas toujours le cas (par exemple *métaphore* et *écrivains* entrent en composition dans le thème de l'art).

Pour la commodité du lecteur, nous avons choisi de les présenter dans l'ordre alphabétique, suivis d'une (ou plusieurs) citations caractéristiques.

Adolescence : C'est avec des adolescents qui durent un assez grand nombre d'années que la vie fait ses vieillards. TR 929

Adultère : ...l'adultère, quand il est fondé sur l'amour véritable, n'ébranle pas les sentiments de famille, les devoirs de parenté, mais les revivifie. L'adultère alors introduit l'esprit dans la lettre que bien souvent le mariage eût laissée morte. P 262

Amitié : La conversation qui est le mode d'expression de l'amitié est une divagation superficielle qui ne nous donne rien à acquérir. RTP t. V, p. 173.

Amour : [...] on n'aime que ce en quoi on poursuit quelque chose d'inaccessible, on n'aime que ce qu'on ne possède pas [...] P 384

Amour : ...la sagesse des gens non amoureux [est telle qu'ils] trouvent qu'un homme d'esprit ne devrait être malheureux que pour une personne qui en /vaille/ la peine ; c'est à peu près comme s'étonner qu'on daigne souffrir du choléra par le fait d'un être aussi petit que le bacille virgule. CS 343

Amour : Car bien souvent, pour que nous découvriions que nous sommes amoureux, peut-être même pour que nous le devenions, il faut qu'arrive le jour de la séparation. La Fugitive, Pl., t. III, p. 506.

Amour : De sorte qu'on a tort de parler en amour de mauvais choix, puisque dès qu'il y a choix, il ne peut être que mauvais. F 90

Amour : Dire que j'ai gâché des années de ma vie, que j'ai voulu mourir, que j'ai eu mon plus grand amour, pour une femme qui ne me plaisait pas, qui n'était pas mon genre ! CS II, p. 219.

Amour : L'amour, c'est l'espace et le temps rendus sensibles au cœur. P. 385

Amour : on n'aime plus personne dès qu'on aime. CS 165

Amour : Sans doute peu de personnes comprennent le caractère purement subjectif du phénomène qu'est l'amour, et la sorte de création que c'est d'une personne supplémentaire, distincte de celle qui porte le même nom dans le monde, et dont la plupart des éléments sont tirés de nous-mêmes. [JF 53]

Amour : Si tranquille qu'on se croie quand on aime, on a toujours l'amour dans son cœur en état d'équilibre instable. [P 268]

Angoisse : ...à partir d'un certain âge nos amours, nos maîtresses sont filles de notre angoisse ; notre passé et les lésions physiques où il s'est inscrit, déterminent notre avenir. F 505

Art : Par l'art seulement nous pouvons sortir de nous, savoir ce que voit un autre de cet univers qui n'est pas le même que le nôtre, et dont les paysages nous seraient restés aussi inconnus que ceux qu'il peut y avoir dans la lune. TR II, 49

Artiste : Chaque artiste semble ainsi comme le citoyen d'une patrie inconnue, oubliée de lui-même, différente de celle d'où viendra, appareillant pour la terre, un autre grand artiste. RTP t. XII, p. 68.

Attente : Dans l'attente, on souffre tant de l'absence de ce qu'on désire qu'on ne peut supporter une autre présence. [SG 150]

Avenir : Mais quelquefois l'avenir habite en nous sans que nous le sachions, et nos paroles qui croient mentir dessinent une réalité prochaine. RTP t. IX, I, p. 55.

Baiser : Pour le baiser nos narines et nos yeux sont aussi mal placés que nos lèvres mal faites. [GII 77]

Beauté : Mais la vraie beauté est si particulière, si nouvelle, qu'on ne la reconnaît pas pour la beauté. CG 226

Bonheur : Le bonheur est salutaire pour le corps, mais c'est le chagrin qui développe les forces de l'esprit. TR 63

Bonheur : On ne connaît pas son bonheur. On n'est jamais aussi malheureux qu'on croit. RTP t. II, p. 184.

Comédie mondaine : Alors vous tenez à ce que j'aie ma migraine ? Vous savez bien que c'est la même chose chaque fois qu'il joue ça. Je sais ce qui m'attend. C.S.Pl., t. I, p. 189.

Comédie mondaine : Pour faire partie du « petit noyau », du « petit groupe », du « petit clan » des Verdurin, une condition était suffisante mais elle était nécessaire : il fallait adhérer tacitement à un credo [...] C.S.Pl., t. I, p. 188.

Conversation (sur les pissotières) : Et puis, dit-elle, je choisis mes clients, je ne reçois pas tout le monde dans ce que j'appelle mes salons. Est-ce que ça n'a pas l'air d'un salon, avec mes fleurs ? Comme j'ai des clients très aimables, toujours l'un ou l'autre veut m'apporter une petite branche de beau lilas, de jasmin, ou des roses, ma fleur préférée. (CG II 606)

Corps : C'est dans la maladie que nous nous rendons compte que nous ne vivons pas seuls, mais enchaînés à un être d'un règne différent, dont des abîmes nous séparent, qui ne nous connaît pas et duquel il est impossible de nous faire comprendre : notre corps. [GI 362]

Cris de Paris : [...] la marchande des quatre saisons suivante annonçait [...] à la romaine, à la romaine ! On ne la vend pas, on la promène. P., Pl., t. III, p. 127.

Deux côtés : Et cette démarcation était rendue plus absolue encore parce que cette habitude que nous avons de n'aller jamais vers les deux côtés un même jour, dans une seule promenade, mais une fois du côté de Méséglise, une fois du côté de Guermantes, les enfermait pour ainsi dire loin l'un de l'autre, inconnaisables l'un à l'autre, dans les vases clos et sans communication entre eux d'après-midi différents. RTP t. I, p. 184.

Dieu : La louange la plus haute de Dieu est dans la négation de l'athée qui trouve la Création assez parfaite pour se passer d'un créateur. [GII 141]

Écriture : écrire est pour l'écrivain une fonction saine et nécessaire dont l'accomplissement rend heureux, comme pour les hommes physiques l'exercice, la sueur, le bain. T.R.Pl., t. III, p. 902.

Écrivains (Zola) : [Oriane] « Il a le fumier épique ! c'est l'Homère de la vidange ! » (CG2, 789)

Éducation : Deux hommes du monde restant seuls vivants dans une île déserte, où ils n'auraient à faire preuve de bonnes façons pour personne, se reconnaîtraient à ces traces

d'éducation, comme deux latinistes citeraient correctement du Virgile. T.R.Pl., t. III, p. 741.

Espérance : Le véritable bourrage de crâne, on se le fait à soi-même par l'espérance, qui est une figure de l'instinct de conservation d'une nation, si l'on est vraiment membre vivant de cette nation. T.R., Pl., t. III, p. 773.

Esprit Guermantes : Enfin ces Cambremer ont un nom bien étonnant. Il finit juste à temps, mais il finit mal ! (Sw I 335)

Être : Chaque être est détruit quand nous cessons de le voir ; puis son apparition suivante est une création nouvelle, différente de celle qui l'a immédiatement précédée, sinon de toutes. [JF 588]

Femme : Gilberte était comme ces pays avec qui on n'ose pas faire d'alliance parce qu'ils changent trop souvent de gouvernement. [TR 9]

Femme : Laissons les jolies femmes aux hommes sans imagination. [F. 41]

Guerre : C'était l'époque où il y avait continuellement des raids de gothas ; l'air grésillait perpétuellement d'une vibration vigilante et sonore d'aéroplanes français. Mais parfois retentissait la sirène comme un appel déchirant de Walkyrie — seule musique allemande qu'on eût entendue depuis la guerre — jusqu'à l'heure où les pompiers annonçaient que l'alerte était finie [...] T.R.Pl., t. III, p. 777.

Habitude : Pour se représenter une situation inconnue l'imagination emprunte des éléments connus et à cause de cela ne se la représente pas [...] RTP t. XIII, p. 14.

Homosexualité : Il n'y avait pas d'anormaux quand l'homosexualité était la norme. [SG 269]

Homosexualité : Quand il (le baron de Charlus) avait découvert qu'il « en était », il avait cru par là apprendre que son goût, comme dit Saint-Simon, n'était pas celui des femmes. RTP t. XII, p. 17.

Intermittences : Comme les différents hasards qui nous mettent en présence de certaines personnes ne coïncident pas avec le temps où nous les aimons mais, le dépassant, peuvent se produire avant qu'il commence et se répéter après qu'il a fini, les premières apparitions que fait dans notre vie un être destiné plus tard à nous plaire, prennent rétrospectivement à nos yeux une valeur d'avertissement, de présage. S 381

Jalousie : Ainsi, par le chimisme même de son mal, après qu'il avait fait de la jalousie avec son amour, il recommençait à fabriquer de la tendresse, de la pitié pour Odette. C.S.Pl., t. I, p. 304.

Jalousie : La jalousie n'est souvent qu'un inquiet besoin de tyrannie appliqué aux choses de l'amour. RTP t. IX, p. 111.

Langage : [...] c'est un ancien petit palais du XVIIIe siècle avec de vieilles tapisseries. Ça « fait » assez « vieille demeure historique ». Saint-Loup employait à tout propos ce mot « faire » pour « avoir l'air », parce que la langue parlée, comme la langue écrite, éprouve de temps en temps le besoin de ces altérations du sens des mots, de ces raffinements d'expression. RTP t. VI, p. 86.

Langage : « Elle n'avait qu'à ne pas faire ce qu'il faut pour ça ! ça lui a fait plaisir ! qu'elle ne fasse pas de manières maintenant. » (Françoise, à propos de la fille de cuisine) (CS, 116)

Langage : Mais enfin il ne faut tout de même pas nous la faire à l'oseille, il est bien certain que les charmantes opinions de monsieur mon neveu peuvent faire assez de bruit dans Landerneau. C.G. éd. Folio, p. 286.

Langage : Mon petit, m'écrivait Robert, je reconnais que des mots comme « passeront pas » ou « on les aura » ne sont pas agréables ; ils m'ont fait longtemps aussi mal aux dents que « poilu » et le reste, et sans doute c'est ennuyeux de construire une épopée sur

des termes qui sont pis qu'une faute de grammaire ou une faute de goût [...] T.R.Pl., t. III, p. 752.

Livre : les vrais livres doivent être les enfants non du grand jour et de la causerie mais de l'obscurité et du silence. TR 52

Médecine : La nature ne semble guère capable de donner que des maladies assez courtes. Mais la médecine s'est annexé l'art de les prolonger. [P 216]

Mémoire : L'être qui était rené en moi quand, avec un tel frémissement de bonheur, j'avais entendu le bruit commun à la fois à la cuiller qui touche l'assiette et au marteau qui frappe sur la roue [...] cet être-là ne se nourrit que de l'essence des choses [...] T.R.Pl., t. III, p. 872.

Mémoire : Mais, quand d'un passé ancien rien ne subsiste, après la mort des êtres, après la destruction des choses, seules, plus frêles mais plus vivaces, plus immatérielles, plus persistantes, plus fidèles, l'odeur et la saveur restent encore longtemps, comme des âmes, à se rappeler, à attendre, à espérer, sur la ruine de tout le reste, à porter sans fléchir, sur leur gouttelette presque impalpable, l'édifice immense du souvenir. C.S.Pl., t. I, p. 47.

Mémoire : Nous trouvons de tout dans notre mémoire ; elle est une espèce de pharmacie, de laboratoire de chimie, où on met au hasard la main tantôt sur une drogue calmante, tantôt sur un poison dangereux. [P470]

Métaphore : [...] bien plus tard quand l'arrangement (ou le simulacre d'arrangement) des catleyas fut depuis longtemps tombé en désuétude, la métaphore « faire catleya », devenue un simple vocable qu'ils employaient sans y penser quand ils voulaient signifier l'acte de la possession physique [...] survécut dans leur langage [...] RTP t. II, p. 28.

Métempsyose : Je trouve très raisonnable la croyance celtique que les âmes de ceux que nous avons perdus sont captives dans quelque être inférieur, dans une bête, un végétal, une chose inanimée, perdues en effet pour nous jusqu'au jour, qui pour beaucoup ne vient jamais, où nous nous trouvons passer près de l'arbre, entrer en possession de l'objet qui est leur prison. Alors elles tressaillent, nous appellent, et sitôt que nous les avons reconnues l'enchantement est brisé. Délivrées par nous, elles ont vaincu la mort et reviennent vivre avec nous. [S 58]

Moi : Mais qu'un bruit déjà entendu, qu'une odeur respirée jadis, le soient de nouveau, à la fois dans le présent et dans le passé, réels sans être actuels, idéaux sans être abstraits, aussitôt l'essence permanente et habituellement cachée des choses se trouve libérée et notre vrai moi qui, parfois depuis longtemps, semblait mort, mais ne l'était pas autrement, s'éveille, s'anime en recevant la céleste nourriture qui lui est apportée. RTP t. XV, p. 15.

Moi : Notre moi est fait de la superposition de nos états successifs. F., Pl., t. III, p. 544.

Mondanité : Toute « nouvelle recrue » à qui les Verdurin ne pouvaient pas persuader que les soirées des gens qui n'allaient pas chez eux étaient ennuyeuses comme la pluie, se voyait immédiatement exclue. RTP I, p. 255.

Morale : On devient moral dès qu'on est malheureux. JF 185

Morale : On n'apprécie jamais personne autant que ceux qui joignent à de grandes vertus celle de les mettre sans compter à la disposition de nos vices. P 217

Mort : La Berma avait, comme dit le peuple, la mort sur le visage. Cette fois c'était bien d'un marbre de l'Erechtéion qu'elle avait l'air. Ses artères durcies étant déjà à demi pétrifiées, on voyait de longs rubans sculpturaux parcourir les joues, avec une rigidité minérale. Les yeux mourants vivaient relativement, par contraste avec ce terrible masque ossifié, et brillaient faiblement comme un serpent endormi au milieu des pierres. T.R.Pl., t. III, p. 998.

Musique : Je me demandais si la Musique n'était pas l'exemple unique de ce qu'aurait pu être — s'il n'y avait pas eu l'invention du langage, la formation des mots, l'analyse des idées — la communication des âmes. P. 309

Paradis : [...] les vrais paradis sont les paradis qu'on a perdus. RTP t. XV, p. 12. [TR 227]

Pavés : [...] je restais, quitte à faire rire la foule innombrable des wattmen, à tituber comme j'avais fait tout à l'heure, un pied sur le pavé plus élevé, l'autre pied sur le pavé plus bas. T.R.Pl., t. III, p. 867.

Pensée : Cela fait souvent de la peine de penser. [SG 186]

Personnages (Legrandin) : Ce redressement rapide fit refluer en une sorte d'onde fougueuse et musclée la croupe de Legrandin que je ne supposais pas si charnue ; et je ne sais pourquoi cette ondulation de pure matière, ce flot tout charnel, sans expression de spiritualité et qu'un empressement plein de bassesse fouettait en tempête, éveillèrent tout d'un coup dans mon esprit la possibilité d'un Legrandin tout différent de celui que nous connaissions. (CS 77)

Personnages (Léonie) : tante Léonie qui, depuis la mort de son mari, mon oncle Octave, n'avait plus voulu quitter, d'abord Combray, puis à Combray sa maison, puis sa chambre, puis son lit et ne "Descendait" plus, toujours couchée dans un état incertain de chagrin, de débilité physique, de maladie, d'idée fixe et de dévotion. (CS 48)

Petite madeleine : [...] toutes les fleurs de notre jardin et celles du parc de M. Swann, et les nymphéas de la Vivonne, et les bonnes gens du village et leurs petits logis et l'église et tout Combray et ses environs, tout cela qui prend forme et solidité, est sorti, ville et jardins, de ma tasse de thé. RTP t. I, p. 69.

Petite madeleine : Elle envoya chercher un de ces gâteaux courts et dodus appelés Petites Madeleines qui semblent avoir été moulés dans la valve rainurée d'une coquille de Saint-Jacques. Et bientôt, machinalement, accablé par la morne journée et la perspective d'un triste lendemain, je portai à mes lèvres une cuillerée du thé où j'avais laissé s'amollir un morceau de madeleine. RTP t. I, p. 65.

Peur : Il est faux de croire que l'échelle des craintes correspond à celle des dangers qui les inspirent. On peut avoir peur de ne pas dormir et nullement d'un duel sérieux, d'un rat et pas d'un lion. [TR 182]

Plaisir : On a dit que la beauté est une promesse de bonheur. Inversement la possibilité du plaisir peut être un commencement de beauté. RTP t. XI, p. 173.

Poétique : [...] car, épinglant ici un feuillet supplémentaire, je bâtirais mon livre, je n'ose pas dire ambitieusement comme une cathédrale, mais tout simplement comme une robe. T.R.Pl., t. III, p. 1033.

Poétique : [...] j'expliquais à Albertine que les grands littérateurs n'ont jamais fait qu'une seule œuvre, ou plutôt réfracté à travers des milieux divers une même beauté qu'ils apportent au monde. P., Pl., t. III, p. 376.

Poétique : [...] je m'apercevais que, pour exprimer ces impressions, pour écrire ce livre essentiel, le seul livre vrai, un grand écrivain n'a pas, dans le sens courant, à l'inventer puisqu'il existe déjà en chacun de nous, mais à le traduire. RTP t. XV, p. 37.

Poétique : Dans ce livre où il n'y a pas un seul fait qui ne soit fictif, où il n'y a pas un seul personnage « à clef », où tout a été inventé par moi selon les besoins de ma démonstration, je dois dire à la louange de mon pays que seuls les parents millionnaires de Françoise ayant quitté leur retraite pour aider leur nièce sans appui, que seuls ceux-là sont des gens réels, qui existent. T.R.Pl., t. III, p. 846.

Poétique : Et je compris que tous ces matériaux de l'œuvre littéraire, c'était ma vie passée [...] RTP t. XV, p. 48.

Poétique : Une œuvre où il y a des théories est comme un objet sur lequel on laisse la marque du prix. TR 29 ; T.R.Pl., t. III, p. 882.

Politique : Mais, grâce à l'enfarinement du Bloc national, on avait aussi repêché les vieilles canailles de la politique, qui sont toujours réélues.

Portrait : Il avait l'habitude d'aller dans certains mauvais lieux, et, comme il aimait qu'on ne le vît ni y entrer, ni en sortir, il s'engouffrait pour offrir aux regards malveillants des passants hypothétiques le moins de surface possible, comme on monte à l'assaut. Et cette allure de coup de vent lui était restée. RTP t. XIV, I, p. 9.

Possession : La possession de ce qu'on aime est une joie plus grande encore que l'amour. [P 58]

Psychologie : Je m'étais rendu compte que seule la perception grossière et erronée place tout dans l'objet, quand tout est dans l'esprit ; j'avais perdu ma grand'mère en réalité bien des mois après l'avoir perdue en fait [...] T.R.Pl., t. III, p. 912.

Psychologie : L'homme est l'être qui ne peut sortir de soi, qui ne connaît les autres qu'en soi, et, en disant le contraire, ment. F., Pl., t. III, p. 450.

Psychologie : On ne tremble jamais que pour soi, que pour ceux qu'on aime. RTP t. II, p. 138.

Psychologie : Tel un candidat au baccalauréat attache ses regards sur la figure de l'examineur et espère vainement y trouver la réponse qu'il ferait mieux de chercher dans sa propre mémoire, tel, tout en lui souriant, j'attachais mes regards sur les traits de la grosse dame. T.R.Pl., t. III, p. 980.

Rêve : Si je m'étais toujours tant intéressé aux rêves que l'on a pendant le sommeil, n'est-ce pas parce que, compensant la durée par la puissance, ils vous aident à mieux comprendre ce qu'a de subjectif, par exemple, l'amour [...] c'était peut-être aussi par le jeu formidable qu'il fait avec le Temps que le Rêve m'avait fasciné. T.R.Pl., t. III, p. 911.

Roman : ...le plus enivrant des romans d'amour, [c'est] l'indicateur des chemins de fer. S 293

Société : Le faubourg Saint-Germain comme une douairière gâteuse ne répondait que par des sourires timides à des domestiques insolents qui envahissaient ses salons, buvaient son orangeade et lui présentaient ses maîtresses. (TR 137)

T.R.Pl., t. III, p. 854.

Téléphone : les Toutes-Puissantes par qui les absents surgissent à notre côté [...] les servantes toujours irritées du Mystère, les ombrageuses prêtresses de l'Invisible, les Demoiselles du téléphone ! C.G. Pl., t. II, p. 133.

Temps : Une minute affranchie de l'ordre du temps a recréé en nous pour la sentir l'homme affranchi de l'ordre du temps. RTP t. XV, p. 15.

Temps ; Oui, à cette œuvre, cette idée du Temps que je venais de former disait qu'il était temps de me mettre. Il était grand temps ; mais, et cela justifiait l'anxiété qui s'était emparée de moi dès mon entrée dans le salon, quand les visages grimés m'avaient donné la notion du temps perdu, était-il temps encore et même étais-je encore en état ? T.R.Pl., t. III, p. 1035.

Transports : J'aurais voulu prendre dès le lendemain le beau train généreux d'une heure vingt-deux dont je ne pouvais jamais sans que mon cœur palpitât lire [...] l'heure de départ [...] C.S.152

Veillesse : Je venais de comprendre pourquoi le duc de Guermantes (... avait) vacillé sur des jambes flageolantes [...] et ne s'était avancé qu'en tremblant comme une feuille, sur le sommet peu praticable de quatre-vingt-trois années, comme si les hommes étaient juchés sur de vivantes échasses, grandissant sans cesse, parfois plus hautes que des

clochers, finissant par leur rendre la marche difficile et périlleuse, et d'où tout d'un coup ils tombaient. T.R.Pl., t. III, p. 1047-1048.

V. Parcours et prolongements

Le croirait-on ? Proust avait des vues pédagogiques en consacrant sa vie, dans les conditions que l'on sait, à l'achèvement de la RTP. Il s'adresse lui-même au lecteur supposé de son œuvre, expliquant son propre point de vue, tout en énonçant le programme de lecture qu'il affecte à son destinataire, l'excusant à l'avance s'il n'a pas tout compris faute d'avoir les lunettes adéquates. C'est dire, encore une fois, combien il voulait enseigner à son interlocuteur comment décoder les signes et surtout à les retourner, pour voir ce qu'ils cachent en vérité de sa propre réalité. Pour lui, la lecture vise moins à comprendre la société qu'à se connaître soi-même, selon le précepte socratique, afin, justement, de mieux connaître et comprendre les autres. En somme, la lecture est une initiatrice et une démystificatrice :

Extrait n° 170 : Lecteur de soi-même

L'écrivain ne dit que par une habitude prise dans le langage insincère des préfaces et des dédicaces, « mon lecteur ». En réalité, chaque lecteur est quand il lit, le propre lecteur de soi-même. L'ouvrage de l'écrivain n'est qu'une espèce d'instrument optique qu'il offre au lecteur afin de lui permettre de discerner ce que sans ce livre, il n'eût peut-être pas vu en soi-même. La reconnaissance en soi-même, par le lecteur, de ce que dit le livre, est la preuve de la vérité de celui-ci et vice-versa, au moins dans une certaine mesure, la différence entre les deux textes pouvant être souvent imputée non à l'auteur mais au lecteur. De plus le livre peut être trop savant, trop obscur pour le lecteur naïf et ne lui présenter ainsi qu'un verre trouble avec lequel il ne pourra pas lire. Mais d'autres particularités (comme l'inversion) peuvent faire que le lecteur ait besoin de lire d'une certaine façon pour bien lire ; l'auteur n'a pas à s'en offenser mais au contraire à laisser la plus grande liberté au lecteur en lui disant : « Regardez vous-même si vous voyez mieux avec ce verre-ci, avec celui-là, avec cet autre ». (TR II, 70)

Résumons : Proust conçoit le rapport de l'auteur au lecteur à travers une machine optique. L'auteur présente des verres de différentes puissances, que le lecteur utilise à son gré pour regarder en lui-même. L'adéquation de la vision du lecteur à celle de l'auteur est la preuve de sa vérité. S'il y a écart entre les deux, ce n'est pas la faute de l'auteur mais celle du lecteur ! Toutefois, l'auteur respecte son lecteur et doit ménager son autonomie de lecture, en lui procurant plusieurs verres, mieux adaptés à sa vision. On en revient à une sorte de kaléidoscope multicolore, qui parcourt toute la RTP.

Suivant ce protocole et ces prescriptions de l'auteur, notre objectif, dans cette section, sera de reprendre, dans la continuité de la RTP, les extraits cités précédemment, en en marquant les caractéristiques et la fonction, en incitant à la réflexion. Pour les besoins de la démonstration, nous avons abondamment cité, en fonction des thèmes que nous voulions illustrer. Maintenant, nous voudrions inviter le lecteur à un second parcours du texte, dans l'ordre de la narration.

Pour chaque volume de l'édition originale, un tableau récapitulera cette continuité, donnant, dans la première colonne, la pagination primitive, dans la deuxième le numéro de l'extrait, et dans la troisième notre intitulé. Certains méritent une attention profonde et des prolongements, de préférence dans la RTP elle-même. Ils sont signalés par le signe * (Droit au but). D'autres tolèrent un regard plus distrait, quitte à y revenir à propos d'autre chose ; ils sont précédés du signe ☿ (En flânant).

I. DU CÔTÉ DE CHEZ SWANN I

Page	Extrait n°	intitulé
14	43	∞Insomnies bénéfiques
18	163	La clochette de Combray
33	76	Entrée en scène de Swann
41-43	168	François le Champi
48	71	*La petite madeleine
73	102	la dame en blanc de Tansonville
126	23	Guermantes
128	18	∞impression des deux côtés
130	20	*les aubépines
131	44	Gilberte I
149	140	∞Sadisme à Montjouvain
154	24	la Vivonne
159	25	les bords de la Vivonne
167	72	∞naissance d'une vocation
171	19	Les deux côtés, tuf mental
173	78	Swann, le père de Gilberte
178	79	Swann, le goût des femmes
181	103	Swann, première rencontre d'Odette
184	104	Odette, débuts d'une liaison
196	128	∞La sonate : première apparition
202	130	∞La sonate, air national de leur amour

Tableau récapitulatif des pages citées dans l'ordre du texte.

A. Droit au but : la mémoire involontaire

Extrait n° 71 : La petite madeleine

Que n'a-t-on glosé sur cette petite madeleine de Proust ! Un universitaire, Serge Doubrovski, lui a consacré un ouvrage auquel nous renvoyons d'emblée le lecteur (voir Biblio.). D'autres en ont tiré des adaptations théâtrales ou s'en sont même servis pour une intrigue policière.

Situation.

Le présent extrait est la conclusion du premier chapitre « Combray ». Il se situe à la fin d'une longue réflexion portant sur un premier coup de théâtre. Alors que la mémoire volontaire n'apporte qu'un souvenir précis et pauvre, fixé sur un décor unique et de faible envergure, voici qu'un incident fortuit, le fait, un jour d'hiver, de tremper une petite madeleine dans une tasse de thé, et voilà que tout un univers *vivant* surgit du passé enfoui du Narrateur.

Pour expliquer ce phénomène de **reviviscence**, il commence par écarter l'intelligence (qui ne lui servira qu'ensuite, lors de l'analyse) et fait référence à la pensée magique, à la croyance des Celtes en la migration des âmes.

Il observe ce qui se passe en lui : la joie qui soudain l'inonde, à l'instar de l'illumination des mystiques (voir le Mémorial de Pascal) ; le sentiment d'une vérité interne et strictement personnelle. Le phénomène n'est pas reproductible à volonté. Pire, il semble échapper d'autant plus qu'on le traque. Le Narrateur se transforme alors en chercheur scientifique : il prend les précautions de toute investigation, se replace dans des conditions identiques, écarte les causes possibles de perturbation. Vainement. Rien ne vient. En revanche, la distraction, le vide en soi font affleurer une image souvenir qui ne demande qu'à s'épanouir quand on la laisse tranquille. Et, de fait, elle éclate soudain, en toute plénitude : le passé ressuscite alors dans son intégralité.

☞ Analyser ce fragment :

1. la nature des sensations et des souvenirs ;
2. étudier les images, le vocabulaire ;
3. montrer comment le Narrateur introduit et met en scène la suite du récit ;

Notons que ce souvenir involontaire assure une triple fonctionnalité :

1. de nature hédoniste, il donne du plaisir à l'état pur : « J'avais cessé de me sentir médiocre, contingent, mortel. » dit le Narrateur ;
2. il est productif, puisqu'il est donné comme étant à l'origine du chapitre suivant ;
3. enfin il est massif, global, insécable, ne dissociant pas les êtres de leur environnement.

☞ Prolongements.

Pourtant, le Narrateur a dissimulé, ou du moins réservé une des conséquences majeures du phénomène, qu'on ne peut lire qu'à la fin de l'œuvre, dans *Le Temps retrouvé* : il lui a permis de découvrir la vérité qu'il portait en lui, sa vocation de romancier (voir les extraits n° 73, 138, 167). Nécessité narrative, sans doute, mais aussi besoin de s'assurer, par d'autres phénomènes du même genre, de la permanence du phénomène, pour lui-même, mais aussi dans le temps. Il y revient et s'en explique dans le volume suivant :

« Les poètes prétendent que nous retrouvons un moment ce que nous avons jadis été en rentrant dans telle maison, dans tel jardin où nous avons vécu jeunes. Ce sont là pèlerinages fort hasardeux et à la suite desquels on compte autant de déceptions que de succès. Les lieux fixes, contemporains d'années différentes, c'est en nous-même qu'il vaut mieux les trouver.

C'est à quoi peuvent, dans une certaine mesure, nous servir une grande fatigue que suit une bonne nuit. Mais celles-là, pour nous faire descendre dans les galeries les plus souterraines du sommeil, où aucun reflet de la veille, aucune lueur de mémoire n'éclairent plus le monologue intérieur, si tant est que lui-même n'y cesse pas, retournent si bien le sol et le tuf de notre corps qu'elles nous font retrouver là où nos muscles plongent et tordent leurs ramifications et aspirent la vie nouvelle, le jardin où nous avons été enfant.

Il n'y a pas besoin de voyager pour le revoir, il faut descendre pour le retrouver. Ce qui a couvert la terre, n'est plus sur elle, mais dessous, l'excursion ne suffit pas pour visiter la ville morte, les fouilles sont nécessaires. Mais on verra, combien certaines impressions fugitives et fortuites ramènent bien mieux encore vers le passé, avec une précision plus fine, d'un vol plus léger, plus immatériel, plus vertigineux, plus infailible, plus immortel, que ces dislocations organiques. » (CG I, 82)

Mais surtout, ce qui le satisfait, c'est que d'autres auteurs, et non des moindres à ses yeux, avaient déjà frayé la voie (on notera au passage l'habileté de Proust, attribuant aux investigations de son personnage une découverte, un savoir acquis par lui-même *avant* le passage à l'écriture !).

« Et déjà je pouvais dire que si c'était chez moi, par l'importance exclusive qu'il prenait, un trait qui m'était personnel, cependant j'étais rassuré en découvrant qu'il s'apparentait

à des traits moins marqués, mais reconnaissables, discernables et au fond assez analogues chez certains écrivains.

N'est-ce pas à mes sensations du genre de celle de la madeleine qu'est suspendue la plus belle partie des *Mémoires d'Outre-Tombe* : "Hier au soir je me promenais seul... je fus tiré de mes réflexions par le gazouillement d'une grive perchée sur la plus haute branche d'un bouleau. A l'instant, ce son magique fit reparaître à mes yeux le domaine paternel ; j'oubliai les catastrophes dont je venais d'être le témoin et, transporté subitement dans le passé, je revis ces campagnes où j'entendis si souvent siffler la grive".

Et une des deux ou trois plus belles phrases de ces mémoires n'est-elle pas celle-ci : "Une odeur fine et suave d'héliotrope s'exhalait d'un petit carré de fèves en fleurs ; elle ne nous était point apportée par une brise de la patrie, mais par un vent sauvage de Terre-Neuve, sans relation avec la plante exilée, sans sympathie de réminiscence et de volupté.

Dans ce parfum, non respiré de la beauté, non épuré dans son sein, non répandu sur ses traces, dans ce parfum chargé d'aurore, de culture et de monde, il y avait toutes les mélancolies des regrets, de l'absence et de la jeunesse". Un des chefs-d'œuvre de la littérature française, *Sylvie*, de Gérard de Nerval, a tout comme le livre des *Mémoires d'Outre-Tombe*, relatif à Combourg, une sensation du même genre que le goût de la madeleine et "le gazouillement de la grive".

Chez Baudelaire enfin, ces réminiscences plus nombreuses encore, sont évidemment moins fortuites et par conséquent à mon avis décisives. C'est le poète lui-même qui, avec plus de choix et de paresse recherche volontairement, dans l'odeur d'une femme par exemple, de sa chevelure et de son sein, les analogies inspiratrices qui lui évoqueront "l'azur du ciel immense et rond" et "un port rempli de flammes et de mâts" ». (TR II, 81-82)

En pleine fièvre créatrice, Proust interrompt la rédaction du roman pour écrire un long article qu'il publiera dans *La NRF* en 1920 : « À propos du style de Flaubert » où, défendant le CS, il revient sur ce point. Après avoir rappelé ce chant de la grive, il rameute son cher Nerval : « De même, la première partie de *Sylvie* se passe devant une scène, et décrit l'amour de Gérard de Nerval pour une comédienne. Tout à coup ses yeux tombent sur une annonce : "Demain, les archers de Loisy, etc.". Ces mots évoquent un souvenir, ou plutôt deux amours d'enfance : aussitôt le lieu de la nouvelle est déplacé. Ce phénomène de mémoire a servi de transition à Nerval, à ce grand génie dont presque toutes les œuvres pourraient avoir pour titre celui que j'avais donné d'abord à une des miennes : *Les intermittences du cœur*. » (CSB 599)

Pour finir sur la créativité poétique de ce phénomène de mémoire involontaire, on le confrontera à la doctrine surréaliste et on comparera ce qu'André Breton écrit en 1924 de « la rêverie scientifique », de « l'écriture automatique » et des phrases qui « cognent à la vitre » dans le *Manifeste du surréalisme*. Quel que soit le procédé allégué, la source n'est-elle pas toujours en soi ?

Extrait n° 20 : les aubépines

On s'attardera sur ce passage fameux, cité dans toutes les anthologies, moins pour son style symboliste, faisant se correspondre les sons, les idées, les couleurs, que pour la place qu'il occupe dans la stratégie narrative du Narrateur (et, par voie de conséquence, de l'auteur). Comme pour l'épisode de la petite madeleine, il s'agit là d'un moment de joie survenu de manière inattendue, dans un de ces moments vides, au cours d'une promenade du côté de chez Swann, à Tansonville, vers Méséglise.

☞ Analyser ce fragment :

Le glissement de sens : du son à l'odorat et à la vue.

Les associations indirectes : fête religieuse, style [gothique] flamboyant de la chapelle, etc.

Comparaison avec les autres fleurs des champs : l'églantine paysanne, le coquelicot comme pavillon d'appartenance.

L'investigation, la quête du secret, de la source des émotions. La répétition ne fait rien à l'affaire. À comparer avec l'attitude du Narrateur goûtant la petite madeleine dans l'extrait précédent.

La joie, la certitude du bonheur, l'appel de la vocation.

☞ Prolongements.

Cette découverte joyeuse n'est qu'un prélude à la rencontre surprenante qui attend le Narrateur au bout du chemin, déjà préparée par les objets traînant sur la pelouse (voir Extrait n° 44). Ce chemin nommé « le raidillon de Tansonville », sur lequel se trouve le buisson d'aubépines, « l'arbuste catholique et délicieux », revient à plusieurs reprises dans la RTP, dans un contexte d'innocence, notamment ici :

« Il me suffisait pour avoir la nostalgie de la campagne, qu'à côté des névés du manchon que tenait Mme Swann, les boules de neige (qui n'avaient peut-être dans la pensée de la maîtresse de la maison d'autre but que de faire, sur les conseils de Bergotte, « symphonie en blanc majeur » avec son ameublement et sa toilette) me rappelaient que l'Enchantement du Vendredi Saint figure un miracle naturel auquel on pourrait assister tous les ans si l'on était plus sage, et aidées du parfum acide et capiteux de corolles d'autres espèces dont j'ignorais les noms et qui m'avait fait rester tant de fois en arrêt dans mes promenades de Combray, rendissent le salon de Mme Swann aussi virginal, aussi candidement fleuri sans aucune feuille, aussi surchargé d'odeurs authentiques, que le petit raidillon de Tansonville. » (JF I, 189)

D'une part, associé à Swann, l'amateur d'art et l'esthète, cet appel des aubépines est interprété par le Narrateur comme le désir de se mettre au travail (P. 116), de projeter hors de lui le plaisir de tous les sens à la vue de certains êtres, de certains objets (AD I, 130). D'autre part, ce buisson est inséparable de Combray, de Gilberte, et du signe incompréhensible (indécent) qu'elle lui fit alors. La scène est si bien gravée dans sa mémoire qu'il la revoit ensuite : « J'aurais pu dessiner le quadrilatère de lumière que le soleil faisait sous les aubépines, la bêche que la petite fille tenait à la main, le long regard qui s'attacha à moi. » (AD II, 211). Il n'en aura la clé qu'après la guerre : « Le petit chemin que vous aimiez tant, que nous appelions le raidillon aux aubépines et où vous prétendez que vous êtes tombé dans votre enfance amoureux de moi, alors que je vous assure en toute vérité que c'était moi qui étais amoureuse de vous [...] » (TR I, 83). Une fois de plus, l'art du romancier consiste à retarder l'élucidation d'un mystère qui n'aurait pu échapper au lecteur s'il s'était muni des bonnes lunettes dès le début.

B. En flânant : le sadisme et la psychopathologie

☞ Reprendre les extraits dans l'ordre du volume en suivant la pagination indiquée dans la première colonne du tableau ci-dessus. Tous les thèmes et motifs qui seront développés dans la RTP y apparaissent, en mode mineur toutefois.

☞ Suivant le fil du **sadisme**, on regardera de plus près l'extrait n° 140 qui peut sembler secondaire et tout à fait adventice au fil de la lecture, et qui prendra une importance de plus en plus grande dans l'économie romanesque, par la suite. Le Narrateur en avertit d'abord le lecteur :

« C'est peut-être d'une impression ressentie aussi auprès de Montjouvain, quelques années plus tard, impression restée obscure alors, qu'est sortie, bien après, l'idée que je

me suis faite du sadisme. On verra plus tard que, pour de tout autres raisons, le souvenir de cette impression devait jouer un rôle important dans ma vie. » (CS I, 148)

Extrait n° 140 : Sadisme à Montjouvain

Étudier le dispositif scénique, les différentes phases de la scène, le rituel sadique. Le regard externe n'est-il pas nécessaire au sadisme ?

L'interprétation des pensées, du discours intérieur des personnages par le Narrateur n'en fait-elle pas un complice objectif, le voyeur indispensable à ce type de relations ?

Dans quelle mesure l'homosexualité féminine intègre-t-elle la violence réelle et symbolique dans la réalisation du désir ?

Le Narrateur est si conscient des complications de son dispositif visuel qu'il l'encadre de ces remarques, à la clôture de la scène, alléguant l'esthétique du mélodrame (on dirait plutôt du Grand Guignol) pour se justifier :

« Certes, dans les habitudes de Mlle Vinteuil l'apparence du mal était si entière qu'on aurait eu de la peine à la rencontrer réalisée à ce degré de perfection ailleurs que chez une sadique ; c'est à la lumière de la rampe des théâtres du boulevard plutôt que sous la lampe d'une maison de campagne véritable qu'on peut voir une fille faire cracher une amie sur le portrait d'un père qui n'a vécu que pour elle ; et il n'y a guère que le sadisme qui donne un fondement dans la vie à l'esthétique du mélodrame. Dans la réalité, en dehors des cas de sadisme, une fille aurait peut-être des manquements aussi cruels que ceux de Mlle Vinteuil envers la mémoire et les volontés de son père mort, mais elle ne les résumerait pas expressément en un acte d'un symbolisme aussi rudimentaire et aussi naïf ; ce que sa conduite aurait de criminel serait plus voilé aux yeux des autres et même à ses yeux à elle qui ferait le mal sans se l'avouer. (CS I, 152)

On retrouve la même perversion dans le tome suivant, chez Rachel :

« La haine l'inspire, la colère lui donne une ardeur, une activité qui n'ont rien de très joyeux ; il faudrait le sadisme pour en extraire du plaisir, le méchant croit que c'est un méchant qu'il fait souffrir. Rachel s'imaginait certainement que l'actrice qu'elle faisait souffrir était loin d'être intéressante, en tous cas qu'en la faisant huer, elle-même vengeait le bon goût et donnait une leçon à une mauvaise camarade. » (CG I, 156)

Dans le même ordre homosexuel, la figure symétrique de Mlle Vinteuil, sur ce plan sadique, est Charlus :

« Mais de quelques belles paroles qu'il colorât toutes ses haines, on sentait que, même s'il y avait tantôt de l'orgueil offensé, tantôt un amour déçu, ou une rancune, du sadisme, une taquinerie, une idée fixe, cet homme était capable d'assassiner et de prouver à force de logique et de beau langage qu'il avait eu raison de le faire et n'en était pas moins supérieur de cent coudées à son frère, sa belle-sœur, etc., etc. » (CG II, 216)

C'est d'ailleurs lui qui emploie le plus le mot (SG III, 202 ; SG III, 204), qualifiant de sadiques à la fois les homosexuels et les juifs ! Ses gestes familiers avec les enfants de Mme de Surgis relèvent de la même attitude, inadmissible aux yeux du Narrateur estimant, à l'encontre du code pénal, que Landru serait d'autant moins pardonnable qu'il aurait été déclaré irresponsable (P. I, 280). Il n'y a aucun doute là-dessus : pour lui, le sadisme est une déficience morale, contraire au véritable plaisir :

« Du reste Mlle Vinteuil n'avait agi que par sadisme, ce qui ne l'excusait pas, mais j'eus plus tard une certaine douceur à le penser. Elle devait bien se rendre compte, me disais-je, au moment où elle profanait avec son amie la photographie de son père, que tout cela n'était que maladif, de la folie, et pas la vraie et joyeuse méchanceté qu'elle aurait voulu. » (P. II, 81)

De là l'expansion qu'il lui donne dans la maison tenue par Jupien à l'initiative de Charlus, véritable centre de traitement psychiatrique :

« Ici c'est le contraire des Carmels, c'est grâce au vice que vit la vertu. Non, si j'ai pris cette maison, ou plutôt si je l'ai fait prendre au gérant que vous avez vu, c'est uniquement pour rendre service au Baron et distraire ses vieux jours". Jupien ne voulait pas parler que de scènes de sadisme comme celles auxquelles j'avais assisté et de l'exercice même du vice du Baron. » (TR I, 185)

DU CÔTÉ DE CHEZ SWANN II

Page	Extrait	intitulé
12	105	∞Odette = la fille de Jéthro
18	80	*Faire catleya
22	129	La sonate ; effet sur Swann
29	106	Vulgarité d'Odette
54	81	*Jalousie de Swann
81	82	*Le chimisme de son mal
101	84	∞La soirée Saint-Euverte
118	131	La sonate, brusque retour du temps
123	27	∞Balbec selon Legrandin
139	107	Dénégations d'Odette
140	108	Aveux d'Odette
147	83	*Le rêve de Swann
152	28	*Le Balbec de Legrandin et de Swann
154	17	*Rêveries cratyléennes
159	35	Désenchantement du Narrateur
183	110	*Mme Swann au bois

Tableau récapitulatif des pages citées dans l'ordre du texte.

On trouvera, dans la partie « Au fil du texte » de notre édition d'*Un amour de Swann* (Pocket classique n° 6101) une sélection de passages à commenter, avec les prolongements nécessaires, notamment pour les extraits n° 80 à 83. C'est pourquoi nous ne nous attarderons, ici, que sur la dernière partie du volume : « Noms de pays : le nom ».

A. Droit au but

Extrait n° 28 : Le Balbec de Legrandin ; Extrait n° 17 : Rêveries.

On peut regrouper ces deux extraits, qui se trouvent à deux pages l'un de l'autre, au début de la troisième section de *Du côté de chez Swann*, « Noms de pays : le nom ».

Les différentes chambres où il s'est réveillé dans la nuit, se croyant toujours ailleurs, dans un autre lieu et dans un autre temps, ont permis au Narrateur de rapprocher deux réalités distantes. Cette section opère la jonction avec les différentes chambres et les réveils évoqués au début de l'œuvre. Désormais, le Narrateur, âgé, épris de réalité, sait qu'il y a loin de la coupe aux lèvres, du rêve à la vie réelle. Plus précisément, ayant confronté ses rêves parisiens à la rugueuse réalité, à la nature vraie, il sait que le Balbec réel est loin de ressembler au Balbec rêvé, tel que ses deux intercesseurs le lui ont fait voir.

Le premier, Legrandin, mystificateur de grand style, lui en a donné une vision archaïsante. Déplaçant à dessein la Normandie vers la Bretagne, il situait ce village au bout de la terre connue des Occidentaux (*finis terrae*), comme le dernier campement de pêcheurs du monde civilisé, au terme de la civilisation latine bien sûr.

À l'opposé, le second, Swann, en amateur d'art qu'il était, lui en proposait une vision « artiste », et lui parlait surtout des œuvres humaines. Mi-partie romane, mi-partie gothique, l'église était un remarquable exemple du style gothique normand, et elle faisait penser à l'art persan, rappelant donc *Les Mille et une nuits* chères au Narrateur, et les édifices de Venise qu'il projetait de visiter.

Au verre géologique teinté d'archéologie de Legrandin, le verre optique de Swann substitue une vision plus humaine, plus historique, plus artistique, où l'homme a su mettre son empreinte. Et c'est d'ailleurs de la superposition de ces deux verres que naît la rêverie individuelle du Narrateur, concevant l'élaboration humaine de l'art gothique, en pleine campagne, par des pêcheurs au Moyen âge.

☉ Confronter très précisément les tableaux de Legrandin et de Swann. Se superposent-ils ? Montrer comment leurs réalités distinctes se résolvent dans la rêverie du Narrateur.

Dans la suite de cet extrait, on emmène le Narrateur jeune voir des reproductions des statues de l'église de Balbec, ce qui suscite immédiatement en lui le désir d'aller les voir, à la saison des tempêtes. Il se prend à rêver à partir du guide et des réclames des chemins de fer, sur « le beau train généreux d'une heure vingt-deux », mêlant les gares normandes aux bretonnes, parmi lesquelles se glisse Balbec. Sur quoi s'entremêle une rêverie italienne, à partir du moment où ses parents lui annoncent un voyage en Toscane à Pâques. Peu à peu, la rêverie s'autonomise, elle n'est même plus liée aux variations climatiques.

Dans l'extrait n° 17, le Narrateur fait une belle démonstration de nominalisme absolu. S'emparant des détails précédemment recueillis, le désir transforme le réel, le subsume en un nom, de telle sorte que, par un mécanisme d'inversion, le nom suffit à créer une réalité personnelle, dissociée des conditions atmosphériques ambiantes. L'association d'idées se désarticule : au printemps il peut songer à la saison des tempêtes à Balbec, et inversement au soleil de Florence sur l'église Sainte Marie des Fleurs.

☉ Qui parle dans ce passage ?

☉ Quelles sont les « lois propres » aux noms ?

☉ Quelles sont les conséquences (notées par le Narrateur adulte) de ce processus imaginaire ? Expliquer ce paradoxe qui rend les villes rêvées plus réelles que celles visitées ?

Extrait n° 110 : Mme Swann au bois

Ayant lu *Un amour de Swann*, ce roman dans le roman, le lecteur connaît certaines facettes du personnage d'Odette de Crécy. À ce stade du récit, il sait qu'elle est devenue la femme de Swann et la mère de Gilberte, petite fille dont le Narrateur enfant était amoureux. Voici maintenant un portrait de la Femme 1900 en majesté, toujours vue par l'enfant (accompagné de Françoise, sa bonne), hommage définitif à la beauté, l'élégance, la distinction.

☞ Analyser ce fragment :

1. On peut lire ce fragment comme un document d'histoire sociale et même urbaine : présence et fonction du Bois de Boulogne (voulu par Hausmann sous l'Empire, dessiné par Alphand) au début de la III^e République : un jardin artificiel, lieu de rassemblement des Élégantes, rendez-vous des dandys, des gens de théâtre (Coquelin), admirés par une foule bon enfant. Un peintre de genre s'est donné pour mission de représenter les spectacles que cette société se donnait à elle-même : Jean Béraud (voir ses tableaux au

Musée Carnavalet). Il fréquentait les mêmes milieux mondains que Proust, et lui servit même de témoin lors de son duel avec Jean Lorrain.

2. Pourtant, au-delà de tout intérêt documentaire, ce fragment doit se lire comme une transcription d'art (ekphrasis) et une rêverie sur les gravures de Constantin Guys (1802-1892), celui que Baudelaire nommait « le peintre de la vie moderne » : expression d'une beauté transitoire, contingente, mortelle.

3. Une reine de beauté : Odette de Crécy est ici le type même de la cocotte 1900, une de ces « lionnes » de l'époque, à l'image de Liane de Pougy, de la Belle Otero, de la Païva. Une beauté à la fois présente et passée, donc déplacée. Ce que dénotent son équipage, ses vêtements, ses atours, la couleur de ses cheveux, son choix du mauve, etc. Enfin, le public peut poser une identité remarquable : Mme Swann est bien Odette de Crécy, ce qui provoque des réactions diverses, plutôt amusées.

4. Lecture des signes :

Comme d'habitude chez Proust, ce fragment de grand style a une fonction démystificatrice. Ici, le Narrateur (adulte) tend sa plume à l'enfant qu'il était. Il a transféré sa passion pour Gilberte sur sa mère et, secondairement, son admiration pour Swann sur sa femme. D'où le ton douloureux de certaines incidentes, et surtout son indétermination, puisqu'il est capable d'apprécier indifféremment la simplicité ou le faste. Il consent même à faire rire de lui en public, se montrant maladroit par son exagération, acceptant de n'être qu'une « utilité » aux yeux de la grande dame.

Toutefois, la double lecture simultanée des signes manifestes et ostentatoires est particulièrement cruelle. Elle superpose la bonté de la femme parvenue, mariée à un membre du Jockey club, à la provocation, l'avidité de la cocotte. De là un effet comique, le discours intérieur venant « en réalité » (c'est le mot du scripteur) contredire et dénuder les apparences tranquilles. Sait-on si elle cessera jamais de vouloir conquérir ?

☞ Prolongements.

Pourquoi, selon un spectateur, Odette a-t-elle « les yeux tristes » ? Quel type d'ami la rejoint pour marcher avec elle dans l'allée de la Reine-Marguerite ?

On lira ci-dessus les autres extraits concernant Odette afin de compléter son portrait dans le temps. Son devenir n'est-il pas indiqué, à mots couverts ? Voir aussi les passages où le Narrateur enfant répète cette relation d'admiration excessive avec la Duchesse de Guermantes (Extrait n° 53).

B. En flânant

À L'OMBRE DES JEUNES FILLES EN FLEURS I :

Page	Extrait	Intitulé
7	85	Un autre homme
38	111	Le couple selon Norpois
39	86	Contretype
41	87	Motifs du changement de Swann
42-43	112	Anticipations du Narrateur
62	45	*Jeux d'enfants
78	113	traits de langage empruntés
84	156	changement de critère
95	132	« entendre pour la première fois »
98	133	l'oreille de l'amateur
132-133	88	Malveillance de Bergotte
150	161	L'intermittence

151	114	visites du Narrateur
157-158	89	concessions de Swann
173	115	un genre de beauté
174	109	« toute une époque »
210-211	29	l'église de Balbec : désillusion
222	165	La serviette empesée
224	30	Les clients du Grand Hôtel
242	31	retour aux origines

Tableau récapitulatif des pages citées dans l'ordre du texte

A. Droit au but

Dans la première partie du deuxième tome de la RTP, « Autour de Mme Swann », le Narrateur poursuit ses souvenirs, non sans mêler les époques. Pas de bouleversement notable de l'action, mais plutôt un approfondissement de la psychologie dans le temps. Le kaléidoscope reçoit une nouvelle impulsion, de telle sorte que le Narrateur ne perçoit plus de la même façon le caractère d'Odette et de Swann ; une première séparation d'avec Gilberte, sa propre initiation sexuelle, lui donnent un aperçu initial de ce qu'il nommera les intermittences du cœur. On prendra connaissance de toutes ces modifications dans la continuité du texte et, pour aller droit au but, on examinera avec soin un passage généralement passé sous silence, que l'on croit appartenir au « vert paradis des amours enfantines ». Ce paradis aux couleurs de la jeunesse est-il pour autant innocent ?

Extrait n° 45 Jeux d'enfants

Comme pour l'extrait n° 140 : sadisme à Montjouvain, commenté ci-dessus, on commencera par retracer la mise en scène de ce passage : le lieu, un banc près du pavillon sanitaire, à l'abri des autres regards. Le risque : Françoise et les autres enfants peuvent survenir, ils doivent même retrouver les protagonistes, c'est le jeu.

La fourberie de Gilberte : d'évidence, elle n'a jamais remis le lettre du Narrateur à Swann.

Le sentiment de culpabilité du Narrateur : cette dissimulation, cette feintise vont à l'encontre de son éducation, certes, mais elles participent du plaisir. Tout érotisme se nourrit d'obstacles et d'enfreintes à la règle.

Le jeu, à la limite du sport. Recherche et plaisir des corps. L'attrance physique pour Gilberte.

Une image significative, à la limite de la cohérence textuelle : « grimper un arbuste ».

L'éjaculation discrète : l'expression de l'orgasme, l'incapacité à en analyser la joie.

Le double triomphe : la lettre récupérée, la semence répandue.

Ce plaisir est-il, sinon partagé, du moins perçu par la partenaire ? La roseur de l'adolescente, son invitation à prolonger le jeu tendent à le laisser croire. Du coup, on s'interroge sur l'âge supposé innocent de ces enfants !

Allant plus loin, on observera que la sexualité, selon Proust, n'est jamais chose partagée.

► Une leçon de réalisme : Norpois s'élève contre Bergotte, l'aimable « joueur de flûte », en conviant le Narrateur à une littérature plus proche du réel. Une réalité toute proustienne, allusive, de celles qui ne courent pas les romans naturalistes. Avec cette rapide plongée dans les eaux torrides du désir, le Narrateur est servi, et son lecteur aussi. De fait, cet épisode procède d'une association olfactive : le Narrateur vient de passer près du chalet dont l'odeur lui rappelle, plus ou moins consciemment, le petit cabinet qui sentait l'iris de Combray, où il passait des heures à lire et à se masturber :

« Destinée à un usage plus spécial et plus vulgaire, cette pièce, d'où l'on voyait pendant le jour jusqu'au donjon de Roussainville-le-Pin, servit longtemps de refuge pour moi, sans doute parce qu'elle était la seule qu'il me fût permis de fermer à clef, à toutes celles de mes occupations qui réclamaient une inviolable solitude : la lecture, la rêverie, les larmes et la volupté. » (CS I, 18)

Les fantasmes se font de plus en plus explicites :

« Hélas, c'était en vain que j'implorais le donjon de Roussainville, que je lui demandais de faire venir auprès de moi quelque enfant de son village, comme au seul confident que j'avais eu de mes premiers désirs, quand au haut de notre maison de Combray, dans le petit cabinet sentant l'iris, je ne voyais que sa tour au milieu du carreau de la fenêtre entr'ouverte, pendant qu'avec les hésitations héroïques du voyageur qui entreprend une exploration ou du désespéré qui se suicide, défaillant, je me frayais en moi-même une route inconnue et que je croyais mortelle, jusqu'au moment où une trace naturelle comme celle d'un colimaçon s'ajoutait aux feuilles du cassis sauvage qui se penchaient jusqu'à moi. » (CS I, 147)

Par la suite, la même odeur liliacée conduira à la « maison de plaisance » des bords de la Vivonne (CS I, 158). Toutefois, le progrès sexuel, d'une scène à l'autre, de Combray à Paris, est incontestable. Jusqu'à l'échec que connaîtra le Narrateur avec Albertine (cf. Extrait n° 62 : le baiser refusé d'Albertine).

☛ Prolongements : l'érotique de Proust

Voici le curieux fragment d'une lettre de Marcel Proust à son grand-père, qui en dit beaucoup sur l'éducation sexuelle d'un jeune bourgeois au début de la III^e République : [un jour de 1888 Marcel réclame d'urgence treize francs à son grand-père] Voici pourquoi. J'avais si besoin de voir une femme pour cesser mes mauvaises habitudes de masturbation que papa m'a donné 10 francs pour aller au bordel, mais

1° dans mon émotion j'ai cassé un vase de nuit, 3 francs

2° dans cette même émotion je n'ai pas pu baiser.

Me voilà donc comme devant attendant à chaque heure davantage 10 francs pour me vider et en plus ces 3 francs de vase. Mais je n'ose pas redemander sitôt de l'argent à papa et j'ai espéré que tu voudrais bien venir à mon secours dans cette circonstance qui tu le sais est non seulement exceptionnelle mais encore unique. *Corr.* XXI, p. 550-51.

À L'OMBRE DES JEUNES FILLES EN FLEURS II

Page	Extrait	Intitulé
73	116	Aventure d'Odette avec Bloch
86	58	Albertine, 1 ^e apparition
126	32	*un tableau d'Elstir
134	117	portrait de Miss Sacripant
144	59	Élaboration du portrait
202	60	Taire son amour
209	62	baiser refusé
262	148	L'Affaire
269	158	une identité remarquable

Tableau récapitulatif des pages citées dans l'ordre du texte.

Un délai de deux ans sépare cette deuxième partie de la première. L'action se situe donc à Balbec, au bord de la mer. Le séjour à l'hôtel du Narrateur avec sa grand-mère est ponctué de promenades, d'un dîner chez Bloch, de diverses rencontres Mme de Villeparisis, Saint-Loup et Charlus. Deux faits marquants susciteront un développement

par la suite : la visite de l'atelier d'Elstir, qui, d'une certaine façon, initie le Narrateur à l'esthétique, et la connaissance que celui-ci fait d'Albertine, peu à peu distinguée du groupe indivis des jeunes filles.

A. Droit au but

On a suivi, dans le dictionnaire proustien, les différentes apparitions de la musique. À partir de cette leçon d'esthétique, on tentera de voir la place que l'art occupe dans la RTP.

Extrait n° 32 : un tableau d'Elstir

Le fragment est très court et demande qu'on le situe précisément dans la trame romanesque. C'est pour obéir à sa grand-mère et s'instruire auprès d'un grand artiste que le Narrateur consent à parcourir l'assez long chemin qui, en tramway, le mène jusqu'à la maison d'Elstir. Il traverse un jardin bourgeois de banlieue avant de se trouver dans l'atelier. C'est dire combien le Narrateur est peu disposé à un exercice d'admiration. Brusquement, c'est l'illumination, un sentiment de bonheur l'envahit (comme, plus tard, dans la cour des Guermantes au TR), surgi de la connaissance poétique immédiate. Dans le clair-obscur de l'atelier, tandis que le peintre continue son travail, il examine ce laboratoire où se prépare la nouvelle création du monde, puisque, il commence à le comprendre, chaque artiste original est lui-même créateur de son propre univers. Analysant un (virtuel) coucher de soleil, il montre qu'il procède d'une métaphore, d'un glissement par substitution réciproque de la terre et de la mer, ce que l'intelligence lui fait connaître a posteriori. S'il souscrit à l'opinion commune selon laquelle il n'y a pas de progrès en art, c'est à condition de préciser que l'image singulière créée par l'artiste nous fait pénétrer en nous-même, de la même façon que le peintre a réappris tout ce que ses devanciers avaient découvert dans la succession des siècles.

► Étudier le vocabulaire pictural. Dégager les lois que la peinture met en évidence : l'illusion d'optique, le jeu sur les proportions, les contrastes, les ombres. Un art sensuel, où l'intelligence est seconde. À quelle esthétique, quel style fait référence cette description ?

Comme Bergotte l'écrivain, Vinteuil le musicien, Elstir est Le peintre (imaginaire) de la RTP, un composé des artistes que Proust admirait. L'œuvre de la maturité de l'artiste (car il a eu plusieurs époques, plusieurs manières) est une synthèse de l'Impressionnisme. Comme Balzac avec ses personnages, il place Elstir dans un ensemble d'artistes réels, tels Manet (1832-1883) et Renoir (1841-1919) :

« Elstir tâchait d'arracher à ce qu'il venait de sentir ce qu'il savait, son effort avait souvent été de dissoudre cet agrégat de raisonnements que nous appelons vision. Les gens qui détestaient ces "horreurs" s'étonnaient qu'Elstir admirât Chardin, Perroneau, tant de peintres, qu'eux, les gens du monde, aimaient. Ils ne se rendaient pas compte qu'Elstir avait pour son compte refait devant le réel (avec l'indice particulier de son goût pour certaines recherches) le même effort qu'un Chardin ou un Perroneau, et qu'en conséquence quand il cessait de travailler pour lui-même, il admirait en eux des tentatives du même genre, des sortes de fragments anticipés d'œuvres de lui. Mais les gens du monde n'ajoutaient pas par la pensée à l'œuvre d'Elstir cette perspective du Temps qui leur permettait d'aimer ou tout au moins de regarder sans gêne la peinture de Chardin. Pourtant les plus vieux auraient pu se dire qu'au cours de leur vie, ils avaient vu au fur et à mesure que les années les en éloignaient, la distance infranchissable entre ce qu'ils jugeaient un chef-d'œuvre d'Ingres, et ce qu'ils croyaient devoir rester à jamais une horreur (par exemple *l'Olympia* de Manet), diminuer jusqu'à ce que les deux toiles

eussent l'air jumelles. Mais on ne profite d'aucune leçon parce qu'on ne sait pas descendre jusqu'au général et qu'on se figure toujours se trouver en présence d'une expérience qui n'a pas de précédents dans le passé. » (CG II, 102)

Poussant sa réflexion sur le rôle du temps dans l'art (ou, du moins, dans sa réception et son assimilation), il avertit :

« Les gens de goût nous disent aujourd'hui que Renoir est un grand peintre du XVIII^e siècle. Mais en disant cela ils oublient le Temps et qu'il en a fallu beaucoup, même en plein XIX^e, pour que Renoir fût salué grand artiste. Pour réussir à être ainsi reconnus, le peintre original, l'artiste original procèdent à la façon des oculistes. Le traitement par leur peinture, par leur prose, n'est pas toujours agréable. Quand il est terminé, le praticien nous dit : Maintenant regardez. Et voici que le monde (qui n'a pas été créé une fois, mais aussi souvent qu'un artiste original est survenu) nous apparaît entièrement différent de l'ancien, mais parfaitement clair. Des femmes passent dans la rue, différentes de celles d'autrefois, puisque ce sont des Renoir, ces Renoir où nous nous refusions jadis à voir des femmes. Les voitures aussi sont des Renoir, et l'eau, et le ciel : nous avons envie de nous promener dans la forêt pareille à celle qui le premier jour nous semblait tout excepté une forêt, et par exemple une tapisserie aux nuances nombreuses mais où manquaient justement les nuances propres aux forêts. Tel est l'univers nouveau et périssable qui vient d'être créé. Il durera jusqu'à la prochaine catastrophe géologique que déchaîneront un nouveau peintre ou un nouvel écrivain originaux. Celui qui avait remplacé pour moi Bergotte me lassait non par l'incohérence mais par la nouveauté, parfaitement cohérente, de rapports que je n'avais pas l'habitude de suivre. » (CG II, 20)

☛ Prolongements : Proust et la peinture

Se donner le plaisir de parcourir le bel ouvrage illustré de Yann Le Pichon (avec la collaboration d'Anne Borel), *Le Musée retrouvé de Marcel Proust*, Stock, 1990.

LE CÔTÉ DE GUERMANTES I

Page	Extrait	Intitulé
12-13	52	Rêverie sur le nom
61-62	53	mon manège
136	147	Position officielle
148	151	Attendrissement de Rachel
205	118	jugée par Mme de Guermantes
216	149	Mot d'esprit de la duchesse
239	154	Grognements de Swann
258	150	Radicalisme de Charlus
265	159	Réflexions du Narrateur

Tableau récapitulatif des pages citées dans l'ordre du texte

LE CÔTÉ DE GUERMANTES II

Page	Extrait	Intitulé
61-62	54	mouvement inverse
172	55	désenchantement mutuel
236-	90	Réapparition de Swann

238		
250	91	Swann annonce sa mort

Tableau récapitulatif des pages citées dans l'ordre du texte

Dans ces deux volumes, la carrière mondaine du Narrateur, c'est-à-dire la connaissance des Guermantes, semble progresser. D'abord parce qu'il loge près d'eux, ensuite parce qu'il est un amoureux platonique de la duchesse, qu'il devient l'ami de Saint-Loup, leur neveu, et qu'il rend visite à Mme de Villeparisis leur tante. C'est pourtant le temps du désenchantement. Les modèles placés sur un piédestal trop élevé, les modèles ont tendance à s'écrouler. Dans la continuité du texte, on suivra plus précisément l'évolution du Narrateur, ses rapports avec la duchesse de Guermantes, l'importance prise par l'Affaire Dreyfus dans les salons, le souvenir de sa grand-mère, la réapparition finale de Swann.

A. Droit au but

Extrait n° 90 : réapparition de Swann

Pour saisir toute la finesse, tout l'humour de ce passage, il est indispensable de le situer dans son contexte : les Guermantes se préparent à se rendre à une soirée chez la princesse de Guermantes. Ils manœuvrent habilement pour ignorer le décès d'un de leurs parents, ce qui les obligerait, s'ils en étaient officiellement informés, à refuser toute festivité et à entrer dans le deuil.

Or voici que Swann, lui aussi invité à la soirée, reparaît. Il est totalement changé aux yeux du Narrateur, qui ne l'a pas vu très longtemps, et doublement changé puisqu'il est à l'article de la mort.

Il est resté le type même du mondain, du « clubman », tant par son élégance vestimentaire que par ses propos, son tact. Une élégance à la fois légèrement surannée, néanmoins actualisée, qui en fait un homme toujours à la mode, et même de ceux qui lancent la mode.

Il ne laisse rien percer de sa souffrance. Car il ne lui sera pas donné de vivre plus longtemps. Les médecins le lui prédisent, mais aussi les lois de l'hérédité. Ici on observera le scientisme de Proust, qui pose un rapport effectif par ressemblance. On comprend alors que son humour est la politesse du désespéré.

C'est aussi le fruit d'une culture véritable : l'amateur d'art qu'il est, le spécialiste de Vermeer de Delft n'est pas homme à confondre une croûte avec un tableau de Philippe de Champaigne, Mignard, Rigaud, encore moins de Vélasquez !

Le Narrateur accumule les indices nous permettant de lire la vérité derrière les apparences : l'éducation, le style Guermantes, la spiritualité triomphent du quotidien. Plus Swann fait preuve d'éducation, plus le duc s'enfonce dans la trivialité. Et finalement il reçoit une bonne leçon !

Laissés seuls, le Narrateur et Swann se mettent à discuter de l'Affaire Dreyfus, dans laquelle le mari d'Odette, revenant à la foi de ses pères, est très engagé.

De telle sorte que cet ultime cliché de Swann, qui en fait ressortir la politesse, le raffinement et l'esprit, est la résultante des lois de l'hérédité. On songe à ce mot d'esprit rapporté par Freud (dans *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*) d'un condamné à mort que l'on va exécuter un lundi : « voilà une semaine qui commence mal » dit-il.

☞ Prolongements. L'esprit des Guermantes

On ne le sait pas assez : Proust est un auteur comique, sans doute le plus grand du XXe siècle avec Beckett. Encore faut-il apprendre à le lire ! Les scènes comiques abondent dans le CS, tant à Combray avec les tantes laconiques ou la domestique Françoise que chez les Verdurin. C'est ainsi que le jeune Marcel jouant aux Champs-Élysées entend la conversation de la gardienne du chalet de nécessité expliquant qu'elle a stimulé le moral d'un client habituel ayant perdu sa femme : « J'ai tâché de le remonter, je lui ai dit : "Il ne faut pas se laisser aller. Venez comme avant, dans votre chagrin ça vous fera une petite distraction". » (CG 277)

Pour l'heure, on traquera le mot d'esprit pratiqué par les Guermantes. Celui qu'on vient de lire dans l'extrait n° 90 appartient en propre à Swann, indiquant par là qu'il est le maître, dans ce domaine, de la duchesse de Guermantes (laquelle fait souvent figure d'écervelée). En voici quelques-uns relevant de la même sphère, moins connus que ceux qu'on cite toujours :

Charlus : « Aujourd'hui, dit-il, tout le monde est prince, il faut pourtant bien avoir quelque chose qui vous distingue ; je prendrai un titre de prince quand je voudrai voyager incognito. » JF 53

La duchesse de Guermantes : « En tout cas, si ce Dreyfus est innocent, interrompit la duchesse [de Guermantes], il ne le prouve guère. Quelles lettres idiotes, emphatiques il écrit de son île. Je ne sais pas si M. Esterhazy vaut mieux que lui, mais il a un autre chic dans la façon de tourner les phrases, une autre couleur. Cela ne doit pas faire plaisir aux partisans de M. Dreyfus. Quel malheur pour eux qu'ils ne puissent pas changer d'innocent. » CG

« L'un prétendait qu'il [le grand-duc de Luxembourg] avait dit à la Duchesse de Guermantes : "J'exige que tout le monde se lève quand ma femme passe" et que la duchesse avait répondu (ce qui eût été non seulement dénué d'esprit mais d'exactitude, la grand'mère de la jeune princesse ayant toujours été la plus honnête femme du monde) : "Il faut qu'on se lève quand passe ta femme, cela changera de ta grand'mère, car pour elles les hommes se couchaient". » (CG II, 93)

Mme de Varambon aurait dit, selon la duchesse : « La duchesse a une vache si belle qu'on la prend toujours pour étalon. » (TR II, 208)

B. En flânant : la critique de la société mondaine

Extrait n° 91 : Swann annonce sa mort

On appréciera ce passage en opposant l'apparente courtoisie de Swann à l'attitude de la duchesse. À quel manuel de savoir vivre devrait-elle faire appel en présence d'un homme dont les jours sont comptés ?

Préciser le parti pris du Narrateur. Ne peut-on en déduire une position critique de l'auteur lui-même ?

SODOME ET GOMORRHE I, II, III

SODOME ET GOMORRHE I

Page	Extrait	Intitulé
258	143	le vol du bourdon
262	148	courage du Narrateur
282	144	

Tableau récapitulatif des pages citées dans l'ordre du texte

SODOME ET GOMORRHE II

Page	Extrait	Intitulé
9	141	Lesbos à Balbec
53	64	ruse
71	92	
85	93	Swann à l'âge du prophète
97	151	
114	153	
116	153	
154	152	
156	154	
162	119	Odette tient un salon nationaliste
176	162	
211	63	intermittences

Tableau récapitulatif des pages citées dans l'ordre du texte

SODOME ET GOMORRHE III

35	42	
230	61	Incertitude du texte

Tableau récapitulatif des pages citées dans l'ordre du texte

Sodome et Gomorrhe, pris dans sa totalité, s'ouvre sur la scène de séduction du giletier par Charlus. Nous l'avons citée dans l'ensemble des textes abordant le thème de l'homosexualité, et ce sera le sujet de notre étude principale. Par cette ouverture, le Narrateur explique les anomalies, le comportement étrange du baron précédemment notées. La soirée chez la princesse de Guermantes, à laquelle les personnages se préparaient dans l'ouvrage précédent, se concentre sur l'affaire Dreyfus, expliquant les changements stratégiques des divers groupes sociaux. Autre changement, d'ordre individuel, au cours de son second séjour à Balbec, le Narrateur se focalise sur Albertine, qu'il soupçonne de plus en plus d'être lesbienne, et, comme Swann autrefois, fréquente les Verdurin, chez qui il retrouve Charlus, le protecteur de Morel.

A. Droit au but

Extrait n° 143, le vol du bourdon

Au début du volume, le Narrateur annonce pourquoi il a retardé la narration de sa découverte concernant Charlus, à laquelle il entend donner toute l'ampleur nécessaire. Il commence donc par planter le décor, dans la cour de l'hôtel des Guermantes où il habite. Rompant avec ses habitudes, Charlus est venu rendre visite à Mme de Villeparisis souffrante. Le Narrateur est trop conscient de sa technique pour ne pas souligner lui-même son caractère périlleux et la répétition avec la mise en scène de Montjouvain. Mais le style change, puisque l'ensemble procède d'une vaste métaphore : Charlus et Jupien sont dans le même rapport que l'orchidée attendant l'improbable insecte porteur du pollen qui viendra la féconder. Jupien est l'orchidée, Charlus le bourdon.

On analysera dans cet extrait la reconnaissance implicite des hommes-femmes, les poses de Jupien, les attitudes de Charlus. Leur danse, si l'on peut dire, relève d'un code implicite, que l'observateur se contente de noter, laissant entendre sa finalité.

Quittant un instant la fiction, on étudiera la position réelle du Narrateur, à travers les marques de l'énonciation. Il ne se contente pas de dominer la scène, de toute la hauteur de sa lucarne, il la traite comme une séquence de film muet, un comique à la manière de Laurel et Hardy. Impression fugace, qu'il s'empresse d'effacer pour adopter le langage sérieux convenant à ce type de relations comme à tout amour. On notera qu'au moyen de cette fiction, les classes sociales les plus éloignées se rejoignent, comme, dans *Le Temps retrouvé*, le côté de chez Swann et le côté de Guermantes.

☛ Prolongements.

À partir de cet extrait, relire le dossier sur l'homosexualité réuni ci-dessus. Voici, pour finir, le discours apocalyptique que Charlus tient au Narrateur dans la nuit de Paris bombardé :

« C'est toujours l'attachement à l'objet qui amène la mort du possesseur. Paris, lui, ne fut pas comme Herculanium, fondé par Hercule. Mais que de ressemblances s'imposent ; et cette lucidité qui nous est donnée n'est pas que de notre époque, chacune l'a possédée. Si je pense que nous pouvons avoir demain le sort des villes du Vésuve, celles-ci sentaient qu'elles étaient menacées du sort des villes maudites de la Bible. On a retrouvé sur les murs d'une des maisons de Pompéi cette inscription révélatrice : "Sodoma, Gomora". » (TR I, 153)

Au vrai, c'est l'ensemble de la RTP qu'il faudrait relire sous cet angle pour dégager la position du Narrateur sur le plan moral et sur la politique qu'il voudrait voir mener à l'endroit des homosexuels. On observera l'équation de fait qu'il établit entre le Juif et l'homosexuel (voir les extraits n° 157 et 158). Ce qui, une fois de plus, nous ramène à l'Affaire Dreyfus.

On remarquera aussi combien la culture biblique de Proust est polarisée par ce thème de l'homosexualité et des deux villes maudites traitées dans la Genèse.

B. En flânant : les lesbiennes

Proust donne autant d'importance à l'homosexualité féminine qu'à la masculine. Si quasiment tous ses personnages masculins se révèlent « en être » ou « en avoir été » (jusqu'à Swann selon Charlus), le même soupçon pèse sur les femmes. C'est le motif principal de la jalousie masculine. L'homme est d'autant plus tourmenté et jaloux qu'il nourrit en permanence le soupçon de trahison et qu'il a le sentiment de n'avoir aucune prise là-dessus.

Extrait n° 141 : Lesbos à Balbec

La mise en scène est cette fois-ci plus sommaire : au Casino de Balbec, Andrée et Albertine dansent, accompagnées au piano par une de leurs amies, sous le regard du docteur Cottard et du Narrateur. Plus que maladroit, à son habitude, le médecin débite ici un passage d'un chapitre sur l'érotisme dans un traité médical.

En fin de compte, le lecteur comprendra que, pour le Narrateur, toutes les femmes de la RTP (sauf sa mère) sont ou ont été lesbiennes : Albertine et les jeunes filles en fleurs, mais aussi Gilberte, Odette de Crécy, etc.

Le Narrateur en tire lui-même la leçon, montrant l'usage qu'il faut tirer des signes :

« C'est la vie qui peu à peu, cas par cas, nous permet de remarquer que ce qui est le plus important pour notre cœur, ou pour notre esprit, ne nous est pas appris par le raisonnement mais par des puissances autres. Et alors, c'est l'intelligence elle-même qui se rendant compte de leur supériorité, abdique par raisonnement devant elles, et accepte de devenir leur collaboratrice et leur servante. C'est la foi expérimentale. Le malheur imprévu avec lequel je me retrouvais aux prises, il me semblait l'avoir lui aussi (comme

l'amitié d'Albertine avec deux lesbiennes) déjà connu, pour l'avoir lu dans tant de signes où (malgré les affirmations contraires de ma raison, s'appuyant sur les dires d'Albertine elle-même) j'avais discerné la lassitude, l'horreur qu'elle avait de vivre ainsi en esclave, signes tracés comme avec de l'encre invisible à l'envers des prunelles tristes et soumises d'Albertine, sur ses joues brusquement enflammées par une inexplicable rougeur, dans le bruit de la fenêtre qui s'était brusquement ouverte. Sans doute je n'avais pas osé les interpréter jusqu'au bout et former expressément l'idée de son départ subit. Je n'avais pensé, d'une âme équilibrée par la présence d'Albertine, qu'à un départ arrangé par moi à une date indéterminée, c'est-à-dire situé dans un temps inexistant ; par conséquent j'avais eu seulement l'illusion de penser à un départ, comme les gens se figurent qu'ils ne craignent pas la mort quand ils y pensent alors qu'ils sont bien portants et ne font en réalité qu'introduire une idée purement négative au sein d'une bonne santé, que l'approche de la mort précisément altérerait. » (AD I, 15)

LA PRISONNIÈRE I ET II

Volume	Page	Extrait	Intitulé
P. I	27	65	Albertine entretient ma jalousie
P. I	92	66	Le sommeil d'Albertine
P. I	99	39	
P. I	130	61	Incertitude du texte
P. I	216	134	Effets musicaux
P. I	214	39	
P. I	271	94	La mort de Swann
P. II	46	155	un salon dreyfusiste
P. II	63	135	Charlus organise la soirée Verdurin
P. II	73	136	La reprise
P. II	130	95	L'aveu de Charlus
P. II	199	40	Le pacte de lecture
P. II	225	67	Séquestration volontaire d'Albertine
P. II	234	137	Spiritualité de l'art
P. II	284	36	rêverie réactivée

Tableau récapitulatif des pages de *La Prisonnière I et II* citées dans l'ordre du texte

Dans les deux volumes de *La Prisonnière (Sodome et Gomorrhe III)*, le Narrateur envisage un dépassement, une résolution possible des tendances homosexuelles d'Albertine par la claustration, une servitude volontaire qui se révèle catastrophique pour lui, rongé de jalousie. Cependant, la narration est ponctuée d'épisodes de pur bonheur sur lesquels nous nous arrêterons : le sommeil d'Albertine, le septuor de Vinteuil au cours de la soirée Verdurin.

A. Droit au but

Extrait n° 66 : le sommeil d'Albertine

Rare scène paisible dans un contexte particulièrement tendu et troublé. Un moment de communion totale avec la nature, dominé par la métaphore végétale. Albertine est une fleur, une liane. C'est ici la synthèse de l'art nouveau (*cf.* les architectures de Guimard).

À travers ce sommeil, le Narrateur entre en communication-communion avec l'Inconscient de la Nature. Non pas l'inconscient que Freud concentrera sur l'individu, mais celui du philosophe allemand Hartmann, très en vogue à la fin du XIX^e siècle, selon qui il existe dans toute la nature une force mystérieuse et dynamique qui anime les différents éléments l'un vers l'autre, pour une union féconde, universelle et réciproque.

Ce sommeil est aussi la preuve de la possibilité de l'amour, ou plus exactement, en termes proustiens, d'une **possession** complète (et non d'une fusion), c'est-à-dire d'une soumission totale d'un individu à l'autre. Mais à quel prix, et dans quelles conditions ! En d'autres termes, le sommeil de la raison annule toutes les impasses envisagées successivement dans le roman : la présence brouillée par la parole, l'absence entachée par le manque. Or ici, la force est à sens unique.

Cette totale communion est empreinte de pureté. Tout ici devient immatériel pour rejoindre cette goutte de temps à l'état pur subsumée dans *Le Temps retrouvé*.

On a fort justement souligné ces rares passages du roman, faisant place à l'amour. Pour heureux qu'ils soient, ils ne sauraient sauver l'amour lui-même. Le sort réservé par le romancier à son personnage d'Albertine (avant même toute interférence du réel sur l'existence de Proust) montre bien que l'amour n'est qu'une illusion, à la rigueur une exception momentanée, et qu'il ne peut jamais être partagé.

☞ Prolongements : l'illusion de l'amour

Une lecture attentive de ce célèbre passage détruit toute conception romantique de l'amour qui, chez Proust, n'en est pas moins une pure idée. Dans la RTP, l'amour réciproque n'existe pas, seuls les hommes sont en proie à ce vertige des sens, les femmes (ou les homosexuels désirés comme Morel) restant indifférentes, calculatrices, simulatrices.

L'amour étant pure création de l'esprit, l'objet à quoi il s'attache lui est indifférent. Ainsi le Narrateur hésite longuement à fixer son choix parmi les jeunes filles en fleurs, il se serait même décidé pour Gisèle si de malencontreux incidents n'étaient venu briser son rêve romanesque. Finalement, Albertine mobilisera toute son attention, pour autant qu'elle le tourmentera. En somme, l'amour n'est qu'une maladie sexuellement transmissible. Albertine morte, le Narrateur continue à la désirer, sachant bien : « qu'aimer est un mauvais sort comme ceux qu'il y a dans les contes contre quoi on ne peut rien jusqu'à ce que l'enchantement ait cessé. » (TR I, 22)

De fait, l'amour n'est qu'une illusion, un produit de l'imagination, tel par exemple ce rêve d'une « femme qui allait être éprise de moi, me donner la réplique dans la comédie amoureuse que j'avais tout écrite dans ma tête depuis mon enfance et que toute jeune fille aimable me semblait avoir la même envie de jouer, pourvu qu'elle eut aussi un peu le physique de l'emploi. » (JF II, 172).

Les amoureux vrais (et non les hommes de plaisir) sont ceux qui souffrent, tels Swann, Charlus ou le Narrateur. De quoi souffrent-ils ? des inquiétudes, des doutes, de la jalousie que suscitent ces « êtres de fuite » que sont Odette pour Swann, Albertine pour le Narrateur. Au fond, si elles avaient été franches dès le début, avoué leurs goûts, leurs plaisirs, il n'y aurait pas de souffrances ! Mais le moyen de tout dire ? La dissimulation entraîne la jalousie, et réciproquement. Le phénomène est analysé (au sens scientifique) pour Swann qui produit ses tourments « par le chimisme même de son mal » (voir l'extrait n° 82).

Le plaisir est dans la chasse, non dans la prise, constatait Pascal. Et Proust : « on n'aime que ce en quoi on poursuit quelque chose d'inaccessible, on n'aime que ce qu'on ne possède pas. (P 384)

Davantage : la RTP nous démontre qu'on n'aime que ce qu'un autre nous a déjà désigné comme aimable. L'amoureux est toujours enfant, incapable de désirer par soi-même. De là le fameux triangle schématisé par René Girard à partir de Proust, justement. Swann, l'homme couvert de femmes, ne se serait pas intéressé à cette cocotte qu'était Odette de Crécy s'il ne l'avait crue difficile. Tout comme Saint-Loup avec Rachel, la petite « Rachel quand du Seigneur » à vingt francs la passe, que le Narrateur avait connue d'abord. Et l'on sait de reste la conclusion désillusionnée de Swann : « Dire que j'ai gâché des années de ma vie, que j'ai voulu mourir, que j'ai eu mon plus grand amour, pour une femme qui ne me plaisait pas, qui n'était pas mon genre ! » (CS II, 150). Ce qui ne l'empêche pas de l'épouser.

Quoi qu'on fasse, on se trompe toujours ! La plus magnifique preuve en est l'aveu final de Gilberte : « Pourquoi ne me le disiez-vous pas ? je ne m'en étais pas doutée. Moi je vous aimais. Et même deux fois je me suis jetée à votre tête. » (Extrait n° 48) Nul ne s'en serait douté...

Si l'amour n'est qu'une illusion, reste que la souffrance est bien réelle.

Extrait n° 137 : réalité spirituelle de l'art

De tous les extraits concernant la musique de Vinteuil, on a choisi de s'arrêter plus particulièrement sur celui-ci car, outre sa complexité, il aborde, toujours dans un contexte romanesque, un problème esthétique capital : quelle est la réalité de l'art ? En quoi une production, artificielle par définition, peut-elle compter pour la vie des hommes ? Dans quelle mesure notre vie spirituelle peut-elle se nourrir et se prolonger au moyen des créations artistiques ? Question cruciale pour le Narrateur qui, non seulement se ressourçait à de tels moments, mais plus encore a l'ambition de produire une œuvre qui ait une fonction revitalisante. En somme, quel sens doit-il donner à sa vie ? L'exemple de Vinteuil, ou plutôt de l'art de Vinteuil, serait une réponse.

Suivons son raisonnement :

1. Certes, il y a dans la musique de Vinteuil des visions ineffables (au sens propre), immatérielles puisque lorsqu'elles vous assaillent au moment de vous endormir, vous ne pouvez les analyser et tombez dans le sommeil.
2. Or, l'hypothèse selon laquelle l'art serait une réalité est non seulement séduisante pour l'esprit, elle est confirmée par des exemples concrets.
3. C'est donc qu'il y a une réalité spirituelle, donnant un sens à la vie.

La preuve : les impressions vécues par le Narrateur devant les clochers de Martinville, les arbres d'Hudimesnil, ou lorsqu'il portait à sa bouche une petite madeleine.

Nous avons donné à ce raisonnement l'apparence d'un syllogisme, qui ne tient guère. La prémisse est isolée de la suite, et elle a plutôt les traits d'une boutade : on ne s'endort pas nécessairement quand on écarte la raison au profit de la sensation ! De fait, Proust accorde une concession à un hypothétique interlocuteur qui voudrait raisonner logiquement en matière artistique. Reste que nous pouvons souscrire à la conclusion si l'on considère que l'esprit et la matière ne font qu'un. C'est parce qu'il est un philosophe moniste que le Narrateur (et Proust par voie de conséquence) justifie la création artistique, seule durable dans le temps, seule communicable.

☞ Prolongements : réalité~spiritualité de l'art

On a déjà vu, à propos d'un tableau d'Elstir (extrait n° 32) certains aspects de la fonction artistique dans l'univers spirituel du Narrateur proustien. En relisant attentivement tous les extraits relatifs à la musique, on se fera une idée de la place qu'elle tient dans la RTP, où elle ponctue et relativise les soirées et les dîners par trop mondains (inversement, il n'y aurait pas d'art, de musique notamment, sans ces festivités mondaines !). Voir à ce sujet : Georges Matoré et Irène Mecz, *Musique et structure romanesque dans la RTP*, Klincksieck, 1972.

Rechercher tous les passages relatifs à l'art. Montrer comment ils servent de *révélateurs*, tant pour le Narrateur que pour le lecteur. Quelle réalité donnent-ils à voir ? Peut-on dire que le Narrateur est un amateur de l'impressionnisme en peinture et en littérature ?

B. En flânant

Extrait n° 94 : La mort de Swann

C'est bien des années après sa mort dans le temps romanesque qu'est évoquée la disparition de Swann. En se rendant à la soirée Verdurin, le Narrateur se déclare heureux de voir le salon où jadis Swann voyait chaque soir Odette. Son interlocuteur, Brichtot, s'étonne qu'on reparle de si « vieilles histoires ».

La mort est ici laïcisée et individualisée, en quelque sorte. Loin d'être celle des *Oraisons funèbres* de Bossuet, elle est figurée par une cohorte de servantes, infirmières ou religieuses, affectées à chacun, chargée de distribuer le cancer, et de le replacer quand le travail du chirurgien aura retardé son effet.

Finalement, Proust adopte l'artifice de l'article nécrologique pour nous dire le décès de son personnage. Outre l'art du pastiche, qui n'est pas pour étonner de la part de l'auteur des *Pastiches et mélanges*, on observera qu'il n'est question ici que du mondain, dans un journal mondain (*Le Gaulois*, dirigé par Arthur Meyer, était un organe destiné à la noblesse et la haute bourgeoisie). Si les principaux traits de Swann sont remémorés, ils sont tous relatifs à l'homme qu'il était en société : un amateur d'art, membre de plusieurs clubs. Le cercle de la rue Royale n'est mentionné que pour le tableau de Tissot sur lequel nous reviendrons.

En guise d'éloge funèbre, le Narrateur regrette, en quelque sorte, que le grand bourgeois n'ait pas eu quelque titre de noblesse, comme une couronne ducal, qui le fît perdurer dans la mémoire des hommes. Car (et l'image ne peut être due au hasard), pour le bourgeois, la mémoire fond comme une glace démolée... Cela vaut déjà pour les vivants (ainsi pour un certain Cartier, qui, après sa mort, serait grandi d'être confondu avec le célèbre bijoutier), à plus forte raison pour les disparus. N'oublions pas que c'est ici le Narrateur qui parle. Un narrateur qui n'a pas encore tiré la leçon du bouleversement des classes sociales s'opérant sous ses yeux.

Si la mémoire de Swann a pu durer un peu plus que les autres, c'était peut-être parce qu'il était une personnalité doublée d'un amateur éclairé. Mais il n'avait rien produit de tangible aux yeux des générations futures. C'est ici que le Narrateur entonne l'éloge funèbre le plus muflé qui soit : il se vante d'avoir prolongé la mémoire de Swann grâce à son roman, c'est-à-dire *Un amour de Swann*. En d'autres termes, c'est la traversée du miroir. L'art est la seule façon de franchir les portes de l'oubli. Après sa mort, on ne s'intéresse à Swann que parce qu'il figure dans le tableau de Jean Tissot, où il est entre un général et deux nobles. Or, ce n'est pas le héros du roman qui est figuré par le peintre en marge du tableau, mais bien le banquier Charles Haas !

Le tourniquet de Proust fonctionne parfaitement : seule la littérature ouvre sur l'éternité. Il écrit à Gabriel Astruc en décembre 1913 : « Haas est en effet la seule personne, non que j'ai voulu peindre, mais enfin qui a été (rempli par moi d'une humanité différente), qui a été au point de départ de mon Swann. » Et au point d'arrivée, ajouterons-nous !

☛ Prolongements : le modèle de Swann

Les extraits n° 79 à 100 présentent les multiples facettes du personnage inventé par Proust. Pour comprendre comment il a transfiguré le réel, il faut lire le fascinant essai d'Henri Raczymow, *Le Cygne de Proust*, Gallimard, 1989. La biographie de Charles Haas explique bien des allusions du roman, notées par le Narrateur qui, on le sait, prend Swann pour modèle, mais le dépasse en ce qu'il construit une œuvre. Indirectement, l'ambivalence romanesque apparaît comme le moyen qu'a choisi Proust pour résoudre son propre conflit intérieur, hérité d'un couple mixte.

ALBERTINE DISPARUE (LA FUGITIVE) I ET II

Volume	Page	Extrait	Intitulé
AD I	7	68	Le chagrin et l'oubli
AD I	97	69	La mort d'Albertine
AD I	133	96	Situation inverse de Swann et du Narrateur

AD I	164	33	l'enfer
AD I	278	142	Lesbos dans la peinture
AD II	14	46	Gilberte (Porcheville)
AD II	34	121	Odette épouse Forcheville
AD II	61	97	illusions paternelles
AD II	113	37	Séjour réel à Venise
AD II	115	38	Venise des humbles
AD II	186	47	Le Narrateur revoit Gilberte
AD II	188	145	Nouvel aspect de Saint-Loup
AD II	203	21	variations du sentiment en compagnie de Gilberte
AD II	206	26	Découvertes
AD II	207	48	Aveu de Gilberte

Tableau récapitulatif des pages d'*Albertine disparue* citées dans l'ordre du texte

Albertine a quitté le Narrateur, qui apprend, peu après, sa mort. Commence alors le processus de l'oubli, entravé par des retours de jalousie, favorisé par le voyage à Venise. Commencent aussi les révélations sur Saint-Loup et Gilberte à Tansonville. On s'attachera donc dans ce volume à la psychologie développée par Proust.

A. Droit au but

Extrait n° 68 : Le chagrin et l'oubli ; Extrait n° 69 : la mort d'Albertine.

Ce passage se situe à l'orée du livre. Le brusque départ d'Albertine, correspondant au désir profond du Narrateur, aurait dû le soulager. Or, cette information entraîne chez lui un comportement tel qu'il est en droit de s'interroger sur les lois de la psychologie, et même davantage, sur ses fondements. Paradoxalement, la souffrance (qui relève du domaine de la psychologie) enseigne plus que toute psychologie. En d'autres termes, la raison, l'intelligence ne jouant aucun rôle, on peut, hélas, s'en passer.

Le Narrateur en fournit une jolie preuve : c'est au moment où son esprit aurait dû se libérer totalement d'Albertine que la souffrance s'en empare. Dès lors, il lui dicte le comportement le plus absurde qui soit. Ainsi, les divers remèdes qu'il envisage ne font qu'accroître sa peine et renouvellent ses tourments. Il se prend à soupçonner Saint-Loup, son meilleur ami en l'occurrence, qui se dévoue pour lui ramener la jeune fille... (voir ci-dessus le passage sur « la foi expérimentale », extrait n° 141) ; ses projets de lettres montrent son égarement total. C'est au moment où l'intelligence cède la place qu'il devient capable de bien comprendre les égarements de Phèdre !

Dans le passage suivant (extrait n° 69), qui se situe quelque cent mille signes plus loin dans le roman, et environ une quinzaine de jours plus tard, survient la mort accidentelle d'Albertine. Il est possible que cette expansion de la RTP, que Proust tenait pour l'un des passages les plus réussis du roman, résulte d'une irruption du réel dans la structure narrative : la mort véritable, dans un accident d'avion, du « secrétaire » de Proust, Agostinelli. Mais cela ne change pas le cours de l'action, Albertine devant, dans les projets manuscrits de Proust, n'occuper ensuite qu'une place secondaire, « Vie en commun avec Albertine », à l'instar d'Odette dans le couple légitime qu'elle formait avec Swann.

Le Narrateur arrivait justement à se convaincre qu'il lui fallait céder sur toute la ligne et accepter la jeune fille telle qu'elle était, avec ses vices et ses vertus, quand lui parvient le télégramme funeste, qui relance, d'une façon toute concrète — expérimentale, dirions-nous — la souffrance.

Ce télégramme de la tante d'Albertine est, en lui-même, pour le moins surprenant, puisqu'à la stricte information il ajoute des mots de compassion qui, bien évidemment, ne font qu'accroître la peine. Plus exactement, il apporte de nouvelles souffrances, inconnues jusqu'alors, dans la mesure où il marque un « jamais plus » irréversible. C'est le moment où les souvenirs cristallisent.

☞ **Prolongements : les intermittences du cœur.**

On analysera, ci-dessus, les extraits ayant trait à ce motif de la RTP (notamment l'extrait n° 162), en notant bien que cette découverte psychologique, selon laquelle les plus grandes douleurs ne s'expriment jamais immédiatement, et surtout pas au moment où tout le monde les attend, où leur manifestation s'impose socialement, est aussi et surtout un merveilleux procédé romanesque, un *suspens* par lequel le lecteur est nécessairement avide de lire la suite. En voici l'annonce :

« Quant à un chagrin aussi profond que celui de ma mère, je devais le connaître un jour, on le verra dans la suite de ce récit, mais ce n'était pas maintenant, ni ainsi que je me le figurais. Néanmoins comme un récitant qui devrait connaître son rôle et être à sa place depuis bien longtemps mais qui est arrivé seulement à la dernière seconde et n'ayant lu qu'une fois ce qu'il a à dire, sait dissimuler assez habilement quand vient le moment où il doit donner la réplique, pour que personne ne puisse s'apercevoir de son retard, mon chagrin tout nouveau me permit quand ma mère arriva, de lui parler comme s'il avait toujours été le même. » (SG II, 194)

Proust procède à la contre-épreuve nécessaire au sujet du chagrin et de l'oubli en envisageant les réactions du Narrateur s'il était effectivement mis en présence d'Albertine ressuscitée. Mais il n'ose pousser le romanesque à ce point, et se contente d'un télégramme que le Narrateur attribue à Albertine (alors qu'il est signé de Gilberte). Celui-ci constate alors son absence de réaction. La joie viendrait-elle, comme le chagrin et comme Grouchy, toujours après la bataille ? Ce serait une erreur de le croire. Le phénomène provient de notre changement de personnalité. C'est que durant le délai qui nous sépare d'un événement pénible et sa contrepartie, nous avons vécu, évolué, changé. Voici donc un extrait relatif à cette contre-expérience :

« Albertine n'avait été pour moi qu'un faisceau de pensées, elle avait survécu à sa mort matérielle tant que ces pensées vivaient en moi ; en revanche maintenant que ces pensées étaient mortes, Albertine ne ressuscitait nullement pour moi, avec son corps. Et en m'apercevant que je n'avais pas de joie qu'elle fût vivante, que je ne l'aimais plus, j'aurais dû être plus bouleversé que quelqu'un qui se regardant dans une glace, après des mois de voyage, ou de maladie, s'aperçoit qu'il a les cheveux blancs et une figure nouvelle d'homme mûr ou de vieillard. Cela bouleverse parce que cela veut dire : l'homme que j'étais, le jeune homme blond n'existe plus, je suis un autre. Or l'impression que j'éprouvais ne prouvait-elle pas un changement aussi profond, une mort aussi totale du moi ancien et la substitution aussi complète d'un moi nouveau à ce moi ancien, que la vue d'un visage ridé surmonté d'une perruque blanche remplaçant le visage de jadis ? Mais on ne s'afflige pas plus d'être devenu un autre, les années ayant passé et dans l'ordre de la succession des temps, qu'on ne s'afflige à une même époque d'être tour à tour les êtres contradictoires, le méchant, le sensible, le délicat, le muflé, le désintéressé, l'ambitieux qu'on est tour à tour chaque journée. Et la raison pour laquelle on ne s'en afflige pas est la même, c'est que le moi éclipsé — momentanément dans le dernier cas et quand il s'agit du caractère, pour toujours dans le premier cas et quand il s'agit des passions — n'est pas là pour déplorer l'autre, l'autre qui est à ce moment-là, ou désormais, tout vous ; le muflé sourit de sa muflerie, car il est le muflé et l'oublieux ne s'attriste pas de son manque de mémoire, précisément parce qu'il a oublié.

J'aurais été incapable de ressusciter Albertine parce que je l'étais de me ressusciter moi-même, de ressusciter mon moi d'alors. La vie selon son habitude qui est, par des travaux incessants d'infiniment petits, de changer la face du monde ne m'avait pas dit au lendemain de la mort d'Albertine : « Sois un autre », mais, par des changements trop imperceptibles pour me permettre de me rendre compte du fait même du changement, avait presque tout renouvelé en moi, de sorte que ma pensée était déjà habituée à son nouveau maître - mon nouveau moi - quand elle s'aperçut qu'il était changé ; c'était à celui-ci qu'elle tenait. Ma tendresse pour Albertine, ma jalousie tenaient, on l'a vu, à l'irradiation par association d'idées de certaines impressions douces ou douloureuses, au souvenir de Mlle Vinteuil à Montjouvain, aux doux baisers du soir qu'Albertine me donnait dans le cou. Mais au fur et à mesure que ces impressions s'étaient affaiblies, l'immense champ d'impressions qu'elles coloraient d'une teinte angoissante ou douce avait repris des tons neutres. Une fois que l'oubli se fut emparé de quelques points dominants de souffrance et de plaisir, la résistance de mon amour était vaincue, je n'aimais plus Albertine. » (AD II, 139)

B. En flânant

Extraits n° 35 à 38 : quelle Venise ?

Albertine disparue ou *La Fugitive* contient au chapitre trois le récit du voyage à Venise finalement effectué par le Narrateur en compagnie de sa mère, et, mentalement du moins, d'Albertine.

Lire la totalité du chapitre (ou au moins les extraits ci-dessus). Quelle Venise Proust présente-t-il à son lecteur au moment où commence à se répandre le grand tourisme européen ? Est-il vraiment dans le vent ?

Quelle image d'une capitale d'Orient retient-il à travers les ogives mauresques, les ruelles, les gamins jambes pendantes ? Pour comprendre cette vision, il faudrait consulter la traduction faite par Proust de *La Bible d'Amiens*, de J. Ruskin et *Les Pierres de Venise*, du même esthéticien.

L'influence de la peinture : dans la RTP, le Narrateur se fait un image (préconçue) de Venise à travers les peintures (reproductions ou photographies) de Bellini, Carpaccio, Titien, Véronèse, le Tintoret, Guardi, Tiepolo, et les robes de Fortuny. Voir l'ouvrage de Gilbert Lascault, *Voyage à Venise : sur les pas de Marcel Proust ; Reflets, buées et songes de Venise* ; peintures Candida Romero ; fotogr. Michel Le Louarn, Éd. du Garde-Temps, 2001.

LE TEMPS RETROUVÉ I ET II

Volume	Page	Extrait	Intitulé
TR I	7	22	Proximité
TR I	56	122	
TR I	128	123	
TR I	165	146	Un bordel
TR II	7	167	
TR II	7	73	
TR II	21	34	
TR II	23	138	Le septuor
TR II	30	166	
TR II	31	169	
TR II	54	74	Matière du livre

TR II	67	70	bienfait ?
TR II	70	170	Lecteur de soi-même
TR II	72	160	Relativité des opinions dans le temps
TR II	76	75	Swann modèle pour le Narrateur
TR II	92	56	
TR II	96	41	
TR II	122	49	La prend pour sa mère
TR II	123	124	Défi au temps
TR II	128	125	Trois ans plus tard
TR II	138	98	sic transit...
TR II	147	99	Oubli de sa notoriété
TR II	216	126	Maîtresse du duc de Guermantes
TR II	224	127	Son mot de la fin
TR II	226	57	
TR II	234	50	la fille de Gilberte : une synthèse
TR II	240	16	
TR II	259	164	
TR II	260	100	Le temps incorporé

Tableau récapitulatif des pages du *Temps retrouvé* citées dans l'ordre du texte

Le Temps retrouvé, on l'a dit, ferme le cercle ouvert avec *Du côté de chez Swann*. À l'occasion de ses deux séjours à Paris pendant la guerre et après, le Narrateur relie tous les fils des épisodes que la mémoire involontaire lui rapporte, et tire le bilan de ses réflexions. La société, qui, en dépit du conflit mondial, maintient en apparence ses barrières et ses habitudes, a été fondamentalement bouleversée. Une soirée chez les Verdurin et, parallèlement, une matinée chez les Guermantes lui montre que le kaléidoscope a encore reçu un coup, changeant radicalement les images. De tout cela il tire leçon quant à la supériorité de l'art sur la vie, et se convainc qu'il est temps pour lui de passer aux actes, c'est-à-dire de se mettre à écrire.

A. Droit au but : la démystification

Les chapitres précédents ont illustré les principaux thèmes traités et donc récapitulés dans la trentaine d'extraits de ce dernier volume. On s'attachera plus particulièrement à un aspect « capitalissime » chez Proust, courant tout au long du roman, que nous n'avons pas encore abordé : la comédie mondaine et la démystification des grandeurs. Lors d'un dernier séjour à Tansonville, le Narrateur s'est rendu compte, grâce à Gilberte, que les deux côtés, autant dire les deux univers qu'il croyait à des années-lumière de distance, que les deux ensembles sociaux représentés par les Verdurin (la haute bourgeoisie d'affaires) et par les Guermantes (la vieille noblesse) non seulement communiquaient, mais étaient substituables l'un l'autre. Ainsi la fille de Swann, que la duchesse de Guermantes refusait de recevoir, Gilberte était désormais l'une des intimes d'Oriane et même sa nièce (par un tour de passe-passe, son adoption par Forcheville d'abord, son mariage avec Saint-Loup ensuite), avant d'en être détestée. Davantage, Mme Swann, tout aussi exclue des nobles salons y régnait désormais, étant devenue la maîtresse du duc de Guermantes, et le tenant à sa main (voir l'extrait n° 57). Le comble est atteint par le prince de Guermantes qui, veuf et ruiné, a épousé la veuve Verdurin, de

telle sorte que la matinée Guermantes, à la fin du récit, est **aussi** une matinée Verdurin, comme au début de l'ouvrage.

Bien qu'on puisse toujours mener une lecture sociologique de la RTP (voir P.-V. Zima, *Le Désir du mythe*, Nizet, 1973), ne disons pas que Proust montre la décadence des grandes familles légitimistes : il n'a pas ce souci politique. Son ambition est de retracer le mouvement de la vie, ce brassage, ce perpétuel mouvement qui fait que les puissants du moment deviendront les faibles de demain. Ceux qui, à l'instar de Bloch et du Narrateur, ont ambitionné de pénétrer le Faubourg Saint-Germain, y seront reçus mais déchanteront bien vite.

Dès l'origine, Proust a voulu écrire le roman des *illusions perdues*. Un vaste panorama se déroulant dans le temps, montrant la fragilité des grandeurs de ce monde. Le Narrateur accumule les désillusions : le clocher de l'église de Balbec, qu'il voyait comme un promontoire, n'est que la forte tour d'un village beauceron (extrait n° 34) ; le baron de Charlus qu'il prenait pour l'arbitre des élégances n'est qu'un pauvre homosexuel masochiste ; son ami Saint-Loup, le plus brillant des officiers, courageux dans ses opinions non conformistes, se laisse conduire par ses passions. S'il meurt glorieusement à la guerre, le Narrateur ne peut négliger le fait qu'il l'a entrevu dans la maison de Jupien, homosexuel honteux à son tour !

Sur le plan strictement politique, on l'a vu, les défenseurs de Dreyfus ont renoncé à leurs idéaux et sont devenus les pires patriotards (extrait n° 160). Ce ne serait là que la preuve de la faiblesse humaine, mais il y a plus : la morale sociale est totalement mise à mal, qui fait que Morel, l'arriviste sans foi ni loi, le déserteur, devient une caution de moralité aux yeux d'un tribunal !

Si la noblesse est ainsi l'objet d'un tableau de décadence plus noir que chez Daumier, c'est qu'au lieu d'être un modèle, un groupe social de référence, elle synthétise les défauts de toute la société : égoïste, frivole, ne songeant qu'à son propre plaisir (voir extraits n° 90, 91), elle est ignorante et mal élevée, en dépit des principes.

B. En flânant : snobisme de Proust ?

En s'aidant de l'ouvrage d'Émilien Carassus, *Le Snobisme et les lettres françaises de Paul Bourget à Marcel Proust (1884-1914)*, A. Colin, 1966, on déterminera les différents degrés du snobisme de Proust lui-même et du Narrateur dans la RTP.

À première vue, Proust apparaît comme un snob, c'est-à-dire comme une « personne qui cherche à être assimilée aux gens distingués de la haute société, en faisant étalage des manières, des goûts, des modes qu'elle lui emprunte sans discernement, ainsi que des relations qu'elle y peut avoir » si l'on en croit la définition du dictionnaire. Sa fréquentation des nobles et des salons le prouverait. Encore faut-il savoir dans quel but il fréquentait la haute société ! S'il a pu se flatter d'avoir des amitiés nobles, il ne s'en est pas laissé compter pour autant. Dès *Jean Santeuil*, l'auteur met en garde : « “Cette société sera pour moi un sujet de peintures que je ferai sans ressemblance si je les fais sans modèle. Combien ces vices spéciaux (qui) sont la flore psychologique spéciale à cette région spéciale de la vie et du monde qu'on appelle le monde, sont intéressants pour un psychologue, et la fleur la plus vénérable, mais aussi la plus répandue dans cette terre pourrie, le snobisme !” Et soit que sa perspicacité se plaise à punir cruellement chez les autres la honte de ressentir déjà ces atteintes en lui, soit plutôt que parler de son mal, même pour le flétrir, soit encore le nourrir et le flatter, le romancier doublé d'un snob se fera le romancier des snobs. » (JS, 428)

Il faut déjà une certaine distance pour écrire cela. Mais le Narrateur va bien plus loin dans la condamnation du snobisme avec la description de Legrandin qui : « aimait beaucoup les gens des châteaux et se trouvait pris devant eux d'une si grande peur de

leur déplaire qu'il n'osait pas leur laisser voir qu'il avait pour amis des bourgeois, des fils de notaires ou d'agents de change, préférant, si la vérité devait se découvrir, que ce fût en son absence, loin de lui et "par défaut" ; il était snob. » (CS I, 120)

On peut dire de même pour Bloch, à bien des égards l'anti-Narrateur.

► Exercice instructif : rechercher les occurrences du mot « snob » dans les extraits n° 2, 8, 84, 106. Quelle conclusion peut-on en tirer ?

Dans quelles conditions l'observation suivante pourrait-elle s'appliquer au Narrateur : « Un myope dit d'un autre : "Mais il peut à peine ouvrir les yeux" ; un poitrinaire a des doutes sur l'intégrité pulmonaire du plus solide ; un malpropre ne parle que des bains que les autres ne prennent pas ; un malodorant prétend qu'on sent mauvais ; un mari trompé voit partout des maris trompés ; une femme légère des femmes légères ; le snob des snobs. » (JF II, 42)

En somme, le Narrateur ne serait-il pas un snob à la manière de « cette snob de Mme de Sévigné » (selon cet imbécile de Brichot) ? L'élite qu'il fréquente est un objet de l'imaginaire, qui le met en relation avec le passé et, pourrait-on dire, la Francité, ce qui a fait la France jusqu'à ce jour. Et ce qu'il reproche aux snobs est de ne pas transformer leurs goûts, leurs connaissances, en valeurs éternelles, au moyen de l'art.

En tout état de cause, on prendra garde de trop identifier le Proust mondain avec l'auteur de la RTP, dont la supériorité sur tous ses personnages (y compris le Narrateur) est d'avoir prévu ce qu'il donne à lire. Cessons de considérer les auteurs comme de purs artistes, inconscients de leurs propos. Proust était de la génération de Jarry qui avertissait le lecteur au seuil de ses *Minutes de sable mémorial* qu'il ne pourrait jamais percevoir **tout** ce que l'auteur avait mis dans son œuvre !

VI. Réception de l'œuvre

Comment lire ce vaste fleuve proustien, si peu conforme aux habitudes du genre romanesque ? Beaucoup, et non des moindres, parmi les lecteurs de profession, s'y sont trompés. Il a fallu non seulement les moyens de Proust pour qu'il soit édité et diffusé convenablement (voir à la bibliographie l'ouvrage de Frank Lhommeau et Alain Coelho), mais aussi la prescience de quelques critiques parmi lesquels Jacques Rivière, notamment, qui dès 1920 le rangeait dans la tradition classique, en l'opposant au flou des symbolistes et à la fausse objectivité des réalistes : « *Proust voit toutes choses, et même les extérieures, sous l'angle où il se voit lui-même. Et comme il a pris en lui-même l'habitude de la réfraction, son regard d'emblée décompose, spécifie. Il parvient ainsi, en ne séparant jamais aucun être de son détail, à nous le montrer toujours entièrement concret, aussi nourri au-dedans qu'au dehors, à la fois étonnant et connu.*

C'est la grande tradition classique qu'il renoue ainsi. Racine fait-il autre chose que d'aller chercher autrui en lui-même ? Ayant mis un jour son intelligence aux troussees de sa sensibilité, peu à peu, par tout ce que l'une gagne sur l'autre, il devient créateur². » À cela devait s'ajouter l'étonnante sollicitude d'un éditeur, Gaston Gallimard, pour l'imposer au public et en faire ce qu'est devenue la RTP aujourd'hui : une œuvre majeure du XXe siècle européen.

Dans la très (trop ?) abondante bibliographie critique concernant la RTP dans son ensemble (voir la bibliographie p. ???), on a choisi quelques extraits, parmi les essais les plus significatifs, ceux qui ont, en quelque sorte, renouvelé notre lecture de Proust, depuis la première publication en 1913 jusqu'à ce jour, présentés ici dans l'ordre chronologique³. On lira donc, par ordre d'entrée en scène :

Jacques Madeleine (1912)

Madeleine est le lecteur qui, en 1912, fut chargé de produire pour les éditions Fasquelle une note sur le manuscrit de Proust. Pour surpris qu'il fût dans ses habitudes de lecture, ce professionnel lut l'ouvrage avec attention et même une certaine bienveillance, inutile puisque l'éditeur ne donna pas son accord. Notre extrait concerne plus particulièrement *Un amour de Swann*.

« Cette histoire, qui occupe deux cents pages, relate des faits déjà vieux d'une quinzaine d'années, qui ont été racontés jadis au petit garçon et dont maintenant l'homme fait se souvient jusqu'à un détail invraisemblable.

M. et Mme Verdurin ont un salon dont les principaux ornements sont le Dr Cottard et sa femme, un petit pianiste et sa tante, un peintre, plus quelques autres fantoches. Ils reçoivent une femme de mauvaises mœurs, Odette de Crécy, qui leur amène Swann, déjà vieux monsieur. Swann est épris d'Odette, qui ne demande qu'à se faire entretenir par lui et arrive à ses fins sans que Swann, tout en lui donnant de trois à dix mille francs par an, réalise en son esprit qu'en effet il l'entretient. Il en arrive cependant à une autre notion, celle qu'il est trompé outrageusement. Il est même tout à fait délaissé, sans cesser ses versements.

À la fin, lorsque toutes ces évidences se sont imposées à lui et qu'il s'est en outre aperçu qu'Odette de Crécy ne lui plaisait pas et « n'était pas son genre », il la quitte.

2. Jacques Rivière, « Marcel Proust et la tradition classique », *NRF*, février 1920, p. 196.

3. Les recueils de Jacques Bersani, *Les Critiques de notre temps et Proust*, Garnier, 1971 ; Jean-Yves Tadié, *Lectures de Proust*, Armand Colin, coll. U, 1971 ; Annick Bouillaguet, *Marcel Proust, bilan critique*, Nathan, 1994, nous ont guidé dans ce choix.

On croit du moins qu'il la quitte. Mais il paraît qu'il n'en fut rien. Car dans les souvenirs d'enfance de la première partie nous avons vu Swann depuis longtemps marié avec Odette de Crécy et ayant une petite fille nommée Gilberte.

Cette histoire ici semble relativement simple. Mais dans le manuscrit, elle est entrecoupée d'autant d'autres incidents étranges, brouillés d'autant d'autres enchevêtrements inconcevables que ce que l'on a vu dans la première partie. [...] Il vous envoie chemin faisant des choses auxquelles on n'aurait jamais pensé... c'est-à-dire des choses qui, cela est très juste, ne sont pas quelconques, sont nouvelles, fines, pleines d'observation et de pénétration, mais qui vous sont envoyées pendant des heures et chemin faisant c'est-à-dire sans que l'on voie jamais où ce chemin conduit⁴. »

Ernst-Robert Curtius (1928)

C'est du côté de la philologie allemande que vint non seulement une reconnaissance internationale de Proust, mais encore une attention précise portée à son style et, au-delà, à sa pensée :

« Pour lui [Proust] tout est relatif signifie que tout vaut, que chaque point de vue est fondé. La valeur noétique de notre expérience est aussi peu ébranlée par ce relativisme — que j'appellerais « relationisme » s'il m'était permis de risquer le terme — que l'armature solide de l'univers n'a été touchée par la théorie physique de la relativité. Selon la conception que j'essaie de préciser ici, le fait d'admettre une infinité de points de vue n'entraîne point le nivellement de la réalité objective, ni sa destruction, mais au contraire une énorme extension de son domaine. Le fait que des points de vue infinis sont possibles ne signifie point qu'aucun n'est vrai, mais que tous sont vrais. Ou, comme dit Proust : « L'univers est vrai pour nous tous et dissemblable pour chacun⁵. »

La même année, dans ses *Études de style*, (mais son ouvrage ne sera traduit en français qu'en 1970), Léo Spitzer analyse très précisément des passages de la RTP pour en éclairer les difficultés apparentes, à la lumière de la stylistique, postulant que, selon Proust, le mécanisme du langage résulte du mécanisme psychique.

Louis-Martin Chauffier (1943)

Dans une remarquable exégèse publiée dans une revue confidentielle durant l'Occupation, L.-M. Chauffier fait ressortir les quatre composantes du « je » employé dans la RTP, montrant d'abord que cette première personne n'a rien à voir avec le « je » des *Confessions* de Rousseau ou de *Si le grain ne meurt* de Gide :

« Un faux « je » : c'est trop simplement dire. Car le « je » de Proust est double. La confusion entre l'homme, l'auteur et le personnage, à laquelle Gide et Rousseau mémorialistes s'efforcent avec un bonheur différent, non point dans la lucidité ni dans la sincérité, mais dans la soumission scrupuleuse (« fiction n'est pas mensonge » proclame le promeneur des *Rêveries*) est remplacée ici par une distinction bien établie entre quatre éléments de qualité fort inégale dont les débats et les rapports nous font passer du domaine des mémoires dans celui du roman. [...]

Où l'ensemble Proust est exemplaire. Non seulement à cause de l'exceptionnelle vigueur et nouveauté du génie mais par la remarquable insignifiance des deux personnages qui, aux deux bouts de la chaîne proustienne, sont l'un, Marcel Proust l'homme, le banal fournisseur de matière première, l'autre, Marcel le héros, l'image peinte et molle qui perd son temps. Toute la grandeur est réservée, dans l'intervalle, à Marcel le narrateur

4. *Le Figaro littéraire*, 8 décembre 1966, cité par Jacques Bersani, *Les Critiques de notre temps et Proust*, Garnier, 1971.

5. Ernst-Robert Curtius, *Marcel Proust*, éd. de la Revue Nouvelle, 1928.

qui recherche le temps perdu et le retrouve enfin et à l'auteur, Proust, qui l'avait de longtemps retrouvé quand Marcel le narrateur, enhardi par cette découverte, se décide à prendre la plume pour en narrer le cheminement, long, minutieux et longtemps invisible.

Marcel le narrateur, qui dit « je » ; Marcel le héros, qui est « je » ; Proust l'auteur, qui ne dit jamais « je » mais intervient sans cesse et dans le récit même, et qui dirige tout, comprend tout, presse le narrateur, l'attardé où il convient, guette ses trouvailles, en profite pour s'enrichir lui-même, ne perd jamais de vue le but à atteindre; Marcel Proust enfin, dont le snobisme, la gentillesse, la politesse, les nerfs, la maladie, les vices fournissent à Proust, lucide, indifférent et pur, l'écran derrière lequel celui-ci fait son miel, et les petits objets qu'il métamorphosera, habile à utiliser toutes les faiblesses physiques, morales, sociales de ce laissé-pour-compte délégué, pour sa propre tranquillité et son entière liberté, à la représentation publique et au soin misérable de vivre. Le prospecteur, la projection, le créateur, l'apparence. Jamais, sans doute, la différence de qualité entre les éléments composant la personnalité complexe d'un grand homme n'a mieux isolé le génie, montré sa réalité propre et presque indépendante de l'être qu'il habite, ou mortelle pour lui. »

Georges Poulet (1950)

À l'écart de toute école ou chapelle, G. Poulet mène une étude solitaire sur la valeur que prend le temps aux yeux de chacun des écrivains. Mais, Mikhaïl Bakhtine mettra cette idée en évidence quand il inventera le concept de « chonotope », et nous le savons depuis les travaux d'Einstein, le temps n'est rien en lui-même, s'il n'est mis en relation avec l'espace. C'est ce que Poulet décelait dans la RTP :

« Le temps est donc comme une quatrième dimension qui en se combinant avec les trois autres, achève l'espace, rapproche et rentoile ses fragments opposites, enferme en une même continuité une totalité qui autrement resterait toujours irrémédiablement dispersée. Vu à travers le temps l'espace se trouve délivré, transcendé.

Or, ce que le temps peut faire pour l'espace, n'y a-t-il rien qui puisse le faire pour le temps ? Est-ce que le temps, en lui-même lieu des non-simultanités, des exclusions réciproques, ne peut pas être unifié par une action supra-temporelle qui nous ferait posséder tous ses aspects successifs à la fois ? Est-ce que le côté de Méséglise et le côté de Guermantes sont irrémédiablement voués à être enfermés pour toujours dans les vases clos d'après-midi différents ?

Or, cette action supra-temporelle, nous l'avons vu, c'est l'action métaphorique du souvenir. Entre les temps, entre les qualités « intermittentes et opposites », l'esprit se trouve capable d'établir des rapports qui ne sont plus maintenant des rapports négatifs. Entre les moments retrouvés de son existence il découvre des identités, Il retrouve en chacun d'eux une racine commune, sa propre essence. Appliquant, grâce à l'art, à l'entière des moments vécus cette présence intemporelle, il est comme transporté en un haut lieu d'où tout l'horizon temporel se découvre étage. C'est ainsi qu'au début du roman, lorsque côté de Méséglise et côté de Guermantes semblaient à tout jamais séparés, une phrase du curé de Combray laissait présager qu'un jour ils seraient unis. Car du haut du clocher, disait-il, « on embrasse à la fois des choses qu'on ne peut voir habituellement que l'une sans l'autre. » Or tel est le propre du souvenir métaphorique. Il est le clocher qui surmonte l'étendue temporelle, mais qui, en la dominant, loin de l'abolir, lui donne sa complétion. Le temps n'est véritablement achevé que s'il est couronné par l'éternité⁶. »

6. Georges Poulet, *Études sur le temps humain* I, 1950, Plon, p. 402.

Jean-François Revel (1960)

Cet extrait roboratif d'un polémiste célèbre traite de la RTP, dont il envisage l'attitude du lecteur :

Par quel aveuglement a-t-on parfois pu considérer Proust comme un romancier de la vie mondaine, quoique exceptionnel, un romancier dont le mérite essentiel serait d'avoir su tirer le profond du superficiel, rendre humaine une matière ingrate — un peu le Saint-Simon de la haute bourgeoisie ? [...]

Là où Saint-Simon-Alceste souffre, Proust-Philinte est tout ironie, sensible à la cocasserie pure. Certains prétendent que Proust décrit la vie aristocratique et mondaine pour l'intérêt qu'elle présenterait en elle-même ; d'autres parce qu'à demi juif il n'y aurait jamais été vraiment admis et serait fasciné par elle. Ces deux interprétations seraient très convenables de la part de gens qui n'auraient jamais ouvert *La Recherche du temps perdu*. Si la première est exacte, il est également exact de dire que la *Farce de Maître Pathelin* est une étude sur l'état du droit au XV^e siècle. Quant à la seconde, elle relève de cette application plate de bribes psychanalytiques, qui veut que tout ce que nous faisons soit toujours destiné à nous défendre d'une forte envie de faire le contraire, ou à tromper tout en le dissimulant notre dépit de n'avoir pu le faire. Sans doute existe-t-il chez Cervantes un amour secret et un attendrissement nostalgique pour les romans de chevalerie. Mais le ton de Proust ne trompe pas. Aucun écho affectueux ne résonne au creux de sa satire. D'ailleurs il ne s'agit pas chez lui d'une simple satire, qui supposerait que l'auteur a tout d'abord pris au sérieux ce qu'il daube, car s'il ne s'agissait que de cela, on ne comprendrait pas pourquoi nous pourrions relire toujours avec le même plaisir les mêmes pages sur la stupidité de M. de Norpois ou l'égoïsme rusé des Guermantes, ni pourquoi des lecteurs qui n'ont jamais connu d'exemplaires de ces types sociaux pourraient y prendre intérêt. La « démystification », pour avoir du sel, suppose une mystification préalable. La force de la satire proustienne, comme de la satire des Précieux chez Molière, tient donc à autre chose et plonge ses racines beaucoup plus bas que le sol sur lequel marchent les individus au dépens de qui elle s'exerce⁷. »

René Girard (1961)

Selon Girard, le désir ne serait pas inné mais toujours désigné par un autre, pris pour modèle. C'est ce qu'il explique dans le premier chapitre de son livre, « le désir triangulaire », où le système romantique est fondé sur le mensonge, c'est-à-dire la négation de cette médiation, et la vérité romanesque sur son affirmation. Voilà pourquoi Proust, révélant l'Autre, la tierce personne, n'est pas romantique, et voilà aussi pourquoi la critique se trompe en le considérant d'un seul point de vue :

« Si Proust a recours au vocabulaire symboliste, c'est que l'omission du médiateur ne lui vient pas à l'esprit dès qu'il ne s'agit plus de description romanesque concrète. Il ne voit pas ce que la théorie supprime mais ce qu'elle exprime : la vanité du désir, l'insignifiance de l'objet, la transfiguration subjective et cette déception qu'on nomme jouissance... Tout est vrai dans cette description. Elle n'est mensongère que dans la mesure où on la prétend complète. Proust écrit des milliers de pages pour la compléter. Les critiques n'écrivent rien. Ils isolent quelques phrases assez banales dans l'immense *Recherche du temps perdu* et ils disent : « Voilà le désir proustien. » Ces phrases leur paraissent précieuses parce qu'elles flattent, involontairement, l'illusion même dont le roman triomphe, cette illusion d'autonomie à laquelle l'homme moderne est d'autant plus attaché qu'elle se fait plus mensongère. Les critiques déchirent la tunique sans couture que le romancier s'est acharné à tisser. Ils redescendent au niveau de l'expérience

7. Sur Proust, Julliard, 1960.

commune. Ils mutilent l'œuvre d'art comme Proust a d'abord mutilé sa propre expérience en oubliant Bergotte et Norpois dans l'épisode de la Berma. Les critiques « symbolistes » restent donc en deçà du Temps retrouvé. ils font rétrograder l'œuvre romanesque vers l'œuvre romantique.

Romantiques et symbolistes veulent un désir transfigurateur mais ils le veulent parfaitement spontané. Ils ne veulent pas entendre parler de l'Autre. Ils se détournent de la face obscure du désir, la prétendant étrangère à leur beau rêve poétique et niant qu'elle en soit la rançon. Le romancier nous montre, à la suite du rêve. le sinistre cortège de la médiation interne : « L'envie, la jalousie et la haine impuissante. » La formule de Stendhal reste saisissante de vérité lorsqu'on l'applique à l'univers proustien. Dès qu'on sort de l'enfance, toute transfiguration coïncide avec une souffrance aiguë. L'imbrication du rêve et de la rivalité est si parfaite que la vérité romanesque se désagrège comme du lait qui tourne lorsqu'on dissocie les éléments du désir proustien. Il ne reste que deux pauvres mensonges, le Proust « intérieur » et le Proust « psychologue ». Et l'on se demande vainement comment ces deux abstractions contradictoires ont pu donner naissance à *La Recherche du temps perdu*⁸. »

Jean Rousset (1962)

« Après Combray, dont les préparations annoncent méthodiquement toutes les directions futures, Swann qui y jouait déjà un rôle important, mais dans les coulisses, passe brusquement à l'avant-scène. Un amour de Swann est un retour en arrière que justifient des souvenirs indirects du narrateur substitué au héros ; nous avons même un peu l'impression que c'est ici le romancier qui intervient sous le masque du narrateur. Proust avait besoin de ce retour en arrière qui lui permet de gagner une génération et d'étaler la nappe de temps utilisable en reculant fort loin dans les vies de Swann, d'Odette, des Verdurin. Il lui fallait ce large espace pour allonger sa perspective et développer sur une trajectoire accrue toutes les transformations de ces personnages. Il le lui fallait aussi pour placer à l'entrée du roman l'amour exemplaire de Swann et d'Odette, comme un premier schéma que les amours ultérieures auront pour tâche de reproduire, en le variant sans doute mais en le répétant inéluctablement ; cette répétition est destinée à traduire la rigide fatalité du développement de l'amour proustien. D'autre part, inséré entre Combray et le Paris des Jeunes filles en fleurs et de *Germantés*, Un amour de Swann prépare la fusion des milieux intimement séparés ; Swann est l'homme-navette qui, le premier, fait la jonction des deux « côtés », démontre qu'une communication est possible entre les sociétés étanches de Combray et de *Germantés*, préfigurant en cela l'itinéraire du héros.

Quoi qu'on pense de l'artifice qui introduit Un amour de Swann, on a vite fait de l'oublier, tant est serrée et organique la liaison qui noue la partie au tout. Une fois achevée la lecture de la Recherche, on s'aperçoit qu'il ne s'agit nullement d'un épisode isolable ; sans lui, l'ensemble serait inintelligible. Un amour de Swann est un roman dans le roman, ou un tableau dans le tableau, comme certains artistes ont aimé en insérer dans leurs œuvres pour leur donner un effet de perspective et de profondeur ; il rappelle non pas ces histoires gigognes que maints romanciers du XVIIe ou du XVIIIe siècle emboîtent dans leurs récits, mais plutôt ces histoires intérieures qui se lisent dans la Vie de Marianne, chez Balzac ou chez Gide. Proust place à l'une des entrées de son roman un petit miroir convexe qui le reflète en raccourci. »⁹

8. René Girard, *Mensonge romantique et vérité romanesque*, Grasset, 1961, p. 45-46.

9. *Forme et signification*, Corti, 1962.

Gilles Deleuze (1970)

Écartant tous les débats philosophiques sur la RTP dans ses rapports supposés avec le bergsonisme, Gilles Deleuze se pose en théoricien de la communication et montre, dans un petit essai qui va fort loin, comment l'œuvre de Proust est démystificatrice, et comment elle apprend au lecteur à déchiffrer les signes :

« Ce qui force à penser, c'est le signe. Le signe est l'objet d'une rencontre ; mais c'est précisément la contingence de la rencontre qui garantit la nécessité de ce qu'elle donne à penser. L'acte de penser ne découle pas d'une simple possibilité naturelle. Il est, au contraire, la seule création véritable. La création, c'est la genèse de l'acte de pensée dans la pensée elle-même. Or cette genèse implique quelque chose qui fait violence à la pensée, qui l'arrache à sa stupeur naturelle, à ses possibilités toujours abstraites. Penser, c'est toujours interpréter, c'est-à-dire expliquer, développer, déchiffrer, traduire un signe. Traduire, déchiffrer, développer sont la forme de la création pure. Il n'y a pas plus de significations explicites que d'idées claires. Il n'y a que des sens impliqués dans des signes ; et si la pensée a le pouvoir d'expliquer le signe, de le développer dans une Idée, c'est parce que l'Idée est déjà là dans le signe, à l'état enveloppé et enroulé, dans l'état obscur de ce qui force à penser. Nous ne cherchons la vérité que dans le temps, contraints et forcés. Le chercheur de vérité, c'est le jaloux qui surprend un signe mensonger sur le visage de l'aimé. C'est l'homme sensible, en tant qu'il rencontre la violence d'une impression. C'est le lecteur, c'est l'auditeur, en tant que l'œuvre d'art émet des signes qui le forcera peut-être à créer, comme l'appel du génie à d'autres génies. Les communications de l'amitié bavarde ne sont rien, face aux interprétations silencieuses d'un amant. La philosophie, avec toute sa méthode et sa bonne volonté, n'est rien face aux pressions secrètes de l'œuvre d'art. Toujours la création comme la genèse de l'acte de penser, part des signes. L'œuvre d'art naît des signes autant qu'elle les fait naître : le créateur est comme le jaloux, divin interprète qui surveille les signes auxquels la vérité se trahit¹⁰. »

Jean Bellemin-Noël (1971)

Si 1968 marque une date dans les études littéraires, c'est bien celle où les méthodes nouvelles (structuralisme, formalisme, psychanalyse) commencent à porter leurs fruits. Jean Bellemin-Noël, qui œuvre pour une psychanalyse du texte (et non de l'auteur), s'emploie à rendre compte, du point de vue freudien, du rêve de Swann dans l'épisode intitulé « Un amour de Swann ». Au terme de son analyse (dans tous les sens du mot), il conclut :

« Pour finir, on reviendra sur ces dernières remarques, c'est-à-dire sur les rapports entre le romancier et le psychanalyste devant ce problème du rêve-texte qui est figure du texte-rêve. Il est apparu tentant de récuser radicalement la distinction entre « rêve imaginaire », celui de la fiction esthétique, et « rêve réel », celui d'un homme qui raconte ce qu'il vient de rêver, au nom de la textualité commune aux deux. Par ailleurs, on a vu que ce rêve de Swann pouvait se lire à deux niveaux : comme élaboré à partir d'une situation qui existe à l'horizon mental du héros, c'est-à-dire en tant que mise en œuvre d'un ensemble de valeurs appartenant au préconscient, d'une part, et d'autre part comme impliquant dans le jeu de ses signifiants les scénarios dits originaires qui scellent la constitution de l'inconscient à la fois dans sa genèse (passage de l'imaginaire au symbolique, instauration de la censure, formation du moi « entre » ça et surmoi) et dans ses régimes fondamentaux (phallus, séduction, castration, scène primitive, voire la position narcissique). La lecture baptisée pour les besoins de la cause « analytique »

10. Gilles Deleuze, *Proust et les signes*, PUF, 1970, p. 190.

dans cette perspective de critique littéraire paraît même s'être placée à cheval sur les deux niveaux, tout en courant le risque de tomber dans l'entre-deux. On imagine qu'une réflexion sur les positions respectives de l'écrivain et de l'analyste devrait apporter quelques conclusions décisives là-dessus : il n'en est rien. À moins de considérer l'Auteur et le Lecteur comme deux instances (d'ailleurs dépourvues de statut définissable) qui règlent, chacun sur un versant du texte — mais cette métaphore embarrasse ! — le jeu du sens dans une combinatoire indéfiniment productive. Car l'usage, de tout son poids, invite à personnaliser et à comparer les rôles comme des êtres, à la suite de Freud lui-même. Le rêve est le lieu où quelque chose parle non en tant que ce quelque chose transpose une intention, mais en tant que se creuse à la surface de la chair (ou de la nature) la faille par où advient une signification (ou une culture), cette espèce d'entaille qui est déjà l'appel du sens et la condition de sa possibilité, et qu'on appelle le Désir¹¹. »

Jean-Yves Tadié (1971)

La thèse de Jean-Yves Tadié, *Proust et le roman*, était sous-titrée « essai sur les formes et techniques du roman dans *À la recherche du temps perdu* ». C'est dire qu'elle s'intéressait aux moyens utilisés par le romancier pour communiquer au lecteur sa vision du monde. La conclusion, ci-dessous reproduite intégralement, est ainsi résumée dans la table analytique : « Grâce aux formes, l'unité d'un monde imaginaire propose son sens au monde réel ».

« Le gigantesque système de formes qui maintient *À la recherche du temps perdu*, l'arrache au vague monologue intérieur pour l'installer dans ce royaume où l'attendaient *La Comédie humaine* et *la Tétralogie*, *Les Frères Karamazov* et *la Vue de Delft* : non pas notre monde, mais celui de ses significations rendues sensibles, l'expérience vécue par l'artiste, à vivre par son public, de l'unité imaginée.

Les analyses de techniques ne peuvent échapper à l'inventaire, et celui-ci eût pu être infini. Mais ce qui les empêche de n'être que catalogues de commissaires-priseurs, c'est le sens des conflits qui les transporte. Ici, la tension fondamentale entre le roman et la poésie rejoint la dialectique du temps et de l'éternité, le combat du je et du Temps (dans lequel les autres ne sont que la figure du temps).

Un autre combat encore, proche des précédents, dans cette œuvre bouillonnante : celui de la parole et du silence. D'un côté, qu'il s'agisse de longues phrases qui ne s'arrêtent que lorsqu'elles ont tout épuisé, dans un dernier coup surprenant qui nous achève, ou de l'éclair des phrases brèves, dévoilement instantané de la vérité, la volonté d'un rapport encyclopédique sur le monde, le sentiment que la signification se trouve toujours au-delà d'une dernière addition. D'autre part, le goût, depuis les œuvres de jeunesse, de l'extase, de l'instant qui résume tout dans la rencontre du bonheur et du sens et après quoi il n'y a plus rien à dire. L'étude des formes est impuissante à rendre « tout ce qui est tu dans un beau livre et qui compose sa noble atmosphère de silence, ce merveilleux vernis qui brille du sacrifice de tout ce qu'on n'a pas dit »¹².

En revanche, nous ne croyons pas démentir, mais suggérer ce que livrent les analyses de contenu, venues de la psychologie ou de la philosophie. Après l'examen concret de la surface, c'est au moment où s'élève le sens que nous nous taisons. Proust est à la fois

11. Jean Bellemin-Noël : « Psychanalyser le rêve de Swann ? », *Poétique*, n° 8, 1971, dans *Vers l'inconscient du texte*, PUF, 1979.

1. *Sésame et les lys*, p. 85, n. 1. (note JYT)

l'homme qui, comme le Greco après les remarques de Philippe II étirant encore ses personnages, allongeait ses phrases, malgré les observations de tel de ses amis¹³ qu'il avait approuvées, et celui pour qui « il peut y avoir telle littérature qui n'est que la scrutation plus profonde de la vie et de la mort et qui par là convient aux affligés¹⁴. »¹⁵

Gérard Genette (1972)

Rhétoricien à sa façon, grand fournisseur de néologismes et de tableaux à double entrée, Genette tente de construire une grammaire du récit romanesque calquée sur celle de la phrase, ou plutôt de la proposition. Dans son « Discours du récit », il pose, à travers essentiellement la RTP, les différentes modalités de la narration par rapport aux événements rapportés, pour en venir au « narrataire » (destinataire du récit) qu'il cerne ainsi :

« C'est bien ce rapport, malgré quelques rares et fort inutiles interpellations déjà signalées, que la Recherche entretient avec ses lecteurs. Chacun d'eux se sait le narrataire virtuel, et combien anxieusement attendu, de ce récit tournoyant qui, plus qu'aucun autre sans doute, a besoin pour exister dans sa vérité propre d'échapper à la clôture du « message final » et de l'achèvement narratif pour reprendre sans fin le mouvement circulaire qui toujours le renvoie de l'œuvre à la vocation qu'elle « raconte » et de la vocation à l'œuvre qu'elle suscite, et ainsi sans trêve.

Comme le manifestent les termes mêmes de la fameuse lettre à Rivière¹⁶, le « dogmatisme » et la « construction » de l'œuvre proustienne ne se dispensent pas d'un incessant recours au lecteur, chargé de les « deviner » avant qu'ils ne s'expriment, mais aussi, une fois révélés, de les interpréter et de les replacer dans le mouvement qui tout à la fois les engendre et les emporte. Proust ne pouvait s'excepter de la règle qu'il énonce dans le Temps retrouvé, et qui donne au lecteur le droit de traduire en ses termes l'univers de l'œuvre pour « donner ensuite à ce qu'il lit toute sa généralité » : quelque apparente infidélité qu'il commette, « le lecteur a besoin de lire d'une certaine façon pour bien lire; l'auteur n'a pas à s'en offenser mais au contraire à laisser la plus grande liberté au lecteur », car l'œuvre n'est finalement, selon Proust lui-même, qu'un instrument d'optique que l'auteur offre au lecteur pour l'aider à lire en soi. « L'écrivain ne dit que par une habitude prise dans le langage insincère des préfaces et des dédicaces ' mon lecteur'. En réalité, chaque lecteur est, quand il lit, le propre lecteur de soi-même. »

Tel est le statut vertigineux du narrataire proustien : invité, non comme Nathanaël à « jeter ce livre », mais à le réécrire, totalement infidèle et miraculeusement exact, comme Pierre Ménard inventant mot pour mot le Quichotte. Chacun comprend ce que dit cette fable, passée de Proust à Borges et de Borges à Proust, et qui s'illustre parfaitement dans les petits salons contigus de la Maison Nucingen : le véritable auteur du récit n'est pas seulement celui qui le raconte, mais aussi, et parfois bien davantage, celui qui l'écoute. Et qui n'est pas nécessairement celui à qui l'on s'adresse : il y a toujours du monde à côté¹⁷. »

13. E.g. Plantevignes, *Avec Marcel Proust*, p. 632. (note JYT)

14. *À un ami*, p. 266 (1916). Cf. Lettre à L. de Robert, in *De Loti à Proust*, p. 162 : « Ceux qui, comme moi, croient que la littérature est la dernière expression de la vie. » (note JYT)

15. Jean-Yves Tadié, *Proust et le roman*, Gallimard, Bibliothèque des idées, 1971, reproduit dans la collection Tel, 1986, pp. 436-437.

16. « Enfin je trouve un lecteur qui devine que mon livre est un ouvrage dogmatique et une construction ! » (*Choix Kolb*, p. 197).

17. Gérard Genette, *Figures III*, Le Seuil, 1972, 266-67.

Serge Doubrovsky (1974)

Dans la même perspective que Bellemin-Noël, visant à psychanalyser le texte de Proust, Serge Doubrovsky propose une étourdissante étude critique qui met à nu les fantômes du narrateur, ses désirs inavoués. En voici les dernières lignes :

« Furet. L'écureuil-écriture, en tournant dans la cage obsessionnelle, la fait tourner. Tourner, ici, c'est retourner : les Petites Madeleines, le Proust Marcel, en Marcel Proust. Préséance proustienne du prénom maternel sur la loi du Père et l'ordre de l'état civil. Le langage agite les Noms sans ébranler la Structure. Petites Madeleines, P(roust) M(arcel) : projet conscient (être Soi) ; désir inconscient (être l'Autre). R(obbe-Grillet, icardou) : projet conscient (ne pas être un Soi) ; désir inconscient, trace de la signature (ne pas être un Autre). L'histoire peut inverser les termes, sans les renverser. On sait que le rêve est un désir inassouvi ; on sait aussi que le sujet est représenté dans tout rêve. Si je rêve ainsi toujours à moi, de moi, si je rêve d'être moi, c'est justement parce que je n'arrive jamais à l'être. Je me donne ainsi à moi dans l'écriture du rêve comme dans le rêve de l'écriture, sur le même mode ou modèle, que Proust nous a montré nutritif. Nutrition insatiable. La conclusion, c'est ce qu'on trouve au début. Matrice du livre, ce qui fait d'abord, d'emblée, surgir la MADELEINE, c'est, naturellement, le mot
FAIM¹⁸. »

Jean-Pierre Richard (1974)

Autre versant de la « nouvelle critique » : les études thématiques, procédant généralement de la méthode inaugurée par Bachelard. Avec Jean-Pierre Richard est venu le temps d'explorer l'univers des sens présent dans le texte. Désormais, la critique a du goût. Aussi bien, on peut dire qu'elle ne manque pas d'air, si l'on en juge par ce bref extrait relatif à « L'aéré » :

« Éventé, éclairé, il semble bien que l'univers proustien ait en effet pouvoir de s'animer, et même, s'il a d'abord été saisi dans une perspective négative ou funèbre, de littéralement se ranimer. Voici Bergotte menacé par la mort : entrant dans l'exposition Vermeer, il passe devant plusieurs tableaux qui lui donnent une sensation d'inutilité et de sécheresse; tout cela ne vaut pas, pense-t-il, « les courants d'air et de soleil d'un palazzo de Venise ou d'une simple maison au bord de la mer ». Dernier rappel nostalgique d'une alacrité tout à la fois aérienne, liquide, lumineuse : seule la dépassera en puissance vitale la révélation, proche, du petit pan de mur. Ce combinat de brise et de soleil peut en effet sinon vaincre la mort, du moins la faire oublier, en effacer provisoirement l'image. Prenons-en pour témoin, comique cette fois, le légendaire père Swann, veuf éploré on s'en souvient, mais vite consolé par le contact du beau temps, des fleurs, de la lumière. « Sentez-vous ce petit vent ? » disait-il le jour de la mort de sa femme au grand-père de Marcel. « Ah! on a beau dire, la vie a tout de même du bon, mon cher Amédée ! »

Ce petit vent du père Swann, il souffle, avec des nuances variables, sur tous les lieux, à tous les moments heureux de la Recherche. Aigre à Combray, souple et salin à Balbec, tendrement humide à Venise, mais toujours propice, il s'y montre capable de vivifier, d'alerter les objets les plus maussades. En les ébranlant de sa poussée, il les stimule, leur accorde la chance d'une animation nouvelle. Son motif se lie en effet à deux thèmes proustiens puissamment euphoriques : une rêverie du neuf, un besoin de l'en-dehors. Car le vent arrive toujours d'ailleurs : messenger d'un autre monde dont il installe dans l'univers d'ici l'inédit et la vivacité. « Dès qu'il se lève un souffle d'air », soupire Swann,

18. Serge Doubrovsky, *La place de la madeleine, écriture et fantasme chez Proust*, Mercure de France, 1974, pp. 182-183.

prisonnier de son amour pour Odette, « que les blés commencent à remuer, il me semble qu'il y a quelqu'un qui va arriver, que je vais recevoir une nouvelle... » Nouvelle de quelqu'un d'autre, auquel cette tendre pulsion aérienne aura pouvoir aussi de nous relier, du fond de sa distance même. Ainsi le vent courant sur les blés de Méséglise, « sur cette plaine bombée où pendant des lieues il ne rencontre aucun accident de terrain », rattache amoureusement Gilberte lointaine à Marcel, comme plus tard, à Balbec, Marcel à Albertine. Paradoxalement ce produit de l'ailleurs est donc aussi un instrument de médiation, voire d'intimisation : entendons qu'il crée cette intimité de par son parcours même, de par l'extension, l'accroissement vivant qu'il apporte à toutes les clôtures naturelles du désir. »

Jean Milly (1975)

Dans une thèse de stylistique, qui n'est traditionnelle qu'en apparence, et partant du métalangage du Narrateur, Jean Milly distingue chez Proust deux grandes catégories de phrases, celles de Bergotte et celles de Vinteuil, qu'il analyse minutieusement, pour en venir à la conclusion que voici :

« Nous avons dégagé des démarches artistiques fictives de Bergotte et de Vinteuil, et des textes proustiens concernant ces personnages, les principes d'une créativité spécifique des phrases qui, associée à d'autres éléments, d'ordre thématique et lexical, contribue à produire le style de Proust. Cette créativité est liée à l'esthétique proustienne, mais une esthétique qui est moins celle qu'a formulée l'auteur que celle qui se dégage, de façon plus ou moins involontaire, de sa pratique. Nous savons que, pour lui, le propre de l'œuvre d'art est de révéler des essences. Or, l'essence proustienne est, comme l'a excellemment montré Deleuze, en philosophe (Proust et les signes, p. 49-63), une qualité dernière au fond de l'artiste, enroulée, impliquée en lui comme un point de vue originaire, dans un état spécial : la complication, « qui précède tout développement, tout déploiement, toute « explication ». Le style est le traitement appliqué au matériau de l'art pour lui faire réfracter l'essence. La phrase proustienne, qui n'est certes pas tout le style, mais sa forme principale, nous paraît être, dans les deux tendances majeures que nous lui avons reconnues, l'instrument même de l'explication, du déploiement : déploiement des mots, dont les éléments sont repris en séries phoniques et en anagrammes, et qui sont enrichis de significations nouvelles par les associations syntagmatiques ; déploiement des séquences par la duplication (qui englobe la création des métaphores), la détermination, l'agencement des motifs. Cette forme générale de l'explication dépasse les dimensions de la phrase grammaticale. Nous avons vu aussi bien les séries phoniques du style Bergotte que les motifs lexicaux du style Vinteuil franchir délibérément cette limite : dans son principe même, la phrase proustienne tend à faire craquer les cadres imposés par la syntaxe; il n'y a rien d'étonnant à ce que Proust nomme « phrases-types » des grands écrivains des ensembles thématiques développés. L'« explication » préside de même à la construction déployée du roman, au niveau des correspondances homologues (aubépine-épine rosé, sonate-septuor, Combray-Guermantes, etc.) et des développements enchâssés les uns dans les autres. Mais ce déploiement comporte, à tous les niveaux, une modalité typiquement proustienne, le glissement, qui fait communiquer entre eux les éléments engendrés, et les fait se développer selon un mouvement décentré, sans terme prévisible. Aussi peut-on dire qu'A la recherche du temps perdu, malgré la présence du mot fin, est, en son principe générateur, inachevé et inachevable¹⁹. »

19. Jean Milly, *La Phrase de Proust*, Larousse université, 1975, p. 207.

Michel Raimond (1987)

C'est ici la conclusion d'une préface consacrée exclusivement à *Un amour de Swann*. Elle a le mérite d'en déterminer les rapports avec le tout, et la signification globale :

« Un amour de Swann, roman d'un artiste manqué, ne contient pas, et pour cause, l'odyssée intellectuelle du Narrateur, qui passe des illusions à la vérité et qui, ayant surmonté les tentations du snobisme mondain et de la passion exclusive, se résout finalement à répondre de façon positive aux appels d'une vocation littéraire qui lui a souvent paru dans sa jeunesse pouvoir constituer l'accomplissement de sa destinée. À ce titre, *Un amour de Swann* n'est pas seulement un récit d'avant-mémoire ; c'est comme le négatif et l'envers de la Recherche, parce que Swann n'a pas la force de transformer les expériences de sa vie en création artistique. On mesure la distance qui sépare Swann du Narrateur quand on observe l'usage qu'ils font chacun de la mémoire involontaire : pour le Narrateur, elle s'accompagne d'une joie bouleversante, elle ouvre grandes les portes de la certitude et de la sérénité ; au lieu que pour Swann, quand il entend chez Mme de Saint-Euverte la phrase de la sonate, la résurrection du temps de l'amour provoque une marée de chagrin qui le submerge et le fait éclater en sanglots, elle lui fait comprendre que le temps du bonheur est passé, elle est le signe de son échec. »²⁰

VII. Bibliographie, filmographie

1. Éditions des œuvres de Marcel Proust

Nombreuses sont les éditions d'*A la recherche du temps perdu* actuellement disponibles. La plus complète pour ses notes et variantes est celle que Jean-Yves Tadié a dirigée pour la Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1987-1989, en 4 volumes, reprise en 1999 (sans l'appareil critique) dans la collection Quarto. Mais la précédente, en trois volumes, publiée par Pierre Clarac et André Ferré (1954) conserve un intérêt historique, c'est aussi le texte que l'on trouve, numérisé, dans la base de données textuelles Frantext. En revanche, Gallica, la bibliothèque numérique de la Bibliothèque Nationale (BNF) offre une version en mode image de l'édition Gallimard 1920-1927. L'édition intégrale en 3 volumes dirigée par Bernard Raffalli pour la collection Bouquins, chez Robert Laffont, 1987, contient un très pratique « Quid de Marcel Proust ». En format de poche, on trouvera le texte intégral et annoté aussi bien dans la collection G.-F. (Flammarion) que Folio et Folio Classique (Gallimard) ou Le Livre de poche (Librairie générale française).

Pour les autres textes de Proust, le lecteur se reportera aux deux autres volumes de la Pléiade établis par Pierre Clarac et Yves Sandre : *Jean Santeuil* précédé de *Les Plaisirs et les jours* (1971) et *Contre Sainte-Beuve* précédée de *Pastiches et Mélanges* et suivie de *Essais et Articles* (1971), aux *Essais et articles*, édition de Pierre Clarac et d'Yves Sandre, présentation de Thierry Laget, Gallimard, 1994, ainsi qu'à la *Correspondance* établie et annotée par Philippe Kolb chez Plon (21 volumes parus 1970-1993, couvrant les années 1880 à 1922).

À noter, une BD : de la RTP, *Du côté de chez Swann*, adaptation et dessins de Stéphane Heuet, couleurs Véronique Dorey, Delcourt, 1999. *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, adaptation Stanislas Brézet et Stéphane Heuet, dessins et couleurs Stéphane Heuet, Delcourt, 2000.

2. Études sur Marcel Proust et son œuvre

(sélection dans l'ordre chronologique)

20. *Un amour de Swann*, éd. de l'Imprimerie nationale, 1987.

- CURTIUS Ernst-Robert : *Marcel Proust*, traduit de l'allemand par A. Pierhal, éd. de la Revue nouvelle, 1929.
- ABRAHAM Pierre : *Proust*, Rieder, 1930.
- FEUILLERAT Albert : *Comment M. Proust a composé son roman*, New Haven, Yale University Press, 1934.
- BONNET Henri : *Le Progrès spirituel dans l'œuvre de Marcel Proust*, Vrin, t. I, 1946, t. II, 1949.
- NATHAN Jacques : *La Morale de Proust*, Nizet, 1953.
- REVEL Jean-François : *Sur Proust*, Julliard, 1960.
- GIRARD René : *Mensonge romantique et vérité romanesque*, Grasset, 1961.
- ROUSSET Jean : *Forme et signification*, José Corti, 1962.
- BUTOR Michel : *Répertoire II*, « Les œuvres d'art imaginaires chez Proust », éd. de Minuit, 1964.
- CHANTAL R. de : *Marcel Proust critique littéraire*, Montréal, Presses de l'université de Montréal, 1967.
- POULET Georges : *Études sur le temps humain*, Plon, t. I, 1963, t. IV, 1968.
- POULET Georges : *L'Espace proustien*, Gallimard, 1963.
- PAINTER, George D. : *Marcel Proust* ; trad. de l'anglais G. Cattai, R.P. Vial (1963) Nouv. éd. rev. et corr. Mercure de France, 1991.
- DELEUZE Gilles : *Marcel Proust et les signes*, P.U.F. 1964, 7^e éd. augmentée 1987.
- NEWMAN Pauline : *Dictionnaire des idées dans l'œuvre de M. Proust*, La Haye, Mouton, 1968.
- MILLY Jean : *Proust et le style*, Minard, 1970.
- OTTAVI André : "Swann et l'investissement iconique", *Europe*, n° 502-503, fév.-mars 1971, pp. 56-61.
- BARDECHE Maurice : *Marcel Proust romancier*, Les Sept Couleurs, 1971, 2 vol.
- TADIE Jean-Yves : *Proust et le roman*, Gallimard, 1971 (repris dans la coll. Tel en 1986).
- GENETTE Gérard : *Figures III*, Le Seuil, 1972.
- MATORÉ Georges et MECZ Irène : *Musique et structure romanesque dans la RTP*, Klincksieck, 1972.
- ZIMA P.-V. : *Le Désir du mythe, une lecture sociologique de Marcel Proust*, Nizet, 1973.
- RICHARD Jean-Pierre : *Proust et le monde sensible*, Seuil, 1974.
- DOUBROVSKY Serge : *La Place de la madeleine*, Mercure de France, 1974.
- BELLEMIN-NOEL Jean : *Vers l'inconscient du texte*, P.U.F. 1979.
- STEEL G.H. : *Chronology and Time in À la recherche du temps perdu*, Genève, Droz, 1979.
- DOUBROVSKY Serge : « "Faire catleya", note conjointe de GENETTE Gérard : "Écrire catleia" », *Poétique*, n° 37, 1980, pp. 113-128.
- MIGUET-OLLAGNIER M. : *La Mythologie de Marcel Proust*, Les Belles-Lettres, 1982.
- BRUNET Étienne : *Le Vocabulaire de Proust. Étude quantitative et index de la RTP*. Slatkine, 1983.
- TADIE Jean-Yves : *Proust*, Les Dossiers Belfond, 1983.
- RAIMOND Michel : *Proust romancier*, SEDES, 1984.
- REY Pierre-Louis : *Marcel Proust*, Ed. Birr, 1984.
- HACHEZ Willy : « La chronologie d'*À la recherche du temps perdu* et les faits historiques indiscutables », *Bulletin de la société des amis de Marcel Proust*, n° 35, 1985, pp. 363-74.

Bonnet, Henri : *Les Amours et la sexualité de Marcel Proust*, Nizet, 1985.
 MILLY Jean : *La Longueur des phrases dans Combray*, Champion-Slatkine, Paris-Genève, 1986.
 CANAVAGGIA, Jeanne : *Proust et la politique* ; préf. Jacques de Ricaumont, Nizet, 1986.
 HENRY Anne : *Proust, une vie, une œuvre, une époque*, Balland, 1986.
 LHOMMEAU Frank et COELHO Alain : *Marcel Proust à la recherche d'un éditeur. A la recherche du temps perdu face à l'édition*. Olivier Orban, 1988.
 CONIO Gérard : *Lire Proust*, P. Bordas, 1989.
 LE PICHON Yann (avec la collaboration d'Anne Borel) : *Le Musée retrouvé de Marcel Proust*, préface de François Mitterrand. Stock, 1990.
 RACZYMOW Henri : *Le Cygne de Proust*, Gallimard, 1989.
 BERNARD, Anne-Marie, BLONDEL, Agnès : *Le Monde de Proust* : photographies de Paul Nadar, CNMHS, 1991.
 DIESBACH Ghislain de : *Proust*, Perrin, 1991.
 TADIÉ Jean-Yves : *Marcel Proust, biographie*, Gallimard, 1999.

3. Filmographie

Volker Schlöndorff a donné en 1984 une interprétation cinématographique d'*Un amour de Swann*. Coproduction franco-allemande. Scénario de Peter Brook, Jean-Claude Carrière, Marie-Hélène Estienne. Avec Ornella Muti (Odette), Jeremy Irons (Swann), Alain Delon (Charlus), Marie-Christine Barrault (Mme Verdurin).
 Le film de Raul Ruiz, *Le Temps retrouvé*, réalisé en 1999 porte sur la dernière partie du roman de Proust, non sans quelques retours aux précédents épisodes. Scénario de Raul Ruiz et Gilles Taurand, avec Cathreine Deneuve (Odette), Emmanuelle Béart (Gilberte), Vincent Pérez (Morel), Pascal Gregory (Saint-Loup), Marie-France Pisier (Mme Verdurin), Chiara Mastroianni, John Malcovich (Charlus), Marcello Mazarrella (Marcel). Diffusé sous forme de DVD (avec un CD « Tout l'univers de Proust » conçu par Jean-Yves Tadié) par France Télévisions (2001).

4. Sites internet

Nombreux sont les sites consacrés, partiellement ou totalement, à Marcel Proust et à son œuvre. Pour épargner votre temps, voici les trois principaux, qui vous renverront, au besoin, vers d'autres sites :

Le site de la Société des Amis de Marcel Proust et de Combray, conçu par Mireille Naturel, perso.wanadoo.fr/marcelproust/ on y trouve des renseignements que la société, son bulletin, la Maison de Tante Léonie et le Musée Marcel Proust, les collections, l'actualité proustienne, etc. ;

bilingue anglais-français, celui des Archives Philippe Kolb (1907-1992) : www.library.uiuc.edu/kolbp/homef.htm/ présente des informations sur les activités et les collections de ce centre d'archives imaginé par l'éditeur de la correspondance de Proust, des ouvrages de basse, le fameux « questionnaire Marcel Proust », des annonces de colloques et des liens généreux ;

et celui de la Bibliothèque Nationale, procurant les œuvres de Proust en mode image, ainsi qu'un dossier illustré sur les divers états de *Le Temps retrouvé* : gallica.bnf.fr/Proust

en prime, 125 citations extraites de la RTP :

<http://perso.wanadoo.fr/proust/proust/Index.htm>

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES SIGLES	3
I. CONCEPTION, SITUATION ET HISTOIRE	
D'À LA RECHERCHE DU TEMPS PERDU	4
A. Le projet proustien	4
B. Le texte	5
C. Chronologie de la publication	
d'À <i>la recherche du temps perdu</i> en volumes	7
D. Genèse	8
a. Un projet abandonné : Jean Santeuil	8
b. Les ébauches manuscrites : de Contre Sainte-Beuve à la RTP	11
C. Études génétiques	16
E. Repères biographiques	16
F. Repères chronologiques	19
I. Les contemporains de Marcel Proust	19
II. Les événements historiques et littéraires entre 1871 et 1922 :	20
III. Les publications contemporaines (1896-1922)	21
2. Dans les genres narratifs :	22
3. En poésie :	23
4. En traduction	23
II. RÉSUMÉ ET CHRONOLOGIE INTERNE	
D'À LA RECHERCHE DU TEMPS PERDU	25
A. Résumé de l'œuvre	25
TOME I. <i>DU CÔTÉ DE CHEZ SWANN</i>	26
TOME II. <i>À L'OMBRE DES JEUNES FILLES EN FLEURS</i>	30
PREMIÈRE PARTIE : « AUTOUR DE MME SWANN »	30
DEUXIÈME PARTIE : « NOMS DE PAYS, LE PAYS	31
TOME III. <i>LE CÔTÉ DE GUERMANTES</i>	32
Sodome et Gomorrhe	34
TOME V. <i>SODOME ET GOMORRHE II</i>	34
Tome VI. <i>LA PRISONNIÈRE</i>	36
Tome VII. <i>ALBERTINE DISPARUE</i> [<i>La Fugitive</i>]	38
Tome VIII. <i>LE TEMPS RETROUVÉ</i>	39
B. Chronologie de la RTP	40
III. DICTIONNAIRE. LE KALÉIDOSCOPE PROUSTIEN.	43
I. Les lieux	45
A. Combray : Les deux côtés (Guermantes, Tansonville)	46
B. Balbec	50
Venise	55
2. Les personnages principaux	57
A. Le Narrateur	57
B. Swann	77
B. Odette	94
3. Les motifs	109
A. La sonate de Vinteuil	110
B. Sodome et Gomorrhe	116
C. L'Affaire	122
D. La mémoire involontaire et les intermittences du cœur	131

IV. MOTS CLÉS, THÈMES ET CITATIONS	136
V. PARCOURS ET PROLONGEMENTS	142
I. <i>Du côté de chez Swann</i> I	143
<i>Du côté de chez Swann</i> II	148
<i>À l'ombre des jeunes filles en fleurs</i> I :	150
<i>À l'ombre des jeunes filles en fleurs</i> II	152
<i>Le Côté de Guermantes</i> I	154
<i>Le Côté de Guermantes</i> II	154
<i>Sodome et Gomorrhe</i> I, II, III	156
<i>Sodome et Gomorrhe</i> I	156
<i>Sodome et Gomorrhe</i> II	156
<i>Sodome et Gomorrhe</i> III	157
<i>La Prisonnière</i> I et II	160
<i>Albertine disparue (La Fugitive)</i> I et II	163
<i>Le temps retrouvé</i> I et II	166
VI. RÉCEPTION DE L'ŒUVRE	170
Jacques Madeleine (1912)	170
Ernst-Robert Curtius (1928)	171
Louis-Martin Chauffier (1943)	171
Georges Poulet (1950)	172
Jean-François Revel (1960)	173
René Girard (1961)	173
Jean Rousset (1962)	174
Gilles Deleuze (1970)	175
Jean Bellemin-Noël (1971)	175
Jean-Yves Tadié (1971)	176
Gérard Genette (1972)	177
Serge Doubrovsky (1974)	178
Jean-Pierre Richard (1974)	178
Jean Milly (1975)	179
Michel Raimond (1987)	180
VII. BIBLIOGRAPHIE, FILMOGRAPHIE	180
1. Éditions des œuvres de Marcel Proust	180
2. Études sur Marcel Proust et son œuvre	180
3. Filmographie	182
4. Sites internet	182